



thriller

Alexandra Oliva

JUSQU'AU BOUT

ELLE CROYAIT PARTICIPER À UN JEU.
ELLE NE PENSAIT PAS QUE
ÇA IRAIT SI LOIN. . .

KERO

Alexandra Oliva

Jusqu'au bout

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Christine Barbaste

KERO

0

Le monteur sera le premier de l'équipe de production à mourir. Il ne se sent pas encore malade et il n'est plus sur le terrain. Il n'y est allé qu'une seule fois, avant le début du tournage, pour découvrir les bois et serrer la main des hommes dont il mettra en forme les images ; transmission asymptotique. De retour depuis maintenant plus d'une semaine, il est au travail dans la salle de montage, seul, et il se sent en pleine forme. *COFFEE IN, GENIUS OUT*, proclame l'inscription sur son tee-shirt. Il appuie sur une touche ; les images vacillent sur l'écran trente-deux pouces qui surplombe le désordre de sa table.

Le générique d'ouverture déroule un enchaînement d'images fixes : un flash de feuillages de chêne et d'érable ; une femme qui, dans son formulaire de candidature, a qualifié son teint de « moka », à juste titre : elle a des yeux sombres, une poitrine opulente à l'étroit dans son tee-shirt de sport orange, et ses cheveux forment une masse de spirales brunes savamment ordonnée.

Suit un plan panoramique sur les montagnes, l'un des fleurons du nord-est du pays, d'un vert éclatant au plus fort de l'été. Un lapin qui s'apprête à sauter, et un homme qui boitille à travers champ. Ses cheveux coupés ras étincellent tel du mica sous le soleil. Gros plan sur son visage : il est jeune, blanc, il a l'air sévère et un regard bleu perçant.

Une jeune femme d'ascendance coréenne, menue, en chemise écossaise bleue, un genou au sol. Elle tient un couteau et regarde par terre. Derrière elle, un grand chauve, la peau aussi noire qu'un pelage de panthère, avec une barbe d'une semaine. Zoom avant : la femme est en train de dépouiller un lapin. Plan coupe sur l'homme panthère, cette fois rasé de près. Ses yeux marron fixent posément l'objectif ; un regard pétri d'assurance qui dit : *j'ai l'intention de gagner.*

Une rivière. Un flanc de falaise gris piqueté de lichens et, suspendu devant lui, un autre homme, blanc, à la tignasse rousse celui-ci. La netteté de l'image a été ajustée pour que la corde couleur saumon qui le maintient se fonde dans la roche.

Une jeune femme blonde, à la peau claire et aux yeux verts qui pétillent derrière ses lunettes carrées et marron. Le monteur met en pause sur cette image. Quelque chose lui plaît dans le sourire de cette femme, dans son regard décentré par rapport à l'objectif. Elle semble plus sincère que les autres. Peut-être maîtrise-t-elle juste mieux l'art du faux-semblant, mais peu importe, ça lui plaît, elle lui plaît, parce que lui aussi peut faire semblant. La production en est à son dixième jour de tournage et, selon lui, la Préférée des fans, ce sera elle, la blonde appliquée, l'amie des animaux, l'élève douée toujours détendue, toujours prête à rire – parmi toutes ses facettes, il n'aurait que l'embarras du choix, si cela ne dépendait que de lui.

La porte s'ouvre et un grand type, blanc, en jean, chemise bleue sans un pli et cravate jaune à pois, entre d'un pas décidé. Le monteur se tend dans son fauteuil tandis que le producteur délégué vient se pencher par-dessus son épaule.

— Où as-tu calé Zoo, maintenant ? demande-t-il.

— Après Traqueur, répond le monteur. Et avant Rancho.

Le producteur opine, prend l'air pensif, recule d'un pas. Le monteur a la peau aussi claire que lui mais, au soleil, la sienne brunirait. Son ascendance est compliquée. En grandissant, il ne savait jamais quelle case d'appartenance ethnique cocher ; au dernier recensement, il a choisi caucasien.

— Et Air Force ? demande le producteur. Tu as ajouté le drapeau ?

Le monteur pivote sur son fauteuil. À contre-jour devant l'écran de l'ordinateur, ses cheveux chatoient comme un halo aux bords déchiquetés.

— Tu étais sérieux ?

— Totalement, répond le producteur. Et qui as-tu en dernier ?

— Toujours Charpentière, mais...

— Tu ne peux plus finir sur elle, maintenant.

C'est précisément ce sur quoi je travaille, manque de lui répondre le monteur. Il diffère depuis hier le remaniement du générique, et doit encore terminer le montage du final de la semaine. La journée sera longue. La nuit

aussi. Agacé, il se retourne vers son écran.

— Je pensais finir sur Banquier, ou sur Docteur, dit-il.

— Banquier, tranche le producteur. Fais-moi confiance. (Il marque une pause.) Tu as vu les rushes d’hier ?

À raison de trois épisodes par semaine, les délais de postproduction sont pour ainsi dire inexistants. Intenables, juge le monteur. Autant diffuser en direct.

— Uniquement la première demi-heure.

Le producteur éclate de rire. À la lueur de l’écran, sa dentition impeccable prend une teinte jaune.

— On a décroché l’or. Serveuse, Zoo et, euh... (Il claque des doigts, le nom lui échappe.) Rancho. Ils n’ont pas terminé en temps voulu et Serveuse a flippé sa race quand elle a vu le « corps », dit-il en mimant les guillemets. Elle pleure, elle suffoque – et Zoo pète un câble.

Le monteur se trémousse dans son fauteuil.

— Elle a abandonné ?

La déception lui chauffe les joues. Il était impatient de monter les images de sa victoire. Ou, plus vraisemblablement, sa défaite gracieuse : il ne voit vraiment pas comment elle pourrait battre Traqueur. Air Force est handicapé par sa cheville foulée, mais Traqueur est si endurant, si compétent, tellement dans son élément, que la victoire lui semble acquise. Et c’est à lui, monteur, qu’il incombe de la rendre un peu moins inévitable : Zoo sera à cet égard un instrument de choix. Il se régale à travailler sur les images où on les voit ensemble ; le contraste entre les deux recèle un vrai potentiel artistique.

— Non, non, elle est toujours dans la course, répond le producteur, et il tape sur l’épaule de son subordonné. Mais elle a été *infecte*.

Le monteur regarde le visage doux de Zoo, la bonté de ses yeux verts. Il n’aime pas la tournure que ça prend. Cette réaction ne cadre pas du tout.

— Elle a engueulé Serveuse, elle lui a collé leur défaite sur le dos, j’en passe et des meilleures, reprend le producteur. C’était fantastique. Bon, elle s’est immédiatement excusée, mais peu importe. Tu verras.

Même les meilleurs d’entre nous peuvent craquer, songe le monteur. Après tout n’est-ce pas l’idée qui sous-tend toute l’émission, faire craquer les concurrents ? On a dit aux douze candidats qui sont entrés dans l’arène que

ce n'était pas un jeu de survie, mais une course d'orientation et de vitesse, et c'est vrai, mais... Même le titre qu'on leur a communiqué était du flan – « sous réserve de modification », est-il indiqué en petits caractères dans leur contrat. Effectivement, dans la zone de texte sur l'écran du monteur, le titre n'indique pas *Dans les bois*, mais *Dans le noir*.

— Quoi qu'il en soit, on doit mettre à jour le générique avant midi, conclut le producteur.

— Je sais.

— Parfait. Je voulais juste m'en assurer.

Le producteur replie trois doigts, fait mine de tirer un coup de pistolet sur le monteur et commence à tourner les talons, puis il se ravise et, d'un mouvement du menton, désigne l'écran. Il a basculé en mode économie d'énergie mais on distingue encore le sourire de Zoo.

— Regarde-la ! La pauvre petite est loin de se douter dans quoi elle s'est embarquée...

Il lâche un petit rire, entre pitié et délectation, avant de disparaître dans le couloir.

Le monteur se retourne vers son écran. Il déplace la souris et le sourire de Zoo s'illumine ; il se remet au travail. Le temps de boucler la mise à jour du générique, une torpeur se sera emparée de lui. Une première quinte de toux le secouera au petit matin tandis qu'il parachèvera le final de la semaine et, le soir venu, il deviendra une donnée précoce, un cas prématuré avant l'explosion. Les spécialistes se démèneront pour comprendre, mais le temps leur fera défaut. Cette chose, quelle qu'elle soit, rôde avant de frapper. C'est une passagère discrète qui, soudain, s'empare du volant et fonce droit sur la falaise. Quantité de spécialistes sont déjà infectés.

Le producteur lui aussi mourra, cinq jours après cette conversation. À l'instant fatidique, il sera seul dans sa villa de trois cent quatre-vingts mètres carrés, faible et abandonné. Sans même s'en rendre compte, il lapera le sang qui coule de son nez, tant sa langue sera sèche. À ce moment-là, ils auront diffusé les trois épisodes de la première semaine ; le dernier aura été un intermède délicieusement idiot entre deux flashes infos alarmants mais ils poursuivent le tournage, bien qu'ils se retrouvent empêtrés dans cette région, la première et la plus durement touchée. Sur le terrain, la production essaie d'évacuer tout le monde, mais les candidats, qui disputent des défis

individuels, sont éparpillés. Il avait été prévu des plans B, mais pas pour ça, pas pour cette spirale infernale. La situation fait penser à un enfant qui joue avec un spirographe : le stylo, guidé par les contours, obéit sagement à un motif, et puis soudain, ça dérape, le stylo glisse, s'affole. Le motif bascule dans la folie. L'incompétence entre en collision avec la panique. Les bonnes intentions cèdent le pas à l'instinct de survie. Personne ne sait avec exactitude ce qui s'est passé, à une petite ou une plus grande échelle. Personne ne sait précisément ce qui est allé de travers. Mais avant de mourir, le producteur aura au moins cette certitude : quelque chose est allé de travers.

La porte de l'épicerie est cassée et à moitié dégoncée. Sachant que je ne suis pas la première à chercher du ravitaillement ici, j'entre avec prudence. Je repère la caméra fixée dans un angle du plafond sans regarder directement l'objectif. Une boîte d'œufs est écrasée par terre et leurs entrailles sulfureuses ont séché sur le sol. Le reste du magasin est à l'avenant : étagères quasi vides, présentoirs renversés, gondoles réfrigérées débranchées. Dès que j'avance un peu, la pestilence de végétaux pourris et de laitages tournés me prend à la gorge. Je distingue également une autre odeur, que je m'efforce tant bien que mal d'ignorer tandis que je commence à explorer les lieux.

Un sachet de chips de maïs est éventré par terre entre deux rayons ; elles sont presque toutes en miettes, quelqu'un a marché dessus : on voit encore l'empreinte d'une semelle, de grande taille, avec un talon prononcé. Des chaussures de travail, je pense. Un des hommes est passé par là – pas Cooper, qui affirme n'avoir plus porté ce genre de chaussures depuis des années ; Julio, peut-être ? Je m'accroupis pour ramasser une chips encore intacte. Si elle est croustillante, je saurai que son passage est récent. Je la presse entre mes doigts. Elle est molle. Me voilà bien avancée.

J'envisage de la manger. Je n'ai rien avalé depuis le chalet, depuis que j'ai été malade, et cela remonte à plusieurs jours, voire même une semaine, je ne sais pas. J'ai tellement faim que je ne la sens même plus. J'ai tellement faim que je n'arrive plus à contrôler tout à fait mes jambes. Je passe mon temps à trébucher sur des pierres, des racines. Je les vois et j'essaie de les éviter, je crois le faire, puis mes orteils butent sur l'obstacle, et je vacille.

Je pense à la caméra, à mon mari, qui me regardera ramasser des chips éventrées sur le sol d'une épicerie de campagne. Ça n'en vaut pas le coup. Ils m'ont forcément laissé autre chose. Je me hisse péniblement sur mes pieds.

Le mouvement me donne le vertige et j'attends de recouvrer l'équilibre pour me diriger vers l'étal de fruits et de légumes. Des bananes pourries, des sphères brunes affaissées sur elles-mêmes – des pommes ? – merci bien ; maintenant que je connais la faim, je suis ulcérée par tout ce gaspillage dans le seul but de créer une ambiance.

J'aperçois un reflet sous une étagère, tout en bas. En me mettant à quatre pattes, la boussole suspendue à mon cou cogne contre le sol. Je la glisse sous ma chemise et remarque qu'à force de frottements, le rond de peinture bleu ciel sur le bord du boîtier est presque entièrement effacé. À cause de la fatigue, je suis à deux doigts d'y voir un signe là où il n'y en a aucun ; on a fourni une peinture de mauvaise qualité au stagiaire chargé de cette tâche, rien de plus. Je m'allonge presque à plat ventre.

C'est un pot de beurre de cacahuète, qui a roulé sous l'étagère ; le verre est fêlé. Je passe le doigt sur la fissure qui court du couvercle jusqu'à l'étiquette, juste au-dessus du B de Bio, et ne sens aucun relief. Ils m'ont laissé du beurre de cacahuète – comme par hasard ; je déteste le beurre de cacahuète. Je glisse le pot dans mon sac.

Les gondoles réfrigérées sont vides, à l'exception de quelques canettes de bière, que je ne prends pas. J'avais espéré trouver de l'eau. Une de mes gourdes est à sec et l'autre, que j'entends ballotter contre ma hanche, est aux trois quarts vide. Sans doute d'autres candidats sont-ils parvenus ici avant moi ; ceux qui n'ont pas oublié de faire bouillir leur eau et n'ont donc pas perdu plusieurs jours à vomir, seuls, dans les bois. Et celui qui a laissé cette empreinte – Julio, Elliot ou le petit geek dont le nom m'échappe – a eu droit aux victuailles de choix. Voilà ce que c'est d'arriver en dernier : on écope d'un pot fêlé de beurre de cacahuète.

Il reste un endroit que je n'ai pas encore exploré : l'arrière du comptoir. Je sais ce qui m'y attend, à cause de cette odeur que j'essaie d'occulter – cette puanteur de viande avariée et d'excréments d'animaux mâtinée d'un trait de formol qu'ils veulent me faire prendre pour celle d'un cadavre.

Je me couvre le nez avec les pans de ma chemise et je m'approche de la caisse. Leur mannequin est bien là où je m'y attendais, allongé sur le dos. Celui-là, ils l'ont revêtu d'une chemise en flanelle et d'un pantalon de treillis. En respirant à travers ma chemise, je m'engage dans le passage et j'enjambe le mannequin. Le mouvement disperse une nuée de mouches qui reviennent vers moi en bourdonnant. Je sens sur ma peau le chatouillement des pattes,

des ailes, des antennes. Mon pouls s'accélère, je relâche mon souffle vers le haut, et le bas de mes verres de lunettes s'embue.

Ce n'est qu'un autre Défi. Rien de plus.

J'aperçois un sachet par terre – un assortiment de fruits secs. Je le ramasse et recule aussitôt, je troue l'essaim de mouches, j'enjambe le mannequin et quitte les lieux en trombe. La porte se moque de ma sortie précipitée en applaudissant.

— Je t'emmerde, je marmonne en ployant le buste, mains écrasées sur les genoux.

Ils devront censurer ça, mais eux aussi, je les emmerde. Rien dans le règlement n'interdit les gros mots.

Je sens la caresse du vent, mais pas l'odeur des bois. La pestilence du mannequin reste emprisonnée dans mes narines. Le premier ne puait pas autant, mais il était encore frais. Celui-ci, comme le précédent, dans le chalet, est censé être plus ancien. J'expire par le nez, de toutes mes forces, mais je sais que cette puanteur va me poursuivre encore plusieurs heures, et qu'en attendant je ne pourrai rien avaler, même si mon corps réclame des calories d'urgence. Je dois me remettre en route, m'éloigner d'ici. Trouver de l'eau. J'ai beau me dire tout ça, mon cerveau bloque sur une autre pensée – le chalet, et leur second mannequin. Le poupon emmaillotté de bleu. Cet instant du premier vrai Défi est devenu un souvenir gélatineux, une tache permanente sur ma conscience.

N'y pense pas. Plus facile à dire qu'à faire. Plusieurs minutes durant, je continue d'entendre les pleurs du poupon dans le vent. *Bon, ça suffit.* Je me redresse. Je range le sachet de fruits secs dans le sac à dos, j'enfile les bretelles, et je nettoie mes lunettes avec le poignet du tee-shirt en microfibres que je porte sous ma veste.

Et comme chaque jour ou presque depuis que Wallaby est parti, je marche, à l'affût d'Indices. Je l'ai baptisé Wallaby parce qu'aucun des cameramen n'a voulu nous dire son nom, et que ses apparitions au lever du jour me rappelaient des vacances en Australie, il y a des années de ça. On campait dans un parc national le long de Jervis Bay et le deuxième jour, au réveil, je me suis trouvée quasi nez à nez avec un wallaby au pelage couleur de marécage. Il me fixait, assis dans l'herbe à moins de deux mètres de moi, et malgré mes yeux qui me grattaient – j'avais dormi avec mes lentilles – je

distinguais clairement la rayure de poils plus clairs qui barrait sa joue gris brun. Il était magnifique. Et tandis que je restais clouée de stupeur, émerveillée, je m'étais sentie jaugée, mais d'un regard aussi impersonnel qu'un objectif d'appareil photo.

La comparaison s'arrête là, bien entendu. Wallaby le cameraman aurait du mal à rivaliser avec la beauté du marsupial, et ce n'est pas une campeuse mal réveillée et criant à tue-tête « Un kangourou ! » qui l'aurait fait détalier en quelques bonds. Mais Wallaby était toujours le premier arrivé, le premier à braquer, sans un bonjour, son objectif sur mon visage. Et lorsqu'ils nous ont laissés seuls, pendant le camp de groupe, c'est lui qui est réapparu pour filmer chaque Confessionnal désiré par la production. Aussi prévisible et fiable que l'aurore, du moins jusqu'au troisième matin de ce Solo où le soleil s'est levé sans lui, a traversé le ciel sans lui, s'est couché sans lui – et je me suis dit, *ça devait arriver un jour*. Le contrat spécifiait que nous resterions seuls pendant de longs laps de temps, filmés à distance. Je m'y étais préparée, j'avais hâte même que cela arrive. Maintenant que j'y suis, je serais ravie d'entendre Wallaby venir vers moi à travers bois.

J'en ai tellement marre d'être seule.

L'après-midi passe au ralenti ; ça sent la fin de l'été. Les sons alentour se superposent telles des strates : mon pas traînant, le bruissement des feuilles agacées par le vent, le tambourinage d'un pivert, que vient ponctuer par moments un pépiement mélodieux. *Shhhip ship, shhhip ship, shhhip ship*. Le bruit du pivert était facile à identifier, mais le chant de son compère, je ne le reconnais pas. Je tente d'oublier ma soif en imaginant à quelle espèce il pourrait appartenir. Un oiseau minuscule, je pense, et au plumage bariolé. J'en imagine un qui n'existe pas : plus petit que mon poing, avec des ailes jaune vif, la tête et la queue bleues, le bréchet piqueté d'escarbilles. Ce serait le mâle, bien sûr. Sa femelle, comme cela arrive souvent, aurait un plumage terne, marron.

L'oiseau de braise s'est tu au loin et la prestation de l'orchestre s'en ressent. La soif se rappelle à moi avec force. La déshydratation provoque des pincements derrière mes tempes. J'attrape ma gourde quasiment vide, je soupèse sa légèreté, je tâte le bandana bleu ciel confit de crasse enroulé autour du bouchon. Je sais que mon corps peut tenir plusieurs jours sans eau, mais je ne supporte pas d'avoir la bouche sèche. Je bois une gorgée en veillant à ne pas gâcher la moindre goutte, et quand je me purlèche pour

capturer toute l'humidité résiduelle, je détecte un goût de sang. Je lève la main, l'écarte, et vois la traînée rouge qui barre le gras du pouce en même temps que je sens la crevasse dans ma lèvre gercée. J'ignore depuis combien de temps elle est là.

L'eau est ma priorité. Je marche depuis déjà plusieurs heures, mon ombre est bien plus étirée que lorsque je suis repartie de l'épicerie, me dis-je. Depuis, j'ai croisé quelques maisons, mais aucun autre commerce, et rien qui ne soit marqué en bleu. L'odeur du mannequin est toujours là, prégnante.

Tout en avançant, j'essaie de poser le pied sur l'ombre de mes genoux. C'est impossible, mais ça me distrait. Ça me distrait même si bien que je manque de dépasser la boîte aux lettres sans même la remarquer. Elle a la forme d'une truite et le numéro de la maison est dessiné avec des écailles en bois multicolores. Elle se trouve à l'orée d'une longue allée qui sinue entre des chênes blancs et quelques bouleaux, et dissimule la maison qui doit se trouver tout au bout.

Je ne veux pas y aller. Je n'ai plus pénétré dans aucune maison depuis qu'une poignée de ballons bleu ciel m'a menée jusque dans un chalet où tout était bleu. Une lumière crépusculaire et un ours en peluche, qui m'observait.

Je ne peux pas.

Tu as besoin d'eau. Ils n'utiliseront pas deux fois le même stratagème.

Je m'engage dans l'allée. Chaque pas me pèse, je n'arrête pas de me prendre les pieds partout. À ma droite, mon ombre, aussi agile que je suis empotée, escalade les troncs d'arbres et saute de l'un à l'autre.

Apparaît assez vite, plantée sur une pelouse à l'abandon, une énorme maison à colombages noirs et crépi blanc cassé qui a cruellement besoin d'un rafraîchissement. C'est le genre de maison que, enfant, j'aurais prétendue hantée. Un 4 x 4 rouge me cache la porte d'entrée. Depuis le temps que je ne me déplace plus qu'à pied, ce véhicule me fait l'effet d'un vaisseau extraterrestre. On nous a bien spécifié qu'il était interdit de conduire et ce 4 x 4 n'est pas bleu, mais il n'est sans doute pas là pour rien. Je m'en approche lentement. Auront-ils déposé un pack de bouteilles d'eau dans le coffre ? Ça me dispenserait d'entrer dans ce manoir. La carrosserie est éclaboussée de boue séchée. On voit que c'est de la boue, pas de la terre, car on distingue nettement la dynamique des gerbes. Le motif évoque un test de Rorschach, mais je n'y devine aucune image.

Shhhip ship, ship ship.

Revoilà mon oiseau de braise. Je penche la tête de côté pour essayer de le localiser et, ce faisant, je remarque un autre bruit : le grasseyement discret de l'eau qui court. Le soulagement m'envahit ; je n'ai pas besoin d'entrer dans la maison. La boîte aux lettres n'avait pour fonction que de me conduire à ce ruisseau. J'aurais dû entendre immédiatement son chuintement, mais l'épuisement et la soif ont émoussé ma concentration. Elle avait besoin du concours de cet oiseau pour retrouver son acuité. Je reviens sur mes pas et me laisse guider par le bruit de l'eau. L'oiseau lance un trille et je lui adresse un remerciement muet. Ma lèvre fendue pique.

Tout en rebroussant chemin, je songe à ma mère. Elle aussi penserait que j'étais destinée à trouver cette boîte aux lettres mais pas, de son point de vue, par la grâce de la main invisible d'un producteur. Je l'imagine dans son salon, enveloppée d'une brume de fumée, rivée à l'écran de sa télé et interprétant chacun de mes succès comme une affirmation, chacune de mes déceptions comme une leçon. S'appropriant comme toujours mes expériences parce que, sans elle, je n'existerais pas. À ses yeux, cela a toujours constitué un motif suffisant.

J'imagine aussi mon père, à côté, dans la pâtisserie, affairé à charmer les touristes en distribuant échantillons et traits d'esprit rustiques pour s'efforcer d'oublier son épouse parfumée au tabac. Je me demande si lui aussi me regarde.

La vue du ruban d'eau, maigrelet mais exquis, interrompt net mes divagations. Mes entrailles tressaillent de soulagement. Je rêve de plonger mes mains en coupe dans le courant et de les approcher de mes lèvres. Au lieu de quoi j'avale cul sec le fond d'eau tiède de ma gourde. J'aurais sans doute dû le faire plus tôt ; il est arrivé que des gens, à trop économiser leurs réserves d'eau, meurent de déshydratation. Mais c'était sous des climats plus chauds, dans des coins du globe où le soleil vous écorche vif. Pas ici.

Je marche le long du ruisseau, à contre-courant, pour repérer d'éventuels détritiques, ou des charognes. Je ne tiens pas à me rendre malade une fois de plus. Je croise sans tarder, à quelques mètres de la berge, un énorme arbre déraciné qui barre l'orée d'une clairière et l'habitude reprend ses droits : dégager un cercle de terre, collecter et trier branches et brindilles – rien de plus fin qu'un crayon à papier, ni de plus épais que mon poignet. Quand j'ai de quoi tenir quelques heures, je ramasse encore des écorces de bouleau bien

sèches et recourbées que je taille en lanières et dispose dans une belle coupe d'écorce.

Je décroche l'allume-feu d'un des mousquetons attachés à ma ceinture. L'objet évoque une clé de serrure et une clé USB suspendues à un même cordon ; c'est l'image qui m'est venue quand j'ai mis la main dessus par une combinaison d'adresse et de hasard, à l'issue du premier Défi – le premier jour, quand je pouvais toujours repérer la caméra, et que tout était excitant, même les moments ennuyeux.

Quelques frottements énergiques et rapprochés, et le fagot de petit bois commence à fumer. Je le soulève délicatement au creux des mains, et je souffle dessus. Ça ne provoque d'abord qu'un surcroît de fumée, puis une flamme timide apparaît et je m'empresse de déposer ce brandon au centre de l'espace que j'ai dégagé. J'ajoute quelques brindilles ; les flammes gagnent en vigueur, la fumée s'épaissit, sature mes narines. Je nourris mon feu avec des branches de plus en plus grosses et en une poignée de minutes, il a pris. Des flammes modestes, et sans doute guère impressionnantes à l'image, mais amplement suffisantes : ce n'est pas un feu de détresse, juste une source de chaleur.

Ma tasse en inox est cabossée et noircie par endroits mais elle reste solide. Je la remplis d'eau et la pose à côté des flammes. En attendant que ça chauffe, je plonge un doigt dans le beurre de cacahuète et je me force à le lécher. Après ce long jeûne, j'aurais cru que même la nourriture que je déteste le plus au monde m'apparaîtrait divine, mais non – c'est toujours aussi répugnant, salé, épais, ça colle au palais, adhère aux gencives. Je déloge les amas de la pointe de la langue, en songeant que je dois paraître aussi ridicule qu'un chien. J'aurais dû invoquer une allergie, dans le dossier de candidature ; ils auraient été obligés de me laisser autre chose. Ou alors, ils ne m'auraient peut-être pas sélectionnée du tout. Mon cerveau fonctionne trop au ralenti pour réfléchir aux implications de cette dernière hypothèse, ou pour envisager où je serais en ce moment.

L'eau bout enfin. Mais pour m'assurer de tuer les bactéries, je laisse la tasse encore quelques minutes près des flammes avant de la soulever, en protégeant ma main sous le poignet effiloché de ma veste. Je patiente un instant puis transvase l'eau dans l'une des gourdes.

La seconde fournée bout plus rapidement et je renouvelle l'opération jusqu'à ce que la gourde soit pleine. Je vérifie de l'avoir bien refermée avant

d'aller la plonger dans le lit boueux du ruisseau, jusqu'au ras du bouchon ; les pointes du bandana se déploient aussitôt dans le courant. Le temps de remplir ma seconde gourde, et de remettre encore une tasse à bouillir, la première est presque froide. Je bois une première gorgée pour chasser les résidus de beurre de cacahuète de ma bouche, j'attends quelques minutes, je recommence. La gourde est bientôt vide et je sens les membranes du cerveau se réhydrater. La migraine bat en retraite. Tout ce travail est probablement superflu : le courant de ce ruisseau est vif, l'eau est cristalline ; il y a de grandes chances pour qu'elle soit potable. Mais j'ai déjà fait ce pari une fois, et j'ai perdu.

En transvasant une dernière tasse d'eau dans la gourde que je viens de vider, je me rends compte que le jour décline, que le ciel s'est couvert comme s'il allait pleuvoir et que je n'ai pas encore construit mon abri. Il n'est plus temps de lambiner. Je me hisse péniblement sur mes pieds, en grimaçant à cause d'une raideur dans le bassin. Je sélectionne cinq grosses branches que je dispose sur le tronc de l'arbre déraciné, face au vent, de la plus longue à la plus courte. Sur ce cadre d'appentis triangulaire sous lequel j'aurai juste la place de me glisser, je déplie un de mes grands sacs poubelles noirs – un cadeau de départ de Tyler, inattendu mais apprécié. Et tout en déposant des brassées de feuilles mortes sur ce toit bâché, je songe aux priorités de la survie.

La règle des trois. Une mauvaise attitude peut vous tuer en trois secondes ; l'asphyxie, en trois minutes ; l'hypothermie, en trois heures ; la déshydratation, en trois jours ; la privation de nourriture, en trois semaines – ou bien est-ce trois mois ? Peu importe ; le risque de mourir de faim est le cadet de mes soucis. Je me sens faible, certes, mais il n'y a que six ou sept jours, grand maximum, que je n'ai rien mangé. Quant au risque d'hypothermie, même s'il pleut cette nuit, la température ne chutera pas assez pour me tuer. Je pourrais dormir à la belle étoile, je serais trempée jusqu'aux os et malheureuse, mais probablement pas en danger.

Cela dit, je n'ai aucune envie d'être trempée jusqu'aux os et malheureuse, et aussi extravagant que soit leur budget, ils ne peuvent pas avoir placé des caméras dans un abri qui n'existait pas avant que je le construisse. Alors que je continue à ramasser des brassées de feuilles, je sursaute en voyant une araignée loup de la taille d'un *quarter* détalier le long de ma manche. D'un revers de main, je chasse l'araignée qui s'accroche à mon biceps, et la regarde dégringoler dans la litière de feuilles amassée à côté de l'abri. Quand

elle disparaît dans ses profondeurs, je n'ai même pas la force de m'en inquiéter ; cette espèce n'est que légèrement vénéneuse. Je poursuis ma collecte ; rapidement, une couche de feuilles d'une trentaine de centimètres d'épaisseur recouvre le toit de l'abri, et un matelas encore plus épais m'attend à l'intérieur.

Je consolide le toit en ajoutant quelques branches, avant de retourner auprès du feu, peu ou prou réduit à l'état de braises. Je suis complètement désynchronisée, ce soir. C'est à cause de la maison, je pense. Elle m'a fait flipper, et je ne m'en suis pas remise. Je ressuscite le feu et contemple mon apprentis à peine surélevé et hérissé de brindilles. Il a piètre allure, et je me souviens avec quel soin je construisais autrefois mes abris, en prenant tout mon temps. Je voulais qu'ils aient autant de gueule que ceux de Cooper et d'Amy. Maintenant, tout ce qui m'importe, c'est qu'ils soient fonctionnels. Et puis, soyons honnêtes : ces abris de fortune construits avec les moyens du bord se ressemblent tous, à l'exception du grand que nous avons construit tous ensemble avant le départ d'Amy. Celui-là était une merveille, coiffé d'un treillis de branches aussi dense que du chaume et, même si Randy a préféré faire bande à part, assez vaste pour nous accueillir tous.

Je bois encore quelques gorgées d'eau et m'installe à côté du feu qui a repris du poil de la bête. Le soleil est couché, et la lune est encore pâlotte. Les flammes vacillent et une trace sur le verre droit de mes lunettes disperse leur éclat à la façon d'un prisme.

L'heure est venue de passer une autre nuit toute seule.

Le premier épisode s'ouvrira sur un plan fixe de Traqueur au bord d'un petit cours d'eau. Il est vêtu de noir, et sa peau est aussi brune que de la terre tout juste labourée. À force de cultiver depuis des années des airs de grand félin, il en exsude aujourd'hui naturellement la puissance et la grâce. Ses traits sont au repos mais son regard scrute l'eau, intensément, comme s'il traquait une proie dans le courant. En remarquant la discrète voussure de son dos, les spectateurs penseront que Traqueur est sur le point de fondre sur quelque chose – quoi ? Mystère – mais l'instant d'après, il regarde le ciel, cligne des yeux et, finalement, rien n'exclut qu'il cherche un carré ensoleillé pour piquer un petit somme.

Traqueur, en fait, soupèse ses options : tenter de traverser la rivière ici, ou chercher un passage plus propice, plus en amont. Il ne doute pas de pouvoir franchir ce gué en sautant de pierre en pierre ; le courant est rapide, mais le lit peu profond. Ce qui le trouble, c'est cette pierre qui semble se déplacer, poussée par la force du courant. Traqueur déteste se mouiller, mais il admire l'eau pour sa faculté à tout transformer, et il sourit – d'admiration.

Un sourire sur lequel chaque spectateur projettera sa propre explication. Arrogance, jugeront ceux qui n'aiment pas Traqueur en raison de sa couleur de peau ou de son allure (ne l'ayant vu, pour l'instant, qu'immobile sur cette berge, leur antipathie ne peut découler que d'un préjugé). En découvrant cette séquence, un producteur délégué particulièrement sectaire pensera avec délectation : *il a l'air malfaisant*.

Traqueur n'est pas malfaisant et son assurance est légitime. Il a remporté des défis bien plus périlleux que franchir un cours d'eau somme toute inoffensif, et bien plus naturels que celui qui l'attend sur l'autre berge : le premier Défi entièrement scénarisé.

Une fois qu'il aura traversé la rivière, Traqueur rencontrera aussi ses onze concurrents. Il a beau savoir qu'il devra par moments faire équipe, il ne veut pas les considérer autrement que comme des rivaux. C'est ce qu'il a déclaré lors d'un Confessionnal précompétition, et même s'il n'a pas dit que ça, étant donné qu'il part favori, ses motivations ne susciteront aucune empathie. Le plan de coupe incrusté dans cette séquence d'ouverture le montrera devant un mur blanc, affirmant avec un regard d'acier : « Je ne suis pas ici pour vivre une aventure, mais pour gagner. »

Sa stratégie est simple : être meilleur que les autres.

Pendant que Traqueur tergiverse, la caméra opère un travelling, traverse la rivière, pénètre des branchages très feuillus et s'arrête sur Serveuse, qui regarde fixement une boussole. Vêtue d'un caleçon noir de yoga et d'une brassière vert fluo qui tranche sur sa cascade de boucles rousses, elle a noué un bandana violet à son cou. Elle mesure un bon mètre quatre-vingts, c'est une liane au corps longiligne et à la taille incroyablement fine – « Tu souffles dessus elle décolle », se moquera un troll sur le forum. Serveuse a un visage allongé et son teint très clair est égalisé par une épaisse couche de fond de teint, indice 20. Son ombre à paupières, assortie à sa brassière, scintille.

Serveuse n'a pas à traverser la rivière ; elle doit seulement, à l'aide de sa boussole, s'orienter à travers les bois en direction du sud-ouest, et cela constitue pour elle un vrai défi. C'est ce que ce plan cherche à montrer : on la verra décrire un cercle en scrutant cet outil visiblement peu familier, tout en se mordillant la lèvre, à la fois parce que ça la laisse perplexe et parce qu'elle juge cette mimique sexy.

— Est-ce la pointe rouge, ou la blanche, qui indique le Nord ? se demande-t-elle tout haut.

On lui a demandé de penser à voix haute, et elle le fera. Souvent.

Le secret de Serveuse – qui ne sera pas dévoilé aux spectateurs – c'est qu'elle n'a jamais fait acte de candidature. Elle a été recrutée. Les producteurs voulaient une jeune femme séduisante mais pas dégourdie, et rousse si possible, puisqu'ils avaient déjà deux châains et une blonde – pas un blond platine, mais assez clair cependant pour espérer qu'il s'éclaircira au soleil. Et une belle rousse, se sont-ils dits, compléterait à merveille la distribution.

— Bon, la rouge étant la plus pointue, elle doit indiquer le nord, délibère

Serveuse, et elle décrit un nouveau cercle en se mordillant la lèvre.

L'aiguille s'immobilise sur N.

— Et je dois prendre la direction... du sud-est. Orange ! O comme ouest, N comme nord, et E comme est, chantonne-t-elle, bien que les points cardinaux soient indiqués sur le cadran.

Elle commence à marcher en direction du sud, marmonne une fois de plus la phrase mnémotechnique puis opère une rotation à droite. Après quelques pas, elle s'arrête.

— Attends...

Elle scrute l'aiguille, lui laisse le temps de s'immobiliser, puis nouvelle rotation – à gauche. Elle marche enfin dans la bonne direction. Elle lâche un petit rire.

— Ce n'était pas si sorcier.

Serveuse sait qu'elle ne gagnera probablement pas, et peu lui importe. Son objectif, c'est de faire impression – sur les producteurs, les spectateurs, n'importe qui. Oui, elle est serveuse à plein-temps dans un bar à tapas mais, à six ans, elle a été la vedette d'une publicité pour bonbons, donc elle se définit d'abord comme actrice, et mannequin ; serveuse n'arrive qu'en troisième position. Et en s'enfonçant à travers bois, elle caresse une pensée qu'elle ne partagera pas à voix haute : grâce à cette télé-réalité elle va percer, il ne peut pas en être autrement.

Sur la berge, Traqueur a tranché : la pierre branlante ne présente qu'un risque mineur, et mieux vaut un obstacle connu par avance qu'un autre qui surgit à l'improviste. Il s'élance. Le monteur ralentira le saut, comme cela se fait dans les documentaires animaliers, comme si Traqueur était bel et bien le grand félin qu'en son for intérieur il pense avoir été dans une vie antérieure. Les spectateurs remarqueront la longueur et la puissance de sa foulée. Ils remarqueront – quelques-uns l'auront déjà fait, mais un gros plan forcera l'attention des autres – ses chaussures étranges mais aisément identifiables au logo jaune qui, à hauteur du cou-de-pied, se détache de la masse noire tel un cri de couleur. Ils verront chaque orteil, dans son compartiment individuel, agripper la roche ; ils noteront l'équilibre, la rapidité et le contrôle du mouvement, et certains se diront *Je devrais m'en acheter une paire*. Ces gants de pied, cependant, ne font jamais qu'accentuer le contrôle que Traqueur exerce sur son corps, et qui s'exprime superbement tandis qu'il vole

de pierre en pierre au-dessus des bouillons du courant. Un corps qui paraît s'allonger lorsqu'il est en action.

La plante de son pied droit atterrit sur la pierre instable, qui bascule d'un côté. C'est un instant décisif. S'il tombe, Traqueur endossera un personnage. S'il poursuit sans encombre sur sa lancée, il en endossera un autre. La distribution des rôles est officiellement bouclée, mais des portes restent entrouvertes.

Traqueur écarte grand les bras pour assurer son équilibre – révélant un bandana rouge enroulé autour de son poignet droit – et expérimente une rare éclipse de grâce absolue. Ses jambes vacillent mais elles épousent le mouvement de bascule et c'est reparti, le voilà perché sur l'appui suivant. Quelques secondes plus tard, Traqueur foule la berge, essoufflé mais modérément, et sec de pied en cap, à l'exception d'une légère moiteur sous les aisselles que les téléspectateurs ne peuvent pas voir. Il ajuste les bretelles de son sac à dos noir presque vide et poursuit à travers bois, en direction du Défi.

Le vacillement sera coupé au montage. Le rôle échu à Traqueur est celui du candidat impavide, que rien n'arrête.

Pendant ce temps, Serveuse trébuche sur une racine en saillie et lâche sa boussole. Elle ploie le buste pour la ramasser et la gravité satisfait aux exigences de son décolleté – exactement comme elle l'escomptait.

Les deux extrémités d'un spectre convergent.

Entre ces deux extrêmes, Rancho, coiffé d'un chapeau de cow-boy aussi patiné que son visage est buriné et ombré de barbe, traverse les bois d'un pas allègre. Il arbore son bandana noir et jaune à la façon des vrais bouviers, noué en pointe au ras du cou, prêt à être remonté devant la bouche et le nez si jamais se lève une tempête de poussière. Plus de mille cinq cents kilomètres le séparent de son appaloosa, mais des éperons dépassent de ses talons gainés de cuir. Ces éperons sont un cadeau du producteur exécutif au candidat – ou plutôt aux caméras. Avant de les chausser, Rancho a fait tourner les molettes et constaté que les pointes étaient émoussées. Mais ça reste des pointes, ça peut toujours servir, a-t-il songé. On a également voulu lui offrir un poncho à rayures, mais il l'a refusé.

— Et puis quoi encore ? a-t-il protesté. Vous voulez aussi que je trimbale des réserves de chips de maïs et un piment ?

Il fut un temps où les ancêtres de Rancho étaient étiquetés comme « métis », et en ce sens largement exclus par les pouvoirs en place. Son grand-père a traversé la frontière nuitamment et trouvé du travail dans une petite exploitation familiale, où il pelletait le fumier et trayait les vaches. Des années plus tard, il a épousé la fille de ses patrons, qui a hérité de l'exploitation. Leur fils clair de peau a convolé avec une couturière mexicaine au teint très mat et Rancho, fruit de cette union, a lui le teint légèrement toasté. Il a cinquante-sept ans, et des cheveux mi-longs poivre et sel, au contraste aussi tranché que sa vision du bien et du mal.

Il n'existe aucun obstacle entre Rancho et le Défi. Ce ne sont pas ses aptitudes physiques – ou leur absence – qui le caractérisent. Ce que l'image met ici en évidence, c'est sa fière démarche de cow-boy. Quelques secondes suffisent à poser le personnage.

La Petite Asiatique est moins facile à cataloguer. Elle porte un pantalon de travail en toile et une chemise à carreaux bleus. Ses cheveux longs et raides sont attachés en queue-de-cheval, et le bandana jaune fluo noué sur sa tête accentue leur couleur noir goudron. Elle n'arbore d'autre maquillage que celui qui lui a été imposé : deux fins traits d'eye-liner qui accentuent l'étirement de ses paupières, et un soupçon de brillant à lèvres rose.

Au sortir du bois, elle découvre un vaste pré, qu'elle balaie du regard. Au centre se trouve un homme, en train d'attendre.

Au loin derrière cet homme, Air Force émerge d'un rideau d'arbres et s'avance en plein soleil.

Pour le militaire, les producteurs voulaient un grand classique et, à cet égard, l'homme qu'ils ont sélectionné est parfait : des cheveux blonds coupés ras qui scintillent au soleil, un regard bleu perçant, un menton volontaire. Air Force est en jean et tee-shirt à manches longues, mais il marche comme s'il avait revêtu son uniforme de parade. Cette raideur le fait paraître plus grand qu'il ne l'est en réalité – un mètre soixante-seize. Il arbore son bandana bleu marine – un ton plus foncé que le bleu officiel de l'armée de l'air – noué à la ceinture.

Air Force sera présenté comme pilote, mais son portrait omettra de préciser la nature de son aéronef. Un avion de combat, supposeront la plupart des téléspectateurs – exauçant par là les vœux de la production. Or Air Force n'est pas un pilote de chasse. Lorsqu'il vole, c'est à bord d'un avion-cargo : il achemine des tanks, des munitions ou des batteries, mais aussi les magazines

et les friandises destinés aux centres commerciaux que les États-Unis d'Amérique ont la générosité de construire pour les hommes et les femmes qu'ils déploient à l'étranger. Air Force est un père Noël sans embonpoint qui se coltine douze mois sur douze les colis de ravitaillement de la chère tante Sally. Au sein d'une hiérarchie où les pilotes de chasse ont une aura de demi-dieu, et où les pilotes bombardiers tutoient carrément le soleil, il fait un boulot essentiellement ingrat.

Air Force et la Petite Asiatique convergent vers le centre du pré, se saluent d'un hochement de tête et se postent devant l'homme qui attend : l'animateur. Aucun bandeau pour préciser son identité n'apparaîtra à l'écran avant qu'il ne prenne la parole, ce qu'il ne fera qu'une fois les douze candidats rassemblés devant lui.

Traqueur émerge discrètement d'entre les arbres dans le dos de l'animateur. Ailleurs, on voit apparaître Rancho, accompagné d'un homme d'une trentaine d'années, grand, blanc, roux et affublé d'un bandana vert acidulé. Rapidement, des candidats surgissent de partout : une jeune femme, pas loin de la trentaine elle aussi, blanche, blonde, avec des lunettes et un bandana bleu layette enroulé autour du poignet ; un homme entre deux âges, noir ; un autre qui semble à peine sortir de l'adolescence, blanc ; un tout jeune homme d'origine asiatique, qu'on pourrait croire encore mineur mais qui a en réalité vingt-six ans ; une femme d'environ trente-cinq ans, blanche, et une autre d'ascendance hispanique, dont l'âge exact importe peu tant ça crève les yeux qu'elle est jeune et que son opulente poitrine n'est pas en toc. Chacun des candidats arbore bien en évidence un bandana de couleur différente. Serveuse arrive bonne dernière dans le pré et s'étonne d'y trouver déjà tant de monde. Elle se mordille la lèvre, et Air Force sent poindre un début d'attirance.

— Soyez les bienvenus !

L'animateur, trente-huit ans, est une célébrité de seconde zone qui espère relancer sa carrière avec ce programme, ou au moins éponger ses dettes de jeu. Il est d'une beauté quelconque – des cheveux châtons, des yeux marron. Plusieurs blogs en vue ont qualifié son nez de « romain », et il feint de connaître le sens de cette épithète. Il arbore une panoplie conçue pour les activités de plein air et, chaque fois qu'il s'exprimera, le cadreur veillera à inclure le haut de son torse où s'étale fièrement le nom d'un sponsor.

— Soyez les bienvenus, répète-t-il en forçant cette fois sur les graves, et il

décide que lorsqu'ils enregistreront cette scène, il optera pour cette voix qui exsude la virilité. Bienvenue *Dans les bois*.

Un bourdonnement discret capture l'attention des candidats ; Air Force est le premier à se retourner.

— Putain de merde ! s'exclame-t-il, dans un écart de langage qui ne lui ressemble guère, et sera le premier à être censuré.

Les autres candidats se retournent et un drone d'un mètre cinquante d'envergure, équipé d'une caméra et flottant à hauteur d'yeux, suscite de nouvelles salves de jurons extasiés.

— Cool, marmonne la jeune femme blonde.

Le drone prend de l'altitude, le bourdonnement s'estompe ; en quelques secondes l'appareil devient presque invisible.

— Il est parti où ? chuchote Serveuse.

À ce stade, Traqueur est le seul à le distinguer encore.

— C'est un des *nombreux* yeux qui vous observeront, prévient l'animateur, la voix lourde de sous-entendus.

En réalité, ce drone est le seul dont dispose la production et il a surtout servi aux repérages. Pendant le tournage, les candidats seront la plupart du temps cachés par les arbres.

— Bien, commençons, reprend l'animateur. Au cours des prochaines semaines, vos compétences et votre courage seront mis à rude épreuve. Cependant, vous disposez d'une porte de sortie : si jamais un Défi est trop dur, ou si la perspective de vous faire dévorer par les moustiques une nuit de plus vous est insupportable, dites simplement « *Ad tenebras dedi* », et c'en sera terminé. Retenez bien cette phrase. C'est votre sésame. *Le seul*, insiste-t-il en distribuant un bristol à chaque candidat. *Ad tenebras dedi*. Apprenez ces mots par cœur. Mais attention, que ce soit bien clair : une fois que vous les aurez prononcés, vous ne pourrez plus faire machine arrière.

— Ça veut dire quoi ? demande Rancho.

— Vous ne tarderez pas à le savoir, réplique l'animateur.

Docteur est plus petit, plus trapu que Traqueur. Il arbore un bouc et il a noué son bandana jaune moutarde en fichu sur la tête. En lisant les mots imprimés sur son bristol, il arque un sourcil parsemé de fils blancs. Un extrait d'un Confessionnal, laissant apparaître son visage en gros plan sur fond

d'arbres, sera intercalé ici :

— C'est du latin, affirmera Docteur, dont le bouc est maintenant cerné par une barbe de quelques jours, drue. Ça veut dire *Je me rends à la nuit ou aux ténèbres*, je ne suis pas sûr. C'est un peu prétentieux, dans ce contexte, mais c'est bon de savoir qu'on peut abandonner en cours de route. (Une pause, et il reprendra :) J'espère que tout le monde pourra la mémoriser.

Exit Docteur, place à l'animateur, assis dans un fauteuil de camping au coin d'un feu en pleine journée et s'adressant directement aux téléspectateurs :

— Les candidats ne savent pas tout..., leur soufflera-t-il en rentrant le menton – son langage corporel les invite à partager son secret, à entrer avec lui dans la conspiration. Ils savent qu'il n'y aura pas de vote éliminatoire de votre part, et qu'ils vont participer à une course d'orientation – ou, plutôt, à une série de mini-courses – au cours desquelles ils cumuleront des avantages ou des handicaps. Ce qu'ils ignorent, c'est que cette course n'a pas de ligne d'arrivée. (L'animateur bascule le buste vers l'avant.) Le jeu continuera jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un seul candidat, et la seule façon de sortir, c'est de jeter l'éponge.

Personne n'est donc en mesure de préciser la durée exacte de cette télé réalité – ni ses créateurs ni les candidats. *Pas moins de cinq semaines et pas plus de douze*, stipulent les contrats de ces derniers. Toutefois, une note de bas de page en petits caractères autorise la production à repousser cette limite à seize semaines si les circonstances l'exigent.

— *Ad tenebras dedi* : c'est la seule et unique issue. Et, à cet égard, les candidats sont réellement *Dans le noir*, conclura l'animateur.

Suivront plusieurs séquences au Confessionnal, sur fond de bois.

D'abord Serveuse, qui sait que sa seule chance de décrocher le gros lot consiste à devenir la chouchoute des fans :

— Le premier truc que je fais si je gagne le million de dollars ? Je pars à la plage. En Jamaïque, ou en Floride, je ne sais pas encore, mais dans un endroit vraiment chouette. J'embarquerai mes meilleures copines et on passera la journée au bord des vagues, à boire des cosmos et goûter tous les cocktails dont le nom se termine par « tini ».

Puis Rancho, avec un haussement d'épaules sincères :

— Je suis ici pour l'argent. Je ne sais pas ce qu'ils nous réservent, mais je n'ai aucune intention de prononcer cette phrase. Mes garçons, pour le moment, s'occupent de la ferme, mais je veux qu'ils aillent à l'université, sauf que je n'ai ni les moyens de leur payer des études ni de me passer de leur main-d'œuvre. C'est pour ça que je suis ici. Pour mes gosses.

Vient ensuite la blonde aux lunettes en écaille – dans sa vidéo de candidature, elle tenait un lézard jaune hérissé de piquants :

— Je sais que ça va paraître ridicule, mais je ne suis pas là pour l'argent. Enfin, je ne dirai pas non à un million de dollars, mais j'aurais signé même sans ça. J'ai bientôt trente ans, je suis mariée depuis trois ans, et il est temps pour moi de passer à l'étape suivante. (Zoo expire avec nervosité.) Les enfants. L'heure est venue de sauter le pas. Tous mes amis qui en ont disent que, les enfants, ça change la vie, que plus rien n'est pareil après, qu'on n'a plus de temps pour soi. Je sais à quoi m'attendre, je suis prête à accepter de ne plus être totalement moi-même, et même à... risquer mon équilibre mental. Mais avant ça, avant de troquer mon prénom contre le titre de *maman*, je veux vivre une dernière aventure. Voilà pourquoi je suis ici, et pourquoi je n'abandonnerai pas en cours de route, quoi qu'il arrive.

Elle déchire en deux le bristol et le sésame. Le geste est symbolique – elle a mémorisé la formule – et tout théâtral qu'il soit, il est sincère. Elle fixe la caméra d'un regard intense et malicieux, et on devinera un sourire derrière le masque de sérieux.

— Donc, allez-y.

Je suis allongée sous mon abri, la nuit est bien avancée, mais mon corps perclus de douleurs m'empêche de fermer l'œil. Il me semble entendre mes voûtes plantaires hurler, comme si seule la pression imprimée par la marche les contraignait au silence pendant la journée. Maintenant qu'il est réhydraté, mon organisme se rebelle, réclame autre chose que de l'eau.

En désespoir de cause, je pousse mon sac à dos hors de l'abri, d'où je m'extrais en rampant. Les feuilles craquent sous mes paumes et mes genoux, et mes lacets défaits, en glissant, font le même bruit qu'un serpent. L'air froid me pince les joues. Je me fige ; j'entends des criquets, des grenouilles qui coassent, le ruisseau, le vent. Je crois même entendre la lune, invisible ce soir. Je me dresse sur mes jambes, sans chausser mes lunettes. Sans elles, ma vision se résume à un brouillard pixélisé d'un dégradé de gris. Mes paumes ouvertes à hauteur de poitrine sont deux taches pâles, mais aux contours presque nets. Je frotte la naissance de l'annulaire gauche et me remémore le haut-le-cœur qui m'a saisie lorsque j'ai retiré mon alliance en or blanc. Je me revois la déposer dans son écrin en velours, puis ranger celui-ci dans le premier tiroir de la commode. Mon mari se trouvait dans la salle de bains, en train de tondre sa barbe très ras, comme j'aime. Sur le trajet de l'aéroport, il a parlé plus que moi – étonnante inversion des rôles.

— Tu vas être fantastique. Il me tarde de voir ça, a-t-il dit.

Plus tard, pendant le bref vol jusqu'à Pittsburgh, j'ai ravalé mes sanglots, écrasé le front contre le hublot et partagé mon anxiété avec le ciel plutôt qu'avec l'inconnu qui ronflait à ma gauche. Autrefois, partir n'était pas aussi difficile, mais tout était différent avant de rencontrer mon mari. Quand j'ai quitté le Vermont pour entrer en fac, quand j'ai passé l'été à me balader en Europe de l'Ouest, en descendant dans des auberges de jeunesse, quand je

suis partie six mois en Australie une fois diplômée de Columbia, il y avait toujours suffisamment d'excitation pour tempérer ma peur et faire pencher la balance. Si partir restait effrayant, ce n'était jamais dur. Cette fois, je n'ai pas simplement laissé derrière moi un univers familial ; j'ai laissé le bonheur. Cela fait une différence, dont je n'avais pas anticipé la magnitude.

Je ne regrette pas d'être partie à New York, en Europe ou en Australie. Ni même d'être venue ici, je crois ; en revanche, je regrette de ne pas avoir gardé mon alliance en dépit des consignes. Sans elle, l'amour que j'ai laissé derrière moi m'apparaît trop lointain, nos projets me semblent irréels.

À l'aéroport, il m'a promis que nous adopterions un lévrier retraits des champs de courses, comme nous le projetons depuis le jour où nous avons acheté la maison.

— On en trouvera un chouette, quand tu rentreras, a-t-il dit. Avec un pelage tacheté, et un nom à rallonge.

— Et il faudra qu'il aime les enfants, ai-je ajouté, parce que je ne pouvais pas faire autrement, parce que c'était la raison que j'avais invoquée pour partir.

— Je sais. Je vais commencer à chercher pendant que tu seras là-bas.

Je me demande s'il tient parole. Et si, bien qu'il rentre tard du travail, il épiluche quand même les annonces de Petfinder, ou surveille celles de cette association d'aide aux lévriers en péril que nous avons découverte au marché bio, une semaine avant mon départ. Ou s'il a enfin trouvé le temps de boire un verre avec son nouveau collègue, dont il n'arrête pas de dire qu'il semble un peu seul.

Peut-être est-il à la maison, seul lui aussi, assis dans le noir, en train de penser à moi.

Pendant que moi, je regarde les feuilles malmenées par le vent, seule dans cette nuit grise, et que j'ai besoin de lui. Besoin de sentir sa poitrine tressailler contre ma joue tandis qu'il rit. Besoin de l'entendre se plaindre qu'il a une faim de loup ou une douleur dans le dos, pour pouvoir mettre entre parenthèses mes propres petits soucis et me montrer forte pour deux plutôt que juste pour moi.

Ici, il ne me reste de lui qu'un souvenir, qui perd de sa réalité à chaque nuit qui passe.

Je pense à mon dernier Indice. *Home Sweet Home*. Il n'indiquait pas une destination (je n'imagine pas qu'ils aient l'intention de me faire parcourir trois cents kilomètres à pieds) mais une direction. C'était une manière de me narguer.

Mon estomac gronde, plus fort que les criquets et les grenouilles, et la sensation de faim – la vraie – se rappelle à mon souvenir. Cette distraction tombe à pic. Je sors le sachet de fruits secs et verse au creux de ma main l'équivalent d'une centaine de calories. Ration pitoyable s'il en est, qui tiendrait dans la paume d'un gamin de trois ans. Je picore d'abord les raisins (rabougris), les cacahuètes, les amandes et les moitiés de noix de cajou ; je garde pour la fin les boules chocolatées. Je les mets toutes les quatre sur ma langue puis les écrase contre mon palais ; je sens les minces coquilles en chocolat se briser.

Ce besoin que j'ai de lui, j'ai longtemps eu peur qu'il soit une marque de faiblesse. J'avais peur de me trahir, de renoncer à mon indépendance ; peur de compromettre cette force que j'avais toujours utilisée pour aller de l'avant, quitter la cambrousse pour la ville, la ville pour l'étranger. Jusqu'à ce que je le rencontre : un ingénieur en électricité, sympathique et sportif, avec un revenu annuel à six chiffres quand je gagnais péniblement quarante mille dollars en expliquant les différences entre mammifères et reptiles à des meutes d'écoliers braillards et dissipés. Il m'a fallu deux ans pour admettre qu'il se fichait pas mal de cet écart de revenus, qu'il ne me regarderait jamais de haut à cause de ça. Et lorsque j'ai dit « Oui, je le veux », j'ai compris qu'il y avait une différence entre compromis et coopération, et que compter sur l'autre exige une force d'une autre nature.

Ou peut-être est-ce simplement ce que j'avais besoin de me dire.

Un éclat de croûte chocolatée se plante dans ma gencive, avant de fondre. Le goût du chocolat au lait de mauvaise qualité qui envahit ma langue se résume à une sensation sucrée. Je me penche en avant pour étirer mes ischio-jambiers et la masse de cheveux emmêlés qui, autrefois, formait une queue-de-cheval, glisse devant mes épaules. Mes doigts restent en suspens à une trentaine de centimètres du sol. Voilà des années que je ne parviens plus à toucher mes orteils sans plier les genoux, mais je devrais être capable de m'en approcher davantage. Là, je n'arrive même pas à effleurer mes chevilles, ce que je ressens comme un échec et, bizarrement, comme une infidélité. Chaque soir pendant les quelques semaines qui ont précédé mon

départ, mon mari et moi avons tenu des « séances de stratégie ». Blottis l'un contre l'autre dans le lit, on réfléchissait à tout ce que je pourrais faire pour réussir et on avait évoqué les étirements, l'importance de rester souple et agile. En tapant sur mes tibias, je décide que, dorénavant, je prendrai le temps de m'étirer chaque matin et chaque soir. Pour lui.

Je voulais faire quelque chose de grand. C'est ce que je lui ai annoncé l'hiver dernier. La déclaration qui a tout mis en branle.

— Une dernière aventure, avant qu'on commence à essayer, ai-je dit.

Il comprenait ; c'est du moins ce qu'il m'a affirmé. Il était d'accord. Et c'est lui qui a trouvé le site, et m'a suggéré de déposer ma candidature, puisque j'aimais la nature et que j'avais un jour déclaré que les cabanes en branchages, je trouvais ça sympa. Il me proposait une solution, comme toujours, parce que quiconque possède l'esprit mathématique part du principe que tout problème a une solution. Et même si j'ai de plus en plus de mal à sentir sa présence, je sais qu'il me regarde et qu'il est fier de moi – j'ai connu quelques passages à vide, mais je fais de mon mieux. Et je sais que, de retour à la maison, cette distance que je ressens en ce moment s'évaporerait. Je le sais, *sans l'ombre d'un doute*.

Il n'empêche – je regrette de ne pas avoir gardé mon alliance.

Je rampe sous l'abri. Plusieurs heures plus tard, tandis que j'observe le ciel qui s'éclaircit par l'ouverture, je sais que je n'ai pas fermé l'œil. Cependant, je me souviens d'un rêve, c'est donc que j'ai tout de même dû dormir un peu. Dans ce rêve, il y avait de l'eau ; j'étais sur un ponton, ou un bateau. Et je lâchais ce bébé qui gigotait, qui gargouillait – *mon* bébé, mon petit garçon qui venait de naître mais que j'avais du mal à contenir dans mes bras. Il me glissait des mains ; mes jambes restaient paralysées et je le regardais couler lentement ; il criait et des bulles montaient à la surface, le son évoquait une décharge d'électricité statique, et moi je restais là, bras ballants, impuissante, désespérée.

Je m'extrais de l'abri et j'entreprends de raviver le feu. Je suis épuisée. Pendant que l'eau chauffe, je termine le sachet de fruits secs, je fixe les flammes, j'attends que le rêve s'estompe, comme ils finissent toujours par le faire.

J'étais en fac lorsqu'ont commencé ces cauchemars dans lesquels je tuais accidentellement des enfants conçus tout aussi accidentellement. Je

découvrais la sexualité, et chaque expérience s'accompagnait de la hantise que le préservatif se soit déchiré. Une aventure d'une nuit se soldait systématiquement par plusieurs semaines de rêves sporadiques dans lesquels j'oubliais mon nouveau-né quelque part, dans une voiture en plein soleil, par exemple ; ou alors, il roulait d'une table et s'écrasait sur un sol en béton pendant que je regardais ailleurs. Une fois, j'étais au sommet d'une montagne et un de ces bébés a glissé d'entre mes mains moites, j'ai contemplé sa chute jusqu'à la route aussi mince qu'un ver de terre. Les cauchemars ne faisaient qu'empirer quand j'avais une relation suivie, que le sexe devenait un acte d'amour, ou du moins d'affection. Leur fréquence a décru passé vingt-cinq ans, puis ils ont complètement cessé un an après avoir rencontré mon mari – le premier homme avec lequel j'ai envisagé de pouvoir un jour être prête.

Ils sont revenus après le Défi dans le chalet. Pas chaque nuit, je crois, mais presque. Et parfois aussi en plein jour. Je n'ai même pas besoin de fermer les yeux, juste de laisser mon regard errer dans le vague, et je le vois – « le », toujours. C'est toujours un garçon.

Après avoir rempli mes gourdes, je détruis l'abri d'un coup de pied et verse de l'eau sur le feu, puis je regagne la route, cette même route de campagne crevassée par les intempéries que j'arpente depuis des jours et des jours, en gardant plus ou moins le cap à l'est. J'ai suspendu la boussole à mon cou ; de temps en temps, je vérifie que j'avance toujours dans la bonne direction.

Je marche depuis environ une heure quand une douleur dans l'épaule me rappelle que je ne me suis pas étirée. Quelques heures d'un hypothétique sommeil : il n'en faut pas plus pour me faire oublier ma promesse. *Pardon*, dis-je sans bruit, les yeux au ciel. Tout en marchant, je baisse les épaules, je les tire en arrière, je redresse le dos bien droit. Et je me promets que ce soir, sans faute, j'étirerai chacun de mes muscles endoloris.

Au sortir d'un virage, j'aperçois à quelques mètres devant moi une berline gris métallisé garée de travers sur la bande d'arrêt d'urgence en terre battue. Je suis les traces de freinage sur l'asphalte avec une certaine appréhension, en écoutant le martèlement de ma gourde contre ma hanche. Il doit y avoir des vivres à l'intérieur, ou un Indice.

Mon estomac se noue. J'essaie de ne laisser transparaître aucune nervosité – je ne vois pas les caméras mais je sais qu'elles sont dissimulées dans les branches des arbres, et très probablement dans la voiture. Et je suis sûre que

là-haut, dans le ciel, indétectable à l'œil nu, il y a aussi un de leurs drones qui rôde.

Tu es forte, me dis-je. Tu es courageuse. Tu n'as pas peur de ce qui pourrait se trouver à l'intérieur de cette voiture.

Je regarde à travers la vitre côté conducteur. Le siège est vide et, sur celui du passager, il n'y a que des débris de fast-food : des emballages graisseux, un gobelet en carton de la taille d'un seau, avec un couvercle taché de brun d'où dépasse une paille mâchonnée.

Une couverture froissée est étalée sur la banquette arrière ; coincée derrière le siège du passager, j'aperçois une petite glacière rouge. J'appuie sur la poignée de la portière. Ce déclic, aussi caractéristique que banal, et que je n'ai plus entendu depuis des semaines, je me rends compte à cet instant que je l'ai toujours associé à l'idée d'un départ. Mon appréhension, aussitôt, s'évapore, ou se mue en soulagement.

Tu pars. Tu t'en vas d'ici. Tu rentres à la maison. Ce ne sont pas les pensées qui me traversent l'esprit mais les promesses que je me fais en ouvrant la portière. *Tu es HS, me dit mon corps. Il est temps de regagner le bercail.*

Et puis, l'odeur de décomposition m'assaille. Un battement de cœur plus tard, je comprends et recule aussitôt, en trébuchant, pour m'éloigner de leur mannequin. Maintenant, je distingue effectivement la vague forme humaine sous la couverture froissée. Elle est de petite taille. Toute petite, même. C'est pour ça que je ne l'ai pas repérée à travers la vitre. La tête du mannequin, qui était calée contre la portière, dépasse à présent de la banquette et des mèches châtain foncé ont glissé de sous la couverture. Les deux bosses censées évoquer le renflement des pieds n'arrivent qu'à mi-banquette.

Les mises en scène avec un enfant, ils m'ont déjà fait le coup, mais l'enfant abandonné, ça, c'est une première.

— Bon, je commence à avoir l'habitude, je murmure.

Il n'empêche ; à chaque nouveau mannequin, je suis saisie du même effroi. Celui-là est le quatrième que je croise – le cinquième, si on compte le poupon – et je ne comprends toujours pas quel rôle ils jouent, comment ils s'intègrent dans le schéma, quelle est leur signification. Je claque la portière et ce bruit que j'associe à une arrivée triomphale ne fait qu'attiser ma colère.

Je remarque que des cheveux sont restés coincés sous la portière. Est-ce

que ce sont des vrais ? Se peut-il qu'une femme ait coupé sa chevelure en pensant que ses fils de kératine redonneraient confiance en lui à un enfant qui se bat contre le cancer et que, au final, ils servent d'accessoire dans ce jeu malsain ? Si cette femme regarde l'émission, reconnaîtra-t-elle ses cheveux ? Ressentira-t-elle l'impact de la portière contre son crâne ?

Arrête.

Je contourne la voiture. J'inspire à fond et je bloque ma respiration avant d'ouvrir l'autre portière. Que je referme à la volée sitôt extraite la glacière. Le son résonne dans mon crâne.

Je vais m'asseoir par terre, devant la voiture, adossée au pare-chocs. J'ai une drôle de sensation dans les dents, comme si les deux rangées avaient fusionné et tremblaient du coup avec une force redoublée. Je ferme les yeux et je me concentre pour détendre les mâchoires.

Leur premier faux cadavre, c'était à la fin d'un Défi d'Équipe. Le troisième, ou le quatrième – j'ai perdu le fil. Julio, Heather et moi remontions notre piste en suivant les Indices – gouttes de peinture rouge sur les pierres, empreinte de main dans la boue, fil accroché à une ronce – et lorsqu'elle a traversé un ruisseau, on l'a paumée. Heather a trébuché et s'est mouillé les pieds, puis elle a buté sur une souche ou je ne sais quoi, et elle a commencé à pleurnicher. Elle s'était cogné un orteil mais on aurait cru qu'elle s'était cassé la jambe. On a perdu un temps fou – et le Défi par la même occasion. Le groupe de Cooper et Ethan avait terminé en premier, évidemment. Ce soir-là, Cooper m'a raconté que lorsqu'ils l'avaient trouvée, au sommet d'une paroi rocheuse, leur cible était assise au bord du précipice, avec une fausse blessure à la tête. Je me souviens de la colère qui résonnait dans sa voix, et combien elle m'a surprise. Mais je la comprenais.

Nous, nous avons regardé notre cible basculer dans le vide.

J'ai immédiatement repéré le harnais sous la veste du type ; et j'ai vu la corde. Mais il n'empêche.

Ils nous ont obligés à descendre dans le précipice, où nous attendait leur mannequin, dans un sale état et badigeonné de faux sang. Ce n'était pas très réaliste, pas cette première fois du moins, mais j'ai tout de même accusé le choc. Il portait un jean, d'où nous devions extraire un portefeuille. Heather chialait ; Julio a posé son chapeau contre son cœur et a murmuré une prière. Ils m'ont laissée faire le sale boulot et récupérer le portefeuille. Après ça,

j'avais les nerfs à vif ; l'hystérie de Heather n'arrangeait rien et je lui ai hurlé dessus. Je ne sais plus trop ce que j'ai dit, je sais juste que je l'ai traitée de « bimbo » – je m'en souviens parce qu'après coup, je me suis dit, quel drôle de choix de mot, même pour moi. Heather et Julio me dévisageaient avec des yeux ronds. Je voyais bien qu'ils étaient choqués. J'avais fait tant d'efforts pour être sympa, pour qu'on ait envie de me soutenir, de voter pour moi. Mais la coupe était pleine.

En regagnant le camp après ce Défi, je croyais enfin avoir compris jusqu'où ils étaient prêts à aller. Et je savais que je devais m'endurcir. Je me suis excusée auprès de Heather – avec autant de sincérité que possible, étant donné qu'aucune parole n'avait dépassé ma pensée et que je regrettais simplement de les avoir prononcées – et je me suis efforcée de me préparer à tout et n'importe quoi.

D'ailleurs, je continue à m'endurcir chaque jour. Même quand je sursaute ou que je flanche, même quand ma carapace se fissure. J'exècre cette cuirasse, et j'exècre mon exécution qui ne fait que grandir au fil du temps. J'exècre d'être déjà en train de chasser l'enfant mannequin de mon esprit pour me focaliser sur le contenu de cette glacière.

Je découvre un sac congélation rempli de moisissures vertes et blanches et, en dessous, une brique de jus de fruits. Grenade-myrtille. Je la prends et referme la glacière. Il me semble que je devrais la replacer là où je l'ai trouvée, de même que chaque matin je disperse les éléments de mon abri pour rendre à la nature ce qui lui appartient. Mais là, c'est différent. Qu'y a-t-il de naturel dans la disposition de cette voiture, de cette glacière ? Je me relève et, du pied, je la pousse contre le pare-chocs. En quelques instants, j'ai repris la route, avec mon jus de fruits.

Vais-je réussir à rentrer à la maison sans buter sur une limite ni trouver un autre Indice ? Me laisseront-ils aller aussi loin ? M'ont-ils ouvert un corridor jusqu'à la côte ? Même cette possibilité ne semble plus exclue. Comment être certaine que je progresse encore vers l'est ? Peut-être que les levers et couchers du soleil ne sont plus qu'un de leurs tours de passe-passe, que ma boussole est truquée et que son nord magnétique n'est qu'un signal contrôlé à distance qui m'installe doucement dans une boucle infinie sans que je m'en rende compte.

Peut-être que je ne réussirai jamais à rentrer à la maison.

Dans le noir – Prédictions ?

C'est la première fois que j'entends parler d'une émission de télé réalité pareille ! Le tournage a débuté hier et le premier épisode sera diffusé lundi. Lundi ! Et comme c'est la boîte de prod qui a fait Mount Cyanide, on peut s'attendre à des effets spéciaux de malade. Sur leur site, ils présentent ça comme « une expérience de télé réalité d'une échelle inédite ». Bon, c'est leur boulot de créer du buzz, mais je suis tout excité. Vous en pensez quoi ?

Posté il y a 38 jours par CapitaineInsubmersible

114 commentaires

Commentaires sélectionnés

Classés par : popularité

[-] CharlieHorseII il y a 38 jours

Je parie que c'est en fait Mount Cyanide saison 2. Les volcans vont cracher leur lave acide ! Tous aux abris !!!!!

[-] TortueMaousse il y a 38 jours

D'après ce que j'ai lu, ils ont le budget pour : il va chercher dans les 100 millions.

[-] CharlieHorseII il y a 38 jours.

Le budget de Mt Cyanide faisait le double. Je ne veux pas deux fois moins de volcans acides, je les veux TOUS.

[-] CapitaineInsubmersible il y a 38 jours

Tes sources ?

[-] TortueMaousse il y a 38 jours

Les voilà. Officieuses, mais elles ont l'air fiable.

[-] CapitaineInsubmersible il y a 38 jours

Waouh. Ça le fait. Je suis encore plus impatient !

[-] JT_Orlando il y a 37 jours

Vous avez vu les décharges juridiques qui ont fuité hier ? 98 pages ! Ils ont obligé les candidats à signer des trucs de malade. J'ai pas pu tout lire mais ma clause préférée, c'est qu'ils ont dû accepter « Tout risque consécutif à des activités physiques vigoureuses en pleine nature, dans des zones non immédiatement accessibles aux équipes de secours, où les dangers ne sont pas forcément repérables d'emblée, les conditions météorologiques imprévisibles et où des éboulements se produisent. » Et aussi : « Les risques d'empoisonnement au contact de la flore et de la faune locales, et les dangers liés aux ours, aux coyotes, aux serpents vénéneux et autre faune indigène. » Pour le texte complet, c'est ici.

[-] Sporulator il y a 37 jours

J'aime bien pour ma part l'« épuisement nerveux découlant de la solitude, de périodes prolongées de privation de nourriture et de fatigue et autres circonstances susceptibles

d'avoir un impact psychologique. »

[-] Gugusse123 il y a 37 jours

Clauses de renonciations passe-partout qui résultent de notre société archi-procédurière. Et qui exagèrent le danger, je parie.

[-] Sporulator il y a 38 jours

Cette société, tu l'aimes ou tu la quittes, espèce de Coco.

[-] Gugusse123 il y a 38 jours

Encore une télé réalité de survie ? Comme si on avait besoin de ça.

[-] Coriandre522 il y a 38 jours

Attention spoiler : en fait, c'est un concours de chant !

[-] Force2Coriolis il y a 38 jours

Mon pote est cameraman sur l'émission. CapitaineInsubmersible a raison sur les délais de prod – c'est du délire. Et mon ami dit qu'ils ont des trucs bien tordus au menu. D'autres infos à suivre.

[-] NoDisneyPrincess il y a 38 jours

Des zombies ?

[-] Force2Coriolis il y a 38 jours

Comme on dit, je pourrais te mettre dans la confidence mais je devrais t'éliminer.

[-] NoDisneyPrincess il y a 38 jours

Des ZOMBIES !!!!!

[-] CapitaineInsubmersible il y a 38 jours

Super. Tu devrais convaincre ton pote de faire une session questions-réponses quand tout sera terminé. J'adorerais savoir comment ça se passe en coulisses.

[-] Coriandre522 il y a 38 jours

+1

[-] Force2Coriolis il y a 38 jours

Je vais voir ce que je peux faire.

...

Dans le pré, sous la lumière crue de l'après-midi, l'animateur explique aux candidats les règles du premier Défi.

— Elles sont simples : vous avez chacun un bandana et une boussole à votre couleur, ou à vos couleurs. Durant cette aventure, tout ce qui vous est spécifiquement destiné sera signalé par votre ou vos couleurs. À commencer par... (Il pivote sur ses talons pour désigner un alignement de petits piquets espacés à travers le pré.)... Ceci.

— Des piquets ? Pour quoi faire ? murmure la Petite Asiatique, à personne en particulier.

L'animateur la fait taire, redresse les épaules, et poursuit :

— Au moyen de votre boussole, vous devrez trouver votre chemin jusqu'à une série de points d'appui qui vous conduiront jusqu'à une boîte, dans laquelle se trouvera un paquet. Que vous ne devez *pas* ouvrir.

Sourire aux lèvres, il balaie des yeux la brochette de candidats qui lui fait face et glisse les pouces dans les poches de son pantalon – son attitude décontractée insinue qu'il en sait plus qu'il ne veut bien le dire, ce qui est bien entendu le cas.

— Trouvez votre couleur et rejoignez votre piquet, ajoute-t-il.

Serveuse a déjà la boussole en main, comme Traqueur et Zoo. Zoo n'a pas eu besoin de sa boussole pour rallier le point de rassemblement mais, sitôt que l'enregistrement a commencé, elle l'a sortie du sac, avec un sourire. Un sourire qui ne l'a pas quittée tandis qu'elle suivait le sentier qui la menait jusqu'à ce pré. Un sourire qu'elle arbore toujours tandis qu'elle regarde le rond bleu layette peint sur son boîtier. C'est ce sourire spontané qui la rend si attachante auprès des groupes scolaires et de ses collègues de la réserve

naturelle et du centre de réhabilitation pour animaux sauvages – ce n’est pas un zoo, mais ça y ressemble assez. Et les producteurs se sont doutés qu’avec ce sourire, les téléspectateurs la trouveraient eux aussi attachante.

Zoo repère son piquet. Elle accélère le pas, se déplace presque par petits bonds. Elle a suivi un stage de course d’orientation, quelques mois plus tôt. Elle sait comment tenir la boussole à l’horizontale et à l’aplomb de la poitrine afin d’aligner l’aiguille magnétique sur celle d’orientation. Elle sait qu’on doit toujours compter le premier pas sur « et », et le suivant sur « un ». Ce sera amusant de mettre ses connaissances en pratique, pense-t-elle. Pour l’instant, cette expérience, c’est de la rigolade. Elle se dépêche de récupérer ses instructions dans le sac en plastique à côté de son piquet.

Un jeune Blanc efflanqué, avec des cheveux châtons ondulés, lui coupe la route.

— Pardon, lance Pom Pom Boy, d’un ton narquois qui trahit son malaise.

Pom Pom Boy déteste la nature et la vie au grand air, et il enrage qu’on lui ait attribué un bandana rose, qu’il a glissé dans la poche de sa chemise à la façon d’une pochette. Il a posé sa candidature uniquement pour relever un défi que lui a lancé l’acrobate de son équipe de cheerleaders – alors que, franchement, c’est elle qui devrait être ici ; il ne connaît personne de plus courageux. Pom Pom Boy ne s’attendait pas à être retenu, mais comme il n’avait rien de mieux à faire de son été avant d’attaquer sa dernière année de fac, il a accepté de participer. D’autant qu’on peut difficilement refuser l’opportunité, même minuscule, de gagner un million de dollars. Et quand il s’est aperçu que l’enregistrement ne commencerait que mi-août et qu’il lui ferait rater le premier semestre de cours, il était trop tard, il avait déjà signé.

Les créateurs de l’émission estiment, à l’unanimité, que l’hostilité affichée de Pom Pom Boy envers la candidate la plus enjouée sera une parfaite introduction au personnage qu’ils lui ont assigné : le mâle efféminé et tellement déconnecté de son élément qu’il se réduit à une caricature. Accusé de parti pris, le producteur délégué argumentera qu’ils se sont juste engouffrés dans la brèche que le candidat leur a offerte dans cette séquence d’ouverture. C’est le serpent qui se mord la queue. Ils ont choisi la séquence, ils ont choisi le moment, et cette image ne reflète qu’une des multiples facettes de la personnalité du jeune homme. Il aurait pu endosser bien des rôles – le trouillard, le garçon serviable, le fouineur – mais ils lui ont assigné celui du petit con.

La fille au bandana noué autour du front qui prend place à côté d'un piquet orange, c'est Biologie. Elle aussi est homosexuelle – regardez, se défendront les producteurs, on ne fait pas de discrimination : rien ne vous empêche de la soutenir, elle. Mais Biologie, qui enseigne les sciences naturelles dans un petit collège public, est une lesbienne on ne peut moins menaçante : toute en rondeurs féminines, et qui ne fait pas étalage de sa sexualité. Elle a de longues anglaises brunes et une belle peau mate. Pour aller travailler, elle s'habille indifféremment en robe ou en pantalon, et se maquille toujours avec goût. Si un hétérosexuel devait l'imaginer avec une autre femme, on peut parier qu'il se verrait également dans le tableau.

Air Force s'avance vers le piquet bleu marine entre ceux de Biologie et Pom Pom Boy. Il toise sa voisine sans discrétion, puis observe la majorette qui soupire et agite les doigts pour dissiper sa nervosité. Air Force se garde bien de tout présupposé ; au cours des semaines à venir, il pourrait s'avérer que Pom Pom Boy maîtrise à la perfection toutes les techniques de survie. La première pensée qui lui vient, d'ailleurs, c'est : *je parie qu'il trompe bien son monde.*

Pendant que chacun collecte ses instructions, les cameramen prennent discrètement position en veillant à ne pas entrer dans le cadre d'un collègue, puis l'animateur agite une main pour attirer l'attention des candidats, et crie :

— Partez !

Traqueur s'élance d'un bond, le regard fixé sur un point au loin. Rancho se met en marche à son train habituel. Zoo, toujours le sourire aux lèvres, la boussole perpendiculaire à sa poitrine, commence à compter mentalement ses pas. Pom Pom Boy regarde alentour, puis étudie sa carte, scrute sa boussole, l'air hésitant. Serveuse tourne sur elle-même et croise brièvement le regard de Biologie, qui hausse les épaules.

Un des candidats observe tous les autres : Ingénieur. Il a noué son bandana à rayures marron et bordeaux autour de son cou, comme Rancho, mais l'effet est complètement différent sur ce jeune sino-américain dégingandé et binoclard. Ingénieur n'a jamais foncé tête baissée dans quoi que ce soit, exception faite lors de quelques soirées, à la fac, quand l'alcool qui coulait à flots l'avait libéré de sa circonspection naturelle. Une fois, il a couru nu à travers le campus. Il était quatre heures du matin et, hormis le camarade qui l'avait mis au défi, seules deux autres personnes l'ont vu. Ingénieur s'enorgueillit de cet exploit, il est fier de la spontanéité dont il a fait preuve ce

soir-là. Il déplore qu'elle ne se manifeste pas plus souvent et c'est pour ça qu'après avoir longuement mûri sa décision il a présenté sa candidature : pour se mettre délibérément dans des situations qui nécessiteront de la spontanéité. Il veut apprendre.

Ingénieur regarde ses instructions : une liste, qu'il lit à voix haute.

— 138 °. Quarante-deux pas.

Il fait pivoter le cadran de la boussole pour aligner l'aiguille sur un trait juste avant 140°. Il ignore quelle distance on couvre en un pas, mais il va bien voir.

Les douze candidats se dispersent dans le pré telles des molécules gazeuses.

Traqueur s'immobilise à l'orée du bois, scrute les arbres au-dessus de sa tête et saute en l'air. Il se suspend à deux mains à une branche solide et se hisse dans l'arbre. Tous les candidats qui avancent dans cette direction – soit sept d'entre eux – s'arrêtent pour l'observer, mais seules les réactions de Zoo et Air Force passeront à l'écran : la première, impressionnée, écarquille les yeux ; le second hausse un sourcil et secoue la tête.

Traqueur retombe avec souplesse sur le tapis d'herbe. Dans sa main : un drapeau rouge. Il tient à faire disparaître toute trace de son passage, même celles ménagées à son intention pour lui indiquer la voie à suivre. Il se redresse et glisse le drapeau dans sa poche ; consulte ses instructions, sa boussole, et se dirige vers son second point d'appui.

Le Docteur bataille pour localiser son premier point d'appui. Il commet une double erreur.

D'abord, après avoir réglé sa boussole comme indiqué sur 62°, il se met en marche en regardant par terre : si son drapeau est dissimulé dans les herbes hautes, il ne le loupera pas. Une précaution raisonnable de la part d'un homme qui l'est tout autant. Mais il est prouvé, à défaut de pouvoir l'expliquer, que quand on a les yeux bandés, on est incapable de marcher droit. Or en scrutant l'herbe, il ne fait rien d'autre que se bander les yeux. Chaque pas le déporte imperceptiblement vers la droite.

Ensuite, il compte la distance parcourue en pas, – et non en double pas. Parvenu à l'endroit qu'il croit être son point d'appui, il ne trouve rien d'autre que des herbes, encore des herbes, et un petit buisson. Il s'arrête pour observer les autres et voit qu'Air Force et Rancho ont trouvé leur drapeau.

Que Zoo a elle aussi trouvé le sien. Et il remarque que tous trois l'ont découvert quelque part en lisière du pré, quand lui se trouve encore à mi-chemin du bois. Il prend ses repères, fixe son regard sur un arbre, et marche droit sur lui.

Il trouvera son drapeau couleur moutarde non pas dans cet arbre, mais dans son voisin de gauche et, pour les points d'appui suivants, il multipliera par deux le nombre de pas indiqué dans ses instructions.

Biologie et la Petite Asiatique apprendront la même leçon à leurs dépens, tout comme Ingénieur et deux hommes qu'on n'a pour l'instant qu'entrevus : l'un, le plus grand, ne passe pas inaperçu à cause de ses cheveux roux ; l'autre, en revanche, serait plutôt transparent.

Serveuse et Pom Pom Boy eux n'apprendront rien du tout. Ils vont continuer de tourner en rond dans le pré, à la traîne, de plus en plus énervés. À quatre reprises, Serveuse retourne à son piquet violet pour repartir d'un pas raide plus ou moins dans la bonne direction, en marmonnant – et bientôt en criant à tue-tête :

— Un-deux-trois-quatre...

Quand elle a compté quarante-sept pas, elle recommence à tourner en rond, mains levées au ciel d'exaspération. À force de piétiner, elle a tondu un cercle d'herbe.

Elle s'assied et Pom Pom Boy, tout aussi perdu, s'écarte de sa trajectoire pour la rejoindre.

— Je crois qu'on s'y prend mal, dit-il.

— Tu *crois* ?

Elle lui fait signe de la laisser tranquille. À première vue, dans la vraie vie, elle pourrait sympathiser avec ce garçon, mais ici tout le désigne comme un handicap. Elle sait que personne ne volera à son secours si cet empoté lui colle au train.

Tout au long du tournage de ce Défi, l'animateur brille par son absence. On l'a prié de se tenir à l'écart. Il en profite pour consulter son téléphone ; il attend un e-mail de son agent.

Traqueur a trouvé son quatrième drapeau et mène pour le moment. Air Force, Rancho et Zoo en ont trouvé trois chacun. Biologie est pile sous son deuxième drapeau, elle regarde, regarde encore et puis, soudain, un sourire –

elle l'a vu.

Le montage ne s'attardera pas sur la scène ; il y a trop de choses à filmer pour le premier épisode, et puis ce ne sont pas les succès que les spectateurs veulent voir.

Ingénieur trébuche et se rattrape contre un arbre ; une branche lui fouette le visage. Il a un mouvement de recul et frictionne la griffure.

Au bout de vingt-trois minutes (ou huit, page publicitaire incluse, selon la perspective choisie), Traqueur trouve sa boîte rouge avec, à l'intérieur, le paquet enveloppé de papier rouge, ainsi qu'un message. Qu'il ne lit qu'à titre de confirmation. Il a déduit de la succession des points d'appui où se trouverait la ligne d'arrivée du Défi et, deux minutes plus tard, il est de retour dans le pré.

Serveuse et Pom Pom Boy le regardent approcher et Traqueur tombe d'abord des nues. Il n'arrive pas à croire que ces deux-là l'ont battu. Puis Pom Pom Boy lance :

— C'est une blague ?

Et Traqueur comprend qu'en fait, ils n'ont jamais quitté le pré. L'animateur émerge des ténèbres du hors-champ.

— Bien joué, dit-il en serrant la main du candidat. Vous découvrirez votre récompense quand tout le monde sera revenu. En attendant, vous pouvez vous détendre, ou aider ceux qui en ont besoin.

D'un mouvement de tête, il désigne Serveuse, enlisée dans sa morosité, et Pom Pom Boy, à deux doigts d'exploser de frustration.

— Euh...

C'est le premier mot que Traqueur prononce devant les caméras, en dehors des interviews préenregistrées. Il n'a pas l'intention d'aider ses concurrents, mais ces deux-là sont trop pathétiques pour devenir des menaces potentielles.

— Comptez deux pas pour un, et tenez la boussole bien à l'horizontale, leur dit-il, conscient des erreurs de débutant. Et ne regardez pas vos pieds, mais droit devant.

Serveuse le dévisage avec des yeux ronds, comme si elle venait d'avoir une révélation ; Pom Pom Boy repart ventre à terre jusqu'à son piquet rose.

Air Force pénètre dans le pré. Suivi, à quelques secondes et une trentaine de mètres d'écart, de Zoo. L'un et l'autre tiennent une boîte dans des nuances

opposées de bleus.

— Le premier qui arrive à moi ! crie l'animateur à tue-tête, et les deux concurrents piquent un sprint.

Air Force creuse aisément l'écart, jusqu'au moment où il pose le pied dans un trou et se tord la cheville. La douleur est immédiate. Il se met à boitiller et préfère ralentir pour épargner son pied. Zoo ne s'est aperçue de rien et arrive devant l'animateur avec une large avance sur son concurrent.

— Je l'ai trouvé ! exulte Serveuse à l'orée du bois.

Un instant plus tard, Pom Pom Boy récupère à son tour son premier drapeau.

— Ces deux-là commencent à peine ? demande Zoo, essoufflée, en remontant les lunettes sur son nez.

Traqueur hoche la tête, en la détaillant du regard. Elle semble en bonne condition physique. Une concurrente potentielle. La soudaine claudication d'Air Force ne lui a pas échappé et sans éliminer ce challenger, il le rétrograde tout de même d'un cran.

Après cette course, Zoo sent le boîtier de son micro appuyer désagréablement au creux de ses reins. Elle le remet en place et se tourne vers Air Force.

— Ça va ?

Il marmonne que oui, il va bien. L'animateur, lui, est bien embêté. Faut-il appeler les secours ? Air Force souffre, c'est évident, mais c'est tout aussi évident qu'il fait son maximum pour ignorer la douleur. Et il est toujours debout. L'animateur a pour consigne de réserver l'assistance médicale aux urgences. Ceci n'en est pas une, décide-t-il. Il informe Zoo et Air Force, de manière tout à fait superflue, de leur ordre d'arrivée puis il prend la pose pour attendre le reste de la troupe. Le trio de tête, pendant ce temps, se présente et commence à bavarder à bâtons rompus – une séquence qui ne sera pas montrée aux téléspectateurs. C'est Zoo qui parle, pour l'essentiel.

Rancho arrive à son tour, une feuille de chêne embrochée sur un éperon et Biologie sur les talons. Cinq minutes plus tard, Ingénieur émerge du bois, suivi de Docteur, qui bat des paupières en découvrant le pré. Il était loin de se douter que ses instructions lui faisaient décrire une boucle. La Petite Asiatique et le grand escogriffe roux se mettent à courir, se disputant la

huitième place.

C'est le roux qui gagne, et quand il se plie en deux pour reprendre son souffle, on remarque son bandana vert anis noué au-dessus du coude, comme un garrot. Ce candidat arbore la tenue du parfait petit randonneur. Mais il a chaussé des boots gothiques à semelles compensées, et il porte une grosse croix en or autour du cou, à côté de sa boussole. La caméra zoome sur celle-ci, puis à ce gros plan succédera une interview préenregistrée.

Le candidat y apparaît vêtu de ce qui semble être – et qui est – une toge noire de remise de diplômes, avec un col blanc amidonné et cousu à la main. Ses boucles cuivrées et enduites de gel rebiquent vers le ciel telles des flammes.

— Il existe trois signes de possession démoniaque, déclare Exorciste d'une voix de ténor discordante et imbuë d'elle-même. (Il dresse un index.) Une force surnaturelle – par exemple, une fillette qui retourne une voiture, ce que j'ai déjà vu. (Le majeur se relève d'un coup.) La maîtrise subite de langues que le sujet n'a jamais pratiquées – le latin, le swahili, ce que vous voulez. (Un troisième doigt.) La connaissance de choses qu'on n'a aucune raison de connaître – le nom d'un inconnu, le contenu d'un coffre-fort...

Il replie les doigts, plonge la main dans l'encolure de sa toge et sort la croix en or.

— Sans compter l'exécration du sacré, qui va de soi. J'ai vu des chairs se mettre à fumer au contact de la croix. (Il frotte avec tendresse sa breloque.) Je ne suis pas un exorciste officiel, juste un laïc qui fait de son mieux avec les outils dont il dispose. D'après mes calculs, j'ai débouté trois authentiques démons de leur enveloppe charnelle, et aidé une vingtaine de personnes qui pensaient être possédées à bannir un démon intérieur d'une nature plus métaphorique.

Il sourit et une étincelle s'allume dans ses yeux – certains seront convaincus qu'il ne croit pas lui-même à son baratin, qu'il joue un rôle ; d'autres penseront qu'il délire ; quelques-uns, des gens à part, auront l'impression qu'il parle de leur vie.

— C'est ma vocation, ajoute-t-il.

Dans le pré, Exorciste souffle comme un bœuf. Il éponge son front moite d'un revers de manche, se redresse. Dans cette scène, l'homme semble assez ordinaire ; en réalité, il est le joker de la distribution, l'électron libre dont les

bouffonneries serviront à mettre à l'épreuve la patience des autres candidats et, au besoin, à faire du remplissage. Exorciste sait tout ça, il l'a accepté. Il compte sur les téléspectateurs pour apprécier le genre de folie dans laquelle il se défend le mieux. Sa singularité sera révélée aux autres candidats d'ici une heure et tous, sans exception, se poseront peu ou prou la même question : jusqu'à quand cet énergumène va-t-il rôder dans les bois en même temps que moi ?

Peu après la conclusion grandiloquente d'Exorciste, on verra Banquier arriver à son tour dans le pré. Il sera le dernier candidat à bénéficier d'un gros plan : les téléspectateurs découvriront un garçon au front ceint d'un bandana blanc et noir, de travers, aux cheveux châtain terne, au regard marron éteint et dont le nez rappelle celui de l'animateur, en plus volumineux. Dans la distribution, Banquier est un bouche-trou : son seul métier lui mettra à dos la plupart des spectateurs. Ils se diront qu'il n'a pas besoin de cet argent, qu'il ne le mérite pas, que sa participation prouve bien la voracité sans bornes de sa profession. Banquier n'est qu'un escroc, un parasite, un type aussi dénué de scrupules qu'un candidat parachuté dans une circonscription.

On serait tenté de faire entrer de force le candidat dans ce stéréotype – en pure perte. Banquier est le fils aîné d'une famille juive de la classe moyenne. Pendant que ses copains traversaient l'adolescence dans une brume de marijuana et d'apathie, lui travaillait dur ; il a étudié, intégré une des plus prestigieuses universités du pays et décroché un MBA. La banque qui l'emploie depuis a prospéré pendant la crise, mais elle n'est pas responsable de celle-ci. Cet établissement abonde au dollar près les dons caritatifs de tous ses employés, et pas seulement parce que ces sommes sont déductibles des impôts. Banquier est fatigué de devoir défendre sa carrière. Il est ici en congé sabbatique, pour relever un défi et acquérir de nouvelles compétences, mais aussi pour échapper à la fureur anti-élites de tous ces gens qui ne pensent qu'à inscrire leurs gamins dans les meilleures écoles et les pousser vers des carrières rémunératrices, mais nourrissent du ressentiment à l'encontre de toute personne qui incarne l'aboutissement de ce schéma.

Vingt-huit minutes après l'arrivée de Banquier, Serveuse retrouve le chemin du pré. L'animateur pique un somme sous un parasol ; les candidats rôtissent au soleil et bavardent entre eux, gagnés par l'ennui. L'accueil qu'ils réservent à Serveuse ne déborde pas d'enthousiasme.

— Je m'attendais à ce que ce soit plus excitant, observe la Petite Asiatique.

— Moi aussi, renchérit Biologie.

Traqueur a les yeux fermés, mais il écoute les conversations. Cinq minutes plus tard, Pom Pom Boy les rejoint enfin avec sa boîte rose ; il fait la gueule, et personne ne salue son arrivée. Même Serveuse a l'impression de poireauter depuis une éternité.

Le producteur exécutif réveille l'animateur, qui rajuste sa chemise et se passe une main dans les cheveux. Il va se poster, l'air sévère, devant les candidats qui se sont spontanément alignés selon leur ordre d'arrivée.

— La nuit approche, annonce-t-il.

Ce n'est jamais faux, mais Traqueur, qui a une très bonne notion du temps, trouve tout de même cette affirmation curieuse : d'après lui, il est à peine quinze heures.

— Et il nous faut aborder le chapitre logistique et ravitaillement, poursuit l'animateur. Dans la nature, la survie repose sur trois fondamentaux : s'abriter, s'hydrater, se nourrir. Chacun de vous a maintenant en main un paquet marqué de l'un de ces trois symboles. (Les spectateurs verront défiler des pictogrammes : une tente réduite à sa plus simple expression, comme un A majuscule, sans la barre horizontale ; une goutte d'eau ; et une fourchette à quatre dents.) La règle du jeu est simple : vous pouvez conserver votre paquet, ou l'échanger contre celui d'un autre candidat – sans en connaître le contenu. Petite exception à la règle, précise l'animateur en désignant Traqueur, notre gagnant peut ouvrir trois paquets avant de faire son choix. Et je précise que le perdant n'aura pas de choix du tout, ajoute-t-il en se tournant vers Pom Pom Boy.

C'est un peu comme le jeu qui consiste à choisir un cadeau à l'aveugle sous le sapin, sauf que là, une mauvaise pioche peut mettre en péril la vie du candidat. C'est du moins ce que les producteurs espèrent faire gober aux téléspectateurs. Aucun n'y croira mais, ironie de l'histoire, dans un cas au moins, la pioche s'avérera fatale pour le candidat.

— Notre gagnant a droit à un autre bonus, reprend l'animateur en tendant à Traqueur une couverture de survie rouge et argent qui se trouvait à portée de sa main, pliée, sur une table. (Comment est-elle arrivée là ? Le stagiaire s'évapore en coulisse.) Elle est à vous. Interdiction à quiconque de la voler. Bien, maintenant, commençons.

Traqueur ouvre trois paquets et découvre : dans celui de Zoo, des pastilles

de purification ; dans celui du Docteur, deux gourdes, pleines ; dans celui d'Ingénieur, un kit de pêche. Il garde les gourdes et abandonne en échange son paquet estampillé « Abri ». Docteur accepte le troc de bonne grâce. Il redoute les agents pathogènes et guigne les pastilles de purification, bien plus utiles que deux litres d'eau potable.

Vient ensuite le tour de Zoo, qui annonce qu'elle choisit le paquet d'Exorciste, estampillé « Abri ». Le ton, désinvolte, laisse croire à un choix arbitraire. Rien n'est plus faux. Zoo devine – à juste titre – que les autres candidats vont se focaliser sur les réserves de nourriture et d'eau. Or, elle sait comment procéder pour purifier l'eau, et elle devine aussi – à raison, une fois encore – qu'elle aura dans les jours à venir d'autres opportunités d'assurer sa subsistance. Personne ne lui disputera l'allume-feu, encore emballé, qu'elle tient au creux de sa main.

Air Force est convaincu qu'il pourra se débrouiller avec ce que chacun d'eux possède déjà : une boussole, un couteau, une gourde d'un litre, une trousse de Premiers secours, un bandana et une veste – dont le modèle était laissé au libre choix du candidat. Il conserve donc son paquet bleu marine décoré d'une fourchette. Rancho prend le paquet de Serveuse marqué d'une goutte d'eau. La Petite Asiatique s'approprie la nourriture d'Air Force, bien que ce paquet fasse double emploi avec le sien – un flirt pur et simple. Ingénieur préfère conserver son kit de pêche, anticipant d'éventuels détournements d'usage. Docteur met la main sur les pastilles de purification avec un enthousiasme non dissimulé ; tout le monde s'en fiche. Exorciste reprend les deux gourdes à Traqueur, et lui tend en échange son paquet d'origine, qu'il n'a pas ouvert. Traqueur se retrouve désormais avec une couverture de survie et un paquet mystère. Biologie conserve sa nourriture. Banquier troque sa ceinture porte-bidons contre les deux gourdes pleines. Arrive le tour de Serveuse, qui meurt justement de soif. Elle fait main basse sur les deux gourdes et tend à Banquier son paquet « Abri » qui tiendrait dans une poche. Pom Pom Boy se retrouve avec son paquet d'origine, plat, rectangulaire, et qui bruisse quand on le presse entre les doigts. Une couverture de survie ? En ce cas, elle est drôlement plus fine que celle de Traqueur.

Tout cela sera condensé en trente secondes. *Ce n'est pas juste*, penseront, devant leur télé, ceux qui se donnent la peine de penser. Les candidats ayant terminé les premiers ont en réalité été désavantagés, et c'est l'avant-dernier

(l'avant-dernière, en l'occurrence) qui n'a eu que l'embarras du choix.

N'ayez crainte, le rebondissement arrive.

Les candidats reçoivent l'ordre d'ouvrir leur paquet. Zoo lâche un « Oui ! » enthousiaste en révélant son allume-feu. La Petite Asiatique sourit en découvrant un pack de douze barres chocolatées. Rancho se fend d'un hochement de tête évasif devant une tasse métallique à anses rabattables. Pom Pom Boy bredouille faiblement un juron en identifiant un maigre stock de sacs poubelles noirs. Air Force hausse les épaules : du chou déshydraté. Biologie retourne sa boîte de barres protéinées (parfum pâte à cookies) et fronce les sourcils en tombant sur une interminable liste d'ingrédients.

— Il y a du gluten ? demande Serveuse en se penchant par-dessus son épaule.

Cette fois, Biologie hausse les sourcils, mais Exorciste désamorce sa réponse d'un éclat de rire qui crépite comme une flamme. Il brandit une baguette de sourcier à trois branches, baratte l'air, puis regarde les spectateurs droit dans les yeux.

— Voilà qui tombe à pic, assène-t-il, et ses onze concurrents d'opérer un beau mouvement de recul synchronisé.

À l'origine, la baguette de sourcier appartenait à Banquier. Il a d'abord cru qu'il s'agissait d'une fronde, et il faut avouer que la différence ne saute pas aux yeux. Il secoue la boîte d'allumettes waterproof qu'il vient de déballer :

— Elles ont l'air chouettes, non ?

L'animateur s'avance.

— Même si à l'avenir chacun devra survivre en solo et construire son abri, ce soir, vous allez camper en groupe et, demain, vous disputerez un Défi en équipe, annonce-t-il. Pour la composition des équipes : honneur à nos trois premiers arrivés. Capitaines, chaque membre de votre équipe arrivera avec les provisions et le matériel désormais en sa possession, dont vous pourrez disposer jusqu'à demain matin. (Il marque une pause pour laisser cette information faire son chemin, avant d'ajouter une précision avec un sourire insidieux.) Candidats, si votre capitaine souhaite utiliser, manger ou boire ce qui vous appartient, vous ne pouvez pas vous y opposer.

— Même pas en rêve, lâche Serveuse, et la caméra zoome sur son visage. Elle est sous le choc : elle n'a pas du tout l'intention de partager son eau.

Traqueur, Zoo et Air Force choisissent à tour de rôle leurs coéquipiers. Traqueur tient une lampe torche qu'il n'a pas déballée et dont il n'a que faire. Son premier choix est déconcertant : Rancho et sa tasse à anses rabattables. Une tasse en métal, alors qu'il pourrait s'approprier des réserves d'eau supplémentaires, des allumettes, ou les pastilles de purification ? Ceci mérite une explication. Plus tard, il sera convoqué au Confessionnal pour répondre à la question qui est sur toutes les lèvres :

— Je n'aime pas le goût du chlore. Je préfère faire bouillir l'eau avant de la boire.

Zoo choisit Ingénieur et son kit de pêche. Ici, nul besoin d'explication : les entrailles de la rivière scintillent de truites. Air Force désigne Docteur parce qu'il a l'air dégourdi, et non Serveuse, même s'il adorerait s'approprier son eau claire et sans microbes : ce serait trop cher payé, la fille est trop godiche.

Au terme de ce processus de sélection, chaque équipe sera présentée aux téléspectateurs avec, en incrustation, un récapitulatif des articles en sa possession :

Équipe Une : Traqueur (couverture de survie, lampe torche), Rancho (tasse en métal), Biologie (barres protéinées) et Banquier (allumettes).

Équipe Deux : Zoo (allume-feu), Ingénieur (kit de pêche), Serveuse (deux gourdes, pleines) et la Petite Asiatique (barres chocolatées).

Équipe Trois : Air Force (chou déshydraté), Docteur (pastilles de purification), Pom Pom Boy (sacs poubelles ultrarésistants) et Exorciste (baguette de sourcier.)

Cela fait beaucoup trop d'informations ; rares seront les téléspectateurs capables de mémoriser qui a quoi en sa possession. L'animateur n'essaie même pas. Il est fatigué, il a hâte de faire une pause.

— Formidable, dit-il. Votre base, ce soir, c'est ce pré. Vous pouvez dresser votre campement ici, ou dans les bois alentour, à votre convenance. Je vous retrouve demain au point du jour pour votre premier Défi d'Équipe.

Tandis que les trois groupes se dispersent, le drone survole le pré. Tous les candidats lèvent la tête, sauf Traqueur. Exorciste lui adresse un clin d'œil et rabat sa baguette de sourcier sur l'épaule. Traqueur conduit ses coéquipiers en lisière des bois au nord. Zoo se dirige vers l'ouest, et Air Force vers l'est. Docteur remarque la claudication de son capitaine et demande à examiner sa cheville. Une entorse, diagnostique-t-il, et il se met en quête d'une canne. De

l'établissement des camps proprement dit, les spectateurs ne verront pas grand-chose. Traqueur et Air Force savent y faire, ils répartissent les tâches et ces deux camps-là prennent rapidement tournure.

Zoo a moins l'habitude de se trouver en position de leader. Son premier ordre vient sous forme de question :

— Bon, que diriez-vous de...

Mais personne ne l'écoute. Serveuse se plaint qu'elle a froid et la Petite Asiatique lui fait remarquer qu'elle aurait dû penser à mettre une chemise. Ingénieur examine son kit de pêche : une poignée de cerf-volant, autour de laquelle est enroulée non pas un fil de nylon, mais une ficelle ; trois hameçons, deux plombs et une paire de petits crochets – des émerillons – dont il ne comprend pas encore l'usage. La poignée, conçue pour une main d'enfant, est trop étroite pour y glisser la sienne. Zoo regarde son coéquipier dévider une longueur de ficelle. Sa question reste inachevée, et sans réponse.

L'équipe de Traqueur a allumé un feu en l'espace de quelques secondes télévisuelles – soit approximativement vingt minutes en temps réel. Quelques instants plus tard, après une page de publicité, celle d'Air Force aura construit un abri, et Pom Pom Boy apprendra avec ébahissement que ses sacs poubelles sont la clé d'une bonne étanchéité pour tout abri.

Zoo tente une nouvelle approche. Elle s'accroupit à côté d'Ingénieur.

— Pourquoi n'irais-tu pas essayer ce truc pour voir ce que ça donne ? lui demande-t-elle, et le garçon lit dans le sourire implorant de sa chef le reflet de sa propre impatience.

Zoo se retourne vers les deux filles et brandit son allume-feu.

— Je m'occupe du feu. Vous pourriez construire l'abri ?

— C'est bon, je m'en charge, répond la Petite Asiatique en congédiant Serveuse d'un geste.

La Petite Asiatique monte l'abri en vrai pro de la charpente, dévoilant un véritable talent. Même si la structure manque de clous, même si aucun élément n'a été mesuré, l'ensemble dégage une impression de robustesse. Et plus encore : une certaine beauté, compte tenu de la propension du cerveau humain à associer symétrie et beauté. Même le producteur délégué, si aigri que son appréciation du beau s'est racornie comme un citron desséché, reconnaîtra que cet apprentis élancé et aux proportions équilibrées n'est pas

dépourvu d'un certain attrait bucolique. Une caractéristique chassant l'autre, *exit* la Petite Asiatique : Charpentière rejoint la distribution.

En guise de dîner, Traqueur distribue à chaque membre de son équipe une des barres protéinées de Biologie qui s'en contrefiche, dirait-on. Les barres, certes sans gluten, contiennent du sucralose, un édulcorant qui lui provoque des aigreurs d'estomac. Si elle en mange une, c'est juste parce qu'un ventre barbouillé vaut marginalement mieux qu'un ventre vide. Traqueur charge Rancho de mettre une dernière main à leur abri avant de foncer dans le bois et de s'évanouir tel un spectre. Un spectre super véloce : le cameraman n'arrive pas à le suivre. Seules les caméras nichées tous les trente mètres dans les arbres saisissent quelques bribes d'images du candidat en train d'entailler des bâtons puis de dresser plusieurs pièges à assommer. Traqueur espère capturer leur petit-déjeuner pendant la nuit. Lui non plus n'aime pas les barres protéinées ; il leur trouve un goût industriel.

Au bord de la rivière, Ingénieur noue un hameçon à la ficelle, y embroche un ver de terre trouvé sous une pierre, lance le tout dans l'eau ; l'appât ne fait pas long feu. Qu'à cela ne tienne. Il coupe le nœud de l'hameçon, attache un émerillon à la place, replace l'hameçon lesté cette fois d'un plomb. On verra bien.

Leur abri est achevé depuis un bon moment et le soleil commence à décliner quand Zoo rejoint Ingénieur sur la berge, où il n'a pas dit son dernier mot. Il y a maintenant plusieurs mètres de ficelle entre l'émerillon et l'hameçon.

— Waouh ! Tu as réussi à transformer ce machin en vraie canne à pêche.

Ingénieur, qui a les articulations toutes râpées à cause de l'étroitesse de la poignée, se rengorge.

— La prochaine variable à ajuster, selon moi, c'est l'appât.

— Bonne idée. Mais on verra ça demain, sinon on risque de se perdre dans les bois.

Cette équipe s'installe autour d'une dînette de rêve : autant de chocolat qu'ils peuvent en digérer, et plus encore.

À l'est de ce campement, Air Force réhydrate et partage son chou, puis, aidé de sa canne, boitille jusque dans les bois pour dresser quelques pièges à assommer, chose qu'il n'a plus faite depuis ses classes. Doc lui emboîte le pas pour voir comment on s'y prend.

— Si on avait le fil de pêche, on aurait pu installer des collets, déplore Air Force.

— La prochaine fois.

Les pièges d’Air Force ne fonctionneront pas, mais il ne les aura pas construits en vain ; notre première alliance est en train de naître.

La nuit tombe sur les campements. Tous les candidats sont épuisés, mais Serveuse est la plus éreintée de tous. Voilà des heures qu’elle grelotte, et la mince veste en Lycra qu’elle a enfilée par-dessus sa brassière n’y change rien. Elle se pelotonne près du feu ; elle n’est pas encore assez à l’aise avec ses coéquipiers pour partager un peu de chaleur humaine.

— Il fait plus chaud à l’intérieur, lui indique Zoo, emmitouflée dans sa polaire.

Serveuse secoue la tête. À deux pas de là, un cameraman enregistre son inconfort et regrette de ne pas pouvoir lui prêter sa parka. Et lorsqu’elle se tourne pour offrir son dos aux flammes, il se retient *in extremis* de lui crier de faire attention à ses cheveux mais Serveuse ramène d’elle-même ses boucles devant l’épaule. Ce cameraman la perturbe. Elle aimerait qu’il dise quelque chose, ou qu’il s’en aille. Elle sait qu’elle, elle devrait dire quelque chose – pas à lui, mais à ses coéquipiers, ou au moins à elle-même, mais elle a trop froid, elle est trop crevée. L’obscurité s’épaissit. Le cameraman a terminé sa journée et regagne le camp de la production, bien moins spartiate, établi dans un autre pré à quelques centaines de mètres de là. Ils ont des tentes, et des grills. Des glacières remplies de viande, de lait et de bière. Des moustiquaires. Les cameramen assignés aux deux autres équipes sont également de retour. Des caméras fixes sont chargées de filmer les candidats cette nuit.

Ces caméras-là se fichent pas mal que Serveuse ait froid ou qu’Air Force sente des élancements dans sa cheville. Elles immortalisent les grelottements de Serveuse, et Rancho qui rampe hors de l’abri pour aller pisser, mais elles loupent plus de scènes qu’elles n’en enregistrent. Elles ratent Banquier proposant à Biologie sa parka matelassée en guise d’oreiller, puis le soulagement qui se peint sur son visage lorsqu’elle décline poliment. Elles ratent la conversation de Zoo, Ingénieur et Charpentière, qui se racontent leur vie à mi-voix en attendant le marchand de sable. Elles ratent le mouvement des lèvres d’Exorciste tandis qu’il récite une prière muette blotti dans un coin de la cabane.

Ces caméras filment surtout des flammes mourantes.

Un tremblement dans le ciel. Je songe immédiatement qu'un de leurs drones est sur le point de se crasher, et je ne veux louper ça pour rien au monde. Je lève les yeux et mets ma main en visière. En lieu et place du drone en train de se planter, j'aperçois un avion qui laboure le bleu du ciel d'un sillon blanc et mousseux. Il me faut un petit moment pour traiter toutes ces informations – l'image, le son, la sensation que ma présence relève de l'infiniment petit. C'est la première fois que je remarque un avion depuis le début du tournage. Parce que je n'y prêtais pas attention ? Ou parce qu'il n'y en avait pas ?

Dans un cas comme dans l'autre, ce détail est important – il signifie qu'ils ne peuvent pas tout contrôler de mon environnement. C'est peu de chose, mais cette découverte me fait l'effet d'une révélation. J'ai la sensation que mon insularité bat en retraite. Pour la première fois depuis longtemps, je ne suis plus *la candidate* mais *une personne*. Parmi une multitude d'autres. Je pense aux hommes et aux femmes, au-dessus de ma tête. Cet avion est énorme ; ils doivent être des centaines de passagers là-haut, à respirer l'air sec de leur ventilation, à somnoler, lire, regarder des films sur leur iPad. À pleurer, peut-être, pour un ou deux d'entre eux, terrorisés par l'ampleur du voyage dans lequel ils se sont embarqués.

Je reste immobile, cou tendu, jusqu'à ce que l'avion disparaisse et que la traînée blanche se dissipe. J'espère que quelqu'un, là-haut, rentre chez lui. Qu'il y a au moins une personne à bord qui sait ce qu'est un amour désintéressé, et qu'il va le rejoindre.

Les quelques heures suivantes sont plus faciles, si ce n'est que je suis tenaillée par une faim horrible. J'atteins un ruisseau bien avant le coucher du soleil et je décide d'établir mon campement de bonne heure pour essayer de

capturer quelques protéines. J'ai dans mon sac, en kit, le piège à assommer que j'ai fabriqué pendant le camp de groupe, et maintenant que j'ai autre chose que des pommes de pin comme appâts, ça pourrait marcher.

J'installe les trois bâtonnets sous un arbre. Il me faut une minute pour me rappeler comment les agencer puis j'aligne les encoches, je pose les bâtonnets en équilibre ; d'une main, je stabilise l'ensemble, de l'autre j'étale une généreuse dose de beurre de cacahuète au bout de l'appât, puis j'incline une grosse bûche sur la structure, en remplacement de ma main. C'est fragile, précaire, mais c'est censé l'être, et ça tient debout.

Je fais bouillir de l'eau par fournées successives et je construis mon abri tout en surveillant le piège. L'appât est toujours intact à l'ombre de la bûche. Les bois s'obscurcissent, et j'attends, assise devant le feu, en essayant de repousser des pensées intempestives. C'est insupportable. J'ai besoin de m'occuper, je décide donc de fabriquer un second piège. Je ramasse des bâtons à la bonne taille et commence à jouer du couteau. Ce n'est pas bien sorcier – il suffit de faire quatre entailles et de tailler deux extrémités en pointe – mais tout doit s'emboîter à la perfection. Creuser et tailler le bois est plus long qu'escompté – la lame du couteau qu'ils m'ont fourni est tellement émoussée, à ce stade, qu'elle aurait du mal à couper du beurre – et lorsque j'ai terminé, j'ai les doigts douloureux et couverts d'ampoules. Je dépose les bâtonnets au pied d'un arbre pour aller patauger dans le ruisseau, en quête d'une pierre qui servira d'assommer.

Le tapis de graviers masse douloureusement la plante de mes pieds nus et, tout en dégageant une pierre longue et plate, je songe que si ce n'était pas pour l'émission, jamais je ne pourrais faire tout ça. Cette aventure pour laquelle j'étais archi-partante est très loin de ce à quoi je m'attendais, ou de ce que je voulais. Je croyais qu'elle m'apporterait le sentiment de contrôler ma vie. Dans les faits, je suis seulement épuisée.

Je dresse la pierre à la verticale. Je ne peux la soulever, elle est trop lourde. Je la traîne donc jusqu'au pied de l'arbre et elle creuse sur son passage une ornière de quinze centimètres de large. Cette balafre au milieu de mon campement me rappelle un autre chemin à travers bois, bien plus large et sinueux, qui partait d'une boîte aux lettres décorée d'un bouquet de ballons bleus et menait à un chalet, où d'autres ballons dansaient à côté de la porte. Peut-être le chalet avait-il lui aussi des murs bleus, ou juste des liserés bleus – je ne sais plus. Mais il y avait des ballons, des multitudes de ballons bleus.

Chaque fois que j’y repense, j’en vois davantage. Il n’y avait pas qu’eux, cela dit : un biberon dans l’évier, bleu ; des paquets cadeaux sur la table, bleus. Même la lumière de la chambre m’avait semblé bleutée quand j’y suis entrée et que je l’ai vu.

Je n’ai pas abandonné à ce moment-là. Ni ensuite, quand j’ai été malade, quand j’ai passé des jours à frissonner devant un feu, à l’entretenir, à faire bouillir de l’eau du matin au soir parce que j’étais en train de me déshydrater. Dans le chalet, j’avais bu l’eau du robinet sans autre forme de précaution, c’était sans doute ça qui m’avait rendue malade – vomissements, diarrhée, et la sensation de grelotter, sans pouvoir me réchauffer.

Je lâche la pierre à côté de l’arbre.

Rien ne peut être pire que ce qu’ils m’ont déjà fait endurer. Si j’avais su, je ne serais jamais venue. Mais je suis là, et je suis une femme de parole. Je me suis promis de ne pas abandonner en cours de route.

Je me rechausse et m’agenouille pour assembler le deuxième piège. Alors que je teste la résistance du bâton d’appui, j’entends un petit bruit sourd dans mon dos. Je me retourne ; le premier piège a fonctionné. Il me semble discerner un mouvement mais, le temps que j’approche, l’écureuil est mort, en partie écrasé sous la bûche. Je n’ai jamais trop aimé les écureuils ; je leur préfère les tamias, avec leur pelage rayé comme un dossard de coureur. Gamine, j’ai passé tout un été à plat ventre au milieu des érables et des bouleaux, derrière la maison de mes parents, en espérant qu’un tamia me confondrait avec une bûche. Je mourais d’envie de sentir leurs petites pattes me chatouiller la peau. Je n’ai jamais eu cette chance mais, une fois, l’un d’eux est venu gambader tout près de moi, et quand nous nous sommes retrouvés nez à nez, il a éternué et *pouf* ! Il a disparu. Comme par magie, ai-je raconté à mon mari lors de notre premier rendez-vous. *Pouf* ! À force de raconter cette histoire, je ne sais même plus si elle a vraiment eu lieu.

Les écureuils gris, en revanche, je les associe aux villes, à la prolifération, aux détritiques. Il n’empêche, ce n’est pas de gaieté de cœur que j’attrape celui-là par la queue. C’est dur de tuer des mammifères, même un écureuil, même si c’est pour se nourrir.

— Pardon, mon petit gars.

Cooper pouvait dépouiller un écureuil en moins d’une minute. On l’a chronométré, une fois. Moi, en général, je m’occupais du feu.

Ça ne semblait pas bien sorcier.

J'allonge l'animal sur le ventre, sur une bûche. Cooper commençait par faire une longue incision sous la queue. Je l'imité, en forçant ma lame émoussée à traverser la peau. Je casse la base de l'os et ensuite – cette partie me sidérait à chaque fois, tant ça paraissait facile – j'écrase ma semelle sur toute la longueur de la queue, je pèse de tout mon poids, j'attrape les pattes arrière, et je tire d'un coup sec, vers le haut.

Une giclée de gouttelettes rouges. L'écureuil se déchire en deux. Et je manque de tomber à la renverse. Ce mouvement brusque et inattendu me donne le vertige, comme si j'étais sur un radeau, ballottée dans le sillage d'un navire. Sans lâcher la moitié d'écureuil qui m'est restée dans la main, je pose l'autre main sur mon genou et je respire lentement, profondément, trois fois.

Je ne comprends pas. Quand Cooper tirait, la peau de son écureuil venait toute seule, comme celle d'une banane.

Peu importe. Je dois sauver ce que je peux. J'examine ce qui pend dans ma main droite et bonne surprise : l'écureuil est toujours entier, à l'exception de la queue. Rien n'est perdu, avec un peu de patience.

Le bouquet de poil gris, d'où dépasse une boule de cartilage blanc fait remonter une image : Randy, aussi échevelé qu'un personnage de dessin animé avec sa tignasse rousse poissée de transpiration, son bandana vert bile noué autour du front, une queue d'écureuil s'agitant en tous sens devant chaque oreille. Il dansait comme un sauvage autour du feu, en poussant des hurlements censés imiter ceux du loup, mais qui n'étaient que des cris d'histrion.

Je m'assieds sur la bûche et, du pied, chasse la queue plus loin. *Peu importe Randy. Concentre-toi.* Tout ce qui compte, maintenant, c'est de réussir à peler cet écureuil. Peut-être l'incision était-elle trop profonde, ou alors, j'ai tiré trop brutalement, je ne sais pas, mais je pense savoir comment rattraper le coup. Je faufile mes doigts le long du muscle, sous la peau, en la soulevant centimètre par centimètre. Ça prend un temps fou. Je n'ai probablement pas le coup de main. Mais, peu à peu, je parviens à le dépouiller jusqu'aux pattes avant. Je place la lame du couteau à plat au milieu d'une patte, je me penche, j'appuie de toutes mes forces. L'os se brise, et la lame s'enfonce dans la bûche. Je dois l'en déloger en tirant d'un coup sec. Pour les trois autres pattes et le cou, je tempère ma force. J'ai mal aux mains, tout me glisse des doigts mais j'ai presque terminé. Il ne me reste plus qu'à le

vider. Je tourne la carcasse sur le dos.

Fais gaffe à ne pas percer les organes. Je sais au moins ça.

Je procède avec méthode, délicatement, en entaillant la chair de la pointe du couteau. Cette fois, je ne merde pas ; j'enfonce les doigts dans la cavité, je les enroule autour de l'œsophage, des poumons, des intestins, et je tire. En deux temps trois mouvements, j'ai arraché viscères et organes et je distingue les bosselures de la colonne vertébrale.

Je vais rincer mes mains et mes poignets ensanglantés dans le ruisseau, en les plongeant dans la boue pour mieux les récurer. Puis je débite l'écureuil et je le mets à bouillir dans ma gamelle. Je regrette de ne pas avoir de sel ni de poivre, quelques carottes, un bout d'oignon. Si j'étais plus en forme, je me mettrais en quête de carottes sauvages, mais je n'en ai pas remarqué, dans le coin. En outre, en ce moment, je ne fais pas trop confiance à mes talents de botaniste – surtout s'il s'agit d'identifier une variété de plante qui a des sosies vénéneux.

Pendant que l'écureuil mijote, je rassemble les abats et vais les déposer à une quinzaine de mètres du campement. Je devrais les enterrer, mais je suis crevée et puis il n'y a pas grand-chose. Je me relave les mains. Je laisse l'écureuil cuire à gros bouillons jusqu'à pouvoir décoller la chair des os de la pointe du couteau.

Je pioche alors un morceau, que je tiens entre mes dents le temps de pouvoir mastiquer sans me brûler la langue. C'est assez insipide, mais au moins ce n'est pas du beurre de cacahuète. En tout, il y a là... cent cinquante grammes de viande ? Peut-être moins. Je suce les os pour ne gaspiller aucun filament et quand l'eau de cuisson a refroidi, je la bois. Une fois la nuit tombée, l'écureuil n'est plus qu'un minuscule tas d'os, que je disperse dans les bois.

Maintenant que j'ai le ventre plein, je pourrais dormir un mois. Mais avant ça, j'ai un engagement à tenir : j'étire mes bras, mes jambes, mes obliques. Puis j'éteins le feu, je rampe sous mon abri, j'accroche mes lunettes à un passant du sac à dos et je m'abandonne lentement à l'inconscience, apaisée.

Un reniflement me réveille. Dans mon demi-sommeil, je crois d'abord entendre la respiration de mon mari et comme je m'agite pour le pousser doucement du coude, je sens une piqûre sur ma main. Je me réveille en sursaut. Je me remémore aussitôt où je suis, et je vois la brindille qui m'a

éraflée.

Je perçois aussi un mouvement devant l'abri. Un rayon de lune se faufile par l'ouverture. Je me concentre sur les sons : un souffle puissant, vibrant d'énergie enracinée, des bruissements, des piétinements. J'aurais dû enterrer les abats. Un ours brun les a découverts et, maintenant, il veut aussi mon beurre de cacahuète. Au bruit, ce ne peut être qu'un ours. Je devine que sa truffe fourrage dans le toit de l'abri – j'entends le craquement des feuilles et des branches mortes. Je ne déteste plus le beurre de cacahuète, je le hais viscéralement.

Mais je n'ai pas peur, pas vraiment. Dès qu'il aura compris que je ne suis pas une proie, le visiteur battra en retraite – sauf s'il est habitué aux hommes. Et encore, il décampera si je fais du bruit, si je gueule un bon coup. Les animaux sauvages n'aiment pas le boucan.

Je tends une main vers mon sac à dos et, sans bruit, je cherche à tâtons mes lunettes. Je sens un pincement dans l'épaule et mes muscles m'opposent une résistance douloureuse.

Un grondement, cette fois ; et, à moins d'un mètre de mon visage, je sens une haleine chaude, humide, un museau gris-brun, flou, d'où suinte une écume blanche et épaisse. Le battement de cœur suivant me fait l'effet d'un coup de marteau. Même dans le noir, même sans lunettes, je sais reconnaître de quoi cette agressivité et cette bave sont le symptôme. Ce n'est pas un ours qui est planté devant l'unique issue de mon abri – mais un loup enragé.

Les seuls animaux malades de la rage que j'ai croisés dans la nature se résument à un raton laveur et quelques chauves-souris décharnées – pour les autres, il s'agissait d'animaux en captivité, ou morts, en attente d'autopsie. Aucun ne représentait de danger, contrairement à celui-ci : un loup de la taille d'un ours, de la taille d'une maison. Un spécimen de *Canis dirus* revenu d'entre les morts 10 000 ans après l'extinction de la race, dans le seul but de m'égorger.

Le monstre gronde, avance son énorme tête. La terreur se solidifie dans mes veines tandis qu'un filet de bave glisse de ses crocs dénudés et s'écrase sur mon sac à dos, dont je m'empare à l'instant où l'animal se jette sur moi.

Je ne suis pas du genre à hurler. Les montagnes russes, les maisons hantées, un 4 x 4 qui grille un feu rouge et fonce droit sur moi, ça ne m'a jamais arraché un cri – mais là, je hurle, à m'en déchirer la gorge. J'entends

des claquements de mâchoires, je sens des sécrétions humides – ma transpiration, sa salive, *pas de sang, pitié, pas de sang* – je ne distingue que la toile noire de mon sac et des flashes de fourrure, de dents. Je suis coincée au fond de l’abri, contre le toit, écrasée derrière le sac à dos.

Le loup recule mais d’un ou deux pas seulement ; il vacille, trébuche. Pousse un nouveau grondement.

J’arrive à peine à respirer mais une certitude m’assaille : mes chances d’avoir le dessus sur un loup enragé sont peut-être proches de zéro, mais là, confinée de la sorte, c’est cuit d’avance. Et ça, c’est hors de question ; je dois rentrer à la maison. Je soulève le sac à dos pour faire rempart contre l’animal, et je bascule tout mon corps contre l’appentis de l’abri, en hurlant, en poussant, de toutes mes forces. Le sac poubelle résiste, puis cède enfin dans un éparpillement de feuilles et de brindilles, et tandis que je m’extrais en rampant de la structure qui commence à s’effondrer, quelque chose tire sur ma jambe, d’un coup sec.

Le loup m’a attrapé le pied. Je sens la pression des mâchoires à travers la chaussure, et me voilà secouée, comme un appât sur un hameçon.

Je ne vois rien d’autre que mes larmes, et un scintillement d’étoiles que le liquide grossit comme une loupe, pour magnifier la splendeur éthérée d’un monde que je ne suis pas prête à quitter.

Je me débats dans les décombres de mon abri, je donne des coups de pied désordonnés, je hurle, je m’agrippe à la terre à pleines mains. Le pied qui n’est pas entravé shoote dans le crâne de l’animal. Je sens l’impact sous ma semelle, c’est dur comme du béton, et soudain, mon autre pied se retrouve libre lui aussi. Je rampe tant bien que mal vers une poche de cette obscure clarté qui précède l’aube, en direction du ruisseau. Derrière moi, le loup entreprend de fouiller les ruines de mon abri, qui termine de s’effondrer autour de lui.

Je me redresse et j’empoigne une grosse branche ; au moment où je devine la forme du museau pointu qui émerge d’entre les feuilles, je cogne. Je sens l’impact, j’entends un bruit sourd, un craquement d’os ou de bois, et je cogne, encore et encore, aussi longtemps que l’adrénaline me le permet, en balançant mon arme à bout de bras, jusqu’à en perdre le souffle. Puis, d’un coup, mes forces m’abandonnent. Je trébuche en arrière. Les vestiges de l’abri ne sont plus qu’un tas flou et immobile luisant de bave.

J'ai mal, partout. J'ai l'impression que je vais mourir.

Mon pied.

Dans ma hâte de vérifier si je suis blessée, je me laisse carrément tomber par terre.

J'ai les nerfs trop à vif pour faire la part des choses entre la peur et la blessure physique. Je me palpe le mollet, je sens une démangeaison de plus en plus vive mais rien qui ressemble à des entailles ou à des plaies. L'ourlet gauche de mon pantalon est déchiqueté et humide, mais ensanglanté... non, je ne crois pas.

Ma chaussure est restée dans la gueule du loup. De la main, je vérifie que la chaussette en laine, elle, est toujours en place. Des brindilles et des feuilles me piquent les doigts. Pas de trou.

Je vais bien.

Si j'avais gardé l'habitude d'enlever mes boots pour dormir... – *non, ne pense pas à ça.*

Quand je lève la main pour me frotter les yeux, je vois mes doigts et mes paumes luire d'une salive épaisse, semblable à du mucus.

Je fonce les plonger dans le ruisseau. Il y a tant d'égratignures, de minuscules entailles par lesquelles le virus pourrait pénétrer dans le sang. Je les frotte énergiquement dans le courant.

Et je me fige.

En frottant, est-ce que je ne favorise pas au contraire la pénétration ?

Je l'ignore. Je devrais connaître la réponse ; je travaille avec des animaux, c'est le genre de truc que je sais – normalement.

Je m'assieds dans l'eau, tremblante comme une feuille, trempée jusqu'à la taille, frigorifiée. Je ne suis plus moi-même. Je ne sais plus qui je suis. Je ne sais pas quoi faire, ni quoi penser. Je sais seulement qu'il fait nuit et que je suis seule, assise dans un ruisseau.

Au bout d'un moment, je m'aperçois que je sais cependant au moins une autre chose : le loup n'est pas un animal autochtone de cette région. Les populations les plus proches doivent se trouver au Canada, ou à la rigueur en Caroline du Nord. La probabilité que j'aie été attaquée par un loup est infinitésimale.

Loup ou pas, je l'ai tué. Pas pour le manger, et pas proprement, avec un piège. Un comble pour quelqu'un qui défend la cause des animaux, et qui a consacré les quatre dernières années de sa vie professionnelle à inculquer à des écoliers le respect – et l'amour – de la nature. Pas pour leur bénéfice, attention. C'est là que tout le monde fait fausse route. Ce n'est pas le volet enseignement que j'aime, dans mon travail. Je pense à Eddie, le faucon à queue rouge, à Penny, la renarde. Je ne suis pas censée baptiser nos pensionnaires pressentis pour une remise en liberté, mais je le fais quand même. En permanence.

Finalement, je m'extrais du ruisseau en chancelant sur mes jambes engourdis. J'approche, pas à pas, des décombres de mon abri. Le jour s'est levé mais même en plissant les paupières, je parviens tout juste à distinguer le loup, dont seul le haut du corps dépasse d'un amas de feuilles. Sa tête donne l'impression d'avoir été écrabouillée par un rocher.

Est-ce cela que je suis devenue – un rocher qui dévale une pente, mu non plus par la force de la volonté mais par celle de l'inertie ?

Je dégage les branches qui se sont effondrées sur l'animal. Je tremble encore et je sens que ma gorge est à vif.

Il est plus petit que je ne le pensais – il fait à peu près la taille d'un collie, a des pattes malingres, et une queue broussailleuse maculée d'excréments.

Ce n'est pas un loup. C'est un coyote. Et plus je le regarde, plus il paraît petit.

Je suis désolée.

Je suis désolée que tu aies attrapé la rage.

Je suis désolée de t'avoir tué.

J'ai extrait ma chaussure et mon sac à dos des décombres. La première est dans un sale état, largement déchirée au niveau du gros orteil. Je glisse un bâton par l'ouverture pour juger de l'état de la semelle intérieure : elle est perforée par endroits ; la chaussure est bonne à jeter. L'avant du sac à dos est lacéré lui aussi, et il me faut plusieurs minutes avant de mettre la main sur mes lunettes : la monture est tordue, les deux branches ont été arrachées. Un verre est intact, l'autre a éclaté. On distingue le point d'impact du croc, semblable à celui d'une balle.

La peur qui s'empare alors de moi est d'une autre nature que celle que j'ai

éprouvée pendant l'attaque. Elle est tout aussi puissante, mais elle monte lentement.

Ma vision n'est pas si mauvaise comparée à celle d'une taupe mais, pour être honnête, je n'y vois pas grand-chose. Je n'ai plus passé une seule journée sans verres correcteurs depuis le CM1.

Je me retourne et je brandis mes lunettes cassées.

— Je n'y vois plus rien.

C'est la première fois, depuis que ce Solo a commencé, que je m'adresse directement à la caméra.

À l'heure qu'il est, les secours devraient déjà être là. Un urgentiste devrait être en train de me faire asseoir, de me tendre l'affreuse paire de lunettes de rechange que j'ai confiée au producteur la veille du début du tournage. Je regarde l'estafilade écarlate et ourlée de gouttelettes séchées qui barre ma paume et je sens mon cœur qui accélère.

— Et j'ai besoin du vaccin, dis-je aux arbres. Jour zéro, et troisième jour après exposition au virus.

Ils avaient demandé à ce qu'on fasse le vaccin antirabique. Une exigence parmi quantité d'autres : check-up complet, rappel de tétanos, certificat de vaccinations en tous genres. Il ne me manquait que le vaccin contre la rage pour être en conformité.

— Je ne suis pas immunisée ! je crie à tue-tête.

Le vaccin antirabique a ceci d'atypique qu'au lieu d'immuniser contre le virus, il permet seulement de réduire la quantité d'injections nécessaires en cas d'exposition. Je tourne ma main en l'air.

— Regardez, j'ai une entaille. J'ai été en contact avec sa salive. J'ai besoin des injections.

Aucune réponse. Je fixe le rideau flou de feuilles, je plisse les paupières, j'essaie d'apercevoir une caméra fixée à une branche, ou un drone en train de survoler la zone. Il est forcément là, il *faut* qu'il soit là. Je pense au rocher, à l'ours empaillé de Heather, et au premier mannequin écrabouillé au pied de la paroi rocheuse. Je pense au poupon, aux sanglots mécaniques et discordants qui résonnaient dans le chalet confiné. Ma peur commence à s'aiguiser et, même si j'attends, je sais d'ores et déjà que personne ne viendra.

Ce coyote, c'étaient eux.

Comment ils ont procédé, je n'en sais rien, mais ils ont planifié cette attaque, et maintenant, je me retrouve sans lunettes.

Il me semble que la colère va m'écorcher vive de l'intérieur.

Je ne vois *absolument plus rien*.

L'animateur donne de la voix comme s'il se trouvait sur scène. Il a bien dormi, contrairement aux candidats, à l'exception de Traqueur, qui dort toujours mieux en plein air.

— Notre premier Défi en équipe consistera en une cueillette de plantes comestibles, annonce-t-il. Vous disposez de trente minutes et l'équipe gagnante sera celle qui aura collecté le plus grand nombre de variétés. Mais attention, enchaîne-t-il, et il agite un doigt pour mettre en garde les candidats, l'idée n'est pas de cueillir des fleurs au hasard.

Charpentière lève les yeux au ciel et Zoo éclate de rire – deux réactions qui seront coupées au montage. Il s'agit d'un moment grave.

L'animateur distribue aux capitaines un prospectus bariolé à trois volets.

— Pour chaque identification incorrecte, il sera retranché un point du score de l'équipe concernée, poursuit-il. L'enjeu, ici, est de la plus haute importance : il s'agit de votre déjeuner.

Traqueur s'est réveillé avant l'aube pour vérifier ses pièges, et son équipe a mangé du lapin au petit-déjeuner ; Biologie a partagé ses barres protéinées, même si plus rien ne l'y obligeait. Les huit autres candidats, en revanche, sont effectivement affamés et l'animateur ignore tout du lapin.

Les minutes suivantes seront condensées en une seconde. Les équipes sont prêtes, et l'animateur crie :

— Partez !

— Je parie que Cooper connaît super bien les plantes, glisse Charpentière à ses coéquipiers. Un de nous devrait simplement le suivre.

— Je m'en charge, répond Serveuse, qui regrette de ne pas faire partie de son équipe.

Zoo n'aime pas cette idée. Elle a toujours été réglo.

— J'en connais quelques-unes, dit-elle en consultant le prospectus. Et je crois avoir aperçu des carottes sauvages, hier. On peut y arriver seuls.

— Je suis d'accord, renchérit Ingénieur.

Hier, quand il s'est retrouvé le seul homme dans une équipe de trois femmes, il s'est interrogé sur son étoile. Bonne ? Mauvaise ? Il n'en savait trop rien. Maintenant, il sait. Il apprécie la façon dont Zoo raisonne ; selon lui, ils ont leur chance.

— Si vous le dites, maugrée Serveuse.

Elle a faim, mais elle commence à avoir l'habitude. Son humeur grincheuse résulte plus de la fatigue, et d'une migraine provoquée par le manque de caféine. Zoo lui tend le prospectus.

— Certaines sont faciles à reconnaître. On peut tous chercher des pissenlits, de la chicorée et des pignons, mais que diriez-vous de se concentrer chacun sur une ou deux autres variétés ?

— C'est toi la boss, répond Charpentière.

L'équipe de Traqueur démarre fort ; Biologie a déjà cueilli une poignée de menthe. Hier soir, elle est tombée par hasard sur ces quelques pieds et, ce matin, une fois terminé son lapin, elle a mâchonné quelques feuilles. En plus d'enseigner les sciences naturelles, Biologie conseille un club de jardinage. Entre elle et Traqueur, leur équipe possède un avantage manifeste.

Air Force n'est pas à la fête : sa cheville a enflé et la douleur s'est accentuée ; ce matin, il a eu du mal à enfiler sa chaussure.

— Tu devrais te reposer, lui conseille Doc. On peut se débrouiller seuls.

Pom Pom Boy glandouille à la traîne, le cheveu en bataille, les yeux rougis par la fatigue. Mais il entend faire un effort.

— C'est quoi, une spire basale ?

— Basal, ça veut dire qui part de la base, lui répond Doc. C'est quand les feuilles ou les pétales partent du même endroit, à la base, et ne sont pas disséminés le long de, de...

Il pince le pouce et l'index et les déplace de haut en bas, comme s'il traçait une ligne.

— La tige ? hasarde Exorciste.

— Comme les pissenlits ? demande Pom Pom Boy.

— Exactement, dit Doc. Que devons-nous trouver qui a une spire basale ?

— Un pissenlit.

Exorciste éclate de rire et tape dans le dos de Pom Pom Boy.

Un montage montrera successivement les différentes équipes lancées dans leur quête à travers bois.

Air Force, assis au bord d'un ruisseau, un pied immergé dans l'eau glacée, tel un pauvre oiseau blessé.

Banquier, accroupi devant quelques pousses à la base d'une grosse pierre moussue.

— Je pense que c'est peut-être du pourpier, dit-il.

Zoo, arrachant une feuille et la reniflant avant de la montrer aux autres.

— Sentez ça.

La feuille passe de main en main.

— Ça sent, ça sent...

Ingénieur n'arrive pas à se décider.

— La carotte, tranche Charpentière.

— Bingo, dit Zoo.

Dans un coin au bas de l'écran, un chronomètre décomptera les minutes. Certains croient que le temps est linéaire, qu'il se résume à un continuum séquentiel. D'autres affirment qu'il ressort au contraire d'une construction de l'esprit humain, qu'il échappe à tout calcul, toute manipulation – qu'il n'est pas une chose, mais un concept. Les producteurs et le monteur n'ont cure de la physique ou de la philosophie. Ils ne se priveront pas de tailler allègrement dans les trente minutes imparties, d'accélérer le chronomètre et d'imposer aux spectateurs une perception du temps plus conforme aux diktats télévisuels.

Pom Pom Boy chasse d'une main une branche hérissée d'aiguilles.

— Toutes ces plantes se ressemblent, déclare-t-il.

Exorciste attrape la même branche :

— C'est du pin, dit-il à son tour.

— C'est du pin, lance Charpentière.

— C'est du pin, a dit Biologie un quart d'heure plus tôt mais, au montage, l'image deviendra le troisième volet d'un triptyque à neuf minutes de la fin.

Traqueur guide son équipe en silence ; on le voit pincer des feuilles, renifler ses doigts, chercher.

— On peut vraiment manger ça ? demande Serveuse en examinant le bout de racine que Zoo lui a tendu.

— Je pense qu'il faut d'abord le faire cuire, indique celle-ci.

Un gong résonne ; tous les candidats se figent, tendent l'oreille. Sur l'écran, le chronomètre clignotera : plus que cinq minutes.

— On devrait rebrousser chemin, non ? demande Banquier.

— On n'a pas tout, objecte Biologie.

— On en a assez, tranche Rancho, et Traqueur opine.

Les coéquipiers d'Air Force viennent le chercher.

— J'ai trouvé de la menthe à côté du ruisseau, leur annonce-t-il.

— Génial, le félicite Doc en l'aidant à se relever. On n'en avait pas, ajoute-t-il, même si c'est faux.

Les équipes se rassemblent dans le pré où les attend l'animateur, il n'est pas seul. À ses côtés se tient un immense barbu. Il ne lui manque qu'une hache pour ressembler à un bûcheron un soir d'Halloween : l'Expert.

L'homme hoche sa grosse tête, sans se fendre d'un sourire, puis dévisage un à un les candidats. Le vent agite imperceptiblement sa chemise en flanelle et sa barbe tirant sur le roux. Zoo réprime tant bien que mal un rire – c'est le géant descendu de son haricot, songe-t-elle, et il est en train de choisir celui qu'il va faire rôtir pour son prochain repas.

L'animateur déroule le curriculum vitae de l'Expert. Ses références aussi ronflantes qu'obscuras ne parlent pas aux candidats et ne parleront pas davantage aux téléspectateurs. L'homme est bardé de diplômes, instructeur, consultant auprès des forces de l'ordre et des équipes de sauveteurs. Il a survécu des mois durant, seul, en Alaska, où la nature est bien moins clémente qu'ici. Il a traqué toutes sortes d'animaux – des panthères, des ours, des loups gris (une espèce menacée), des humains – des randonneurs égarés aussi bien que de dangereux psychopathes. En deux mots, le mec sait de quoi il parle.

Les capitaines lui présentent leur cueillette. C'est Zoo qui ouvre le bal.

— Pissenlits, bien sûr. Menthe, pignons. Vous avez ramassé les plus faciles, constate l'Expert.

La voix est bourrue, mais pas inamicale. L'homme dégage une absolue confiance en lui qui se garde de toute arrogance. Il n'a rien à prouver. Traqueur se sent tiraillé entre attraction et répulsion ; l'homme et lui ont bien des points commun.

— Chicorée – très bien. Bardane. Aubépine. Carotte sauvage, énumère l'Expert. Et ça... (Il brandit une feuille large et vernissée.) C'est quoi, selon vous ?

— Pomme de mai ? hasarde Zoo.

L'Expert laisse échapper un discret claquement de langue et désigne la déchirure à l'extrémité du rhizome.

— Sanguinaire, assène-t-il. Vous voyez le rouge, là ?

— C'est toxique ? demande Zoo.

— Absorbé en grande quantité, oui. Les feuilles de la pomme de mai ressemblent plus à des ombrelles, et seules les jeunes pousses ont cet aspect vernissé. Comme elle bourgeonne au tout début du printemps, à cette époque de l'année, la pomme de mai commence à se flétrir, mais on devrait pouvoir l'identifier à ses petits fruits vert jaune.

L'équipe de Zoo perd un point et réalise un score de six, mais au moins a-t-elle appris quelque chose.

Traqueur et ses acolytes réalisent un zéro faute. La baie jaune et dure est bien un fruit de la pomme de mai ; ils marquent sept points, les doigts dans le nez. L'Expert est impressionné ; Traqueur est une fois de plus tiraillé entre la fierté et la gêne que lui inspire ce sentiment.

Air Force présente la cueillette de son équipe sans savoir ce qui la compose.

— Pignons, menthe, bardane, aubépine, pissenlit, baies d'aronia..., énumère l'Expert.

Il reste une variété. S'ils ont correctement identifié cette plante, Air Force et ses coéquipiers sont bien partis pour partager la première place ex-aequo avec le groupe de Traqueur.

Ici, des plans de coupe en rafale construiront la tension dramatique : les yeux de Doc, brillants d'impatience ; Pom Pom Boy qui danse d'un pied sur l'autre, un rictus aux lèvres ; Exorciste et son sourire de mannequin de celluloïd ; Air Force, droit dans ses bottes, ne laissant rien transparaître.

L'Expert plonge la main dans le sac, en libérant un souffle qui agite sa barbe. Il en extrait une tige creuse, piquetée de violet et coiffée d'une ombrelle de granules couleurs kraft qui étaient autrefois des fleurs.

Et maintenant : une annonce de nos sponsors et quiconque a payé le privilège de vendre ici ses produits ou services. Quelques spectateurs pesteront, mais trouveront à s'occuper ailleurs, le temps que ça se passe ; d'autres, ayant mis la main à la poche, n'auront à supporter qu'un staccato de logos. Le spectateur peut lui aussi manipuler le temps, moyennant finances.

L'Expert approche la tige de son visage et fronce le nez, laissant deviner aux téléspectateurs que la plante aura un goût rance. Air Force aspire ses joues ; il a compris que quelque chose n'allait pas.

— De la carotte sauvage ? lui demande l'Expert.

Air Force n'en sait fichtre rien mais, dans son dos, Doc opine.

— Eh bien non, lâche l'Expert. Si vous mangez ça, vous pourriez en mourir. Quelqu'un ici a-t-il déjà entendu parler d'un certain Socrate ?

Ainsi fera-t-on connaissance avec la ciguë.

L'animateur s'avance, en tapant des mains en rythme avec une musique qu'il n'entendra jamais. Les différences entre carotte sauvage et ciguë sont le cadet de ses soucis. Il se tourne vers l'équipe de Traqueur.

— Félicitations ! dit-il. Voici venu le temps de votre récompense.

Je désinfecte ma main avec ce que je trouve dans ma trousse de premiers secours, je la bande, et me mets en route. Je n'ai plus qu'une chaussure, et je ne décolère pas. À chaque branche que je frôle, le bruissement me rappelle les grognements du coyote. Si j'essaie de discerner ce qu'il se passe au-delà de quelques pas devant moi, je plisse machinalement les paupières, ce qui réussit juste à me donner mal à la tête. Je renonce donc à voir clair. Je progresse lentement, en dérivant sur les feuilles mortes. Je sens sous mon pied gauche le relief des pierres et des branches, mais ma vision réduit toutes les textures à une surface moutonneuse. Des éléments distincts se fondent l'un dans l'autre. Le sous-bois n'est plus qu'un immense tapis avec des touches de vert ici, de brun là – un tapis dont le motif a été dessiné par mère Nature.

Tout en marchant, je tripote le verre de lunette rescapé de l'attaque. Je l'ai glissé dans la poche de ma veste et caresser du doigt sa surface arrondie me détend, m'apaise et renforce ma détermination – *je peux y arriver*.

Le coyote n'était pas un vrai coyote. Il ne peut pas en être autrement. Maintenant que la poussière est retombée, la scène me paraît lointaine, comme si je l'avais rêvée. Il faisait noir, et tout allait si vite... Je me concentre pour rassembler mes souvenirs, traquer les imperfections. Je crois me rappeler d'une raideur mécanique, artificielle dans ses mouvements, et peut-être aussi d'un reflet métallique. Je me souviens parfaitement, en revanche, du bourdonnement électronique qui accompagnait les pleurs enregistrés du poupon. Peut-être était-il également présent derrière les grognements du coyote. Difficile, cette fois, d'en avoir la certitude. J'étais terrorisée, je ne distinguais rien et tout s'est passé si vite.

Ad tenebras dedi. Trois mots, et c'est terminé. Il me suffit d'admettre ma

défaite. J'aurais pu le faire pendant l'attaque, si j'avais eu les idées claires, mais maintenant que c'est derrière moi, mon orgueil ne me laissera jamais abandonner.

L'orgueil, drôle de chose, me dis-je en progressant dans l'abstraction qui m'environne. Je ne conserve que de rares souvenirs des cours de catéchisme que ma mère m'a obligée à suivre jusqu'à onze ans, mais je me souviens d'y avoir appris le péché d'orgueil. Je revois encore la vieille madame Machin Chose, avec ses cheveux teints en roux et sa robe à fleurs informe, nous faisant asseoir tous les six autour de sa table de cuisine, et montrant du doigt un pendant en opale que je portais au cou.

— L'orgueil, avait-elle dit, c'est se sentir plus jolie que les autres petites filles. C'est mettre trop de bijoux et passer son temps à se regarder dans les miroirs ; se maquiller et porter des jupes courtes. Et c'est l'un des sept péchés capitaux.

Je me revois, à cette table, écouter ce laïus et enrager d'être montrée du doigt car l'exemple était on ne peut plus mal choisi. Ce pendant avait appartenu à ma grand-mère paternelle, disparue quelques mois plus tôt. Le porter à mon cou ne me donnait pas le sentiment d'être plus jolie que d'autres fillettes : il me rappelait une femme que j'avais adorée, qui me manquait et dont je pleurais la mort. Quant au maquillage, garçon manqué comme je l'étais, je n'y avais jamais touché.

Ce jour-là, à goûter, nous avions des *crackers*, et lorsque j'avais tendu la main pour en prendre un deuxième, j'avais eu droit à une mise en garde contre la gourmandise. Ce souvenir-là fait remonter dans ma gorge un rire aigre.

Quoi d'autre ? Ah oui : je me revois agenouillée sur un prie-dieu dans l'église, pendant que cette vieille bique nous harcelait avec une question, qu'elle répétait en boucle et qui me donnait le tournis – *pourquoi personne ne répond* ? Avec hésitation, j'avais avancé une idée, et m'étais aussitôt vu imposer le silence. Je ne me souviens plus quelle était la question à laquelle je n'étais pas censée répondre, ni de la réponse que je n'étais pas censée donner, mais je me souviens de ma honte. J'avais appris ce jour-là que, peu importe le ton que l'on emploie, peu importe le nombre de fois où l'on répète une question, parfois celui ou celle qui la pose ne souhaite tout simplement pas qu'on y apporte de réponse.

Je me souviens également que, des semaines ou des mois plus tard, j'ai

imploré ma mère de ne plus retourner au catéchisme. Non pas parce que je m’y ennuyais, ou que j’avais peur, mais parce que, même à cet âge tendre, je savais que quelque chose ne tournait pas rond. Je ne connaissais pas, à l’époque, le mot *hypocrisie*, mais comme plus tard pour le mot *rhétorique*, j’en ai appris le sens sans l’avoir jamais entendu. L’orgueil de ma dame catéchiste était palpable. J’étais une enfant pleine d’imagination, toujours partante pour déclarer une maison hantée ou voir les empreintes de l’Abominable homme des neiges dans un chemin de boue mais, s’il m’arrivait de me laisser emporter par le jeu, je savais faire la part des choses entre la réalité et mon imagination. Regarder un dessin animé dans lequel Adam et Ève se laissent embobiner par les susurrements ridicules d’un serpent, puis sont chassés de leur Jardin par le bon Dieu, c’était une chose. Soutenir que cette fable était une représentation véridique de l’histoire, c’en était une autre. Cette imposture, même à dix ans, me révoltait. Et quand des années plus tard, à l’école, j’ai découvert les théories de Darwin et Mendel, j’ai fait l’expérience de ce qui, pour moi, se rapproche le plus d’une révélation spirituelle : j’ai reconnu la vérité.

Cette vérité a modelé ma vie. Je n’ai pas à proprement parlé l’esprit scientifique – je m’en suis aperçue à la fac – mais je comprends suffisamment. Suffisamment pour qu’on m’épargne les platitudes. J’ai entendu des croyants opposer la froideur de la science à la chaleur de leur foi. Je n’ai pourtant jamais eu froid en presque trente ans d’existence, et moi aussi j’ai la foi : foi en l’amour, et en la beauté intrinsèque d’un monde qui s’est créé lui-même. Quand mon pied était emprisonné dans la gueule du coyote, je n’ai pas vu ma vie défiler en un éclair ; je n’ai vu que le monde. La majesté des atomes, et tout ce à quoi ils ont donné naissance.

Cette expérience n’est peut-être qu’un cauchemar construit de toutes pièces par une équipe de production, et il n’est pas exclu que je regrette certains des choix qui m’ont conduite ici, mais ces choix, c’est *moi* qui les ai faits. Personne ne m’a obligée à rien. Et même si j’ai commis des erreurs, elles ne remettent pas en cause la beauté du monde. L’agencement des écailles d’une pomme de pin, le courant hélicoïdal qui mord la berge d’une rivière à l’endroit où son lit fait un coude, la tache orangée sur les ailes de papillon qui signale un goût amer aux prédateurs. Voilà l’ordre qui est né du chaos ; voilà la beauté, qui n’en est que plus belle de s’être conçue elle-même.

J’émerge des bois ; la route s’étire devant moi comme un ruban de fumée.

Je n'aurais pas pu prévoir l'attaque ; néanmoins, j'aurais dû m'attendre à quelque coup tordu de cet ordre. Une farce. Plus j'y pense, plus la vérité m'apparaît avec clarté : ce coyote était une créature robotisée. Une animatronique. Il était trop gros, trop raide dans ses mouvements. Il ne clignait pas des yeux, qu'il avait ronds comme des billes, avec une fixité dans le regard. Je crois même que sa gueule était en permanence entrouverte, même si j'ai cru déceler un tremblement des babines. Il n'a pas mordu mon pied ; ils ont glissé un collet autour de ma chaussure pendant que je dormais. Quand l'attaque s'est produite, j'ai été surprise, j'étais terrifiée. Il faisait noir, je n'avais pas mes lunettes. Voilà pourquoi l'animal m'a semblé vivant.

Le monde dans lequel j'évolue en ce moment résulte d'une perversion humaine et délibérée de la beauté de la nature. Il ne me faut jamais perdre ça de vue. Je dois l'accepter. Je l'ai d'ailleurs accepté.

Entre ma vision défaillante, mon pied nu et mes muscles raides et endoloris, je n'ai sans doute parcouru guère plus de quatre cents mètres que déjà j'ai besoin de me reposer. La matinée n'est pas très avancée ; j'ai le temps de m'accorder une pause. Je m'assieds dos contre la glissière de sécurité et je ferme les yeux. Je continue à entendre, dans les bois tout proches, des bruits de pas étouffés dont je sais qu'ils n'existent que dans mon imagination. Je refuse d'ouvrir les yeux pour en avoir le cœur net.

Ce sont la soif et la sécheresse de ma bouche qui me réveillent. Je tâtonne vers mon sac à dos et trouve une gourde à moitié pleine, que je vide d'un trait.

C'est à ce moment-là qu'en regardant le ciel, je remarque que le soleil est du mauvais côté. Je sens la panique m'envahir – le monde fait fausse route – puis mon esprit rationnel reprend le dessus : le soleil est juste en train de se coucher. J'ai dormi toute la journée. Ma vessie est pleine à éclater, je meurs de faim, mon estomac gronde, supplie. Je suis tellement affamée que je mange plusieurs cuillères de beurre de cacahuète, en m'efforçant de faire abstraction du goût et de la texture qui me rebutent. J'enjambe la glissière pour aller m'accroupir entre deux arbres. Mon urine a la couleur d'un ambre sombre, trop sombre. Je bois quelques gorgées de ma seconde gourde. Toute déshydratée que je suis, je dois économiser ma réserve d'eau ; sans lunettes, impossible de marcher de nuit.

En collectant des branches pour mon abri, je découvre, sous l'une d'elles, une petite salamandre rouge. Je la recueille aux creux des mains et je

m'accroupis au ras du sol, au cas où elle sauterait. Je contemple la peau orange vif, le motif de petits cercles noirs sur son dos étroit. J'ai toujours aimé ces amphibiens. Quand j'étais petite, je les appelais des « tritons de feu ». Ce n'est que bien plus tard – si tard, même, que c'en était embarrassant – que j'ai compris que les « tritons de feu » ne sont pas une espèce à part entière, mais un stade du développement de la salamandre tachetée, dont la peau, à l'âge adulte, vire au marron terne.

Le bébé salamandre s'accoutume à mon contact et s'enhardit à traverser ma paume de sa démarche frétilante.

Je me demande combien de calories il me procurerait, si je le mangeais.

Peau orange vif : nid de toxines. J'ignore si un bébé salamandre peut gravement empoisonner un humain, mais je ne vais pas tenter le diable. J'abaisse mes mains au niveau d'une pierre moussue, je laisse la salamandre sauter et je retourne terminer mon abri.

Ce soir-là, je rêve de tremblements de terre et de petits enfants animatroniques avec des crocs. Le matin, je piétine mon campement et me remets péniblement en route. Je n'arrive peut-être pas à y voir clair, mais mes pensées sont affûtées. J'ai besoin de me rééquiper : il me faut un nouveau sac à dos, une paire de chaussures, et de la nourriture – autre que du beurre de cacahuète. Ma provision d'eau redevient un motif d'inquiétude ; j'ai l'impression d'avoir reculé dans le temps – de trois jours ? Quatre ? Des semaines, me semble-t-il – et de me retrouver au même point qu'après le chalet bleu. Lorsque j'ai repris la route après avoir été malade, avant de trouver l'épicerie ; quand je n'avais plus rien à manger, presque plus d'eau, et que je marchais en direction de l'est, à l'affût d'un Indice qu'une part de moi redoutait de ne jamais voir se présenter. Je suis exactement dans cette situation, à ce détail près que, maintenant, je n'y vois plus rien, et qu'il me manque une chaussure.

J'avance lentement, trop lentement. Mais chaque fois que j'essaie d'accélérer, je trébuche, je glisse ou je pose le pied sur un truc pointu. J'ai l'impression que la plante de mon pied gauche est un hématome géant recouvert d'une ampoule tout aussi monstrueuse.

La matinée est glaciale et traîne en longueur. La monotonie de ce flou artistique, c'est pire que le robot coyote télécommandé, et presque aussi éprouvant que le poupon. S'ils veulent me briser, c'est ce qu'ils devraient faire – m'obliger à marcher *ad vitam aeternam* sans rien voir, et sans

personne à qui parler. Aucun Défi à gagner ou à perdre. La phrase de secours se faufile dans ma conscience, tentatrice. Pour la première fois de ma vie, je déplore d'être aussi têtue. Je regrette de ne pouvoir faire comme Amy, hausser les épaules et admettre que j'ai ma dose ; que ce truc est trop tordu pour justifier d'en baver autant.

Et si j'accélérais le pas, en dépit de ma vision défaillante ? Peut-être me casserais-je la figure pour de bon. Peut-être que je serais bonne pour une entorse – une vraie, pas juste une foulure comme Ethan – voire même une fracture. Et mon couteau, que se passerait-il si je le maniais avec moins de précaution ? Il pourrait glisser de ma main, la lame entaillerait ma paume, juste assez profondément pour que la trousse de premiers secours ne puisse rien pour moi. Les circonstances ne me permettraient pas de continuer. Je serais obligée d'abandonner, et tout le monde dirait : « Ce n'était pas de ta faute ». Mon mari embrasserait ma main bandée et, tout en maudissant ma mauvaise étoile, ne cacherait pas sa joie de me voir de retour.

Tout ça est assez alléchant ; non pas de me blesser intentionnellement – ça, jamais –, mais de me mettre en situation de trébucher et de glisser. À chaque pas, l'idée paraît de moins en moins ridicule.

Une structure aux contours flous au loin attire mon regard ; je m'en rapproche avec circonspection et distingue bientôt une station-service. Accrochée aux pompes, je distingue une pancarte sur laquelle quelqu'un a écrit « Plus d'essence », en caractères assez gros pour être lisibles même sans lunettes à une trentaine de mètres de distance. Mon attention se refocalise d'un coup sur le jeu, et une légère anxiété me serre la poitrine. J'aperçois maintenant, sur ma gauche, quelques bâtiments disséminés le long d'une route secondaire. À l'intersection, des pancartes bariolées ont poussé comme des champignons. En plissant les paupières, j'en déchiffre quelques-unes : les habituelles âneries des pro-NRA ; un club sportif local recrute des joueurs ; une autre ordonne « Repentez-vous ! » ; une autre encore, en lisière de ce bouquet, est recouverte d'une bonne dizaine d'autocollants, mais l'un d'eux se détache du lot : une flèche bleue, pointée vers la gauche.

Le bleu est délavé, et plus soutenu que celui qui m'a été assigné. Je ne suis pas certaine que cette flèche me soit destinée, je surinterprète peut-être, mais j'ai cruellement besoin de ravitaillement, et Emery a prévenu que les Indices ne seraient pas toujours évidents. Qu'est-ce que je risque, à suivre cette flèche sur une centaine de mètres ? Si je fais fausse route, ils auront tôt fait de me

ramener dans le droit chemin, je n'en doute pas.

Je bifurque, donc, mais je suis tendue, sur mes gardes. Je ne remarque rien qui sorte de l'ordinaire, sinon le silence. Le premier bâtiment du lotissement est une coopérative de crédit, apparemment fermée. Peut-être parce qu'on est dimanche, ou que le personnel, à l'intérieur, a été prié de s'accroupir, de rester hors de vue le temps que je passe mon chemin. Je ne vois rien de bleu. Le deuxième bâtiment se trouve légèrement en retrait, il y a un petit parking désert devant. En le traversant, je distingue des vitrines, et des silhouettes à l'intérieur. Des gens ? Non, à première vue, rien ne bouge. Et, effectivement, ce sont des mannequins, dressés autour d'une tente. Je plisse les yeux pour déchiffrer l'enseigne au-dessus de l'entrée : Randonnées & Co. Je pense à mon sac à dos bon à jeter, à la chaussure que j'ai perdue.

La porte est verrouillée. Ce n'est pas une première. Je réfléchis. Le règlement interdit de prendre le volant d'une voiture, de frapper quelqu'un sur la tête ou dans les parties intimes, et de faire usage d'une arme, de quelque sorte que ce soit. Ils n'ont rien précisé concernant les effractions – du moins pas dans mon souvenir. En fait, ils ont dit que tout abri ou toute ressource que nous trouverions serait une cible légitime.

Un des mannequins féminins porte une veste bleue et un bonnet assorti. Bleu ciel. Mon bleu.

Je donne un violent coup de coude dans la vitre la plus basse de la porte. Le verre vole en éclats mais la douleur n'est rien comparée à tout ce que j'ai enduré ces derniers jours. Je glisse une main pour déverrouiller la porte de l'intérieur. Je me déleste du sac à dos, retire ma veste, la secoue, au cas où des morceaux de verre se seraient glissés à l'intérieur de la manche, et j'en enveloppe mon pied nu. En pénétrant dans le magasin, je regarde attentivement où je le pose pour éviter de déchirer cette pantoufle improvisée. Du verre craque sous le talon de mon pied droit et j'avise, par terre, un prospectus. Je le ramasse en songeant que c'est peut-être un Indice. Je lis :

Tout individu présentant des symptômes – fatigue, maux de gorge, nausées, vomissements, vertiges, toux – doit se signaler immédiatement au Centre communautaire du Vieux-Moulin pour un placement en quarantaine.

Je fixe ces quelques lignes pendant un petit moment, sans rien comprendre. Et puis, comme quand des dominos s'entraînent les uns les autres dans leur chute, je comprends. Je comprends tout. La disparition de mon cameraman, la mise en scène dans le chalet, le fait que toute présence humaine ait

soigneusement été écartée de ma route : ils ont changé le scénario. Avant de quitter la maison, j'ai regardé sur Google Maps la zone dans laquelle aurait lieu le tournage. Je me souviens d'avoir remarqué, non loin de là, une tache verte : le Parc Fédéral de la Fin des Mondes. Je m'en souviens parce que le nom m'a plu, même si le pluriel m'a arraché un frisson. Peut-être le choix de notre lieu de départ n'était-il pas une coïncidence. Peut-être l'ont-ils choisi à cause de sa proximité avec ce parc. Peut-être même le lieu de départ se trouvait-il dans le parc.

Ces salopards ont oublié d'être bêtes.

Je lâche le prospectus. C'est donc bien un Indice – qui ne m'indique pas où aller, mais où je me trouve. Et qui inscrit les mannequins disséminés le long du parcours dans un récit.

Tout le contenu de ce magasin est à ma disposition, je n'ai qu'à me servir.

Je prends d'abord le bonnet bleu du mannequin en vitrine, que j'enfonce sur mes cheveux emmêlés avant de me diriger vers une armoire réfrigérée sponsorisée par Coca-Cola à côté de la caisse. Il y a là une dizaine de bouteilles d'eau, au moins. J'en vide une d'un trait. Avec les autres, je remplis mes gourdes. Puis j'explore un présentoir pivotant de barres énergétiques, toutes marques confondues. Je remplis mes poches avec les parfums que je connais, et j'en dévore une. Au citron. Archi-sucrée, mais je m'en fiche. J'en mange une deuxième. Quatre cents calories – c'est la fête. Et je m'en tiens là pour ne pas brutaliser mon estomac.

Je pars me promener dans les rayons en caressant au passage les vêtements, les lampes torches, les réchauds de camping. Je savoure l'instant : cette caverne d'Ali Baba, je le comprends maintenant, c'est ma récompense pour avoir réussi l'épreuve du coyote. J'avais oublié qu'il y aurait une récompense.

Sur le vaste présentoir à chaussures, j'aperçois ces ridicules gants de pieds que porte Cooper. A-t-il lui aussi affronté un coyote, lors de son dernier Défi ? Peut-être chacun de nous a-t-il une épreuve différente, calibrée en fonction de ses capacités. Cooper aura eu droit à un ours et il... Bon, j'ignore comment il a géré le truc, mais forcément bien. S'il craque, ce ne sera pas sous l'effet de la panique. Heather, si elle est toujours dans la course, aura écopé d'une chauve-souris, ou d'une araignée. Il semble peu vraisemblable qu'elle ait tenu aussi longtemps, cela dit ; elle aurait déclaré forfait dès la seconde nuit, si on l'avait obligée à partir seule de son côté dans les bois. Le

petit Asiatique dont le nom m'échappe a dû récolter un raton laveur, ou un renard – un animal plus petit qu'un coyote, mais plus intelligent. Randy, un écureuil, évidemment – ou plutôt plusieurs écureuils, une population entière d'écureuils.

Quoi qu'ils aient eu à affronter, j'espère qu'eux aussi ont crié à l'aide. J'espère qu'ils se sont tous souvenus de la phrase de secours et qu'ils l'ont hurlée en regardant le ciel.

J'espère aussi qu'ils vont bien.

Je trouve une paire de chaussures de randonnée qui me plaît, légère et étanche. Je prends l'étiquette du modèle d'exposition et pousse une porte adjacente au rayon ; la réserve, j'imagine. Je pénètre dans une pièce aveugle et sombre. Ça ne sent pas mauvais.

Je reviens sur mes pas pour me munir d'une lampe torche. Je déniche des piles AA. L'emballage résiste à mes doigts gourds, et comme mon couteau ne fait guère mieux, je vais explorer le présentoir des couteaux suisses. J'hésite brièvement – armes interdites – mais tandis que j'en choisis un qui tient bien en main, il me revient que les couteaux suisses sont aussi appelés « outils multifonctions » et qu'ils ne sont pas plus dangereux que le couteau qu'ils m'ont donné. Je dégage la lame la plus longue et viens enfin à bout de l'emballage des piles. Tout ça prend des airs de chasse au trésor, ou de jeu vidéo. Trouver A pour accéder à B, puis trouver C pour ouvrir A. En glissant les piles dans le compartiment de la torche, j'éprouve un intense sentiment d'accomplissement, et cela réveille sur le champ ma méfiance. Ils sont en train de m'amadouer. Quelque chose ne va pas tarder à partir en vrille. Quelque chose m'attend au tournant, dans cette réserve.

Mais lorsque je braque le faisceau lumineux à l'intérieur, je ne vois que des stocks de marchandises. Les boîtes de chaussures sont empilées sur des étagères le long des murs. Je localise le modèle qui me plaît, dans ma pointure. Elles me vont à la perfection, comme si elles étaient déjà faites à mon pied.

J'explore ensuite le rayon habillement féminin. Je porte les mêmes vêtements depuis au moins quinze jours, et ils sont raides de crasse. Quand je pince la toile de mon pantalon, elle crisse et je suis sûre que le geste libère un petit nuage de poussière. Je choisis des sous-vêtements anti-transpirants, des hauts, des pantalons. Je m'amuse bien – enfin, presque. Et je ne sais pas trop pourquoi je m'embête à chercher la cabine d'essayage. Elle est probablement

équipée d'une caméra, comme l'ensemble du magasin, et j'ai fait une croix sur ma pudeur depuis belle lurette. À l'heure qu'il est, ils ont de quoi consacrer un épisode entier à mes fonctions physiologiques.

Je referme la porte de la cabine. Les cloisons ne montent pas jusqu'au plafond et un semblant de clarté, comme une lumière crépusculaire, pénètre par le haut. Je me déleste de ma brassée de vêtements sur un banc et, lorsque je me retourne, ce que je vois m'arrache un hoquet, j'ai un mouvement de recul, entre dégoût et panique. Un court instant, je suis convaincue d'être attaquée par une vagabonde squelettique.

Un miroir. J'avais oublié jusqu'à leur existence, et je reste sidérée par les changements que j'observe. Je me rapproche pour inspecter mon visage. Sous le bonnet bleu vif, des joues creuses, des cernes spectaculaires. Jamais je n'ai été aussi maigre. Ni aussi sale. Quand je retire mon haut, je distingue mes côtes sous l'élastique du soutien-gorge. J'ai le ventre concave. Si je le rentre, je disparaîs presque entièrement. Est-ce pour ça que j'ai si froid, tout le temps ? Je recule d'un pas, et mon reflet se résume à une traînée terreuse.

Du coup, mes priorités changent.

J'abandonne les vêtements dans la cabine et je me mets en quête de savon, de lingettes, de tout ce qui pourra me débarrasser de cette croûte de crasse. J'ai fait quelques toilettes de chat, et j'observe une rotation entre mes deux paires de sous-vêtements, que je lave du mieux que je peux entre chaque utilisation, mais je n'en ai plus changé depuis plusieurs jours, et les deux paires sont tachées et ne sentent pas la rose.

Les toilettes se trouvent derrière une porte indiquant « Réservé au personnel ». À la lueur d'une lanterne de camping, je tourne le robinet du lavabo. Rien. Ce n'est pas une surprise. Je soulève le couvercle du réservoir de la chasse et puise de l'eau avec un récipient pliable. Je me déshabille entièrement pour me récurer du mieux possible. Résultat, je décime un flacon de savon liquide au chanvre, et teins trois serviettes éponge en marron. L'eau du réservoir ne suffit pas à me rincer de la tête aux pieds, et je sens des résidus de savon adhérer à mes jambes et mes orteils ; ce n'est pas désagréable. Mes cheveux sont toujours aussi répugnants mais, pour le reste, je me sens presque propre.

Mon regard se pose sur le pantalon crasseux qui gît sur le carrelage, et, niché dans un pli, sur le boîtier émetteur de mon micro. L'objet est petit, léger, et je me suis si bien habituée à sa présence que je l'avais oubliée. La

batterie est à plat, depuis un bon moment. Mais le magasin est équipé de micros, aussi sûrement que l'était le coyote.

Je le récupère au cas où : ce genre de matériel doit coûter cher, et je suis prête à parier qu'une clause de mon contrat m'interdit de m'en séparer. Je regagne la cabine d'essayage, j'enfile une culotte propre et une brassière de sport à rayures bleues et vertes. Je flotte littéralement dans la première chemise que j'essaie. Et le pantalon donne l'impression qu'il va dégringoler sur mes chevilles au premier pas. Je ne fais plus une taille M. Je repars faire mon marché et quelques minutes plus tard, je suis rhabillée de pied en cap – en taille S. J'ai toujours de la marge, mais je ne risque pas de finir inopinément à poil.

Je savais que je perdrais du poids pendant le tournage. Secrètement, j'avais même considéré ça comme un bonus. Mais cette maigreur-là m'effraie ; quand je me vois comme ça dans la glace, j'ai du mal à me convaincre que je suis forte. Mes dernières règles remontent à environ une semaine avant le début du tournage ; je me demande si mon cycle, avec un corps à ce point fragilisé, peut conserver un déroulement normal.

Je sélectionne une nouvelle veste, vert foncé, avec une capuche doublée de polaire. Les fermetures Éclair placées sous les aisselles me dispenseront de passer mon temps à la mettre et à l'enlever. Je transfère dans une poche le verre de lunettes qui a survécu, puis je garnis un sac à dos : sous-vêtements de rechange, ma seconde gourde, quelques flacons de solution purificatrice, les lingettes biodégradables, un petit flacon de savon du Dr Bronner, la torche, des piles de secours, un poncho de pluie plié dans une pochette, mon vieux couteau et le couteau suisse flambant neuf, ma petite gamelle toute cabossée, une nouvelle trousse de premiers secours, deux douzaines de barres protéinées, d'autres au muesli, des sachets de bœuf séché, et des sacs poubelles. Je céderais volontiers à la tentation du superflu : une fourchette-cuillère en plastique garanti sans bisphénol A, des jumelles, un déplantoir de poche, du déodorant. Mais je ne m'autorise au final qu'un seul luxe : une tasse pliante, et un sachet d'infusion. Ce serait absurde de m'alourdir. Pour finir, je glisse le boîtier-émetteur hors d'usage dans la poche média, sur le rabat du sac, et je suis prête à repartir.

Mais le soleil commence à se coucher. Ça me paraît idiot de me mettre en route maintenant.

En outre, je me trouve dans un magasin, pas dans une maison. Je ne pense

pas que j'enfreindrais les règles en dormant ici. Peut-être est-ce même ce qu'ils attendent de moi. Je regarde la tente exposée en vitrine. Elle pourrait faire partie de ma récompense.

Je traîne la tente entre le présentoir à chaussures et un linéaire de grosses chaussettes de montagne et je déroule plusieurs tapis de sol et deux sacs de couchage que j'entasse à l'intérieur, avec une pleine brassée de petits oreillers. J'illumine mon campement d'intérieur avec des lanternes à piles et – luxe absolu : j'allume un réchaud portatif. J'ai repéré un petit linéaire de plats lyophilisés. Tout a l'air délicieux. J'en sélectionne trois – poulet au curry et aux noix de cajou, ragoût de bœuf, poulet teriyaki au riz – et je dispose les sachets par terre devant moi. Je ferme les yeux, je les déplace, et j'en choisis un, à l'aveugle. Poulet au curry et aux noix de cajou. Je fais bouillir de l'eau, je la verse dans le sachet et au bout des treize minutes requises, je me jette sur la nourriture avec la fourchette-cuillère dont je me dis encore que je ne vais pas la garder. Le truc n'est pas parfaitement réhydraté ; les miettes de poulet sont caoutchouteuses, et les particules vertes – du céleri ? – craquent carrément sous la dent. Néanmoins, c'est délicieux, acidulé et légèrement sucré. Ramollies par ce bain d'eau chaude, les noix de cajou n'ont plus rien à voir avec celles des sachets de fruits secs. Quand je ferme les yeux, j'arrive presque à me convaincre que je mange un petit plat du jour mijoté. Mon festin achevé, je fourre cinq sachets dans mon nouveau sac à dos. Il n'en rentrera pas un de plus.

Je me retire sous ma tente quelques minutes plus tard. Je suis habituée à sentir les piqûres des aiguilles de pin, à entendre le craquement des feuilles mortes, à être incommodée de temps à autre par le relief d'une pierre ou d'une pomme de pin. Le sol de la tente est moelleux. C'est étrange, et je ne suis pas certaine que ça me plaise. Il fait chaud, aussi, plus que je n'en ai l'habitude. Je délace mes nouvelles chaussures, m'allonge sur les sacs de couchage. Tandis que je contemple mon ciel en nylon, je sens mes muscles se détendre. Bon, ce n'est pas si mal après tout. Je pourrais même m'y habituer.

Le lendemain matin, j'ai un peu déchanté, et je suis impatiente de me remettre en route. J'ai le vague souvenir de m'être réveillée au milieu de la nuit puis d'avoir stagné dans une semi-conscience désagréable. À plusieurs reprises. Une crispation des mâchoires et un sentiment résiduel de peur m'indiquent que j'ai fait de mauvais rêves et, même si je n'en garde aucun souvenir précis, je pense qu'il y était question de coyotes. Oui, c'est ça – une

sinueuse meute de coyotes, qui se fondaient l'un dans l'autre telles des gouttes d'eau tout en galopant sans bruit entre les arbres.

Je m'efforce de chasser cette sensation d'être cernée. Cela fait trop longtemps que je suis à l'intérieur, et mon corps est tout engourdi d'avoir dormi sur une surface aussi matelassée. J'ai besoin de bouger. Pour mon petit-déjeuner, je réhydrate une omelette aux légumes et c'est parti – je reprends ma route, je dépasse la station-service, et je file à l'est toute.

Rancho pousse Traqueur du coude et, d'un mouvement de menton, lui désigne la table de pique-nique dressée à côté de leur feu de camp. Une apparition.

— Un vrai gueuleton, s'extasie-t-il tandis que Traqueur s'écarte d'un pas.

Banquier et Biologie sourient jusqu'aux oreilles (le fragment de menthe coincé entre deux dents de la jeune femme sera effacé au montage). Il y a sur cette table plus de nourriture que les quatre coéquipiers ne pourront en avaler en un seul repas : blancs de poulet grillés, hamburgers, petits pains, salade César, asperges, épis de maïs, salade de pommes de terre, une montagne de frites de patates douces dans une corbeille en osier, des pichets d'eau filtrée et de limonade. Le festin pourrait sustenter aisément les douze candidats. Banquier coule un regard vers les deux autres équipes qui, de l'autre côté du pré, regagnent leurs campements respectifs.

— On pourrait partager, suggère-t-il.

— Nan, fait Rancho en secouant la tête. On a gagné, à la loyale.

— Et ce n'est pas comme s'ils mouraient de faim, renchérit Biologie. Ce n'est qu'un jeu.

Ce dernier commentaire sera coupé au montage. Et le producteur exécutif viendra la trouver, plus tard, pour lui rappeler de ne jamais désigner leur situation par le mot « jeu ».

— Nous nous efforçons d'entretenir une certaine atmosphère, lui expliquera-t-il, le regard glissant inopinément vers le buste de son interlocutrice.

— Bien sûr, désolée, acquiescera celle-ci, trop fatiguée pour remettre à leur place les yeux baladeurs.

Alors que l'équipe de Traqueur s'attaque à leur dîner de roi, Zoo et Ingénieur gagnent la rivière avec le kit de pêche. Charpentière et Serveuse, assises devant un feu mourant, tisonnent à l'aide de bâtons les derniers charbons ardents.

— Tu passes un bon moment ? demande Charpentière.

L'air est très doux, aujourd'hui, mais Serveuse se souvient qu'hier soir, il faisait un froid de canard. Les coulures de mascara accentuent la fatigue de son regard.

— Je m'éclate à mort, répond-elle, pince-sans-rire.

Le rouge à lèvres de Charpentière n'est plus qu'un souvenir, mais quelques vestiges d'eye-liner lui ombrent les paupières. Si au départ Serveuse lui inspirait plutôt du mépris, cette jolie petite jeune fille triste commence à susciter sa pitié. C'est en ces termes qu'elle pense à elle, maintenant – une petite jeune fille, même si elles n'ont que deux ans d'écart, et que Serveuse la dépasse quasiment d'une tête.

— À ton avis, qu'est-ce que nous réserve le prochain Défi ? lui demande-t-elle.

— J'en sais rien, mais j'espère qu'il y aura de la caféine, répond Serveuse qui s'acharne sur une grosse braise avec son bâton. Je serais prête à tuer pour un cappuccino au lait écrémé.

Charpentière a arrêté de boire du café depuis un mois et elle s'étonne que Serveuse n'ait pas pensé à faire de même. C'est à se demander si elle s'est un tant soit peu préparée à cette aventure.

Zoo s'est installée sur une pierre, sur la berge, en léger surplomb d'une piscine naturelle, à une dizaine de mètres de l'endroit où Traqueur a traversé la veille. Ingénieur est accroupi à ses côtés. Il a l'œil brillant derrière ses lunettes. Zoo fait celle qui n'a rien remarqué, mais le monteur s'appesantira sur ce regard, et augmentera le volume de la musique : un béguin est né. Cela n'échappera pas aux spectateurs, ni au mari de Zoo. Il n'en voudra pas à ce jeune geek – il comprend mieux que personne le pouvoir de séduction qu'exerce sa femme – mais sera néanmoins jaloux de lui : le désir frustré d'un mari qui se languit. Et puis bien sûr, quand le premier épisode sera diffusé, presque une semaine aura passé depuis que sa femme a embroché vif un criquet avant de lancer son hameçon dans la rivière, et lorsque le mari de Zoo découvrira cette scène, le monde sera à la veille de changements

radicaux.

Mais pour l'heure, ça mord ! Zoo tire sur la ficelle, l'enroule sur la poignée, remonte sa prise : une truite, d'une vingtaine de centimètres, que l'on montrera complaisamment en train de suffoquer sur une pierre pendant que les deux pêcheurs exultent bruyamment. Quand Ingénieur s'avance pour donner l'accolade à sa coéquipière, Zoo lui tend la main et se décide enfin à assommer la truite. Elle doit s'y reprendre à trois fois pour l'achever. Pour quelqu'un qui adore les animaux et travaille avec eux, elle n'éprouve aucun remords. L'être humain est omnivore et doit assurer sa subsistance, qui passe notamment par des protéines ; c'est ce qui a permis à l'espèce d'évoluer et de développer l'intelligence qui est aujourd'hui la sienne. Zoo n'a aucun problème avec ça. Elle ne tuera jamais pour tuer, mais pour manger – oui, sans l'ombre d'une hésitation. Et puis, entre des yeux de poisson mort, ou vivant, franchement, la différence est minime.

— Le criquet, c'était drôlement bien vu, la félicite Ingénieur.

Exorciste et Doc partent relever les collets d'Air Force. Si jamais il y avait des prises potentielles alentour, Exorciste les aura fait fuir avec son caquetage.

— ... le dernier que j'ai vu de mes yeux, c'était il y a environ un an. Il avait pris possession d'une gamine de huit, neuf ans – adorable. Quand je suis arrivé, la petite était à l'école, où en général le démon lui fichait la paix, et donc j'ai poireauté sur le perron et... Bref. J'étais devant la maison avec sa mère quand la gamine est descendue du bus de ramassage. Elle a fait deux, trois pas et là, *Bam* !

Exorciste écrase la main contre un tronc et Doc fait un bond de côté.

— Je le vois qui entre en elle, là, devant moi, dans l'allée ! Un frisson la secoue de la tête aux pieds, et elle... elle se met à grandir. Bon, pas grandir au point de le remarquer si on n'y prête pas spécialement attention, mais moi, je la scrutais, tu vois. Alors je fais un pas vers elle, poursuit-il en se voûtant légèrement et en se rapprochant imperceptiblement de Doc. Et là, le démon pousse un rugissement. Il prend le contrôle du corps de la petite, et il lui ordonne de montrer l'étendue de sa rage. Ni une, ni deux, la gamine se dirige droit vers la bagnole de sa mère, un gros 4 x 4 ; et avec ses petites mains, elle empoigne le châssis sous la portière du conducteur, elle soulève tout le bastringue, qui fait un saut périlleux dans les airs avant de retomber s'écraser sur le toit, pile à l'endroit où il était garé deux secondes plus tôt. Et à ça de la

même, précise-t-il en montrant son pouce et son index distants d'un centimètre. Qui n'a pas bougé, parce que le démon l'en empêchait. Eh ben laisse-moi te dire que ça a été une sacrée paire de manches pour le faire partir celui-là. Quatre jours de boulot non-stop, du vomi en veux-tu en voilà...

Exorciste marque une pause.

— ...et puis, enfin, je vois un scorpion sortir de sa bouche – je te raconte pas de conneries. Le démon était remonté par la gorge, et il était en train de s'échapper. Je l'ai écrasé sous ma semelle et zigouillé, conclut-il en tapant du talon pour réduire une feuille en poussière.

— Tu as tué un démon, résume Doc d'un ton neutre.

Il ne sait pas trop à quel point Exorciste croit à sa propre histoire. Et le fait qu'il puisse y croire ne serait-ce qu'un peu le met mal à l'aise.

— Non. (Exorciste part d'un éclat de rire.) Je suis loin d'avoir ce genre de pouvoir. J'ai juste interrompu sa manifestation. Il s'en est retourné en Enfer, où il est probablement en train de préparer son prochain séjour sur Terre.

Doc ne sait trop quoi dire, cette fois. Exorciste a l'habitude de cette réaction, et ce silence le réconforte.

Le premier des pièges à assommer d'Air Force a fonctionné – mais il n'y a rien dessous.

— C'est le vent qui a dû l'actionner, hasarde Exorciste.

— Ou un démon, réplique Doc en lui décochant un regard.

Au moment où l'équipe de Traqueur achève son déjeuner, l'animateur approche et se plante en bout de table, comme s'il présidait.

— En plus de ce somptueux repas, vous avez gagné un avantage au départ du prochain Défi.

Il fait apparaître quatre cartes topographiques. Dès qu'il les voit, Traqueur transvase un pichet d'eau dans sa gourde.

— J'ai annoncé que le Défi aurait lieu demain, reprend l'animateur, et techniquement, c'est exact. Le départ est fixé à 0 h 01. Votre avantage consiste à prendre une longueur d'avance pendant qu'il fait encore jour, et à emporter ça, juste au cas où.

Il leur distribue une lampe de poche à chacun. Traqueur l'examine. Elle est plus lourde que celle qu'il a gagnée après le premier Défi, et qu'il n'utilisera

pas de toute façon : l'expérience lui a appris qu'il est capable de se débrouiller sans, et que la lumière artificielle ne fait que perturber sa vision nocturne. Il rend la lampe à l'animateur, qui la regarde fixement un court instant.

— Je vois qu'on ne doute de rien, plaisante-t-il, avant de reprendre le fil de son script. N'oubliez pas qu'il s'agit d'un Défi en Solo. Rien ne vous interdit de vous entraider, mais les récompenses seront fonction de votre classement à l'arrivée. Bonne chance, conclut-il en leur distribuant les cartes.

Rancho déplie la sienne et se tourne vers Traqueur.

— T'en penses quoi, si...

Mais Traqueur est déjà en action ; il enveloppe des restes de blancs de poulet dans plusieurs couches de serviettes en papier.

— On devrait rester ensemble, du moins au début, suggère Banquier.

Traqueur fourre le poulet et sa gourde dans son sac à dos, enfle les bretelles, et enroule le cordon de sa boussole autour de son poignet gauche. Il déplie sa carte, y jette un coup d'œil, regarde ses coéquipiers, et tourne les talons, sans un mot.

— Attends ! crie Banquier, mais Traqueur a déjà disparu, et le plus sportif des cameramen détale à sa suite.

Que va décider le reste de l'équipe ? Jusque-là, ils se sont bien entendus. Banquier vote pour une coopération. Rancho est partagé ; il avait supposé qu'ils se lanceraient tous ensemble, mais maintenant que leur chef est parti, il ne sait plus quoi faire. Biologie visse le bouchon de sa gourde, puis déclare à son tour son indépendance et souhaite bonne chance aux deux hommes. Le temps qu'elle s'enfonce dans les bois, Rancho et Banquier se partagent les restes, font leurs sacs, les chargent un peu plus avec des couverts en plastiques et des assiettes en carton. Il ne reste bientôt plus sur la table que la salade de pomme de terre, dont la mayonnaise semble déjà avoir un peu tourné.

Pour l'instant partenaires, Rancho et Banquier suivent leur carte et emboîtent le pas à leurs anciens coéquipiers en direction du premier point d'appui. Personne, au sein des deux autres équipes, n'a pris garde à leur départ. Tous sont affairés : ici, on fait griller un poisson et quelques racines de carotte sauvage ; là, on purifie de l'eau puisée à la rivière. Cela fera rire beaucoup de spectateurs : ces ravis de la crèche se font rouler dans la farine.

Charpentière regagne son campement en resserrant le nœud de son bandana jaune. On ne précise pas d'où elle vient, aucune image n'a été prise : maintenance féminine. Zoo croque avec circonspection dans une racine rôtie. Elle mastique, réfléchit, et déclare :

— Ça supporterait un petit assaisonnement, mais sinon, c'est pas mauvais. Elle tend la racine à Ingénieur pour qu'il goûte.

Exorciste rebat les oreilles de ses coéquipiers d'histoires à dormir debout, toutes plus ridicules les unes que les autres, et avec l'air d'y croire dur comme fer.

— Les fantômes, c'est pas ma spécialité, mais j'en ai rencontré quelques-uns. Il y a quelques années, j'étais au Texas et...

— Ta gueule ! éclate Pom Pom Boy. Mon Dieu, mais c'est insupportable. Ferme-la.

— C'est mon dieu à moi aussi, lui rétorque Exorciste sans se démonter. Je parie même que c'est plus le mien que le tien.

Est-ce une pique homophobe ? Personne n'en sait rien – ni le principal intéressé, ni les producteurs, ni le monteur. Pom Pom Boy opte pour l'insulte.

— Je m'en tape, de ton Dieu, riposte-t-il. Dégage, fous-moi la paix.

Exorciste ne bouge pas ; il observe Pom Pom Boy avec intensité. Lorsqu'il ne sourit plus, Exorciste fait un peu peur. Doc et Air Force se lèvent. La cheville de ce dernier flanche, et Doc amorce un geste pour le soutenir, mais toute intervention est superflue.

Pom Pom Boy soupire.

— Bon, comme tu veux, lâche-t-il avant de se replier à l'autre bout de leur campement.

La magie du montage dévoilera cet incident sous un jour nouveau. Pour ce qu'en sauront les spectateurs, Exorciste n'a plus rien dit depuis sa promenade avec Doc, bien plus tôt dans la journée. Pourquoi Pom Pom Boy a-t-il explosé de la sorte ? Quel mécréant susceptible, irrationnel, haineux ! Le montage suggérera que c'est ça, et non son orientation sexuelle, qui signera la perte de Pom Pom Boy. Aucun politicien ne peut remporter la course à la Maison-Blanche sans affirmer vivre dans la crainte de Dieu. Laisser imaginer qu'un candidat ouvertement athée puisse sortir vainqueur d'une télé réalité qui vise un carton d'audience dans une « nation sous Dieu », c'est tout

simplement inconcevable. C'est juste du bon sens.

Traqueur consulte sa boussole et voit devant lui une paire de blocs rocheux indiqués par des triangles sur sa carte. Il est sur la bonne voie, et plus que dans les temps. Ses anciens coéquipiers sont loin derrière. Biologie se trouve au pied de l'un des deux blocs, le plus au sud, en croyant être devant l'autre, plus au nord. Banquier et Rancho ont fini par se séparer, et ce dernier fait la course en tête ; pour tout dire, il devance même Biologie, bien qu'aucun des deux ne le sache. Les spectateurs, eux, sauront. On leur montrera une carte avec des petits symboles rigolos : des râteaux sans manche pour figurer les blocs rocheux, et un point en forme de bourdon (Rancho) qui avance poussivement et dépasse le bloc situé le plus au nord tandis qu'un point orange (Biologie) serpente vers le sud. Banquier, largement distancé, s'apprête à traverser un ruisseau symbolisé par un trait ondulé.

Retour aux campements.

— Comment va ta cheville ? s'enquiert Doc.

— Mieux, indique Air Force.

Selon lui, d'ici peu, il n'aura plus besoin de canne et pourra participer pleinement à la compétition. Pom Pom Boy boude toujours, assis de l'autre côté du feu.

Zoo a mis ses coéquipiers à contribution pour filtrer l'eau. Elle a lu des trucs à ce sujet, elle a regardé des tutoriels en ligne, mais elle n'a jamais essayé. Charpentière l'a aidée à dresser un tripode en bâtons, auquel elles ont suspendu trois bandanas, comme des hamacs superposés : un bordeaux à rayures marron, un jaune fluo et un bleu layette. À quelques pas de là, Ingénieur réduit les charbons de bois en cendres. Cette mission aurait pu échoir à Serveuse mais, comme elle répugnait à se noircir les mains, Zoo l'a chargée d'aller remplir les gourdes à la rivière. C'est là qu'elle se trouve en ce moment. En s'agenouillant, elle jure à mi-voix ; les pierres lui meurtrissent les genoux.

— Je voudrais bien l'y voir, Mademoiselle-J'ai-Une-Idée, trimbaler des litres de flotte pour essayer son filtre à la noix, marmonne-t-elle, les cheveux retenus en arrière par son bandana violet.

Zoo lâche plusieurs poignées de terre dans le bandana jaune, puis Charpentière et elles vont prêter main-forte à Ingénieur – il leur faut une grande quantité de cendres. Quand Serveuse réapparaît, les gourdes

suspendues au bout des doigts, ses coéquipiers déversent une fine poudre noire dans le bandana bleu de Zoo.

— Alors, comment ça marche, ce truc ? demande Serveuse en se délestant de son chargement.

Son visage luit de transpiration et, sur sa brassière, une tache sombre est apparue entre les seins.

— Tu verses l'eau dans le bandana du haut, et elle va se purifier en traversant la terre, puis la cendre. À chaque couche, tu élimines des impuretés, explique Zoo. En théorie, du moins.

— La plupart des filtres à eau du commerce sont à base de charbon, précise Ingénieur.

Zoo verse un tiers de gourde dans le bandana rayé d'Ingénieur. L'eau ruisselle dans le bandana jaune et imbibe la terre.

— Ça la mouille et c'est tout, observe Serveuse.

— Attends ! répond Ingénieur tandis que Zoo continue à verser de l'eau.

Bientôt, des gouttes se forment sous le bandana jaune avant de s'écraser sur la cendre en dessous. Charpentière vide une seconde gourde dans le bandana du haut, et le goutte-à-goutte se transforme en un filet régulier.

— Et il se passe quoi, une fois qu'elle a traversé la cendre ? demande Serveuse.

— On la boit, répond Zoo.

— Ah ouais ? Comment ?

Zoo éclate d'un rire sonore : elle a oublié de placer un récipient sous leur petit échafaudage.

— Oups ! fait-elle, en glissant une gourde vide sous le bandana bleu.

Mais il n'y a pas assez d'espace pour l'y loger à la verticale, Zoo creuse donc un trou. Les premières gouttes d'eau claire se perdront dans la terre, mais le monteur coupera ces images. Les spectateurs penseront que Zoo a parachevé son installation à temps pour recueillir la première goutte.

À cinq kilomètres de là, Traqueur arrive devant une cabane de rondins où attend l'animateur. Lui a emprunté un ancien chemin forestier, et a fait le trajet en 4 x 4.

— Vous avez fait vite, observe-t-il, avec une admiration nullement feinte.

Traqueur a parcouru ces cinq kilomètres densément boisés en soixante-quatre minutes seulement. Rancho, le concurrent le plus proche, se trouve encore à presque deux kilomètres du chalet. L'animateur, d'un grand geste, lui désigne la cabane.

— Honneur au vainqueur. La grande chambre est pour vous. Dernière porte à gauche.

Dans les faits, la chambre est petite, mais luxueuse : lit en cent soixante noyé sous les plaids et les oreillers, salle de bains attenante avec une vraie douche, coupe de fruits sur la table de nuit. Deux fenêtres, que Traqueur s'empresse d'ouvrir.

La nuit ne tardera plus à tomber et, dans le pré, huit candidats s'y préparent ; ça s'active dans tous les sens.

Rancho émerge du bois, voit la cabane et l'animateur qui fait le pied de grue. Ce dernier l'accueille et lui désigne une chambre en face de celle de Traqueur : deux lits jumeaux, des couvertures minces et des oreillers raplapla, quelques fruits. Une salle de bains commune dans le couloir. Banquier arrive quelques secondes télévisuelles plus tard – soit vingt-deux minutes dans les faits – et hérite du second lit jumeau.

— Elle est partie avant nous, dit Rancho à Traqueur. Je ne comprends pas où elle est passée.

Biologie sait qu'elle n'avance plus dans la bonne direction et s'efforce d'évaluer à quel point elle a dévié. Elle scrute les reliefs autour d'elle : un éboulis, un muret en ruines. Doigt sur la carte, elle cherche à les repérer, en jetant un œil de temps à autre à la légende. Elle repère la ligne en pointillé qui figure le muret écroulé. Les symboles correspondent à son environnement.

— Bon, je suis *ici*, soupire-t-elle de soulagement en levant les yeux vers la caméra.

Elle consulte sa boussole : maintenant, elle doit prendre la direction nord-est, vers cette zone marécageuse – une tache finement hachurée sur la carte – qu'elle devrait pouvoir contourner jusqu'à atteindre ces buissons et ce nouvel amas de rocaille, puis, de là, en prenant vers l'est, il lui restera à parcourir cinq à six cents mètres, certes à travers bois mais sur un terrain relativement plat, jusqu'à la ligne d'arrivée. Qu'elle pourrait peut-être atteindre avant la tombée de la nuit.

Charpentière rampe dans son coin de l'abri collectif.

— Bonne nuit, lance-t-elle.

Ce soir, on y est plus à l'étroit : Serveuse les a rejoints. L'équipe d'Air Force disparaît elle aussi progressivement sous son abri. Les cameramen se concertent par radio et prennent position : il leur faut de meilleures images nocturnes.

Autour de Biologie, les poches d'ombre se transforment peu à peu en nuit noire. Elle a allumé sa torche.

— Ça ne peut plus être bien loin, dit-elle.

Elle piquerait volontiers un sprint mais elle sait qu'entre l'obscurité qui s'épaissit et ses jambes fatiguées, elle ne gagnera sans doute qu'à se blesser.

Exorciste ronfle. Pom Pom Boy est allongé dans le noir, éveillé, les traits crispés. Dans le campement voisin, Ingénieur est le seul qui ne dort pas encore. Cette douce chaleur qui l'enveloppe, ce renflement moelleux contre ses omoplates – plus de doute : il commence son aventure sous une bonne étoile.

Biologie distingue de la lumière à travers les arbres, et se hâte vers elle, telle une phalène. L'animateur est à son poste pour l'accueillir, comme s'il avait passé quatre heures sur le qui-vive plutôt qu'à lire les fils de commentaires sur son smartphone.

— Bravo, et bienvenue. Vous êtes quatrième dans l'ordre d'arrivée, ce qui vous offre le privilège de choisir votre lit... ici.

Il pousse la porte d'entrée, et les spectateurs découvriront en même temps que Biologie la pièce principale de la cabane avec ses lits superposés, muni chacun d'un drap, mais sans oreiller. Il y a six couchages au total, pouvant accueillir cinq autres concurrents. Ce qui soulèvera une question : où dormiront les trois derniers ?

Les hommes émergent de leurs chambres pour féliciter leur ex-coéquipière. Tous trois sont rasés de près. Banquier est torse nu ; sa chemise, qu'il vient de laver, sèche devant la cheminée. Ça saute aux yeux que Banquier est un habitué des salles de sport, mais Biologie est bien moins impressionnée par son physique que ne le sera la spectatrice moyenne. Elle s'effondre sur une des couchettes inférieures, la plus proche du feu, et Traqueur fronce les sourcils. Un sale con qui juge à l'emporte-pièce, décréteront les spectateurs fanatiques, préjugant que ce froncement de sourcils traduit son mépris pour la piètre (et très relative) endurance de Biologie. Encore une interprétation

erronée : Traqueur voit que Biologie a dépensé ses forces sans compter et il compatit à son épuisement. Il est juste en train de se rappeler à l'ordre : il est là pour le fric, et aider ces gens ne fera que le ralentir.

Par la fenêtre derrière lui, on aperçoit le soleil qui se couche ; alors qu'aux campements, le ciel est noir d'encre, et la lune, haute dans le ciel. Les récits ne seront pas synchrones.

Dans le pré, un formidable mugissement déchire le silence – un son puissant, envahissant, terrifiant. Sous les abris, des membres encore engourdis s'enchevêtrent, Serveuse lâche un cri strident, Air Force se lève d'un bond, oubliant sa blessure, Exorciste se fige, tendu, à l'affût.

Les paupières lourdes de sommeil, Zoo cligne des yeux, chausse ses lunettes, enfile ses boots puis les bretelles de son sac à dos. Charpentière est prête en un rien de temps elle aussi. Ingénieur, lui, n'arrive pas à trouver ses lunettes ; il est encore plus myope que Zoo. Charpentière (10/10 à chaque œil) les repère et les lui tend. Serveuse, moulue de fatigue, a presque les larmes aux yeux. Elle ne se sent pas capable d'y arriver, quelle que soit l'épreuve qui les attend. Zoo et Ingénieur démontent le système de filtration en deux temps trois mouvements et chacun récupère son bandana. Zoo s'apprête à vider la cendre contenue dans le sien, puis se ravise et se contente de faire un nœud.

Pom Pom Boy, le pas raide, gagne le centre du pré, seul. Air Force a du mal à l'y rejoindre dans les temps ; la douleur dans sa cheville s'est réveillée. Doc ralentit et offre son bras, qui est poliment refusé –, la canne suffit. Exorciste marche nonchalamment à leurs côtés, sac à dos à l'épaule.

— Pour qui a eu à en découdre avec les esprits qui séjournent aux Enfers, un réveil au chant du coq n'a rien de bien méchant, commente-t-il.

L'animateur patiente avec une tasse fumante de café. Serveuse doit se retenir de la lui arracher des mains.

— Où est l'autre équipe ? demande Pom Pom Boy.

— Bonjour ! claironne l'animateur. Car oui, c'est bien un nouveau jour qui a commencé puisqu'il est minuit passé de quatre minutes.

Les huit candidats l'ont rejoint dans les trois minutes imparties. Ce qui est bien dommage, l'animateur espérait pouvoir pénaliser quelqu'un.

— L'heure est venue pour vous d'affronter un Défi en Solo. Voici les

cartes, dit-il en indiquant une corbeille, à sa gauche, et les torches, ajoute-t-il avec un geste vers la droite. Les cinq premiers à atteindre la prochaine étape dormiront sous un toit. Et plus vite vous l'atteindrez, plus vous aurez d'heures de sommeil devant vous. Prêts ? Partez !

Ingénieur se jette sur les cartes ; les trois filles se précipitent vers les torches. Zoo en prend une pour Ingénieur qui, lui, a pris quatre cartes dans la corbeille.

Serveuse est en panique. Seule, en pleine nuit, dans les bois... elle ne s'en sortira jamais. Charpentière intercepte le regard de Zoo, et l'interroge d'un mouvement de menton.

— Si ça vous convient, je suis partante pour faire ça en équipe, annonce Zoo.

S'il faisait jour, elle aurait été moins encline à coopérer. Sa proposition est dictée par la prudence. Les trois autres acquiescent ; Serveuse les serrerait volontiers tous dans ses bras.

Nul ne doute qu'Air Force et Doc vont faire équipe ensemble. Ça coule de source : la confiance réciproque qu'ils ont bâtie en un jour à peine est remarquable. Les producteurs se concerteront par téléphone, plus tard, pour voir comment ils pourraient utiliser cette alliance au détriment des deux alliés.

— Peut-être devrait-on rester tous ensemble ? hasarde Doc à l'intention d'Exorciste et de Pom Pom Boy.

Ce dernier continue à fouiller l'obscurité pour localiser l'équipe de Traqueur – la meilleure. Il ne veut pas rester enfermé dans cet attelage. Doc et Air Force, passe encore – mais Exorciste ? Chaque minute en sa compagnie est une minute de trop. Pom Pom Boy laisse son animosité étourdir son bon sens.

— Il a dit que c'était un Solo, objecte-t-il. Je pars de mon côté.

Il gratifie ses anciens coéquipiers d'un salut militaire et se met en route. Mais s'arrête au bout de quelques pas pour consulter sa carte.

— Bon, nous sommes ici, et on doit aller... là, résume Zoo.

Son doigt coupe le faisceau de la torche et projette une ombre en travers de la carte.

— C'est quoi, tous ces symboles ? demande Serveuse d'une voix

tremblante.

— Lis la légende, répond Charpentière. Chaque symbole a une signification. (Elle marque une pause.) C'est quoi un tertre ?

— Un lutin qui vit sous les ponts, explique Serveuse.

Ses coéquipiers la regardent avec des yeux ronds.

— Tu confondrais pas avec un elfe ? suggère Ingénieur.

Serveuse pique un fard. Il fait noir, heureusement, mais elle est tout de même secouée ; son cerveau lui joue des tours. Les producteurs sont morts de rire ; les spectateurs le seront tout autant. Parfait.

Cette fois, Pom Pom Boy se met en route pour de bon. *Cap au nord-est*, songe-t-il. Il lui suffira de suivre les indications de sa boussole jusqu'à ce ruisseau, au-dessus du point d'arrivée, puis il coupera plein sud. Du gâteau.

— Regardez, dit Ingénieur. Il y a une route, à un peu moins d'un kilomètre au sud. Elle est un peu plus loin, mais passe pile à côté du point d'arrivée.

— Génial, approuve Zoo. Elle sera facile à suivre, dans le noir. Faisons ça.

Charpentière acquiesce, et Serveuse est elle aussi partante.

Air Force les regarde disparaître.

— Je parie qu'ils vont prendre le chemin de desserte.

— On ne devrait pas en faire autant ? s'interroge Doc.

— Pouah ! fait Exorciste. Ça rallonge un max.

Air Force est partagé. Que vaut-il mieux, pour optimiser leurs chances : une distance plus courte, ou un terrain plus praticable ? Sans cette fichue cheville, la réponse serait évidente. Bravacherie et pragmatisme se disputent la décision.

— Pour moi, la route semble la meilleure option, tranche Doc. Je n'ai pas envie de trébucher sur des racines et des branches dans le noir.

Tandis qu'Exorciste, d'humeur farceuse, fait clignoter sa torche, Air Force laisse son nouvel ami trancher.

— Tu as raison. Prenons la route.

— Mais ça rallonge de plus de trois bornes ! proteste Exorciste. Sans moi, les gars. On se retrouve à l'arrivée.

Il prend quelques mesures rapides avec sa boussole, et se lance en direction

de l'est. Il a repéré trois gros rochers, à quatre cents mètres environ de leur point de départ. Il va les rejoindre, puis il bifurquera vers le nord jusqu'à ces deux blocs rocheux, décide-t-il. Ça n'a pas l'air sorcier. C'est pour ça qu'ils font ce Solo de nuit, pour ajouter du défi.

À l'écran, la carte apparaîtra dans une tonalité plus foncée pour indiquer aux téléspectateurs qu'il fait nuit. Des points de couleur s'y déplaceront : un petit agrégat ici, une paire là. Et deux points isolés, un peu à l'écart.

— À votre avis, qu'est-il arrivé à Cooper et aux autres ? demande Zoo.

— Peut-être qu'ils sont partis avant nous ? hasarde Ingénieur.

— Ou qu'ils ont eu droit de faire le trajet en bagnole, ronchonne Serveuse.

— On s'en fout, non ? lance Charpentière.

Ils ont plié les cartes dans leur poche et se fraient un passage dans des enchevêtrements de buissons. Zoo consulte sa boussole fréquemment.

— Ils nous suivent, souffle Ingénieur.

Les filles se retournent et voient deux faisceaux lumineux derrière leurs cameramen, qui se sont démultipliés : il y a un cameraman par candidat, au cas où ils se sépareraient.

— La prochaine fois, on prendra le petit Chinois dans notre équipe, dit Air Force. Il faut mettre la main sur le matériel de pêche, se procurer des protéines.

— J'échangerais volontiers Josh ou Randy contre lui, renchérit Doc. Voire même les deux.

Pom Pom Boy fend les bois. Chacun pourra constater que son point rose a largement dévié du cap : depuis qu'il a quitté le pré, il n'a pas consulté sa boussole une seule fois. Il frotte ses yeux qui brûlent, et continue à marcher, torche braquée vers le sol. Son cameraman fait une pause. Pour souffler, suppose Pom Pom Boy. Le bonhomme se coltine une tonne de matériel, normal qu'il fatigue. Pom Pom Boy en profite pour s'arrêter lui aussi, et estourbir un moustique. Même s'il n'est pas disposé à le reconnaître, la présence du cameraman lui donne le courage de marcher seul, de nuit, à travers bois. Je fais seulement semblant d'être seul, songe-t-il.

Le cameraman ne s'est pas arrêté pour reprendre des forces mais pour faire un gros plan sur la boussole du candidat, gisant au milieu des feuilles. Sa marche énergique l'a éjectée de la poche sa veste. Il aurait dû la suspendre à

son cou, l'enrouler à son poignet. C'est trop tard, maintenant.

L'équipe de Zoo trouve la route : un chemin de terre accidenté et tout balaféré de traces de pneus récentes.

— On le suit vers l'est sur trois kilomètres, puis on vire vers le nord, récapitule Zoo. À mi-chemin, on tombera sur un pont, qu'on devrait voir sans problème, et ensuite...

Elle contemple la carte en réfléchissant.

Ingénieur s'approche. Il n'a jamais utilisé de cartes comme celle-là, mais les schémas, ça le connaît.

— Il semble que le meilleur endroit pour bifurquer soit à peu près équidistant de ce bosquet et de l'extrémité de ce fossé.

— Parfait, approuve Zoo. Et une fois qu'on aura traversé le pont, on cherchera le... troisième fossé, puis à mi-chemin entre lui et... (Elle lâche un petit rire.) cet autre bosquet, on bifurquera vers le nord.

— Ça fait beaucoup de bosquets et de fossés, observe Serveuse.

— On y verra plus clair une fois sur place, la rassure Charpentière.

À trois kilomètres de là, Pom Pom Boy fonce tête la première dans une toile d'araignée, se gifle et lâche sa torche. Il décolle la toile en bredouillant des jurons qui, pour l'essentiel, seront coupés au montage, puis il se penche pour ramasser la lampe.

— C'est n'importe quoi ! peste-t-il. Je viens de faire genre vingt bornes, je devrais déjà être au ruisseau !

En fait, non : il a parcouru à peine un peu plus d'un kilomètre et il est encore loin du ruisseau – mais tout près de découvrir qu'un sentiment de solitude peut être décuplé par la présence d'un observateur mutique.

Exorciste, en revanche, est en train de réaliser un bon temps. Il se trouve au pied des fameux blocs rocheux et, contrairement à Biologie quelques heures plus tôt, il n'intervertit pas nord et sud. Un dernier coup d'œil à sa boussole et il se remet en route, fendant les ténèbres avec agilité.

Air Force et Doc ont atteint le chemin de desserte et distinguent, devant eux, le groupe de Zoo. Air Force a toujours mal à la cheville, mais la douleur n'a pas empiré. Il continue à prendre appui sur la canne.

Au montage, le temps sera condensé : images de godillots qui martèlent

une passerelle en bois, d'Exorciste qui siffle un air connu, de Pom Pom Boy qui trébuche sur un rondin à moitié pourri.

— Ce doit être le fameux fossé, dit Ingénieur. Et le bosquet devrait se trouver à une trentaine de mètres devant nous.

Zoo embarque Serveuse en éclaireur. Le bosquet est facile à identifier : sept arbres à feuilles caduques esseulés sur le bas-côté, séparés du gros de leur troupe par un terre-plein herbeux.

— On l'a trouvé ! claironne Zoo.

Ses coéquipiers les rejoignent à mi-chemin et bifurquent plein nord. Ils consultent régulièrement leurs boussoles, et quand surgit un obstacle – un buisson trop dense, un gros rocher – ils le contournent à tour de rôle pour maintenir leur cap.

L'animateur les attend sous le porche, sur une balancelle, et agite la main en signe de bienvenue.

Doc et Air Force ont défini une autre stratégie.

— Si on prend au nord à partir de ce fossé, et jusqu'à ce muret ici, ce sera ensuite quasi tout droit en direction du nord-est jusqu'à l'arrivée, expose Air Force.

Loin devant, Exorciste débouche dans la clairière. Il a gagné la dernière couchette.

— Chuuuut ! siffle Biologie depuis la sienne lorsqu'il entre dans la pièce d'un pas lourd.

L'animateur accueille ensuite Air Force et Doc.

— Re-bonjour, dit-il d'un ton apitoyé, et il s'avance pour bloquer l'accès à la porte. J'ai bien peur que le dortoir ne soit complet.

Il tend le doigt vers une remise miteuse, à une dizaine de mètres de là. Le sol est couvert de sciure, et un coin du toit est effondré.

— Il ne pleut pas, c'est déjà ça, dit Doc.

— Qui n'est pas encore arrivé, à ton avis ? lui demande Air Force.

Plan de coupe sur Pom Pom Boy, visiblement exaspéré, et qui tâte fébrilement ses poches.

— Où est passée ma boussole ?

Il s'assied sur une pierre. Le faisceau de sa torche illumine ses chaussures

crottées.

— Je parie que c'est ce bouffon qui me l'a volée !

Il sait pourtant que c'est impossible ; il n'a pas revu Exorciste depuis qu'il s'est séparé du groupe et, à ce moment-là, il avait sa boussole avec lui. Il sait que c'est lui, et lui seul, qui l'a perdue.

Il lève les yeux.

— Les étoiles. Je peux me repérer grâce aux étoiles.

La canopée masque le ciel, mais même dans le cas contraire, il y a fort à parier que Pom Pom Boy aurait été bien incapable de localiser l'Étoile du Nord, et encore moins de se guider grâce à elle.

— Bon, OK. OK, OK, OK. Je peux le faire.

Il lance un regard implorant au cameraman, qui garde le sien rivé à son écran de contrôle. Puis, lorsque Pom Pom Boy détourne la tête, l'homme éteint sa radio, et tapote un des nombreux accessoires accrochés à sa ceinture.

La torche du candidat commence à crachoter.

— Non ! s'écrie-t-il en la tapant énergiquement au creux de sa paume. Non, non, non !

Las ! La torche rend l'âme, et le cameraman bascule en mode vision nocturne. Pom Pom Boy se relève et, dépité, jette sa torche. Sur son visage verdâtre et grenu, l'exaspération se mue en terreur. Immobile, il contemple quelques instants sa torche, par terre, et songe : *Si j'abandonne maintenant, je ne raterai pas le premier semestre.*

— *Ad, ad... ad tedious...*, ânonne-t-il. Merde ! (Il relève la tête et le cameraman ajuste son cadre.) J'arrête, déclare-t-il. Je ne me souviens pas de la phrase, mais j'arrête.

Puis il plonge une main dans sa poche – le bristol ! Il le colle sous son nez.

— *Ad... Ad...*

Il fait trop noir. Il n'arrive pas à lire. Il se prend le visage dans les mains.

— Meeeeeeeeeeerde !

Les téléspectateurs n'entendront qu'une longue vocalise, un bêlement terrifiant. *Le jour ne va plus tarder à se lever*, songe alors Pom Pom Boy. Tout ce dont il a besoin, c'est d'un peu de lumière pour lire cette phrase. C'est l'affaire de quelques heures, pas plus. Il va patienter.

Le cameraman tapote une fois de plus sa ceinture. Des branches commencent à craquer. Le chuintement du vent se transforme en sanglots longs. Pom Pom Boy croit entendre des bruits qui n'existent pas, mais ce n'est pas son imagination qui lui joue des tours. Et après quarante minutes – dix secondes, pour les téléspectateurs – à ce régime-là, il tremble comme une feuille.

Derrière lui, un hurlement terrifiant déchire les bois. Le candidat bondit sur ses pieds, décrit un cercle, ne voit rien. Mais, alentour, les arbres se lamentent de plus en plus fort. Pom Pom Boy se retourne vers son cameraman.

— Ça suffit, dit-il. J'ai mon compte. J'abandonne.

Le silence est aussi total que l'obscurité.

Les bruitages surnaturels se sont tus pour considérer la requête du candidat – et la rejeter. Ce soudain silence le cueille avec la force d'un coup de poing.

— S'il vous plaît..., bégaye-t-il, et la première larme coule.

Il tâtonne en direction du cameraman.

— Sortez-moi d'ici. S'il vous plaît.

Le candidat est à deux doigts d'établir un contact physique avec le cameraman. Ce serait une infraction majeure.

Sous la caméra, un voyant s'allume. Pom Pom Boy se tétanise. La lueur est faible, mais suffisante pour éclairer la phrase sur son bristol. Pom Pom Boy manque de tomber à genoux.

— *Ad tenebras dedi*, lit-il d'une voix hachée.

L'écran deviendra noir. Puis l'animateur réapparaîtra, adossé à un mur, mains dans les poches.

— Un de moins.

Et le premier épisode de *Dans le noir* se conclura sur son rictus.

Je croise de plus en plus souvent des petits lotissements, maintenant, voire même une ferme de temps à autre. Mais il n'y a jamais un chat nulle part ; où que j'aille, il n'y a que moi, et les caméras. Ils nous ont prévenus que ce serait un truc énorme, du jamais vu, mais il n'empêche. Je suis abasourdie de découvrir les moyens mis en œuvre par la production.

Ils n'ont jamais dit qu'on évoluerait dans des zones habitées, quand bien même rurales.

En même temps, il y a un paquet de trucs qu'ils ne nous ont pas dit.

Un mouvement dans ma vision périphérique. Un animal. Je me tourne vers une maisonnette blanche, à l'ombre d'un arbre qui commence à perdre ses feuilles. Une tache floue, marron, disparaît le long de son flanc. Je devrais passer mon chemin, mais ma découverte d'hier m'a rendue audacieuse, téméraire, même.

Je traverse la pelouse avec circonspection, longe la façade de la maison, passe la tête à l'angle, plisse les yeux.

Trois chats reculent en se recroquevillant : un, écaille de tortue, un autre, blanc, et le dernier presque entièrement noir. Le blanc, je crois, porte un collier – je distingue du rose autour de son cou. Je me rapproche. Le chat tricolore saute sur l'appui d'une fenêtre ouverte et disparaît dans la maison ; les deux autres s'égayent dans le jardin.

La curiosité me pousse jusqu'à devant la fenêtre. Je jette un coup d'œil à l'intérieur : une chambre, aux murs vert pistache. Des vêtements de couleur vive, et des peluches éparpillées sur la moquette blanc cassé. Sans pouvoir distinguer les détails des nombreux posters aux murs, deux d'entre eux, me semble-t-il, représentent des groupes de musique, et je reconnais le motif

d'un troisième – l'affiche de ce film romantique avec des loups-garous qui est sortie l'an dernier.

Le chat jaillit de derrière le lit et traverse la couette tire-bouchonnée. Il m'observe en train de l'observer, puis il avance, pas à pas, il baisse la tête, la redresse, la baisse à nouveau. On dirait qu'il est en train de manger. Je bats des paupières, je refais le point. Oui, incontestablement, il mange. Je peux même distinguer son encas : une main livide et boursouflée, avec des ongles noirs. Le chat mord entre le pouce et l'index, tire, et déchire un fragment de chair exsangue.

Je reste un instant scotchée.

Ce n'est pas une main. Ce n'est *pas* une main. C'est évident. Je le sais. Mais j'en ai plus que marre de devoir me convaincre de l'évidence.

Je ferme les yeux et respire lentement. Ils cherchent à me démonter. Je ne dois plus leur faire ce plaisir.

Je rouvre les yeux, pivote et reviens sur mes pas. Un moment plus tard, quand un mouvement m'alerte de nouveau, je m'abstiens d'aller mener l'enquête. Je me concentre sur la route.

L'heure tourne, et il est bientôt temps de dresser le camp. Je construis un abri, je collecte du bois. Je pèle quelques écorces pour faire du petit bois, puis pose la main sur ma ceinture. J'ai l'impression de me prendre un coup dans l'estomac. Mes poings se serrent.

L'allume-feu est resté accroché au pantalon que j'ai abandonné par terre, dans les toilettes du magasin de randonnée.

Je suis assommée, prise d'un vertige. Je titube à reculons pour m'asseoir et le monde titube avec moi. Je ne peux pas revenir sur mes pas et perdre encore deux jours entiers. Ce jeu est une course de vitesse, et je suis déjà à la traîne. Ma gorge est si nouée que je peux à peine respirer. Le pire de tout, c'est d'avoir perdu l'allume-feu par étourderie, et non parce que j'aurais échoué à un Défi.

J'étais très loin de me douter que ce serait comme ça. Ils n'ont jamais évoqué une fausse épidémie, des faux cadavres, des animatroniques d'animaux sauvages, des villes désertées et des enfants abandonnés. Ils se sont bien gardés de nous dire qu'on serait complètement seuls pendant aussi longtemps.

Je ne leur ferai pas le plaisir de pleurer.

Trois mots, et c'est terminé.

Je me frictionne les yeux ; la peau se déplace sous la pression, glisse sur l'os du front.

Je pensais que ce serait une aventure amusante.

Ad tenebras dedi. Je ne peux pas le dire. Je ne le dirai pas. Le voyage n'est trop dur que si je suis trop faible. Je ne veux pas être trop faible. Mais je ne veux pas non plus trop m'endurcir. Je ne sais plus ce que je veux être. J'ai survécu au trekking de nuit. J'ai survécu à la falaise. Au chalet bleu et au poupon. Au coyote. Hors de question de craquer maintenant. Je n'abandonnerai pas. Je peux survivre à une nuit sans feu. Et demain ? J'ai le couteau suisse. Je peux créer une étincelle avec un de ses accessoires. Je n'aurais pas à frotter pendant des heures deux bouts de bois. J'ai fait une boulette, mais rien n'est perdu. À chaque jour suffit sa peine. Pas à pas, je finirai par rentrer à la maison.

Je me glisse sous l'abri le ventre vide, et je serre mon verre de lunettes dans ma main. J'ai autant de nœuds à l'estomac que dans mes cheveux. Je dors d'un sommeil intermittent et je rêve d'un bébé, de notre bébé, qui pleure, sans jamais s'arrêter.

Le lendemain matin, je pénètre par effraction dans une station-service. Elle est bien achalandée, je fais une vraie razzia : eau, bœuf séché, sachets de fruits secs, quelques conserves de soupe qui s'ouvrent en tirant sur une languette. Je prends aussi un sachet de serviettes hygiéniques ; j'ai l'impression que mes règles ne vont plus tarder. Juste avant de repartir, j'attrape une boîte de pastilles mentholées. En quittant la station-service, je la secoue comme des maracas et joue « La Cucaracha » pour me remonter le moral, mais ça ne marche pas. Mon improvisation musicale me rappelle seulement tout ce que j'ai laissé derrière moi et qui me manque. Sentir mon cœur léger, prendre mon temps, ça me manque. Cuisiner me manque. Adapter des recettes, émincer cinq gousses d'ail au lieu de trois, doubler la dose de vin, remplacer les aromates séchés par des herbes fraîches, ça me manque. L'odeur des oignons qu'on fait revenir, celle du poulet en train de rôtir, le fumet appétissant d'une soupe de lentilles, me manquent. Les *bruschette* maison et les tomates juteuses du marché des petits producteurs me manquent. Cueillir une poignée de basilic rouge et de basilic thaï dans mon jardin, ça aussi ça me manque.

— M'am.

Les cafés au lait me manquent. Descendre une fois par semaine en ville dans *le bon* coffee-shop, déguster le nuage de mousse au lait entier en observant les gamins qui jouent avec leur iPhone à la table voisine pendant que papa-maman sirotent leurs expressos, ou les transfuges bobos qui encombrent le trottoir avec leurs poussettes, ou les modèles réduits de chiens attachés aux pieds de chaises, qui jappent en remuant la queue, ça me manque, qu'est-ce que ça me manque !

— M'am.

Et mes cours de yoga, de kickboxing, de spinning, ces activités qui développent la force, et non cette tension que je ressens maintenant en permanence de la racine des cheveux aux orteils, eux aussi ils me manquent. Même l'instituteur bavard qui installe toujours son tapis à ma gauche me manque. Et l'avocate d'un certain âge qui, à la boxe, se mettait toujours derrière moi pendant l'échauffement. Chaque semaine, elle me disait que je maigrissais à vue d'œil ; si elle me voyait maintenant ! Je me demande s'ils regardent l'émission, et si je leur manque.

— M'am.

Les yeux sombres et le rire musical de mon mari me manquent. Sa barbe de trois jours, brune mouchetée de poils blancs sur le menton me manque. Couleur pingouin, on l'a baptisée ; inexact, mais rigolo. Nos plaisanteries me manquent. Il me manque. Je nous manque.

— Hé ! M'am !

Le cri transperce mes pensées. Quelqu'un a parlé à voix haute, et ce n'est pas moi. Je me fige, mais n'entends plus que mon cœur qui bat à tout rompre, et le discret clapotis des gourdes. Puis, dans mon dos, un bruit de pas. Je me retourne.

C'est un homme, noir, jeune, en jean et sweat-shirt rouge, à quelques mètres de distance. Il est plus petit que moi, mince, avec des cheveux frisés. Le blanc des yeux lui dévore le visage. Je ne distingue pas grand-chose d'autre, sinon qu'il y a une inscription sur son sweat-shirt qui se soulève doucement au rythme de sa respiration, mais je le trouve beau – une beauté à la mesure de ce qu'il représente : un terme à la solitude. À chaque battement, mon cœur crie, *oui, oui, oui*. Je me retiens de prendre cet inconnu dans mes bras, et de lui dire : *tu m'as manqué*.

J'entrouvre les lèvres, je suis à deux doigts de prononcer ces mots, mais je me retiens, je ne peux pas. Ils ne sont pas destinés à cet homme. Je cligne des yeux, et me rappelle qu'on est en train de jouer. Je recule d'un pas. Ce type n'est pas là sans raison. Il est peut-être venu m'aider.

— Que voulez-vous ?

Ma voix est enrouée, rouillée.

— Je...

Il se trémousse. Il a une voix douce, pas très grave. Pas grave du tout, même. Il ne doit pas avoir plus de dix-huit ans, et on devine une adolescence tardive. J'essaie de déchiffrer les lettres blanches qui s'étalent sur son sweat-shirt. Augers ? Je plisse les paupières. Non, Rutgers. C'est un étudiant, comme Josh, qui lui aussi faisait très jeune.

— Ça fait tellement longtemps que je n'ai vu personne, reprend-il, et il me dévisage fixement comme pour étayer son propos.

Je ne peux pas lui faire confiance.

— Trouve quelqu'un d'autre, dis-je et je reprends ma marche.

— Où allez-vous ?

Il vient marcher à côté de moi. Et comme je ne réponds pas, il insiste :

— Vous pourriez me donner quelque chose à boire ?

Je rameute toute la générosité dont je suis capable et je me retourne.

— Il y a une station-service, là-bas, juste avant le virage. Va te chercher à boire.

— Allez-vous m'attendre ?

Je m'arrête et je le regarde en plissant les yeux. Ils ont dû remuer ciel et terre pour le trouver, celui-là.

— Bien sûr. Je t'attends.

Il écarquille exagérément les yeux pour bien montrer qu'il est fou de joie, je suppose.

— Après le virage ?

— Oui, c'est ça.

— Et vous voulez bien m'attendre ?

Je hoche la tête.

Il détale au petit trot, en se retournant pour regarder par-dessus son épaule, puis il se transforme en une tache rouge et floue qui disparaît. Je l'imagine piquer un sprint, prenant son rôle très au sérieux.

J'attends quelques secondes et je me glisse dans les bois qui bordent la route. Je fais de mon mieux pour ne pas laisser de traces. L'herbe est si haute que n'importe quel traqueur aguerri pourrait me suivre à la trace. Ce gamin n'a pas l'air bien dégourdi, cela dit, mais il peut avoir accès aux images des caméras. À une radio, un GPS. Je me déplace lentement, mais je suis trop chargée pour le faire sans bruit ; branches et feuilles craquent sous mes semelles. Un aveugle me retrouverait. Peut-être devrais-je carrément arrêter de bouger, sauf que je ne serai pas plus avancée si je suis coincée dans ce...

Un hurlement d'angoisse se répercute en écho à travers bois.

Je me fige net, et la gourde cogne contre ma hanche. Un autre hurlement, à l'intonation il ne s'agit pas d'un simple cri mais d'une phrase, même si les mots sont inintelligibles. Je m'ordonne de ne pas revenir sur mes pas, puis je me désobéis. Je ressors du bois, et le vois immédiatement. À cet endroit, la route est droite, et je n'étais pas partie bien loin. Il galope à ma rencontre.

— Vous avez dit que vous m'attendriez !

Il a les yeux rouges et deux deltas de larmes ruissellent sur ses joues crasseuses. Il est meilleur comédien que je ne l'avais anticipé.

— Je suis là. Où sont tes boissons ?

— J'ai tout lâché quand j'ai vu que vous étiez partie.

Je l'accompagne ramasser les sacs plastiques qu'il a dû trouver derrière le comptoir. Leur contenu s'est éparpillé sur l'asphalte. Des sachets, des bouteilles, des canettes, dont certaines roulent encore.

— Tu n'as pas de sac à dos ?

— J'en avais un, je l'ai perdu.

Je ne l'aime pas ; à l'évidence, son personnage n'a pas inventé l'eau tiède. Pendant qu'on remballé ses provisions – autant de canettes de sodas que de bouteilles d'eau, et des cochonneries à foison – il me demande mon nom. L'espace de quelques secondes, j'ai un blanc, et puis je mens.

— Mae.

J'aurais pu répondre May, comme le mois de mai, mon mois de naissance, mais je préfère Mae – j'ai toujours bien aimé la juxtaposition du A et du E.

Il me dévisage. Peut-être sait-il que je mens. Peut-être lui ont-ils dit mon vrai prénom.

— Moi, c'est Brennan, dit-il finalement.

C'est la première fois que j'entends ce prénom. Je doute que ce soit vraiment le sien. Mais on s'en fiche, non ?

Je commence à marcher. Il m'emboîte le pas et m'assomme de questions. Il veut savoir d'où je viens, comment je suis arrivée ici, où je vais, où j'étais quand « c'est arrivé », et pourquoi ci, et pourquoi ça... J'invente un jeu. Je réponds deux mensonges pour une vérité : je viens de Raleigh, je me suis retrouvée séparée de mon groupe d'amis pendant qu'on faisait du kayak dans les rapides, je suis seule depuis, et je rentre à la maison. Assez vite, je me contente de mentir : j'ai grandi dans une famille nombreuse, je suis juriste, spécialiste des questions environnementales, ma nourriture préférée, c'est le beurre de cacahuète... Mes réponses sont contradictoires, mais il ne semble pas le remarquer. Je pense qu'il ne pose ces questions que pour me faire parler, et fournir aux monteurs d'autres sons que le bruit de mes pas. Je me demande quel portrait de moi ils vont tracer. Quelqu'un va-t-il venir me prendre à part et me demander de m'expliquer au Confessionnal ? Je n'ai plus refait ça depuis la prise de bec avec Heather.

Le gamin ne fait aucun commentaire sur mon allure, et je ne mentionne pas mes lunettes cassées, ni le brouillard qui l'engloutit sitôt qu'il s'éloigne de plus de trois mètres. Vers midi, il arrête de poser des questions assez longtemps pour se plaindre :

— Mae, je suis fatigué.

Et il a faim, aussi ; il veut se reposer. Je me souviens alors que moi-même, je n'ai pas mangé depuis la veille et la tête me tourne aussitôt. Je m'assieds sur un talus ; il s'installe à côté de moi, trop près. Je m'écarte, je bois une gorgée d'eau et sors du bœuf séché de mon sac. Lui pioche un Snickers et un paquet de bonbons dans un des siens. Tous ces sucres rapides, ça va lui scier les pattes. Je m'apprête à lui proposer une lanière de bœuf séché, puis je songe que, s'il n'arrive plus à me suivre, je pourrai le semer. Il verse une pleine poignée de bonbons dans sa paume, et l'enfourne d'un coup.

Les bonbons me rappellent les pastilles à la menthe. Qu'est-ce que j'en ai fait ? Je fouille dans mes poches, j'inspecte mon sac. Introuvables. Je ne me souviens pas les avoir fait tomber, ni les avoir mangées. Je me souviens

simplement d'avoir secoué la boîte. D'ailleurs, elle devrait encore être dans ma main. Peut-être que je l'ai glissée dans un des sacs en plastique par inadvertance ? Ce doute m'agace, mais pas au point de demander au gamin de vérifier. Je mâchonne mon bœuf séché, sans rien dire.

Malgré son régime alimentaire discutable, mon escorte conserve la cadence tout l'après-midi. Quand le soleil n'est plus qu'à quelques encablures de l'horizon, je bifurque vers les bois.

— Mae, tu vas où ?

— Je me pose pour la nuit.

— Il y a des maisons vides partout. Viens, on va chercher des lits.

Je continue à marcher. Si seulement je pouvais accélérer l'allure sans risquer de tomber.

— Mae, arrête ! C'est une blague ?

— Vas te chercher un lit, moi, je dors à la belle étoile.

Il hésite, un quart de seconde.

Je construis mon abri en utilisant une branche basse comme épine dorsale. Le gamin me regarde faire, puis se lance dans la construction du sien. La branche qu'il a choisie est beaucoup trop haute, le toit de son appentis est trop vertical et ouvert aux deux extrémités et il n'y superpose pas suffisamment de couches de feuilles. Résultat, c'est moins un abri qu'un tunnel à courants d'air. Je ne dis rien. Je me fiche pas mal qu'il ait froid.

Je me souviens vaguement d'avoir lu quelque part que le quartz fait une bonne pierre à feu, aussi, en collectant du bois, je ramasse également des cailloux piquetés de particules brillantes. Quand mon petit bois est prêt, je frotte le plus gros des cailloux avec un pan de chemise pour nettoyer son arête terreuse.

— Tu fais quoi ? Du feu ?

Je déplie quelques accessoires du couteau suisse. J'ignore quel sera le plus apte à provoquer une étincelle, mais comme l'allume-feu avait un bord tranchant et un autre incurvé, je décide d'essayer avec le tournevis. Je prends l'outil dans la main gauche, la pierre dans la droite. Je vais probablement me blesser. Un repas tiède quand le fond de l'air est doux vaut-il la peine de prendre un tel risque ?

— Tu peux vraiment démarrer un feu sans allumettes ?

Et merde ! Dans les stations-service, il y a toujours des briquets et des allumettes sur le comptoir. Je n'ai même pas regardé. Comment ai-je pu être aussi conne – une fois de plus ? Agacée, je frotte d'un coup sec la pierre contre l'acier. Aucune étincelle, mais j'ai encore tous mes doigts. Je réessaie, une fois, deux fois. Le bandage crasseux autour de ma main droite commence à se défaire. La pierre se fend en deux. J'en choisis une autre, et troque le tournevis contre la lame la plus courte. J'aurais dû garder cette drille à la noix qu'ils nous ont donnée pour le Solo. Je n'ai jamais obtenu de brandon, ni même de fumée, mais j'aurais eu plus de chance avec ce kit qu'en m'escrimant à jouer à l'homme des cavernes.

— T'as jamais fait ça avant, pas vrai ?

Avec la nuit qui tombe, je discerne à peine son visage. J'ai mal aux mains.

— Je peux essayer ?

Je lui tends le couteau suisse et une pierre. Il s'acharne sans succès pendant une trentaine de secondes, puis lâche subitement la pierre et le couteau.

— Aïe !

Il porte la main gauche à sa bouche pour suçoter l'articulation de son index.

Je refais une tentative et, cette fois, une belle étincelle jaillit de la lame et saute dans le fagot de brindilles. Je retiens mon souffle. Si bien que quand je plonge le visage au ras du sol pour l'attiser, c'est trop tard, elle est morte.

— Recommence !

Cette fois, je lui lance un regard de travers – c'est plus fort que moi.

— Pardon.

Quatre tentatives plus tard, une nouvelle étincelle tombe sur le fagot. Cette fois, je me tiens prête. Je souffle ; de minuscules flammes apparaissent. Brennan pousse des cris de joie et je me surprends à sourire moi aussi. En quelques minutes, le feu a pris. J'ai l'impression que c'est ma plus belle réussite depuis des semaines, voire même de toute ma vie. Brennan se réchauffe les mains au-dessus des flammes. Le sang est en train de coaguler sur son articulation. Ma bonne humeur se gâte instantanément. Ce n'est pas avec lui que j'ai envie de partager ce moment.

Je réhydrate un ragoût de bœuf et sors la fourchette-cuillère – que j'ai finalement gardée. Il zieute mon repas en mastiquant un Butterfinger.

— Tu n’as pris que des friandises ?

— Non, des chips, aussi.

Il brandit un sachet et son regard s’égare de nouveau vers mon ragoût.

J’ai calibré mes réserves au plus juste. Je ne peux pas les partager.

Quelques minutes plus tard, il se met à tousser, une main sur la poitrine. Il boit une gorgée d’eau, mais rien n’y fait. Voyant que je le dévisage, il coasse une explication :

— Ce machin au beurre de cacahuète est resté collé dans ma gorge.

En dépit de tout, je ne peux que compatir.

— Et si on faisait un échange ? Un bœuf aux brocolis contre des chips ?

Il s’empresse d’accepter. Je ne veux pas de chips et ça occupe bien trop de place dans le sac. J’ouvre le sachet, j’en expulse l’air puis je le roule sur lui-même avant de le ranger.

Brennan verse de l’eau chaude dans son sachet de bœuf-brocolis et le referme.

— Combien de temps ? demande-t-il

J’enfourne une bouchée de ragoût. Il ne me quitte pas des yeux de tout le temps que je mastique.

— Dix minutes.

Il recommence à lorgner sur mon ragoût, mais ma générosité a atteint sa limite. Lorsqu’il s’attaque à son plat à peine quelques minutes plus tard, j’entends le clapotis de l’eau et les bouchées qui croquent sous la dent. Il s’interrompt pour s’essuyer le visage d’un revers de manche. Une flamme se reflète sur son poignet. Un bracelet, me dis-je, et puis je plisse les paupières, assez longtemps pour distinguer finalement une forme ovale, et un contraste de couleur et de texture.

Ce n’est pas un bracelet. C’est une montre.

Le règlement spécifiait que tout objet électronique était interdit. On ne pouvait apporter ni téléphone, ni GPS, ni montre-bracelet, ni montre-gousset, ni aucun autre instrument de mesure du temps. Avec mon mari, on avait bien ri en découvrant cette liste.

— Qui porte encore des montres-gousset ? avait-il demandé.

Pas mon acolyte, en tous les cas. Lui, il a une montre-bracelet. Je la fixe

des yeux, l'estomac barbouillé, et d'un coup, je comprends : c'est le cameraman.

Sa montre est équipée d'une caméra – sa montre, mais aussi la boucle de sa ceinture, la couture de son sweat-shirt. Je parie qu'il cache même des micros. En outre, bavard et envahissant comme il est – tout le contraire de Wallaby – il n'est pas là que pour filmer, il fait partie du Défi. Ils lui ont dit de jouer au jeune type paumé, mais il est tout sauf ça. Chacune de ses actions, chacun de ses mots participent de l'univers qu'ils sont en train de créer. Et preuve qu'il n'est pas *juste* un cameraman : ils lui ont donné un nom.

Mon repas terminé, je m'éloigne pour pisser. À mon retour, les baskets de Brennan dépassent de l'abri qui n'abrite rien. Il ronfle, et je ne l'en déteste que plus. J'écrase une fine branche. Elle se casse mais le bruit ne le réveille pas. Je songe à la torche, dans mon sac. Je pourrais le planter là. Je n'aurais même pas besoin de pousser très loin – une ou deux heures de marche, et il ne me retrouverait jamais. La tentation est grande, juste pour leur compliquer la tâche, et pour que ce jeune type ressente une fraction de seconde ce que j'ai ressenti. Pour finir, je décide que dormir importe plus qu'une vengeance mesquine, et je me faufile sous l'abri en traînant mon sac. Je suis tellement crevée que je parviens à m'endormir en dépit des ronflements et de la respiration sifflante de mon voisin.

Un cri me réveille, bien plus tard. Un bébé, une bête sauvage – toutes mes angoisses rappellent d'un coup, mais je riposte, elles ne m'auront pas, et quand la panique se dissipe, je comprends que rien ni personne ne m'attaque. Le son s'est tu. Le cœur battant à tout rompre, je rampe hors de l'abri. Brennan, couché en position fœtale, tremble et pousse de petits cris aigus. Ce sont eux qui m'ont réveillée, mais lui dort toujours – à moins qu'il ne fasse semblant.

Mille trente-septième épreuve du Défi Solo : supporter les cris de terreur nocturne d'un inconnu. *Génial*.

Après une telle décharge d'adrénaline, je n'arriverai pas à me rendormir. Je m'assieds à côté du feu éteint et trifouille distraitemment les cendres de la pointe d'un bâton. Une chauve-souris traverse le ciel et je pense à ma lune de miel, il y a trois ans de ça. Je me revois sur le balcon de notre auberge au bord du lac, dans les bras de mon mari, en train d'observer le ballet des chauves-souris au crépuscule, et je me souviens de la chaleur de cette étreinte. Je me souviens de mes cris stridents quand sa main s'est faufilée

sous mes cheveux, et de mes gesticulations pour lui échapper – *arrête !* – alors qu’en réalité, je me prêtais au jeu. Je me souviens être revenue me blottir contre lui, et je me souviens de tout ce qui a suivi. Le lendemain, on était allé nager dans le lac et, par accident, on avait piétiné le château de sable d’une fillette. Mon mari s’était immédiatement accroupi pour l’aider à réparer les dégâts. Moi, j’étais restée les bras ballants, en songeant, *oh non*.

Le balcon. Les chauves-souris. La main de mon mari dans mes cheveux. S’il était ici avec moi en ce moment, elle aurait bien du mal à se faufiler dans ma tignasse enchevêtrée. Je rabats la capuche sur ma tête et fixe les cendres, à moitié aveugle. Je donnerais n’importe quoi pour être de retour là-bas, avec lui. Je serais prête à tout.

Sauf à abandonner.

Le matin, Brennan est frais et dispo, enjoué, presque. Tandis que nous cheminons, il me parle de sa famille, de son poisson (un combattant), de son école et de l’équipe de basket. D’où lui vient ce sweat-shirt ? Je ne le lui demande pas. Je ne lui demande rien, mais ça ne l’empêche pas de parler presque non-stop, de jacasser comme un môme qui découvre le langage. Il entrelarde sa logorrhée de phrases telles qu’« avant que tout le monde tombe malade », ou « ce docteur à la télé a dit que... » et quand il se lance sur le sujet d’un virus Ebola transformé en arme bactériologique, je suis à deux doigts de craquer et de lui voler dans les plumes, comme je l’ai fait avec Heather. Mais je prends sur moi. Il ne fait que son boulot après tout. C’est son rôle de me faire sortir de mes gonds, et d’enregistrer la scène. Il n’y arrivera pas. Je fais abstraction du mieux que je peux de ce moulin à paroles, et je continue à marcher.

La nuit venue, ses cris me réveillent à nouveau, et je me dis qu’une meute de robots coyotes hostiles serait préférable à ça. Mais je dois faire avec, puisque c’est le cameraman.

Dans le noir. Le coup de théâtre qui tue ?

La seule façon de quitter le jeu, c’est de parler latin ? C’est ça, le coup de théâtre qui tue ? Vu les teasers, j’avais imaginé qu’ils deviendraient cannibales. Mais les cartes sont cool, et le survivaliste déchire grave, donc je me laisse encore un épisode avant d’abandonner. En plus, le petit homo en train de chialer dans les bois, c’était à pleurer de

rire.

Posté il y a 33 jours par Coriandre522

242 commentaires

Commentaires sélectionnés

Classés par : ancienneté

[-] 3KatRiot il y a 33 jours

Comme la plupart des émissions de télé « réalité », *Dans le noir* dresse un tableau complètement déformé de la survie. Le soi-disant « Défi » avec carte et boussole est du niveau d'un exercice d'orientation pendant une sortie scolaire. Mettez n'importe lequel des candidats dans une vraie situation de survie, et il ne tiendra pas un jour. Sauf le survivaliste qui déchire grave, entièrement d'accord là-dessus.

[-] Bande_Velcro il y a 33 jours

Mouais. Y'a à prendre et à laisser.

[-] CapitaineInsubmersible il y a 33 jours

Vous n'avez pas capté l'essentiel : c'est quasi du direct live ! Ils sont dans les bois en ce moment même ! Et arrêtez de leur mettre la misère, ils n'en sont qu'au premier épisode. Laissez-les trouver leurs marques. Vendredi, c'est le premier final (un final par semaine ? Génial !) Laissez-leur au moins jusque-là. Comme moi.

[-] 3KatRiot il y a 33 jours

Ça ne peint pas pour autant un tableau fidèle de la survie. En plus, ils ferment au public tous les campings et les chemins de rando pour filmer cette bouffonnerie. Y'a vraiment des trucs qui tournent pas rond, dans ce pays.

[-] CapitaineInsubmersible il y a 33 jours

Ils ne prétendent pas peindre un tableau fidèle de la survie. Le sujet, ce n'est pas de lâcher les gens dans les bois, mais de les briser, de voir jusqu'où chaque candidat sera prêt à aller avant d'abandonner. C'est ce qu'ils ont dit en leur donnant la phrase de secours. Et si tu veux parler de ce qui ne tourne pas rond dans ce pays, je suis sûr que tu trouveras ton bonheur sur ce fil [ici](#).

[-] HamMonster il y a 33 jours

Un « final » hebdomadaire, c'est n'importe quoi. Si ça se passe chaque semaine, c'est pas un final.

[-] Bande_Velcro il y a 33 jours

Ça manque un peu de nanas sexy.

[-] CanalAuditifDiscontinu il y a 33 jours

Je pourrais passer la journée à mater la rousse en train de se pencher.

[-] Bande_Velcro il y a 33 jours

Ah non, elle est trop maigre ! Tu souffles dessus elle décolle. On se demande où elle a mis ses tripes.

[-] 501_Miles il y a 33 jours

J'aime bien la blonde. Elle, elle en a dans le ventre ! Et elle a un super sourire.

[-] Bande_Velcro il y a 33 jours

Tu es sérieux ? Moi, je vote pour Gros Nichons.

[-] CharlieHorseII il y a 33 jours

Où sont les volcans acides ? J'exige des volcans acides !

...

Le matin, onze candidats se rassemblent devant le chalet et échangent des messes basses au sujet du douzième candidat manquant à l'appel. Un stagiaire circule parmi eux pour vérifier les micros et remplacer les batteries des boîtiers émetteurs. L'animateur s'avance, avec un sac à dos noir identique à celui des candidats. À sa droite, par terre, se trouve un seau en plastique ; à sa gauche, planté dans la terre, un grand piquet en bois.

— Nous déplorons notre première victime, annonce-t-il.

Il sort du sac à dos le bandana rose et le couteau de Pom Pom Boy, et cloue le bandana avec la lame du couteau sur le piquet avec une férocité démesurée. Passées quelques secondes de silence choqué, des murmures montent des rangs :

— Il a abandonné ?

— Tu crois qu'il est blessé ?

— Il a eu peur du noir, je parie.

— C'est pas une grande perte.

L'animateur s'avance d'un pas, impérial.

— Voici venu le temps de distribuer ses affaires.

Le ton, désinvolte et enjoué, offre un contraste saisissant (et intentionnel) avec la violence déployée quelques instants plus tôt. Il extrait les trois sacs poubelles du sac de Pom Pom Boy, en tend un à Air Force et un autre au Docteur. Exorciste s'avance pour recevoir le troisième, mais l'animateur se détourne et tend le dernier à Serveuse.

— Il a tenu à vous laisser ceci.

Serveuse accepte le carré de plastique noir avec un mélange de révérence

et de culpabilité. Elle a encore mal au crâne, mais au moins elle a dormi sur un matelas et, ce matin, elle a pu se doucher. Elle se sent plus en forme qu'hier. Elle ne sait trop quoi penser de ce legs. Elle, elle n'aurait rien laissé à Pom Pom Boy.

L'animateur sort ensuite une gourde – pleine, mais il n'insistera pas sur ce détail –, chaque fois qu'un candidat abandonnera, sa gourde sera remplie d'eau fraîche et transmise à un autre candidat.

— Et ceci revient à...

L'animateur dévisage la brochette de candidats, la longe, revient sur ses pas. Il fait durer le suspense. Serveuse est la seule à ne pas vouloir de la gourde ; elle en a déjà trois, et ça pèse.

L'interview post-abandon de Pom Pom Boy sera diffusée à ce moment-là, entrecoupée d'images de son exfiltration des bois, guidé par un individu non-identifié et tout de noir vêtu.

— Si je pensais que je serais le premier à abandonner ? Non, mais on est tous dans ce cas. (Il se trouve à l'arrière d'une voiture aux vitres teintées.) Non, je ne regrette pas d'être venu, mais j'ai eu ma dose, je suis prêt à rentrer à la maison. Mes affaires ? Je me fiche de qui les récupérera.

L'animateur s'arrête devant Doc.

— Doc est cool, continue Pom Pom Boy. Avoir de l'eau purifiée lui tient à cœur, alors vous n'avez qu'à la lui donner. En fait donnez-la à qui vous voulez, sauf à Randy. (Un rictus de haine crispe son visage, si brièvement qu'il passera presque inaperçu.) J'ai hâte de rentrer chez moi.

Doc accepte la gourde avec solennité, et l'animateur enchaîne :

— Aujourd'hui aura lieu notre second Défi d'Équipe, annonce-t-il. Mais, au préalable, un Défi en Solo permettra de déterminer les équipes.

D'un geste, il indique le seau, et les spectateurs auront le privilège d'en découvrir le contenu : une eau brunâtre dans laquelle flottent des matières organiques impossibles à identifier. La caméra opère un zoom arrière et dévoile une table sur laquelle se trouvent deux autres seaux. L'un contient du sable, l'autre des morceaux de charbon de bois. À côté, onze bouteilles de soda de deux litres, dont on a arraché l'étiquette. Zoo plonge une main dans sa poche et serre le bandana bleu ciel roulé en boule. L'animateur explique l'épreuve : avec le sable et le charbon qui se trouvent sur la table, ce qu'ils

possèdent déjà et tout ce qu'ils pourront glaner alentour, ils vont devoir purifier l'eau du seau. Ils disposent pour cela de trente minutes.

— Quand le gong retentira, vous devrez avoir filtré au moins vingt-cinq centilitres d'eau, sinon vous serez disqualifiés. Le gagnant sera celui dont l'eau est la plus limpide.

Au montage, la demi-heure sera condensée en trois minutes. Dont la majeure partie sera consacrée à Zoo, qui passe à l'action sans perdre une seconde. Avec son couteau, elle scie en deux une bouteille et perce une série de petits trous sous sa base. Elle y verse les cendres encore humides conservées dans son bandana, les tasse, puis les recouvre d'une couche de sable, d'une couche de cailloux, d'une autre de brins d'herbe. Elle puise de l'eau avec la moitié supérieure de la bouteille, et la verse dans son filtre artisanal, qu'elle tient au-dessus de sa tasse graduée, et attend. Alors que l'eau de Zoo commence déjà son goutte-à-goutte, Traqueur achève de réduire son charbon en cendres et commence à assembler son filtre. Les autres les observent, et tentent de rivaliser, avec plus ou moins de succès.

— Hier, je trouvais ça généreux de sa part de sacrifier son bandana pour mettre les cendres, dit Charpentière en s'attaquant à son charbon de bois avec une pierre. Je me disais que ce serait le plus difficile à nettoyer. Ça fait chier, maintenant, mais tant mieux pour elle. Je n'aurais jamais pensé à garder ces cendres.

— Oui, c'est malin de sa part, renchérit Ingénieur.

— Un coup de bol, tranche Serveuse, en essayant timidement de percer sa bouteille.

L'eau de Zoo a rempli la tasse graduée, mais conserve une teinte ocre jaune.

— Dix minutes, annonce l'animateur.

Zoo retire le gros des impuretés de son filtre, change les brins d'herbe, et recommence l'opération.

Banquier a réussi à créer un vortex de boue dans son filtre mais sa tasse graduée reste sèche.

— Vous croyez qu'ils s'en apercevront, si je remplis ma tasse avec ça ? demande Doc à la cantonade en brandissant la gourde qu'il a héritée de Pom Pom Boy.

Rancho, Air Force et Ingénieur se débrouillent pas mal. Presque aussi bien que Traqueur. Si Zoo ne jouissait pas d'une avance si confortable, ces quatre-là se disputeraient la première place au contre-la-montre.

— Le temps est écoulé !

Serveuse et Banquier n'ont quasiment rien dans leur tasse. Celle d'Exorciste est remplie aux deux tiers. Tous les trois sont disqualifiés. Des huit autres candidats, un vainqueur sort du rang : l'eau de Zoo n'est pas à proprement parler limpide, mais elle est bien moins jaune que celle de ses concurrents – celle de Biologie notamment, qui ne semble pas filtrée du tout.

— Félicitations, dit l'animateur à Zoo. Votre récompense consiste à former les équipes pour notre prochain Défi, soit cinq binômes, et un trinôme puisque notre groupe a été... amputé.

Les producteurs n'apprécient pas le choix de ce dernier terme ; l'animateur devra réenregistrer la phrase, en coupant sa chute.

— Je peux savoir en quoi consiste le Défi ? s'enquiert Zoo.

— Non. Qui choisissez-vous comme partenaire ?

Ingénieur essaie de contenir son sourire ; ce sera lui. Il ne peut en être autrement – ils ont attrapé des poissons ensemble.

Sans hésitation, Zoo nomme Traqueur. Ingénieur est anéanti mais accuse le coup en silence. Zoo l'associe avec Charpentière, en se disant qu'ils devraient bien s'entendre. Ensuite, elle défait une toute jeune alliance en associant Air Force avec Biologie, et Doc avec Banquier. Le trinôme réunira donc Rancho, Serveuse et Exorciste.

L'animateur fait signe aux candidats de lui emboîter le pas. Le montage passera rapidement sur la randonnée qui suit – ils sont arrivés ! Ils se trouvent au pied de l'un des blocs rocheux qu'ont approchés Biologie et Exorciste la nuit précédente. Une corde rose saumon pend du sommet, où elle est arrimée à deux petits troncs d'arbres et un petit éperon de roche.

Banquier sourit.

— Sympa, dit-il et comme Doc lui lance un regard intrigué, il ajoute : Ça va le faire.

— Même pas en rêve ! proteste Serveuse. (Le monteur décidera d'en faire son expression signature.) J'ai le vertige.

Exorciste lui décoche un regard condescendant.

— Ça fait même pas dix mètres.

Rancho considère la paroi, la corde.

— On va devoir escalader ce machin ?

On ne sait trop qui, de lui ou de Serveuse, est le plus effrayé.

L'animateur s'avance et tire sur les extrémités de la corde.

— Escalade, annonce-t-il. Bien que la maîtrise de cette technique ne soit pas essentielle à la survie, elle pourrait vous sortir d'un mauvais pas. En plus, c'est amusant, ajoute-t-il en découvrant une dentition plus que parfaite. La première manche de ce Défi consiste à escalader cette paroi le plus rapidement possible. Un grimpeur par équipe. Et le temps réalisé déterminera l'ordre de départ pour la deuxième manche. (Il se tourne vers Zoo.) Qui commence ?

Zoo, qui n'a pas entendu la remarque pleine d'assurance de Banquier à son partenaire, se demande s'il y a dans le groupe des grimpeurs aguerris. Elle-même a fréquenté, à quelques reprises, avec des amis, des salles d'escalade, mais elle n'a jamais grimpé en extérieur. Après un temps d'hésitation, elle désigne Biologie et Air Force.

— Tu as déjà fait ça ? demande ce dernier à sa partenaire, qui secoue la tête.

— Qui va grimper ? s'informe l'animateur.

— Moi, répond Air Force.

Ellipse temporelle : les téléspectateurs retrouveront Air Force et Biologie équipés de casques et de baudriers. Entre-temps, tous les candidats auront reçu un cours sur la technique d'assurage.

Banquier dénigre le matériel :

— N'importe qui peut assurer, avec un Grigri.

Mais il prête main-forte à Doc en le voyant s'emmêler les pinceaux, et un guide qui n'apparaîtra jamais dans le champ prendra position derrière Biologie, prêt à intervenir en cas de défaillance. Air Force s'attache ; on fixe le Grigri au baudrier de Biologie. Les sangles autour des cuisses lui remontent les fesses, et celle qui lui ceint la taille se trouve presque au ras de ses seins, comme pour mieux les souligner. La caméra s'attarde sans vergogne.

— J'ai déjà escaladé des murs de planches, mais jamais de paroi rocheuse, prévient Air Force.

Sur son crâne, les cheveux ras suintent ; sa peau luit de transpiration et une traînée brunâtre balafre sa nuque, là où il a gratté une piqûre de moustique. Doc et lui sont les deux seuls candidats qui n'ont pas pu se doucher après le Défi de la nuit précédente.

— On va bien voir ce que ça va donner. Ma cheville ? Ça va mieux. Ça va aller.

— Partez ! crie l'animateur.

Air Force n'a pas assez d'expérience pour s'attaquer bille en tête à cette paroi, et il le sait. Il cherche par où commencer. N'importe quel grimpeur parmi les spectateurs verra ce que Banquier a immédiatement repéré : c'est une voie de 4, 5 grand maximum – verticale, avec de bonnes prises. Ce Défi est plus mental que physique.

Air Force tâte la roche au-dessus de sa tête puis se perche sur une arête, à une cinquantaine de centimètres du sol. C'est parti. Sa partenaire tire sur la corde, la fait coulisser dans le Grigri. Biologie est tendue ; elle ne voit pas que le guide, derrière elle, bloque la corde, et elle croit sincèrement tenir la vie d'Air Force entre ses mains. Son coéquipier commence son ascension. Il se hisse en se cramponnant aux prises, corps collé à la paroi. Il sollicite trop ses bras ; très vite, il a l'impression d'avoir du coton à la place des muscles, et il a mal aux doigts. Parvenu à mi-hauteur, il fait une pause, écrase une joue contre la roche et regarde en bas. Le vide ne lui fait pas peur ; il est hors de sa zone de confort, mais ça va. Il secoue une main, une autre, puis, centimètre par centimètre, déplace ses doigts jusqu'à la prise suivante.

Au bout de cinq minutes et quatre secondes, il écrase une paume poussiéreuse sur le X dessiné au ruban adhésif au sommet de la paroi. Biologie donne du mou ; Air Force bascule le poids du bassin vers le bas et redescend en rappel. Biologie ne respire qu'une fois qu'il a les deux pieds sur la terre ferme.

— Qui sont les prochains ? demande l'animateur à Zoo.

Elle désigne le trio.

— Et j'escaladerai les cieux ! déclame Exorciste.

Il fait craquer ses articulations et s'attaque à la paroi avec la hâte d'un

scarabée ; Rancho peine à faire coulisser la corde assez vite. Il n'arrive pas à garder le rythme. Serveuse, elle, ne participe pas.

Soudain, Exorciste glisse, lâche sa prise et chute. Il tâtonne, se balance, cherche frénétiquement des appuis. Serveuse pousse un cri strident. Mais il se stabilise d'un coup à mi-chemin du sol. Rancho, lui, manque de décoller, il est comme aspiré vers la paroi, et le voilà sur la pointe des pieds, agrippant à deux mains la corde enroulée sur ses hanches. Sa doublure contrôle la situation.

Maintenant, Exorciste donne de la bande vers la gauche, tournoie sur lui-même et une de ses épaules heurte la roche. Quand il s'immobilise enfin, il reste suspendu mollement dans son harnais, des traces de sang sur le visage et les mains.

Les spectateurs se verront gratifiés à cet instant d'un plan en plongée, tandis que le drone, jusque-là invisible, descend en piqué pour zoomer sur le visage livide et ruisselant du candidat. Les traces de sang sur son front et sa joue gauche, qui proviennent des égratignures sur sa paume et ses doigts, évoquent des peintures de guerre. On voit ses mâchoires crispées, ses grands yeux marron écarquillés.

— Vous sentez-vous en mesure de continuer ? demande l'animateur à tue-tête.

Exorciste se fend d'un hochement de tête raide. Sa bravoure innée est en train de vaciller. Pour la première fois depuis le début du tournage, il a peur, et cette peur qui crève l'écran menace de substituer l'homme de chair et de sang à la caricature. Les producteurs s'en inquiètent : ce n'est pas pour ses qualités humaines qu'ils l'ont casté. Mais ils laisseront le monteur conserver cette séquence. Ils sont trop curieux de voir où ça pourrait mener.

Une minute passe – quelques secondes pour le spectateur – le temps qu'Exorciste rassemble ses esprits. Et quand il reprend son ascension, c'est avec une prudence qui ne lui ressemble guère.

— Waouh, dit Charpentière. Il a du cran.

Ingénieur hoche la tête ; lui aurait été tétanisé, après une chute pareille.

L'un dans l'autre, Exorciste grimpe d'un cran dans l'estime des candidats – il passe de zéro à un, sur une échelle qui reste à déterminer.

Et il réalise un temps de neuf minutes et trente secondes.

Banquier et Doc sont les suivants. Il est évident que Banquier est un grimpeur aguerri : il semble glisser le long de la paroi, il se meut avec fluidité, efficacité. Son ascension sera entrecoupée d'une séquence au Confessionnal.

— En été, je pars quasi tous les week-ends grimper à Shawangunk Ridge, et l'an dernier, j'ai fait El Capitan, dans la Sierra Nevada. Pour moi, ce Défi tombe à pic. Je sais que je vais le gagner haut la main.

Quand il tape la croix blanche après seulement une minute et quarante-quatre secondes, il n'est même pas essoufflé. Tandis que Doc exulte bruyamment et assure la descente de son partenaire, Exorciste couve le binôme d'un regard mauvais.

— Waouh ! Bravo, dit Zoo. (Elle se tourne vers Ingénieur et Charpentière.) C'est à vous. Bonne chance.

Pour la première fois, le grimpeur est une grimpeuse.

— Je ne sais pas, a dit Charpentière quelques instants auparavant au Confessionnal. L'altitude ne me gêne pas. J'aime bien, même. Les meilleurs moments que j'ai connus, dans mon boulot, c'était sur les toits. Ce Défi a l'air rigolo.

Charpentière n'est pas très grande, mais elle est légère, et extrêmement souple – les restes d'une passion adolescente pour la gymnastique – et même si son ascension est plus laborieuse que celle de Banquier, ses mouvements démontrent une certaine aisance. Elle tape le X après quatre minutes et treize secondes, ce qui les place, Ingénieur et elle, en deuxième position.

C'est au tour de Zoo et Traqueur.

— Je sais que, quelque part, j'aurais dû me porter volontaire pour grimper, confesse Zoo pendant que Traqueur s'harnache. Et que je devrais relever n'importe quel défi qui se présente, même s'il est effrayant et difficile. Mais il faut aussi faire des calculs stratégiques et, dans ce cas, c'est évident que mon partenaire se débrouillera mieux que moi. Vous l'avez vu se suspendre à l'arbre, l'autre jour ? On aurait dit un singe. Ou un chat. (Elle rigole). Un chat-singe. C'est mignon, non ?

Les accusations de racisme fleuriront partout sur Internet – Zoo serait horrifiée, si elle le savait. Elle voulait simplement dire que Traqueur était très agile.

Traqueur n'a pas l'expérience de Banquier, mais il connaît les techniques d'escalade, et il connaît son corps. Il progresse rapidement et sans heurt en direction du sommet. Le chronomètre défile.

— Une minute, annonce l'animateur.

Traqueur est à mi-paroi. Il lui reste quarante-trois secondes pour battre Banquier. Et il veut le battre – mais il connaît également ses limites. Ses doigts font encore connaissance avec la roche, son cerveau et ses yeux essaient de localiser les meilleures prises.

— Une minute trente !

Il est tout près du sommet, mais l'est-il suffisamment ? Doc agrippe l'épaule de son partenaire.

— Une minute quarante-quatre, annonce l'animateur, et Doc et Banquier se tapent dans la main.

Quatorze secondes plus tard, Traqueur touche le X ; Zoo et lui terminent à la deuxième place.

Entre les retards et les transitions, ce Défi a duré plusieurs heures. Les fruits trouvés dans le chalet sont digérés depuis longtemps. Rancho a encore un hamburger dans son sac à dos ; Banquier, une poignée d'asperges ramollies. Traqueur a mangé son dernier morceau de poulet ce matin ; en matière de calories, il a un credo : mieux vaut tenir qu'espérer.

— Je meurs de faim, dit Ingénieur.

Biologie n'a plus que quelques barres protéinées en réserve, et elle ne partage plus.

L'animateur a mangé des œufs et des saucisses au petit-déjeuner. Il a sauté le déjeuner faute de temps mais, entre deux escalades, il a grignoté un Snicker et bu un Coca zéro, en tournant le dos aux candidats. Il a hâte maintenant de les envoyer disputer la seconde manche du Défi pour s'offrir un sandwich. Mais, auparavant, il lui faut endurer un nouveau temps mort. Les candidats tournent en rond, inquiets et curieux de ce qui les attend. Et puis, enfin, un petit blond grassouillet d'une vingtaine d'années applique ventre à terre, avec un gros sac en toile.

— Désolé, désolé ! s'exclame le stagiaire, en tendant le sac à l'animateur.

— Mieux vaut tard que jamais, s'agace celui-ci pendant qu'on enjoint les candidats de se mettre en rang devant lui.

Dans le sac se trouvent cinq cartes, roulées. Une pour chaque équipe.

— La prochaine manche de ce Défi d'Équipe sera l'épreuve la plus difficile, et la plus longue que vous ayez connue jusque-là, annonce-t-il en prenant un des rouleaux pour accompagner son laïus de quelques effets de bras. À l'intérieur de votre carte, vous trouverez un Indice, qui vous conduira à un point d'appui où vous découvrirez un second Indice. Puis, un troisième et dernier Indice vous mènera à l'étape finale. (Il marque une pause.) Sachez que vous ne terminerez pas ce Défi aujourd'hui.

Plusieurs candidats protestent, ces grommellements soulignent telle une ligne de basse les instructions de l'animateur.

— L'ordre de départ dépend du classement de votre équipe à l'issue de la première manche. (Il tend une carte à Banquier et à Doc). À vous l'honneur. Les autres suivront, à dix minutes d'intervalle entre chaque équipe. Top chrono !

Banquier et Doc foncent rassembler leurs affaires puis s'éloignent de quelques mètres pour dérouler leur carte. Les autres continuent à faire les cent pas ; Serveuse s'assied et s'adosse à un arbre, puis ferme les yeux.

Cette carte topographique couvre un périmètre bien plus important que ce que les candidats ont parcouru jusque-là. On y distingue des formes circulaires jamais réellement concentriques, des traits en forme de U et les V qui figurent les cours d'eau et racontent l'histoire du paysage. En bas à gauche, un point indique : *Vous êtes ici*. À cette échelle, les chemins qu'ils ont empruntés la nuit précédente paraissent tout près les uns des autres.

Glissée à l'intérieur de la carte, se trouve une feuille sur laquelle on peut lire :

Là où le torrent fait un coude, un gros rocher se prélassa au soleil. Passé midi, le point culminant du paysage l'avale dans son ombre. Niché dans son repli le plus sombre attend votre prochain Indice.

— C'est plutôt clair, non ? dit Doc. On doit trouver un rocher le long d'un torrent à l'est du point le plus haut. C'est où ?

Banquier déplace l'index sur la carte en scrutant les indications relatives au relief.

— Ici.

— Et voilà le torrent, c'est ce trait bleu. Mais je ne vois pas le rocher.

Banquier ne veut pas se montrer grossier ; il réprime un éclat de rire. Doc ne voit pas son sourire, mais les spectateurs, eux, le verront.

— À cette échelle, ça m'étonnerait qu'ils indiquent un rocher... Cherchons plutôt le coude.

— Ah, d'accord. Il est... ici ?

Doc pointe du doigt un point sur la carte.

Ce geste donnera naissance à un fil de commentaires totalement inattendu. *Comment parvient-il à manier le scaple, avec des boudins pareils ?* demandera une internaute ; au moment de cliquer sur envoyer, des pointillés rouges lui indiqueront la faute de frappe, mais elle s'en moquera. *Je ne veux pas être opéré par ces moignons velus !* s'exclamera un autre. Une voix raisonnable et esseulée leur rétorquera qu'il est impossible de préjuger de la dextérité de quelqu'un à la forme de ses doigts et que, en outre, on ignore quelle est la spécialité de l'intéressé. Bien vu : le Docteur n'est pas chirurgien, mais radiologue, et ses doigts charnus ne sont en rien un handicap dans son travail.

— Oui, ça m'a l'air d'être le coude en question, acquiesce Banquier. Maintenant : quel est le meilleur chemin pour y arriver ?

À tour de rôle, ils proposent des itinéraires, les comparent et trouvent rapidement un consensus autour de celui qui consiste, grosso modo, à suivre le cours du torrent. Ils consultent leur boussole et s'enfoncent à travers bois.

Quand Zoo et Traqueur entrent en possession de leur carte quatre minutes plus tard, ils repèrent presque instantanément leur destination, et Traqueur remarque un détail qui a échappé au premier binôme : la large bande blanche qui coupe à travers les vastes aplats verts, à l'est du torrent.

— On pourrait remonter cette clairière jusqu'à son extrémité nord et, de là, prendre un azimuth en direction du coude, suggère-t-il.

— « Prendre un azimuth », ça m'a l'air génial, acquiesce Zoo, puis elle éclate de rire. Mais ça consiste en quoi ?

Traqueur ne comprend pas pourquoi elle rit : sa question n'a rien de drôle, non plus que son ignorance. Mais comme ils sont partenaires, pour l'instant, il lui répond.

— À déterminer à l'aide de ta boussole la direction à prendre, puis à suivre ton angle d'un repère facilement identifiable à l'autre.

— Oh... C'est un peu ce qu'on a fait hier soir.

Traqueur la dévisage en clignant des yeux, puis il pose sa boussole sur la carte étalée par terre. Il tourne légèrement cette dernière pour aligner son nord géographique avec celui de sa boussole, puis tourne le boîtier de celle-ci pour ramener l'aiguille aimantée à sa place.

— 38 °, annonce-t-il. Ce qui va nous ramener au pré. Encore que...

Il scrute le pourtour de la carte.

— Tu cherches quoi ? demande Zoo.

— La déclinaison. (Il y a bien des petits caractères, mais pas ceux qu'il cherche.) Elle n'est pas indiquée. Dans ce coin, là, il doit y avoir au moins 5 °. Donc, 43 °. C'est dans cette direction qu'on doit aller.

Zoo règle sa boussole sur 43 ° puis la colle perpendiculairement à sa poitrine. Traqueur plie la carte de sorte à n'avoir sous les yeux que leur position actuelle.

— Cet arbre mort ? propose Zoo en pointant du doigt un bouleau déraciné en voie de putréfaction – c'est le repère le plus éloigné qu'elle distingue dans sa trajectoire.

— Si tu veux.

— J'ai déjà entendu parler de la déclinaison, reprend Zoo tandis qu'ils se mettent en marche. Mais pour être franche, je ne sais pas à quoi ça correspond.

Traqueur ne répond pas. Il a déjà trop parlé à son goût.

Zoo insiste :

— Alors ? C'est quoi, la déclinaison ?

— L'angle entre le nord géographique et le nord magnétique, répond-il à contrecœur, mais Zoo lui décoche un regard inquisiteur qui l'incite à développer. Les cartes sont établies à partir du vrai nord – le pôle Nord – et les boussoles sont réglées sur le nord magnétique. Prendre en compte la déclinaison permet de corriger cet écart.

— Ah.

Zoo essaie de se déplacer aussi silencieusement et avec autant de souplesse que son partenaire. Sans grand succès : elle grimace en entendant une branche se briser sous sa semelle. Le cameraman qui les suit est encore moins

discret : il trébuche et manque de se casser la figure. Zoo s'apprête à lui demander s'il s'est fait mal, avant de se rappeler à l'ordre – *Il n'est pas là* – puis elle se met à rire : *si un cameraman tombe dans les bois mais que personne ne se retourne, a-t-il fait du bruit en tombant ?*

Un sourire fugace passe sur les lèvres de Traqueur.

Ingénieur et Charpentière sont les troisièmes à se lancer après une rapide consultation de leur carte, bientôt suivis par Air Force et Biologie.

Pour la dernière équipe – le trio – ce n'est pas gagné : Rancho, totalement désarçonné par cette carte et ses lignes labyrinthiques, enregistre à peine l'Indice lorsque Serveuse le lit à voix haute. Rancho est un homme de la campagne, mais sa campagne à lui ressemble au chant d'une voyelle qui roule sur la langue. Celle-là évoquerait plutôt la cacophonie de consonnes qui s'entrechoquent dans tous les sens. Serveuse est, elle aussi, complètement dépassée, mais leur vrai problème est ailleurs : Exorciste. Ses mains, son épaule et son orgueil souffrent encore de la chute, et il estime avoir un droit de regard exclusif sur cet Indice – qui a escaladé la paroi, et dévissé, sinon lui ? Il serre les dents et se retient d'arracher le papier des mains de Serveuse. Sa tête bouillonne de pensées haineuses, sexistes, racistes. La conséquence du mini-crash qui l'a humanisé, c'est qu'il a aussi réveillé le monstre qui sommeille en lui.

Exorciste le connaît bien, ce monstre qu'il loge à l'insu de son plein gré. Il aimerait pouvoir le chasser. Quand il convainc une mère abandonnée, ou un petit garçon qui a tâté du ceinturon, que leur haine n'est qu'un envahisseur venu de l'extérieur, ça l'aide, ça allège le fardeau de sa propre haine. Mais, ici, il n'y a personne à exorciser. Il a tâté le terrain, et il est stérile. En désespoir de cause, il se raccroche à ses expériences passées, et cet Indice réveille en lui un souvenir.

— Un gros rocher... J'ai connu une femme de Rochester. Elle avait fait appel à moi pour la sortir d'une situation très particulière.

— C'est pas vraiment le moment, l'interrompt Serveuse.

Mais le vin est tiré, il lui faut le boire.

— Elle n'avait pas un vrai démon – rares sont ceux qui en ont un. Néanmoins, j'ai pu l'aider. Je lui ai dit, « Oui, vous êtes possédée. » Et cette femme, qui s'entendait toujours répondre « Non » depuis des lustres, n'avait besoin de rien de plus. Seigneur ! Si vous aviez vu la paix qui s'est lue dans

son regard à ce moment-là.

— Bon, faut qu'on pige comment ça marche, dit Serveuse.

Exorciste tripote un coin de la carte et le froisse.

— Tout ce dont elle avait besoin, c'est qu'on lui tienne la main, et qu'on récite une petite prière. Fastoche.

— Que dit l'Indice ? demande Rancho.

Serveuse l'a déjà lu deux fois à voix haute.

— Tiens, répond-elle en lui tendant le papier.

— Ce n'est pas toujours le cas. La plupart demandent même beaucoup plus de travail. Mais cette histoire était plutôt mignonne. Les gens sont toujours reconnaissants, mais elle l'était particulièrement. Je parle pas de rétribution sexuelle – bon, ça m'arrive aussi ; en général ça fait partie du lot...

— Tu pourrais te concentrer un peu, s'il te plaît ? lui lance Serveuse. Est-ce que l'un de vous sait comment lire ce genre de cartes ?

— Là où le torrent fait un coude, marmonne Rancho. Bon, le bleu, c'est de l'eau, pas vrai ? Donc le torrent, c'est un trait bleu. Où y a-t-il un trait bleu qui fait un coude ?

Il se penche au-dessus de la carte et deux pans de mèches zébrés retombent sur son front à la façon de rideaux qui se ferment.

— Partout, répond Serveuse. Et on fait comment, pour trouver ce point culminant ?

— Selon moi, ces lignes, là, indiquent l'altitude, dit Rancho.

Exorciste, lui, ne dit plus rien. Il pense à la femme de Rochester et à sa reconnaissance. Elle est l'une des rares, la seule peut-être, à avoir compris. Avant qu'il ne parte, elle avait retenu sa main dans la sienne, et l'avait serrée, fort. « Je sais que ce n'était pas un vrai exorcisme, lui avait-elle dit, mais quoi que vous ayez fait, c'était prodigieusement réel. Et ça m'a aidée. Merci. » Elle n'avait pas la tête de quelqu'un qui emploie un mot tel que « prodigieusement » et c'est pour ça que ça l'a marqué, encore que, parfois, il se demande si elle ne lui a pas juste tenu la main, sans rien dire.

— C'est là, le point culminant, non ? demande Serveuse.

— Ouais, on dirait bien, répond Rancho.

Serveuse, accroupie en face de lui, le met mal à l'aise, avec son ventre à

l'air. Les femmes devraient faire preuve d'un peu plus de pudeur, estime-t-il. En même temps, c'est dur de ne pas voler un coup d'œil de temps en temps. Rancho est marié mais il n'aime pas sa femme, enfin il ne l'aime plus. Et quand il songe qu'il a un jour été fou d'elle, il a du mal à y croire. En revanche, il aime ses enfants : deux garçons et une fille, de quinze, douze et onze ans.

— Donc, on cherche un coude près de ce pic, résume-t-il.

Il ne fait pas chaud mais il transpire. Il sent les caméras braquées sur lui.

— Si le cours d'eau fait un coude autour du rocher, c'est comme si on avait deux cours d'eau, observe Serveuse. Comment savoir lequel choisir ?

— Grâce à la trajectoire du soleil ? hasarde Rancho.

— C'est ça ! (Serveuse frappe dans ses mains et se fend d'un grand sourire.) Orange ! O comme ouest, N comme nord, et E comme est, psalmodie-t-elle en posant le doigt sur chaque branche de la rose des vents, dans un coin de la carte. L'ouest est là, le soleil se couche à l'ouest – donc, il faut partir de ce côté.

Elle se rengorge ; elle est extrêmement fière d'elle. Rancho ne relève pas son erreur. La plupart des spectateurs ne la relèveront pas non plus.

Des heures et des heures de marche ; qui a la patience de regarder des gens marcher sans fin ? C'est fatigant. Cinq équipes, un périple d'au moins six kilomètres. Certaines dévient de leur trajectoire, l'une d'elle se dirige bille en tête vers un point situé à cinq kilomètres de celui qu'elle est censée atteindre. Tous ces pas, toutes ces galères seront condensées dans une simple incrustation : *Plusieurs heures plus tard*.

Plusieurs heures plus tard, Traqueur et Zoo longent un pré envahi de fleurs sauvages, puis coupent vers l'ouest. Plusieurs heures plus tard, Banquier et Doc traversent à gué un ruisseau, le pas mal assuré. Plusieurs heures plus tard, Charpentière écarte de son passage une branche qui, en se rabattant, fouette la poitrine d'Ingénieur. Plusieurs heures plus tard, Air Force se traîne en claudiquant ; sa cheville a besoin d'une pause que Biologie est toute disposée à lui accorder, mais que lui n'est pas disposé à accepter. Plusieurs heures plus tard, Exorciste est suffisamment requinqué pour lancer :

— Montrez-moi la carte.

Serveuse la lui tend.

— On se dirige vers où ?

Elle lui désigne un point. Puis Exorciste lit l'Indice, scrute la carte, réfléchit avec force grimaces, relit l'Indice...

— On a tout faux.

— Comment ça, « On a tout faux » ?

La posture de Serveuse parlera immédiatement à tous les fans de télérealités. Le déhanché, la main sur la taille, les épaules basculées en arrière et la tête légèrement baissée : elle défie ce bouffon de préciser sa pensée.

— « Passé midi, le point culminant du paysage l'avale dans son ombre », lit Exorciste, et Rancho en fait autant par-dessus son épaule. Dans l'après-midi, cette montagne-là... (Il donne une pichenette à la montagne en question sur la carte.)... projette son ombre côté est.

— N'importe quoi ! riposte Serveuse en levant les yeux au ciel. Le soleil se couche *toujours à l'ouest* !

— Il a raison, intervient Rancho, et Serveuse pivote aussitôt sur ses talons. Regarde. (Il dresse son bras droit devant le visage, approche sa main gauche et agite les doigts.) Si tu projettes de la lumière à gauche d'un objet, l'ombre tombera du côté opposé.

Serveuse est rouge pivoine. Elle voit son erreur ; tout le monde la verra. Elle regrette son ancienne équipe – les deux Asiatiques rachitiques et la blonde autoritaire.

Exorciste tape sur l'épaule de Rancho. Il est mort de rire.

— Tu aurais dû être prof ! lui dit-il, mais sitôt qu'il se repenche sur la carte, il rigole moins. On a sacrément dévié. Faut couper fissa vers l'est.

À des kilomètres de là, Traqueur et Zoo n'ont pas dévié, eux. Ils maintiennent le cap. Ils le maintiennent même très bien.

— Le voilà ! s'écrie Zoo en montrant du doigt un rocher de presque deux mètres posé au bord d'un torrent.

Le coude de son lit est évident sur la carte, mais subtil sur le terrain. On montrera aux spectateurs une vue aérienne pour leur prouver que le libellé de l'Indice est conforme à la réalité.

Zoo s'élance en trotinant et Traqueur hausse un sourcil devant tant d'exubérance. Le soleil se couchera d'ici deux ou trois heures, et cette portion

du paysage est largement dans l'ombre.

— « Niché dans son repli le plus sombre », récite Zoo en arrivant au pied du rocher. « Son repli le plus sombre. »

Elle scrute la base du rocher, à la recherche d'une cavité. Qu'elle localise en huit secondes – huit secondes qui ne seront pas compressées au montage et les spectateurs, désormais habitués aux raccourcis, auront du coup l'impression que Zoo fait fausse route. Elle extrait le coffret en métal de sa cachette en moins de deux.

Traqueur l'a rejointe et tend le cou pour voir ce qu'il contient.

Cinq rouleaux de papiers, comme des parchemins miniatures.

— On est les premiers, conclut Zoo.

Traqueur n'est nullement surpris qu'ils aient devancé Banquier et Doc. Un terrain dégagé fait toujours gagner du temps

— Qu'est-ce que ça dit ? demande-t-il.

Zoo lui tend un des rouleaux, referme le coffret et le remet en place.

Traqueur déroule l'indice et lit à voix haute :

— « Un animal devenu proie. Dans sa fuite, il laisse une trace. À moins d'un kilomètre et demi, il traverse. Suivez-le. »

— Il traverse, répète Zoo en regardant le torrent.

Elle ne voit pas de trace. Traqueur, si. Et il voit même les empreintes de celui qui a créé la fausse trace – l'Expert a chaussé ses gros sabots.

— Là, dit Traqueur, et Zoo suit son regard en amont du courant.

— Où ça ?

— Là.

Zoo a beau plisser les yeux, elle ne voit toujours rien.

— Tu peux me la montrer du doigt, s'il te plaît ? demande-t-elle.

Traqueur lui décoche un regard explicite.

— D'accord, je comprends, dit Zoo. On est concurrents, mais pour l'instant on forme une équipe. Je ne te demande pas un cours magistral. Je veux juste savoir quoi regarder.

Au montage, toute la scène sera coupée, à l'exception de cette dernière phrase.

Une fois de plus, c'est plus simple pour Traqueur d'accepter que de refuser. Il remonte le courant sur quelques pas, et s'accroupit au ras de l'eau.

— Ici.

Au prix d'un effort de patience, il lui désigne l'endroit précis où regarder, et même si Zoo ne voit pas tout, elle repère la tige de fleur cassée, la touffe de poils accrochée aux épines d'une branche de framboisier, et l'empreinte d'un sabot dans la boue.

— Donc, il a traversé ici ? Attends, non ! Pour l'instant, il remonte le long de la berge. Il n'a pas encore traversé.

Traqueur hoche la tête. Ensemble, ils suivent la trace, lentement, à l'affût d'autres indices.

Banquier et Doc arrivent à leur tour au rocher. Le soleil a plus qu'entamé sa descente. Traqueur et Zoo ont avancé, hors de vue.

— Quelqu'un est arrivé avant nous ! s'exclame Banquier, stupéfait, en ouvrant le coffret.

— Cooper et la blonde, je parie.

— Comment ont-ils fait ? Ils ont couru tout droit jusqu'ici ?

— J'imagine.

Doc déroule un Indice et le lit à haute voix. Il n'est pas impressionné ; il s'attendait à un défi plus intellectuel, à une charade, une énigme.

Banquier est plus intimidé.

— Il faut qu'on trouve où un animal a traversé ce torrent ? (Il jette un coup d'œil au soleil qui, pour l'instant, se cache derrière un nuage.) On va bientôt manquer de lumière.

— Raison de plus pour ne pas traîner. Tu regardes en amont et moi en aval ?

Ils se séparent.

À plusieurs kilomètres de là, la bonne humeur d'Exorciste n'est plus qu'un souvenir. Une ampoule s'est formée sur son gros orteil, et chaque pas est un calvaire.

— Jamais j'aurais dû suivre une bonne femme, ronchonne-t-il.

Les ischio-jambiers de Serveuse hurlent grâce ; ceci est un message de son corps privé de caféine depuis plusieurs jours. Elle s'attendait à souffrir de

migraines, comme en ce moment, mais pas à endurer ces douleurs musculaires aiguës, qui ne peuvent que résulter selon elle d'une quantité de marche sans précédent. Elle a les nerfs à fleur de peau, elle a mal partout, et elle mord à l'hameçon.

— Je t'emmerde, lance-t-elle à Exorciste. Tu étais là, non ? Tu aurais pu mettre ton grain de sel n'importe quand. Mais non, tu préférerais nous casser les oreilles avec tes histoires à la con.

Exorciste fait volte-face ; Serveuse s'avance et colle son visage au sien, menton imperceptiblement relevé : l'image parfaite. Les deux roux, face-à-face. Si on faisait un arrêt sur image, on pourrait croire que leur colère est en train de se muer en passion, et qu'ils sont sur le point de s'embrasser. Mais non : entre ces deux-là, si passion il y a, elle n'est nourrie que de haine.

— Allons, viens, intervient Rancho en posant la main sur l'épaule d'Exorciste. Se disputer ne servira à rien.

— Tu te fourres le doigt dans l'œil, si tu crois que je vais oublier ça, siffle Exorciste. Ou te pardonner. Je suis un homme pieux, et mon Dieu est un Dieu de colère.

Un crachat rate de peu la basket de Serveuse, puis Exorciste pivote sur ses talons et s'éloigne.

— Taré, murmure Serveuse, visiblement ébranlée.

Plus loin le long du torrent, Banquier crie :

— J'ai trouvé une trace !

Doc accourt.

C'est l'empreinte de sabot que Traqueur a désignée à Zoo – qui a laissé la sienne délicatement gravée dans la terre meuble, à quelques centimètres.

Charpentière et Ingénieur sont les troisièmes à trouver l'Indice, mais Air Force et Biologie les talonnent et, lorsqu'ils arrivent en vue du rocher, l'autre binôme y est toujours. C'est un moment curieux ; les deux équipes concurrentes ne savent pas si elles doivent se saluer ou s'ignorer. Ce flottement n'échappera pas au monteur, qui le transformera en un silence de dédain réciproque.

Air Force a repéré l'empreinte de sabot et un dilemme le paralyse : pour prendre l'avantage sur Charpentière et Ingénieur, mieux vaut ne pas leur souffler la direction à prendre ; mais plus il hésite, plus Biologie et lui

amenuisent leurs chances de rattraper les deux autres équipes. Il décide que réduire cet écart est leur priorité, et il appelle sa partenaire. La tête de Charpentière pivote comme celle d'un chien renifleur.

Sans tarder, ces quatre candidats se mettent en route vers le nord ; Air Force et Biologie jouissent d'une avance d'environ trois mètres.

Bien plus en amont, Traqueur déclare :

— Il a traversé ici.

Zoo s'apprête à lui demander comment il le sait puis décide d'essayer de le comprendre par elle-même. Elle s'accroupit sur la berge herbeuse. Elle ne voit aucune trace de leur proie, mais elle remarque qu'ici, le lit est moins profond, et que quelques pierres forment un gué naturel.

Et puis, elle les voit : des empreintes encore fraîches dans la boue épaisse.

— Là-bas, en face !

Traqueur éprouve un sentiment inattendu : de la fierté. Il est fier de sa partenaire bavarde et joviale, fier qu'elle ait repéré seule la trace – du moins la plus évidente. Il lui désigne une petite pierre ronde qu'un coup de sabot a délogée du fond du lit et qui crève maintenant la surface de l'eau, posée sur une pierre plus grosse.

— Et là, aussi. Tu vois cette pierre ?

— Ah ouais. Ça fait penser à un tumulus.

C'est précisément ce que cherche à évoquer cette petite pierre posée au centre d'une plus grosse – un tumulus, bien qu'il soit plus bas et plus discret que la majorité de ces constructions. L'Expert voulait attirer le regard.

Zoo et Traqueur traversent le torrent. Zoo remarque qu'elle laisse des empreintes boueuses sur les pierres du gué, mais Traqueur est déjà sur l'autre rive, alors elle suit. À partir de là, la trace est évidente : l'herbe est piétinée, des branches sont cassées. Elle mène à un bosquet de bouleaux. Un coffret en bois est suspendu à l'une des branches.

Traqueur l'ouvre et lit, à l'intérieur du couvercle : *Vous avez faim ?*

— Oh oui ! répond Zoo.

Le coffret renferme cinq jetons ronds suspendus à des crochets, chacun gravé à l'effigie d'un animal : une biche, un lapin, un écureuil, un canard, une dinde.

— T'en penses quoi ? Biche ?

— C'est elle que nous étions censés suivre, souligne Traqueur – réponse que Zoo traduit par un oui.

Elle décroche le jeton. Il a la taille de sa paume, et il est en bois de bouleau. Elle le retourne. Au dos est notée une déclinaison : dix-neuf degrés. Elle règle sa boussole.

Banquier et Doc ont presque passé le gué lorsque ce dernier s'exclame :

— Hé ! C'est pas des empreintes de pas, là ?

Banquier a déjà un pied sur la berge. Il glisse, et creuse une belle entaille dans la terre. À chaque nouveau passage, la piste devient plus évidente.

Autour de Zoo et Traqueur, les bois s'épaississent, puis se clairsement et, soudain, ils la voient, pendue à un arbre par les pattes arrière, la langue dépassant de sa gueule entrouverte. À côté de la biche : une bâche, et sur celle-ci, un seau et une poêle en fonte, ainsi qu'une boîte, gravée à l'effigie du cervidé et munie d'une fente de la taille d'un jeton.

Zoo n'en est pas à son premier cadavre d'animal, mais elle n'a jamais vu de biche pendue de la sorte.

— Ses yeux ressemblent à des billes, observe-t-elle en glissant le jeton dans la fente.

— Pour moi, ça ressemble surtout à un dîner.

— Tu sais comment la préparer ?

Traqueur hoche la tête. Si en théorie Zoo juge intéressant d'apprendre à dépecer et vider un animal, l'idée de plonger ses mains dans ce carnage lui retourne l'estomac. Elle veut manger la biche, mais pas tenir le couteau du boucher. Et en dépit de sa bonne humeur, elle est épuisée. Ce dont elle a vraiment envie, là tout de suite, c'est de s'adosser à ce tronc d'arbre accueillant, et de fermer les yeux.

— Je vais ramasser du bois et allumer le feu, annonce-t-elle en tapotant l'allume-feu suspendu à sa hanche.

— Pas ici, objecte Traqueur qui a déjà dégainé son couteau.

— Pourquoi pas ?

— Le sang et les abats pourraient attirer les prédateurs. Repars vers le torrent, et trouve un coin avec un accès facile à l'eau.

Zoo a gagné le Solo, et c'est elle qui a choisi Traqueur pour partenaire ; ne devrait-ce pas être à elle de décider ? Pourtant, elle obtempère. Mais auparavant, les spectateurs verront un extrait du Confessionnal de ce soir-là :

— Cooper est manifestement très expérimenté, dit-elle en rajustant ses lunettes. (La transpiration a collé une mèche à son front et son visage est ourlé de frisottis.) Sans lui, jamais je ne serais en tête en ce moment. Je le vois un peu comme un stoïque. Jamais un mouvement superflu, ni un mot inutile – vous voyez ce que je veux dire ? J'admire cela, j'aimerais bien lui ressembler davantage. Il m'a déjà énormément appris. Alors si je dois choisir entre m'écraser, lui obéir et apprendre encore davantage à ses côtés, ou bien... *m'affirmer*, entre guillemets – croyez-moi, je ne vais pas la ramener. Quoi qu'il m'en coûte, ajoute-t-elle en riant.

Traqueur pratique une première incision à quelques centimètres de l'anus de la biche. Il découpe la chair en cercle puis, de sa main libre, arrache le rectum, qu'il ligature avec un morceau de ficelle trouvée dans le seau. Hors caméra, l'Expert est venu offrir ses conseils, qui ont été poliment déclinés, et il constate maintenant que Traqueur n'a effectivement pas besoin d'aide. Il continue à observer, néanmoins, puisqu'il est payé pour être là et que l'équipe suivante n'est pas près d'arriver.

Traqueur ligature ensuite l'urètre, puis pratique une longue incision de part en part de l'animal. Avant qu'il n'aille plus loin, son cameraman le rappelle à l'ordre :

— Il faut que tu nous expliques un peu ce que tu fais, mon gars.

Traqueur marque une pause mais, sous la peau de l'animal, la lame de son couteau s'impatiente.

— On doit veiller à ne pas contaminer la viande, résume-t-il. C'est pour ça que j'ai ligaturé le rectum et l'urètre, et que j'ai fait très attention à ne pas perforer l'estomac. Maintenant, je vais lui trancher la trachée.

Il s'accroupit devant la tête de la biche et plonge les mains et une partie des avant-bras dans la carcasse. Lorsqu'il les retire, ils sont recouverts d'une épaisse matière rouge, et il tient non seulement une trachée, mais également un cœur et des poumons. Il lâche le cœur dans le seau puis se tourne vers la caméra.

— Regardez ça, dit-il, en brandissant les poumons qui pendouillent, roses et flasques, dans sa main.

Il approche la trachée de ses lèvres et souffle. Les millions de téléspectateurs qui verront ces images se recroquevilleront dans leur canapé lorsque les poumons se gonfleront démesurément tel des ballons, nervurés de vaisseaux sanguins. Traqueur pince l'orifice de la trachée et écarte les poumons de sa bouche. Il a du sang sur les lèvres, et son torse a presque entièrement disparu derrière cette paire de lobes roses qui, quelques secondes plus tôt, paraissaient si petits. Chacun pourra juger par lui-même que des poumons de biche ne pourraient pas loger dans une cage thoracique humaine.

Tandis qu'il laisse les poumons se dégonfler, Traqueur se remémore la première fois où il a vu quelqu'un faire ça. L'été de ses dix-huit ans, il s'était inscrit à un camp de survie de trois semaines. Son groupe de huit avait abattu un bédard ; ils l'avaient dépecé sous la supervision de leur instructrice, puis celle-ci avait repris la main pour le vider, en commentant chaque étape. Et à un moment donné, avec une nonchalance confondante, cette petite nana sportive avait porté les poumons à sa bouche, et soufflé. Pour Traqueur, l'instant devait marquer un tournant décisif ; il avait eu une révélation : nous ne sommes que de la viande. Avant cette équipée, il était sur les rails d'une tout autre vie : il venait de terminer le lycée et caressait vaguement l'idée de devenir comptable, ou de s'orienter vers l'informatique. Mais un concours de circonstances – un régime de moins de mille calories en quatre jours, l'épuisement physique et la prise de conscience de sa propre mortalité – l'avait déterminé à changer radicalement ses projets. Tout en n'ignorant rien du travail de longue haleine qui l'attendait pour se mettre à niveau, il venait de combler l'ultime aspiration commune à ses frères humains : comprendre quel était son destin. Malheureusement pour lui, ce destin n'est pas des plus rémunérateurs. Or il a à charge une mère dévorée par le cancer, et ce sont les notes d'hôpital faramineuses qui l'ont conduit ici. C'est la motivation qu'il ne confiera jamais à personne. Il se tourne vers la carcasse, et en extrait soigneusement l'estomac.

Doc et Banquier trouvent le coffret suspendu dans l'arbre. Ils choisissent le canard.

— C'est comme du poulet, mais en plus dense, explique Banquier.

— J'ai déjà mangé du canard, tu sais.

En suivant la direction indiquée au dos de leur jeton, ils découvrent un colvert pendu à un arbre. Doc prend les choses en main : il plume l'oiseau, le vide. Il n'a peut-être pas des doigts de chirurgien, mais il a disséqué un

cadavre, à la fac, et entre cette lointaine expérience et les conseils de l'Expert, il se débrouille comme un chef.

Traqueur apporte le seau et la poêle au petit campement de Zoo. Du fait de sa carnation sombre, le sang qui sèche sur ses mains et ses poignets donne un aspect mat à sa peau et ne saute pas aux yeux – jusqu'à ce qu'il expose ses paumes : elles sont rouge-brun et indiquent la boucherie. Zoo tisonne leur feu, impassible. Mais il lui vient une pensée : si Traqueur était blanc, le contraste du sang sur la peau la gênerait-il davantage ? Ce n'est pas du tout exclu.

— Ça s'est bien passé ? s'enquiert-elle.

— Nous avons du filet mignon au menu.

— Fantastique, s'exclame-t-elle en se levant et en s'emparant de la lourde poêle. Je commence à le faire cuire, si tu veux te nettoyer, et je...

— Merci, la coupe Traqueur.

Un tressaillement semblable à une décharge électrique secoue Zoo. Elle se fige, poêle en main, et écoute Traqueur s'éloigner.

À son retour, il a les mains propres et il est en verve. Dans la poêle, la viande grésille et rissole dans une épaisse couche de couenne que Zoo a fait fondre comme du beurre.

— Tu dois savoir deux ou trois choses, pour faire une bonne traqueuse. D'abord, tu dois toujours t'attacher à la vue d'ensemble. En se concentrant sur les détails, on s'égare facilement. Ne cherche pas une empreinte au sol – mais une trace. Un animal ou un homme qui se déplace à travers bois en laissera forcément une – des feuilles mortes retournées, des branches cassées, ce genre de choses. Tout ce qui a été foulé récemment aura une couleur ou une texture différentes de ce qui se trouve alentour. Tu dois exercer ton regard à détecter ces macrodifférences. Par exemple, regarde d'où je viens. Est-ce que tu vois ma trace ?

Zoo se retourne. Plisse les paupières.

— J'ai eu plein de profs formidables, admettra Traqueur au Confessionnal. En l'aidant, je leur rends hommage. Et puis, même si elle fait des progrès, elle n'arrivera jamais à mon niveau. Pas à temps pour gagner, en tout cas.

Le mari de Zoo regardera cette scène et songera, *Et voilà ! Elle a encore réussi à percer la carapace d'un sale grincheux*. Il s'émerveillera, comme il

l'a déjà fait, de la facilité avec laquelle elle s'attire la sympathie de n'importe qui.

— Tu ne dois pas regarder, mais scanner, explique Traqueur. Et si tu ne vois rien, change de perspective, place ton regard plus haut, plus bas. Cherche les variations de lumière.

Zoo écarquille les yeux et balaie la forêt du regard. Elle se lève. Elle se souvient approximativement de l'endroit où Traqueur a marché mais elle s'efforce de ne pas faire appel à sa mémoire.

— Ici ? demande-t-elle en tendant le doigt. Le matelas de feuilles semble un peu différent.

— Exactement. J'ai alourdi le pas pour rendre la trace plus évidente. En plus, j'ai suivi celle que tu avais faite. La plupart des animaux ne laisseront pas une trace aussi prononcée, mais c'est un bon début.

— Là tu es en train de me dire que tu as alourdi le pas ?

Traqueur éclate de rire, un rire qui les surprend l'un et l'autre.

— J'avoue que ces chaussures y sont pour beaucoup, sourit-il en soulevant un pied et en remuant les orteils, mais l'instant d'après, son visage redevient neutre, il n'est pas là pour ça. La lumière décline. Je vais mettre la viande dans l'eau pour éviter qu'elle se gâte.

Il empoigne le seau qui contient encore plusieurs kilos de muscle et de gras et commence à s'éloigner.

— Comment vas-tu t'assurer qu'aucun animal ne viendra le voler ? demande Zoo.

Traqueur s'arrête.

— Je vais le recouvrir avec une pierre plate. Ça devrait suffire à décourager la plupart d'entre eux.

Une fois qu'il a disparu, Zoo se tourne vers la caméra.

— Je ne sais pas quelle mouche l'a piqué, mais c'était sympa.

Les deux équipes suivantes découvrent le coffret suspendu à l'arbre au coude à coude. Air Force est le premier à le repérer et il enjoint Biologie à foncer avant qu'Ingénieur et Charpentière ne le remarquent à leur tour. Biologie choisit le lapin et revient au petit trot vers son partenaire.

— Dinde ? s'enquiert Charpentière quelques secondes plus tard.

— Carrément, répond Ingénieur. C'est plus copieux qu'un écureuil.

Les deux équipes divergent pour trouver leurs proies respectives. Sous la supervision de l'Expert, ils préparent leur repas, puis construisent leur abri. Le soleil va bientôt se coucher.

Le trio, lui, se trouve encore à plus d'un kilomètre du rocher. Exorciste fulmine. Il sent qu'on ne l'aime pas et il rumine sa rancune. Serveuse darde des regards haineux sur sa nuque ; Rancho chemine à leurs côtés, sur ses gardes. La colère rend Exorciste négligent. Il trébuche sur un caillou, et s'affale.

— 'culé de sa race !

Le juron sera facile à couper ; l'explosion de rage, beaucoup moins. Serveuse et Rancho ont un mouvement de recul, comme de nombreux téléspectateurs sans doute.

Exorciste se redresse sur un genou, et reste un instant dans cette position, tête ballante devant sa poitrine. Une douleur pulse dans ses épaules. Il sent son monstre qui se démène pour s'échapper, et il sait qu'il doit l'en empêcher, ou il perdra le contrôle. Et il lui est arrivé de faire des choses terribles, après avoir perdu le contrôle.

Il a eu une épouse, autrefois. Un amour de jeunesse. Il s'est marié à dix-neuf ans. Puis, la vie ne s'étant pas déroulée comme prévu, la déception a engraisé le monstre sommeillant en lui, et un soir, alors que sa femme se plaignait du manque d'argent, Exorciste a perdu le contrôle. Il a cogné sa femme, fort, avec le poing ; lui s'est brisé le quatrième métacarpe, et elle, elle est restée par terre, inconsciente. Il revoit encore l'aller-retour brutal de sa tête et ses cheveux blonds se déployant comme un éventail avant qu'elle ne s'effondre sur la moquette et ne reste inerte au milieu d'un mois de miettes et de poils de chat. Il a bien cru qu'elle était morte. Mais elle a repris connaissance et elle l'a quitté, le soir même. Des vaisseaux avaient éclaté dans son œil gauche. Le dernier regard qu'elle lui a décoché continue de le hanter : il lui avait semblé voir dans cet orbite ensanglantée le reflet de Satan lui-même.

Les producteurs ignorent tout de cet incident. L'ex-femme d'Exorciste n'ayant pas porté plainte, rien ne figure dans le casier judiciaire du candidat. Quand son ex-épouse verra Exorciste, accroupi et ramassé sur lui-même, prêt à exploser, elle songera, *Oh, non*. Et lorsqu'elle le verra bondir sur ses pieds

et se retourner telle une furie, elle partagera la terreur de Serveuse.

— Connasse, siffle Exorciste, d'un ton suintant de mépris.

Cours, ma belle, suppliera l'ex-épouse, mais là où son instinct lui dicte la fuite, celui de la candidate penche pour la lutte.

Serveuse prend son élan pour gifler Exorciste mais Rancho s'interpose et la soulève à bras-le-corps.

— Lâche-moi ! hurle Serveuse en se débattant, et comme elle est plus grande que lui, Rancho a un mal fou à la maîtriser.

— Tu vas être disqualifiée !

— Je m'en tape !

Le visage de Serveuse est un masque de haine.

Mais Exorciste a battu en retraite. Il s'est passé quelque chose qu'il a du mal à définir. Il ne tient pas à contempler une fois de plus le reflet de sa propre rage, et il ne veut pas être en cause dans la fureur de cette quasi-étrangère. À cela s'ajoute les efforts de Rancho pour la maîtriser, la noblesse d'âme de ce petit homme simple. Exorciste se calme. Il est désolé de s'être emporté mais, bien que sa contrition se lise dans son regard, il n'a pas le courage de prononcer des excuses en bonne et due forme.

— Comme on dit, l'enfer ne contient pas pire furie qu'une femme dédaignée, assène-t-il, et il se remet en marche.

Ce brusque revirement décontenance Serveuse, qui n'a pas perçu le repentir. Elle se calme, et Rancho la libère, en rougissant à l'idée que ses bras l'ont étreinte si étroitement. Il est presque certain d'avoir effleuré un téton.

Le soleil se couche. Ils arrivent au rocher. Grâce au clair de lune, ils trouvent leur indice sans difficulté.

— On ne peut pas suivre une trace dans le noir, annonce Rancho.

— Qu'est-ce qu'on doit faire, d'après toi ? demande Serveuse.

— Camper ici, et se remettre en route demain à l'aube.

— Mais tous les autres sont devant nous !

Exorciste s'adosse au rocher, plie les jambes et retire ses bottes. Il tâte son ampoule.

— Et le resteront même si on passe la nuit à tourner en rond dans le noir, lance-t-il. En prime, on va s'épuiser encore davantage et probablement

détruire la trace qu'on est censé suivre.

— Très bien, abdique Serveuse, qui ne peut se résoudre à le regarder, ni à regarder la bulle translucide qui déforme son orteil poilu. On fait quoi, alors ? Un abri ?

Exorciste frappe le rocher du plat de la main.

— On peut adosser un brise-vent à ce vilain garçon en moins de deux.

Il se redresse en gémissant et commence à collecter, pieds nus, de longues branches de bois flotté.

Rancho et Serveuse échangent un regard.

— C'est quoi, son problème ?

— Je crois qu'il est juste dingo.

— Génial, raille Serveuse. Super soirée en perspective.

Les autres équipes ont toutes dîné et la plupart des candidats dorment déjà, ou flânent. Banquier tient ses bras étroitement croisés sous sa veste. Ingénieur, paupières tombantes derrière ses lunettes, contemple les reflets de la lune sur l'exosquelette noir d'encre d'un scarabée qui passe par là. Traqueur ronfle, jamais plus bavard que dans son sommeil. À côté de lui, Zoo, recroquevillée sous la couverture de survie de son coéquipier, compte les moutons, en tripotant la base de son annulaire et son alliance fantôme. Elle chronomètre les sauts de sorte que les rôles de Traqueur se confondent avec le bruissement du vent sur les toisons de laine.

Seule Biologie est encore dehors, assise à côté d'un petit feu, bras repliés autour des jambes. Sa compagne lui manque et elle se sent très seule. Elle caresse l'idée de prononcer la phrase de secours, sans réelle intention cependant de passer à l'acte. Elle se demande comment elle s'y prendrait pour abandonner et, le cas échéant, combien de temps elle devrait patienter avant de boire un smoothie à la mangue.

— J'échangerais tous les lapins du monde contre un smoothie à la mangue, dit-elle. Ou un sundae au chocolat.

Elle est tellement en manque de sucre que ça lui donne des migraines. Elle boit une gorgée de sa gourde, en regrettant que cette eau ne soit pas aromatisée, voire légèrement pétillante.

Exorciste, Rancho et Serveuse construisent un appentis rudimentaire, sous lequel ils se blottissent les uns contre les autres.

— Mon oncle disait que c'était dans l'eau alors il a arrêté de boire tout ce qui n'était pas en bouteille, dit Brennan. Maman pensait que c'était des terroristes, comme une bombe invisible, tu vois...

Il attend une réponse de ma part, mais je n'écoute qu'au cas où un Indice serait dissimulé dans son histoire. Il parle beaucoup de sa mère, beaucoup trop. On a repris la route. Il doit être aux alentours de midi mais le fond de l'air est frais, ça sent de plus en plus l'automne. D'après mes calculs, le mois de septembre doit être bien entamé.

Mon mutisme aiguise son impatience.

— Tu as sans doute eu de la chance d'être perdue dans les bois au pire moment. Tout a été super vite : entre le moment où on a commencé à en parler et celui où le Président a fait son discours à la télé, il s'est passé à peine une journée. On nous a demandé de rester chez nous, puis il y a eu des rumeurs sur des enfants malades, plus bas dans la rue. Le lendemain, ils nous ont tous déplacés dans l'église.

Je n'ai toujours pas mes règles. J'ai du retard, je pense.

— Aiden était à l'université parce qu'il suivait des cours d'été, et maman voulait qu'il rentre. Il a dit qu'il essayait mais qu'on l'en empêchait, et après, les téléphones n'ont plus marché.

Suis-je censée savoir qui est Aiden ? Je me souviens qu'il a parlé d'un frère. Le Aiden en question, sans doute, auquel cas il s'agit d'un personnage secondaire – du remplissage.

— On est restés plusieurs jours dans l'église. Je m'ennuyais, j'avais du mal à suivre ce qui se passait, puis les gens ont commencé à tomber malade. Enfin, quelques-uns étaient malades depuis le début mais on les avait mis à

part – dans la salle de la crèche, je crois. Mais tout d’un coup, il y en a eu plein. Et ça commençait à sentir vraiment mauvais parce qu’ils vomissaient, et pas que...

Je connais cette histoire. Tout le monde la connaît. Il n’y a aucun Indice là-dedans.

— Et il y a eu une pénurie de nourriture ? Est-ce qu’un type avec une balafre sur le visage a fait des réserves d’eau ?

Brennan secoue la tête et donne l’impression d’avoir pris ma question au sérieux.

— Non, non, il y avait plein de trucs à manger, les malades ne pouvaient rien avaler. Et il y avait de l’eau aux robinets. Certains ne voulaient pas en boire mais moi, j’ai continué à remplir nos bouteilles au lavabo des toilettes. C’était la même eau qu’à l’évier de notre cuisine, pas vrai ?

— Tout à fait, dis-je en lançant le poing pour souligner ma réponse.

Je me souviens d’avoir regardé une télé-réalité au postulat identique, il y a des années de ça, sur Discovery Channel. C’était présenté comme une expérience : un groupe de « survivants » à une épidémie de grippe devaient reformer une petite communauté puis trouver un moyen de se mettre en sécurité. Les candidats avaient eu l’occasion de faire des trucs sympas comme brancher des panneaux solaires ou construire des voitures. Alors que moi, je dois me contenter de marcher du matin au soir, et d’écouter un gamin ressasser une histoire à dormir debout. En outre, les candidats de l’émission savaient où ils mettaient les pieds. Ils n’imaginaient peut-être pas en baver autant, mais ils connaissaient le postulat de départ. Cette télé-réalité-ci était censée être un simple jeu de survie dans la nature.

Je jette un coup d’œil à Brennan, qui déblatère encore sur ses prétendues aventures dans l’église. Dans les sacs en plastique qu’il trimballe, il n’y a que des sodas, des bonbons et autres cochonneries. En guise de petit-déjeuner, il a mangé des Cheetos et vidé une bouteille de Coca.

Les candidats de la télé-réalité de Discovery Channel évoluaient dans un espace précisément circonscrit : tant de blocs d’une ville dans la saison 1, et une portion de bayou dans la saison 2, si je me souviens bien. J’ai déjà couvert l’équivalent de centaines de blocs, de milliers peut-être. Et je ne suis pas la seule candidate. Comment gèrent-ils un truc pareil ? Comment font-ils pour vider autant de petites villes de leurs habitants ?

La réponse est aussi évidente que la question : le fric. Les télé-réalités sont réputées bon marché en termes de production, mais celle-ci dispose du budget d'un blockbuster. Ils ont insisté sur le fait que ce serait pour nous l'opportunité de participer à « une expérience de divertissement révolutionnaire ». Une *opportunité*. Ils avaient les moyens d'évacuer des centaines de maisons, de réparer et dédommager des dizaines de commerces ; ce serait une goutte d'eau dans l'océan pour eux. C'est totalement démesuré, mais tout s'emboîte.

— Et quand il n'est plus resté que moi, j'ai commencé à marcher, dit Brennan.

Ce n'est pas sa meilleure performance ; son ton détaché est en complet décalage avec l'histoire qu'il raconte. J'ignore pourquoi je trouve cette incongruité irritante, mais elle m'irrite.

Il était censé y avoir une troisième saison de l'émission sur la pandémie, mais elle a été annulée avant même la diffusion du premier épisode. Tous ces trucs sympas que les candidats devaient construire, ils devaient également les protéger et, pendant le tournage de la troisième saison, un des candidats – ou plutôt des cobayes ? – avait reçu un mauvais coup sur la tête lorsqu'un faux maraudeur avait simulé une attaque. Le type était mort – ce qui signifie, je suppose, que l'attaque était moins simulée qu'il n'y paraissait. C'est du moins le bruit qui a couru sur certains sites. Une tuile. C'est pourquoi notre contrat stipulait très clairement qu'il est interdit de frapper qui que ce soit sur la tête.

Est-ce pour cela qu'ils diffusent nos épisodes quasi dans la foulée du tournage ? Au cas où il y aurait une « tuile » ?

Je doute que ce soit leur souci premier, mais ça paraît logique qu'ils cherchent à anticiper tout accident susceptible d'interrompre la production. Comme quand j'ai été malade, par exemple. L'état dans lequel j'étais a bien failli, non pas interrompre le tournage, mais mettre un terme à ma participation. Et ils ont déjà peuplé ce faux monde avec une poignée de faux cadavres, un poupon hurlant, un cameraman interactif. Alors un faux maraudeur, pourquoi pas, au point où ils en sont ? Pour tout dire, je m'étonne de n'avoir eu à lutter, jusque-là, que contre une infection parasitaire et un robot coyote.

Et ce garçon, ce moulin à paroles, quoi qu'il en dise, est de leur côté. Pas du mien. Je ne dois pas l'oublier.

— Je voulais m'en aller, loin, dit-il en balançant ses sacs en plastique. Aller dans un coin que je n'avais jamais vu. Et je t'ai trouvée.

Comme si notre rencontre dépendait de la main du destin, et non de celle d'un directeur de casting.

— Donc, si j'ai bien suivi, ta mère est morte ?

Il prend une vive inspiration et manque de trébucher.

— C'est ce que j'en déduis : vous deux entassés dans une église avec des centaines d'autres personnes, tout le monde qui tousse, qui vomit et se chie dessus... Tu es visiblement un fils à maman, or tu es ici, et pas elle. C'est donc qu'elle est morte, non ?

Il ne répond pas. Je voulais le pousser à introduire un peu d'émotion dans sa performance, mais le silence, c'est encore mieux.

Tandis que nous continuons à marcher, des pensées se faufilent au premier plan. Je pense à ma famille, celle que j'ai choisie, et l'autre, dans laquelle je suis née. Je pense à l'indifférence que m'inspire cette dernière. Et à ma crainte, si j'avais un enfant, d'inspirer ce même sentiment un jour à ma fille.

C'est étrange : dans mes rêves, le bébé est toujours un garçon, mais ce qui me terrorise le plus, c'est d'avoir une fille. Réussir à élever une fille, ça paraît impossible.

— Toi aussi, tous les gens que tu connais sont morts, dit Brennan.

Je me tourne vers lui, surprise. Il est assez près pour que je distingue ses yeux rougis, les larmes sur ses joues chiffonnées, le filet de morve qui dégouline sur sa lèvre.

— Ta famille, tes copains de rafting, à l'heure qu'il est, ils flottent dans la rivière et les poissons sont sans doute en train de leur dévorer le visage.

— C'est... excessif.

Il y a une note dans sa voix que j'ai du mal à cerner. Ce n'est pas de la malice, je ne pense pas qu'il cherche à me faire mal. Je ne sais pas ce qu'il cherche.

— Les faits sont les faits, marmonne-t-il.

Il remonte les anses des sacs en plastique au creux des coudes et croise les bras. Le cadran de sa montre me lance un clin d'œil.

Je comprends qu'il boude, et j'en reste un peu ébahie. Mais bon, pourquoi

pas ? Sa maison lui manque, probablement. Et sans doute ne savait-il pas lui non plus dans quoi il s'embarquait, en signant son contrat. Je compatis un peu mais, surtout, je lui suis reconnaissante d'avoir de nouveau avalé sa langue.

Et si ma mère était morte ? C'est une hypothèse que j'ai déjà envisagée. Elle n'a que cinquante-six ans mais elle paraît beaucoup plus vieille. Elle fait soixante kilomètres aller-retour deux fois par semaine pour maintenir son hôte hors-de-saison dans un institut de bronzage tout en fumant joyeusement dans la voiture. Ajoutez à ça son régime alimentaire – son repas type se compose de gaufres surgelées arrosées de sirop d'érable et de saucisses de porc, plus quelques tartines au beurre d'érable – et elle a la garantie de ne pas faire de vieux os.

Elle est morte, me dis-je, pour voir quelle émotion cela provoque en moi. Aucune que je puisse discerner. Je devrais me sentir mal, je veux me sentir mal, mais non, ça me laisse de marbre. Je me souviens que quand j'ai été admise à Columbia, elle ne se lassait pas d'aller fanfaronner en ville : c'était sa réussite, pas la mienne. Mais chaque fois que j'essuie un échec – quand j'ai perdu ce derby, à huit ans, ou quand ce boulot à la Wildlife Conservation Society m'est passé sous le nez, il y a deux ans – elle prend ce drôle d'air qui semble dire qu'elle le savait, que mon échec était couru d'avance, que c'était irréfléchi de ma part de seulement essayer. Et pourtant, essayer, je n'ai fait que ça, pendant des années, et d'arrache-pied. Je me souviens combien j'étais gaie, le jour de mon mariage, combien je me sentais chanceuse. Et je revois ma mère, pendant la fête, se penchant pour m'embrasser et me dire : « Tu es magnifique. Comme moi à ton âge. » Son passé : mon présent. Son présent : mon avenir. C'est comme un sort. Le pire, c'est que j'ai vu les photos ; je sais qu'elle aussi a été heureuse, un jour.

Et mon père ? Lui, c'est plus dur. Nous ne sommes pas proches – à un moment donné, pendant mon adolescence, nous avons perdu notre capacité à communiquer, et je doute qu'il comprenne pourquoi je me suis tant démenée pour quitter un endroit qu'il chérissait tant. Mais je ne peux penser à lui sans éprouver un sentiment de nostalgie, ni imaginer des arômes de cannelle et de sirop d'érable s'échappant d'un four. Encore et toujours le sirop d'érable.

— Est-ce seulement possible d'avoir de mauvais souvenirs d'enfance liés à la pâtisserie ?

— Quoi ? fait Brennan.

— Rien, laisse tomber.

Ces pensées ne te sont pas destinées.

Mon père et moi avons vécu dix-huit ans sous le même toit, et mes seuls souvenirs de lui se résument à des gâteaux. Quand j'étais petite, je lui donnais un coup de main au magasin avant d'aller à l'école. Ma spécialité, c'était d'écraser les bananes pour les cakes à la banane au sirop d'érable. Ça, et asperger la pâte de sirop une fois qu'on l'avait versée dans les moules. Je cherche un souvenir qui n'ait pas trait à la nourriture, mais le seul qui me vient, c'est le goûter d'anniversaire de mes dix ans. Mon père avait fait un gâteau en forme de dauphin, qui était à l'époque mon animal préféré – même si je ne devais pas en voir un en chair et en os avant des années – et il y avait une piñata, elle aussi en forme de dauphin. La majorité de ma classe de CM1 avait été invitée. David Moreau m'avait offert un cerf-volant. Nous étions allés le faire voler ensemble, ce week-end-là. Ou bien je confonds avec le CM2 ? Je ne sais plus, mais je me souviens de mon père apportant le dauphin avec son glaçage au sirop d'érable, et de ma mère en train de se ronger l'ongle du pouce tout en se servant du soda à l'orange dans un gobelet transparent.

Une autre image de lui me revient, enfin : il est dans les gradins, en train de m'encourager. Je suis en seconde, je participe à une compétition d'athlétisme. Ma première compétition ? Dans mon souvenir, elle a l'intensité d'une première fois. Je me souviens de gargouillements dans l'estomac, d'une tension un peu douloureuse des ischio-jambiers pendant l'échauffement. Et je revois mon père crier mon nom, agiter les bras. La compétition ne se déroulait pas à domicile, mais dans une autre ville, à une demi-heure de voiture du lycée. Papa avait fermé la boutique plus tôt pour venir me voir.

— Mae, je suis désolé.

Je cligne des yeux. Le souvenir de la course s'est enfui. Je ne me souviens pas comment j'ai couru, si j'ai terminé placée.

— Mais c'est dur de penser à elle. Elle me manque. Et... bon, elle me manque, c'est tout.

— Ne t'inquiète pas, je suis sûr qu'elle te regarde.

— Je sais.

Il se signe ; le sac pendu au creux du coude cogne avec un bruit sourd contre son torse.

Mes joues deviennent instantanément brûlantes. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Même si je croyais que sa mère était morte, jamais je n'aurais dit un truc pareil. Le pire, c'est que maintenant qu'il a déformé le sens de ma remarque, ils vont probablement la diffuser ; et l'idée de contribuer, même involontairement, à cette spiritualité vide de sens qui envahit tous les médias américains me retourne l'estomac.

Après quelques pas, Brennan commence à radoter au sujet de son poisson à la noix – il l'avait emporté avec lui à l'église, dans son aquarium, mais voilà que le chat d'un voisin l'a mangé ! Il était aux toilettes en train de remplir des bouteilles d'eau lorsque le drame est survenu.

— C'était juste un poisson, je bafouille. Un poisson, c'est fait pour être mangé.

— Mais...

— S'il te plaît. Arrête de parler pendant cinq minutes. S'il te plaît.

Il me dévisage, les yeux exorbités, mais ne laisse même pas une minute de répit avant de rembrayer. Sur son frère, ce coup-ci, et la première fois où ils ont pris le métro tous les deux. Il me parle de tous les rats qu'ils ont vus, et souligne que, dans le métro, il ne doit plus y avoir que ça : des rats.

— Je déteste les rats, conclut-il, et sur ce point, je ne peux que lui donner raison.

Cela fait partie de mon travail de poser des rats sur ma main et d'expliquer qu'ils sont stigmatisés à tort, qu'en réalité ce sont des animaux très propres. Je m'oblige à sourire pour apaiser les tortillements des élèves mais, intérieurement, je me crispe moi aussi ; je n'ai jamais supporté le contact de leur queue imberbe sur mon avant-bras. Alors, je souris, pour feindre une ouverture d'esprit que je n'ai pas, en espérant qu'elle devienne sincère.

Ce soir-là, quand Brennan a rampé sous son tunnel aérodynamique bancal, je n'essaie même pas de dormir. Je tisonne le feu et me berce de sa compagnie crépitante. Je repense au premier jour du tournage, une fois les contrats signés et les ultimes coups de fils passés – une salve de je-vous-aime et de bonne chance, sincères mais nullement bouleversants. Je me revois arrivant dans le pré, juste avant notre premier Défi. Je n'avais pas peur, enfin je n'avais *plus* peur. J'étais contente, impatiente ; je me souviens d'avoir éprouvé ces émotions, mais le souvenir est comme une saveur sucrée qui s'estompe dans la gorge. Je veux retrouver ces émotions. Savoir que je peux

encore les éprouver.

Un grand-duc d'Amérique hulule quelque part dans l'obscurité. Je ferme les yeux pour l'écouter. À mes oreilles, le cri du grand-duc a toujours sonné légèrement agressif, il est presque guttural comparé au *hou-hou* gentiment inquisiteur associé aux hiboux. Je ne lui trouve pas non plus un air pénétré de sagesse. Entre ses sourcils plongeants et ses aigrettes, il donne plutôt d'impression d'être vexé.

Cooper était comme ça, au début. Toujours un peu renfrogné. Distant. Je ne sais pas ce qui m'a attirée si fortement vers lui dès le départ. En fait si, je sais : l'impression qu'il donnait d'être totalement dans son élément. La façon dont il nous a tous jaugés l'un après l'autre sans chercher à se faire des alliés, parce que dès l'instant où il a sauté pour se suspendre à cette branche, il a été clair qu'il n'avait besoin de personne. Je parie que ça le résume bien : un être autonome, autosuffisant, qui accomplit des prouesses et avance dans la vie, sans jamais s'excuser de réussir là où d'autres échouent. Jamais je n'avais eu l'occasion de fréquenter quelqu'un d'aussi suprêmement indépendant, et j'étais fascinée. Au début, je trouvais curieux qu'ils aient casté quelqu'un d'aussi taciturne, mais ses actions en disaient plus long sur lui que de grands discours. Et ceux d'entre nous qui n'avaient pas ses aptitudes comblaient les silences.

Si je pouvais choisir n'importe lequel d'entre eux pour refaire équipe, ce serait Cooper, sans l'ombre d'une hésitation. Heather serait la dernière sur ma liste ; je choisirais même Randy avant elle.

Cooper me choisirait-il, lui ?

Le grand-duc hulule de nouveau. Un autre, au loin, lui répond. Une conversation s'engage. Comme ce n'est pas la saison des amours, j'ignore de quoi elle retourne, et si ce sont des cris de solidarité, ou de rivalité. Je ferme les yeux. En écoutant ces sons familiers, j'arrive presque à m'imaginer que je campe juste le temps d'une nuit. Que demain matin, je balancerai mon matériel à l'arrière de ma voiture pour reprendre le chemin de la maison, où mon mari m'attendra et où, sitôt poussée la porte, je serai accueillie par l'odeur du café et de ses œufs brouillés au bacon et à la ciboulette. J'arrive presque à la sentir.

Presque.

Quand Zoo ouvre les yeux, une silhouette sombre et floue bloque la lumière de l'aube à l'entrée de leur abri. Elle a un blanc ; elle ne sait plus où elle est, à côté de qui elle a dormi. Elle chausse ses lunettes.

La mémoire et la vue lui reviennent : son partenaire lui tourne le dos, accroupi à côté de la poêle.

— J'ai droit au petit-déj au lit ?

Elle n'a pas achevé sa question que déjà elle pâlit.

Traqueur lui décoche un regard puis ouvre une petite boîte à ses pieds, d'où il extrait leur nouvel Indice.

— Grimpez, lit-il.

Et Zoo relâche sa respiration.

Ailleurs, Charpentière et Ingénieur découvrent leur Indice, le même, avalent leurs restes de dinde et étudient leur itinéraire jusqu'en haut de la montagne. Air Force et Biologie n'ont pas de restes ; ils sont les premiers à se mettre en route, le ventre vide. Banquier et Doc ne tardent pas à en faire autant.

Traqueur et Zoo ont terminé le petit-déjeuner. Traqueur commence à démonter leur abri et Zoo va rincer la poêle.

— On la garde ? demande-t-elle en revenant.

— Non. Ça ne vaut pas le coup. Trop lourd.

— Et toute cette viande en trop ?

Traqueur disperse une brassée de brindilles et d'humus sur le sol.

— Les équipes de prod la récupéreront. Ils m'ont promis de ne pas la laisser se perdre.

Quelle que soit l'affection du monteur pour ces deux-là, cette conversation devra être censurée : les équipes de production et les cameramen n'ont pas d'existence, et ce qui n'existe pas n'a pas besoin de manger. Le monteur coupera la séquence après le petit-déjeuner, et reprendra au moment où Zoo enfille les bretelles de son sac à dos et emboîte le pas à Traqueur.

Et puis, il y a le trio, aligné à l'étroit sous son apprentis : Rancho contre le rocher, Exorciste bien au chaud au milieu et Serveuse dans l'angle aigu. Elle est la première à se réveiller. Et découvre la main pâle et ornée de poils roux d'Exorciste posée sur sa taille. Une caméra installée à l'entrée de l'abri enregistre sa confusion, puis sa grimace de dégoût. Elle chasse la main. Sans se réveiller, Exorciste bascule sur le flanc, lui tourne le dos et, involontairement, gifle Rancho. Qui se réveille en sursaut, se cogne le genou contre la roche et ravale un juron. Serveuse rampe hors de l'abri. Un moment après, Rancho apparaît à son tour. Exorciste, bras en croix maintenant qu'il a la place pour lui tout seul, s'offre une grasse matinée.

Serveuse et Rancho ne trouvent pas de coffret qui les attende. Ils sont en retard d'un Indice sur les autres équipes, et ils ont faim.

Serveuse s'étire et fait des rotations du buste. Rancho s'éloigne pour se soulager, en boitant imperceptiblement – ses muscles sont ankylosés, et son genou pulse.

— On a le droit de le laisser ? lui demande Serveuse à son retour.

— J'en doute. (Rancho pousse doucement du pied l'épaule d'Exorciste.) Hé, debout !

Exorciste entrouvre les paupières, grogne et s'extraît en rampant. Il fait quelques pas autour du rocher et baisse sa braguette. Serveuse se détourne précipitamment, et a un rictus de mépris lorsqu'elle entend l'urine crépiter contre la roche.

— On va gagner ce Défi, annonce Exorciste en remontant sa braguette. Je l'ai vu en rêve.

— Au train où on va, faudra s'estimer heureux de terminer le même jour que les autres, lui rétorque Serveuse.

— Aies la foi ! l'exhorte Exorciste en tendant une main vers son épaule.

Elle s'écarte vivement.

— Va te laver les mains !

— La pisse, c'est stérile. (Il remue les doigts et fait mine de vouloir lui toucher le visage, puis opère une volte-face). Allez, venez, on va trouver quelques traces !

Ils repèrent rapidement le gué : la piste est bien damée, à l'heure qu'il est, et un cameraman attend sur la berge opposée, en mastiquant une barre de fruits secs à la fraise. Exorciste ouvre la marche et saute de pierre en pierre, pendant que Rancho aide Serveuse à négocier un appui après l'autre. Chacun des deux cameramen évite soigneusement d'entrer dans le cadre de son collègue.

Le trio poursuit sa route le long du sentier, et trouve le coffret suspendu dans le bouleau. Exorciste extrait le seul jeton restant et, dubitatif, étudie la gravure.

Ils suivent la déclinaison indiquée, et découvrent un écureuil gris, mort, pendu à une branche d'arbre.

— Même pas en rêve, tranche Serveuse, qui avait cru que *préparer soi-même ses repas* (une des nombreuses formulations ambiguës de leurs contrats) consisterait à verser des ingrédients dans une casserole. Hors de question que je mange des écureuils !

— Un écureuil, corrige Exorciste, en le poussant du doigt.

L'animal commence à se balancer au bout de la corde et Serveuse se détourne en grimaçant. Rancho s'avance pour le détacher. Hors caméra, il accepte quelques conseils pour le dépecer. Les téléspectateurs verront en gros plan ses mains tannées et burinées tirer sur la peau et dénuder d'un coup sec la carcasse maigrichonne du rongeur.

— Va nous falloir du feu, si on veut manger ce machin, dit-il.

— Même. Pas. En. Rêve, martèle Serveuse, bras étroitement croisés.

— Ben quoi, tu n'as pas faim ? s'étonne Exorciste.

Elle secoue la tête ; elle est trop désespérée pour sentir son estomac crier famine. Exorciste se marre. Il ouvre son sac et en sort sa baguette de sourcier, qu'il lui lance.

— En ce cas, voyons si tu es capable de te servir de ça.

Il se remet à rire puis entreprend de ramasser du bois. Serveuse lui renvoie sa baguette d'un coup de pied, et plante là ses coéquipiers. Elle retourne au bord du ruisseau, s'accroupit au-dessus de l'eau et se rince la bouche.

Voilà ce qu'elle dira dans son Confessionnal, enregistré quelques instants plus tard :

— Un écureuil ? Sans blague. Qui mange de l'écureuil ? C'est dégueu.

Un plan coupe montrera l'écureuil en train de rôtir sur un bâton, avec un bandeau indiquant *vingt minutes plus tard*. Puis on verra Exorciste et Rancho, assis près du feu, qui surveillent la cuisson ; Serveuse rôde à l'arrière-plan, se rapproche progressivement, alléchée par l'odeur, et finit par s'asseoir à côté de Rancho.

— Où est passée la tête ?

— On l'a tranchée.

— Alors quoi ? Maintenant que ça ressemble à un dîner, tu as faim ? raille Exorciste. Je ne suis pas sûr qu'il y en ait pour tout le monde.

C'est une évidence : c'est un écureuil. Mais les trois salivent déjà. Vont-ils se battre ? Vont-ils partager ? La réponse après une courte pause publicitaire. Et lorsque l'épisode reprend, la tension dramatique retombe comme un soufflé : ils partagent. Rancho découpe leur rôti en trois parts pathétiquement congrues, qu'il dépose sur une assiette en carton – la dernière de son stock. Serveuse approche une cuisse de sa bouche, et mord délicatement. La chair carbonisée se détache de l'os. Elle mastique, puis avale.

— C'est pas mauvais.

— Ouais, c'est bien dommage qu'il n'y en ait pas davantage, renchérit Rancho.

— On pourrait en attraper d'autres, propose Exorciste. (Il fait tourner la baguette de sourcier entre ses doigts.) Si j'aiguisé les extrémités, ça nous fera un boomerang de la mort. Littéralement.

Au vu de son expression (il est en train de se curer les dents avec un péroné), un doute subsiste : croit-il réellement pouvoir tuer un écureuil avec une baguette de sourcier ? Soudain, il se débarrasse de son cure-dents, bondit sur ses pieds et feint de tomber des nues.

— Hé ! C'est quoi ?

Un coffret est apparu non loin des convives, déposé par une stagiaire qui, d'un doigt plaqué sur les lèvres, les a exhortés au silence. Maintenant qu'elle s'est retirée, libre à eux de mentionner l'existence de ce coffret. Exorciste l'ouvre et lit : *Grimpez !*

Tandis que le trio se lance dans l'ascension, les spectateurs verront s'afficher une carte indiquant la position de chaque équipe. Doc et Banquier font la course en tête ; ils progressent lentement à travers la végétation broussailleuse mais marchent droit vers le sommet et ne sont plus qu'à deux kilomètres de la ligne d'arrivée. Air Force et Biologie, à mi-chemin, ont choisi un sentier tortueux. Le même que suivent Zoo et Traqueur, à quatre cents mètres derrière eux. Charpentière et Ingénieur se trouvent à l'ouest des autres équipes. Ils ont d'abord cheminé sur ce sentier puis, au bout d'une heure, ont décidé de couper en ligne droite vers le sommet, en traversant une zone où les lignes de reliefs indiquent une pente douce mais continue. Ils ne regrettent pas encore leur décision.

— Hé, regarde ! dit Zoo. (Au détour d'un coude, Traqueur et elle découvrent une longue ligne droite, en même temps qu'Air Force et Biologie.) Comment peuvent-ils être devant ?

— Nous avons atermoyé.

Zoo s'amuse du choix de ce verbe.

— Atermoyé, certes, mais à nous deux, on a quatre bonnes chevilles. Allez, viens !

Elle s'élance d'un pas plus vif mais Traqueur siffle, sèchement, et elle s'arrête.

— Mieux vaut rester sur notre rythme, lui dit-il. On les dépassera, de toute façon.

— J'aurais dû comprendre que tu es plutôt tortue que lièvre, raille Zoo en ajustant son allure sur celle de son coéquipier.

— Tout dépend de la longueur de la course, lui répond Traqueur en haussant les épaules.

À une courte distance de là, plus haut, Biologie demande :

— Tu n'as pas entendu quelqu'un siffler ?

Air Force se retourne.

— Il y a une autre équipe qui nous talonne.

— Mer... credi ! On est encore loin du sommet ?

— Trop loin pour piquer un sprint, mais je veux bien essayer, répond Air Force en grimaçant et il accélère le pas.

Ses efforts ne font que retarder l'inévitable. Quelques minutes plus tard, Zoo les dépasse à marche forcée.

— Coucou ! lance-t-elle en agitant la main.

Traqueur les double d'un pas plus naturel, et se fend d'un signe de tête – une courtoisie qui sera coupée au montage.

Zoo actionne énergiquement les bras et conserve sa cadence jusqu'à ce qu'ils aient creusé un écart d'une quinzaine de mètres avec leurs concurrents, puis elle ralentit.

— J'imagine que je ne devrais pas m'étonner de cette charge.

Zoo éclate de rire.

— On est si près du but !

Ils abordent bientôt une portion de lacets à la pente abrupte. La carte montrera aux téléspectateurs Zoo et Traqueur presque au coude à coude avec Doc et Banquier, dont les points – un jaune moutarde, et l'autre à carreau noir et blanc – ont à peine progressé.

— Je me demande ce qui nous attend au sommet, dit Zoo.

Six minutes et trente secondes plus tard, un grondement se fait entendre en amont. Zoo et Traqueur s'arrêtent.

— C'était quoi ? demande Zoo en regardant à gauche.

Traqueur hésite.

— Ça ressemblait à...

Le grondement se reproduit, suivi par une succession de bruits variés : frottements, chutes, bruissements, une série de *clac clac clac*. Traqueur tend un bras devant sa coéquipière et se retourne pour scruter les bois au-dessus d'eux. Zoo remarque que leur cameraman est resté en retrait, à une quinzaine de mètres, et qu'il filme avec attention. Dans son cadre, à cet instant : le regard inquiet de Zoo, braqué directement sur l'objectif, la posture protectrice de Traqueur, la peau claire et la blondeur de l'une, la noirceur de l'autre ; le monteur adorera ce contraste et l'histoire qui se raconte en cet instant. Cette séquence sera reprise en boucle pour les bandes-annonces.

— Vas-y ! lance Traqueur en poussant délicatement Zoo devant lui.

Elle se retourne, perplexe, jette un œil vers le sommet puis détale, Traqueur sur les talons.

Ils n'ont eu le temps de faire que quelques pas lorsque les premiers petits cailloux dégringolent sur le sentier. La plupart tombent derrière eux, mais pas tous. Zoo, d'un bond de côté, évite une pierre de la taille d'un poing qui lui coupe la route – une caméra aérienne enregistre la rapidité de ses réflexes, ainsi que le louvoiement de Traqueur déjouant avec placidité une avalanche de branches mortes. Et puis, soudain, derrière eux, un bruit – énorme celui-là. Zoo ralentit et se retourne.

— Cours ! lui crie Traqueur.

Mais elle discerne l'origine du bruit : un rocher, presque aussi haut qu'elle, dévale la pente dans leur direction. Il est bizarre, cependant, ce rocher, il roule lentement, et rebondit contre les troncs d'arbres. Quelques secondes plus tard, il traverse le sentier, puis les bois redeviennent silencieux. Zoo s'arrête pour reprendre sa respiration.

— Ce n'était pas un vrai rocher, dit-elle.

— Non.

— Mais c'était moins une.

Les spectateurs n'entendront pas le premier commentaire de Zoo, mais bien celui-là, avant que l'image ne bascule sur Biologie et Air Force, alertés par le fracas en amont.

— C'était quoi ? demande Biologie.

— J'en sais rien. Un arbre qui est tombé ? hasarde Air Force.

Au pied de la montagne, on vote. Serveuse et Rancho mettent Exorciste en minorité : ils emprunteront le sentier. Exorciste s'attribue cette décision en prenant la tête du convoi. Serveuse sent des élancements dans ses quadriceps, ses muscles ne la portent plus ; elle avance lentement. Rancho ferme la marche. Une fois engagés sur le sentier, il laisse se creuser une courte distance entre ses coéquipiers et lui. Il marche le regard au sol, en s'imaginant qu'il est seul, et il pense à ses enfants. Après quelques minutes à peine, leur cameraman le presse d'accélérer le pas.

— Allez, mon gars, avance. Je dois vous garder tous les trois dans le cadre.

Bien plus haut et dans les ronciers jusqu'au cou, Doc glisse et se rattrape à une souche d'arbre branlante. Une écharde de la taille d'un cure-dent s'introduit sous l'épiderme de son petit doigt. Banquier l'entend siffler de douleur et se fraie un chemin dans les buissons pour lui venir en aide.

— Elle est juste sous la peau, dit Doc en inspectant sa main.

Il pince le bout d'écharde qui dépasse entre ses ongles rugueux, et tire. L'écharde glisse facilement et la blessure saigne à peine. *Vous avez vu ça ?* écrira l'homme raisonnable sur un forum dans les secondes qui suivront la diffusion de ces images. *Il est plus habile qu'il n'en a l'air.* En l'espace d'une heure, cet homme se verra traité de raciste, d'abruti, de connard et de pédé (dans ce dernier cas, par une gamine de douze ans qui a récemment découvert l'invective et se grise d'une sensation de pouvoir à l'employer en tout anonymat).

Doc sort sa trousse de Premiers secours, étale une noisette de crème antiseptique et met un pansement.

— Je ne peux pas faire mieux pour l'instant, observe-t-il.

Banquier a les cheveux collés sur le front par la transpiration, et sa barbe commence à repousser sur les joues et le menton, mais de façon totalement anarchique. Le résultat n'a rien de flatteur – pour l'instant. Après-demain, les poils auront atteint la longueur idéale et d'ici quelques jours, le candidat attirera l'œil. Des cœurs battront – moins peut-être que pour Air Force, mais assez néanmoins pour que, d'ici plusieurs semaines et dans un contexte entièrement différent, des inconnus le reconnaissent.

Banquier s'inquiète pour son coéquipier et son visage qui n'attire pas encore l'œil est visiblement tendu.

— Est-ce que cette liste de plantes indiquait leurs propriétés ? Si on peut trouver un antiseptique naturel...

— Ça va aller, s'agace Doc. Elle a à peine effleuré le derme, ajoute-t-il en se radoucissant. Même la plus efficace des plantes ne fera pas mieux que les produits de cette trousse. Mais merci.

Ils reprennent leur ascension.

Zoo continue à fixer le faux rocher.

— On aurait pu être blessés, dit-elle. Salement.

Elle s'attendait à devoir relever des défis, parfois dangereux, mais pas à ce point. Elle n'imaginait pas que les créateurs du jeu précipiteraient un obstacle d'un mètre cinquante de diamètre droit sur elle. Sa consternation déplace ses perspectives : un petit pas vers d'inconcevables extrêmes.

— On ne l'est pas, tranche Traqueur. Et le sommet n'est plus très loin.

Zoo s'arrache à sa contemplation ; elle ne sourit plus.

À quatre cents mètres de là à l'ouest, Charpentière et Ingénieur avancent à travers bois. Charpentière a les cheveux hérissés de brindilles ; Ingénieur a déchiré le poignet droit de sa chemise et sa manche est matelassée de ronces. Ils font halte pour consulter carte et boussoles.

— On est tout près, constate Charpentière. Mais je ne vois rien d'autre que des arbres.

— Ça va s'éclaircir d'une minute à l'autre, l'encourage son coéquipier. Il ne reste qu'un dénivelé de moins de trente mètres à passer. (Il range la carte et se remet en route, puis s'immobilise net.) Waouh !

— Qu'est-ce qui se passe ?

Charpentière se faufile sous une branche basse et vient se poster à côté de lui. Leur cameraman rapplique pour saisir leurs mines crispées et enchaîne sur un panoramique qui révèle une paroi rocheuse de douze mètres, au flanc abrupt.

Leçon du jour : les indications de dénivelé peuvent être trompeuses quand le gain d'altitude concerne un à-pic rocheux se dressant tout au bout d'un plateau boisé.

— Comment on fait pour franchir ce truc ?

— Un système élaboré de poulie ? hasarde Ingénieur.

Charpentière garde le silence pendant une seconde, avant d'ajouter à son tour :

— Et un levier, peut-être.

Et d'un coup d'un seul, les voilà pliés de rire.

— La prochaine fois, on prendra le sentier, bredouille Charpentière entre deux hoquets.

Sur le sentier, justement, Air Force grimace : la pente inflige un vrai calvaire à sa cheville. Il n'avance qu'à la force de sa volonté, et de son esprit d'équipe.

— On dirait que quelque chose est passé par là, observe Biologie.

— Tu as raison.

Ils font une pause, à moins de trois mètres du système de déclenchement. Ce qui a alerté leur attention est subtil : des marques sur le chemin creux, des

pierres retournées qui conservent les traces de l'humidité du sol. Bien d'autres, à leur place, auraient continué leur route sans y prendre garde.

— Regarde ça, dit Biologie.

Elle s'avance de quelques pas et montre du doigt le rocher en polystyrène qui a menacé Zoo et Traqueur ; il est coincé entre deux troncs de pins, en contrebas du sentier.

— Tu crois que c'est le truc qu'on a entendu tomber ? demande Air Force. Vu sa taille, il aurait dû faire plus de bruit. Et plus de dégâts.

Biologie jette un coup d'œil vers le sommet, puis s'approche du rocher.

— Oui, je suppose.

Elle n'est pas rassurée mais elle sait comment contrôler sa respiration pour canaliser sa peur et la transformer en moteur. C'est une femme remarquable à bien des égards ; pourtant, exception faite de cette scène et d'une kyrielle de plans déshumanisants axés sur son physique, elle n'apparaîtra guère dans le montage final. Trop effacée, dira le monteur. Elle était plus extravertie dans les interviews préliminaires, lorsqu'elle n'avait pas besoin de se concentrer sur sa respiration pour canaliser sa peur. Elle-même sait qu'elle n'a pas été retenue pour sa personnalité.

Leur cameraman envoie son signal dès qu'elle s'avance entre une souche et une fausse ruche qui se balance à une branche. La surface du rocher est entaillée par endroits, la peinture s'est écaillée à d'autres, laissant entrevoir une surface blanche et granuleuse.

— Je crois qu'il est en toc, dit-elle, pile à l'instant où se font entendre les premiers bruissements avant-coureurs.

Elle comprend immédiatement ce qui se passe.

— Vite ! lance-t-elle en tirant sur le bras d'Air Force qui cavale du mieux qu'il peut à ses côtés.

Les producteurs, bien que couverts contractuellement, n'ont aucune intention de blesser qui que ce soit avec leurs faux rochers. Les avertissements sont suffisamment clairs et nombreux pour que même des lanternes comme Air Force et Biologie aient le temps de s'écarter du danger et ils ont une bonne quinzaine de mètres d'avance lorsque le rocher fonce en travers du sentier ; ils ne le voient même pas. Ils l'entendent, cependant. Leur cameraman filme le passage du rocher, qui pousse plus loin que le premier

avant de buter contre les racines d'un arbre tombé depuis fort longtemps.

Loin de ce raffut, Charpentière et Ingénieur s'échinent à résoudre leur problème de douze mètres. La solution, quoique ardue, est simple : escalader une pente raide, jonchée de feuilles, de branches mortes et d'arbres déracinés. Ingénieur dérape et glisse, en creusant une ornière sombre dans la litière végétale. Tout est à recommencer. Charpentière lui prête main-forte et leur ascension reprend, lentement. Ils ne sont plus très loin du sommet.

Mais ils ne seront pas les premiers à terminer cette manche du Défi. Traqueur et Zoo émergent d'un dernier raidillon et découvrent, quelques mètres plus loin, l'animateur qui les attend sur une pierre plate, devant un panorama de montagnes verdoyantes. À l'arrière-plan, on distingue des routes, des grappes de constructions, des voitures que la distance transforme en modèles réduits qui se déplacent sans bruit. Mais les spectateurs, eux, ne verront pas tout ça, chaque séquence sera coupée ou floutée pour dissimuler tous ces signes de civilisation.

— Vous êtes les premiers, trompette l'animateur, impérieux. Félicitations.

— Et maintenant ? s'enquiert Zoo en contemplant la vue.

— On attend les autres, lui répond-il sur le ton de la conversation. Vous pouvez vous reposer.

Zoo s'assied à côté de lui. Traqueur lui adresse un petit signe de main et disparaît dans les bois.

— Il n'est pas fatigué ? s'étonne l'animateur.

— Je crois que rien ne peut le fatiguer.

Douze minutes plus tard, Doc et Banquier, couronnés de feuilles et d'épines, émergent d'entre les arbres à l'ouest. Ils vont s'asseoir à côté de Zoo, qui s'est allongée au soleil, les yeux fermés. Hors champ, Traqueur est en train de se faire chasser du camp de la production. Air Force et Biologie arrivent quelques instants après, mais il faut patienter encore trois quarts d'heure avant qu'Ingénieur et Charpentière n'apparaissent à leur tour : ils erraient dans les bois alentour depuis une demi-heure quand ils sont tombés sur Traqueur qui, du doigt, leur a indiqué la direction à suivre.

Bien plus bas, le trio progresse par à-coups le long du sentier.

— C'est encore loin ? pleurniche Serveuse.

Ce n'est pas la grande forme : bien qu'elle ait la bouche sèche, elle n'a pas

bu une goutte d'eau depuis plus d'une heure. Son corps épuisé n'a pas la force de soulever sa gourde. Elle traîne des pieds. Elle ne laisse pas des empreintes, mais des ornières.

Rancho, qui chemine derrière, vole quasi accidentellement des coups d'œil à son postérieur.

— On y sera forcément bientôt, l'encourage-t-il. Tu peux y arriver.

— J'ai besoin de faire une pause.

Elle se plie en deux, les mains en appui sur ses genoux ; l'ourlet de sa veste remonte largement au-dessus de sa taille. Rancho se surprend à mater et détourne nerveusement le regard. Exorciste marche en éclaireur ; ses coéquipiers entendent ses pas lourds et bruyants, mais ne le voient pas. Quand il remarque que ça ne suit plus, il rebrousse chemin.

— Tu t'es fait mal ? aboie-t-il.

— J'ai juste besoin de reprendre mon souffle, répond Serveuse.

— Bois un peu d'eau, suggère Rancho avant de suivre lui-même son conseil.

Serveuse acquiesce et sort sa gourde. Elle garde l'eau dans la bouche un long moment avant de l'avaler, savourant la sensation du liquide sur sa langue et son palais desséchés. C'est un moment sans grand intérêt mais, une fois monté, le lent travelling de son buste menu et palpitant jusqu'à ses lèvres froncées et ses paupières mi-closes de plaisir exsudera une intense sensualité. Puis elle avale la gorgée et la narration enchaînera maladroitement par une ellipse temporelle : les candidats se trouvent deux kilomètres plus loin, et le soleil a entamé sa descente. Ils dépassent le second faux rocher, celui qui a roulé le plus bas. Aucun des trois ne le remarque, pas plus d'ailleurs que le premier. Leur cameraman reste en arrière. Exorciste est lancé dans une de ses élucubrations, un monologue sinueux dont les spectateurs n'entendront que des bribes :

— ... Son sang était bleu – bleu ! – et il avait un goût métallique... Ma mère m'avait mis en garde contre les filles comme elles, mais j'aimais bien son odeur, alors je l'ai quand même épousée... Et c'est la première fois que j'ai mangé du lézard !

Le cameraman, du pouce, déclenche le mécanisme.

Aucun des trois candidats n'est alerté par les bruits d'éboulement, couverts

par la logorrhée d'Exorciste. Quand un petit caillou vient rouler contre le pied de Serveuse, elle tourne la tête, mais elle est trop fatiguée pour analyser ce qui se passe.

C'est Rancho qui percute le premier, mais bien moins vite que les précédentes équipes, et à peine a-t-il le temps de crier « Attention ! » que le rocher en polystyrène traverse le sentier, entre lui et Serveuse. Rancho recule d'un bond et Serveuse pivote sur elle-même, désorientée. Exorciste lui aussi se retourne, mais il se trouve plus haut, il ne risque rien ; il n'est qu'une silhouette à l'arrière-plan tandis que le cameraman filme le rocher qui percute un gros tronc d'arbre, rebondit dans les airs et retombe sur le sentier, qu'il dévale maintenant en ricochant. Rancho s'écarte précipitamment pour se suspendre à des arbustes. Le rocher, en passant, lui effleure un peu vivement un pied et, parce qu'il a anticipé une percussion, le cerveau de Rancho hurle que le pied est cassé. Puis la sensation s'installe : le coup est quasiment indolore. Cramponné à ses branches, Rancho, n'y comprend plus rien.

Reste le cameraman, qui filme le rocher en train de rouler droit sur lui. Cet homme a tellement l'habitude d'être invisible qu'il demeure plusieurs secondes à scruter la sphère gris-brun qui grossit dans son écran de contrôle. Et ce n'est que quand Rancho crie « Bougez-vous de là ! », qu'il prend conscience du danger. Il panique, lâche sa caméra et, entre le combat ou la fuite, choisit une troisième option : se figer sur place. Paralysé par la terreur, il fixe le rocher et attend que la collision soit imminente pour réagir et s'écarter. Mais trop tard. Le rocher le heurte de plein fouet et l'assomme avant de s'immobiliser en oscillant au bord du sentier. Rancho accourt, Serveuse sur ses talons, bouche bée. Exorciste reste bras ballants à l'arrière-plan.

Le cameraman éructe des bordées de jurons.

— Je crois que je me suis pété le coccyx, dit-il en grimaçant de douleur tandis que Rancho l'aide à se redresser, et lorsqu'il veut attraper sa radio, il s'aperçoit qu'il a aussi mal au poignet.

— Attendez, je m'en occupe, dit Serveuse. (Elle appuie sur le bouton.) Allô ? Allô ? Notre cameraman est blessé ! Il a été percuté par un rocher. On a besoin d'aide. (Elle marque une pause.) Terminé, ajoute-t-elle et elle relâche le bouton.

La réponse arrive un moment plus tard.

— Quelle est la gravité de ses blessures ?

— Je ne sais pas, répond Serveuse, tandis que, dans son dos Exorciste approche avec circonspection. Il tient debout, il parle, et il ne saigne pas vraiment mais...

— Mon coccyx, l'interrompt le cameraman. Dites-lui que je me suis cassé le coccyx, et peut-être un poignet.

— Il dit qu'il s'est cassé le coccyx et le poignet.

— On vous envoie du secours. Restez où vous êtes.

— Rester ici ? proteste Exorciste.

Serveuse fait volte-face.

— Il est blessé !

— Il va très bien, lui rétorque Exorciste en évacuant l'objection d'un geste. Désolé, mec, mais tu n'es pas à l'article de la mort non plus.

— Nous sommes déjà derniers, fait valoir Rancho. Ça ne change rien si on attend les secours.

— Comment sais-tu qu'on est derniers ? riposte Exorciste. Vous vous êtes plantés sur le premier Indice ; d'autres ont pu faire pareil.

Rancho, qui soutient d'un bras le cameraman, se tourne vers celui-ci.

— On est derniers ?

Le cameraman respire par saccades. Il regarde alentour. Il sait que, dans ce coin, il y a des caméras fixes ; et qu'il n'est pas autorisé à dire quoi que ce soit aux candidats. Mais à situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles estime-t-il.

— Vous êtes largement en queue.

— Tu vois ! s'exclame Serveuse.

— Quand bien même, s'entête Exorciste. J'avance. Vous suivez, ou pas, c'est vous qui voyez.

Et il se remet en route.

— Mais on est une équipe ! proteste Rancho.

— On se retrouve au sommet !

Au sommet, justement, les autres candidats observent un secouriste et un cameraman émerger des bois et s'engager précipitamment dans le sentier. Le

cameraman de Zoo et Traqueur rebrousse chemin ; de toute l'équipe, c'est celui qui a le plus d'endurance – c'est un marathonien.

— Je me demande ce qui s'est passé, dit Biologie.

— Quelqu'un a dû se blesser, hasarde Ingénieur.

Tous – sauf Traqueur, qui fait toujours bande à part dans les bois – interrogent des yeux l'animateur, qui hausse les épaules. Le producteur exécutif le rejoint et l'attire à l'écart. Les candidats observent l'échange, les hochements de tête et la gestuelle flegmatique sans y comprendre grand-chose.

— Personne ne semble paniquer, constate Zoo. Ça ne doit pas être bien grave.

— Je parie que c'est à cause de ce rocher, dit Biologie.

— Quel rocher ? demande Ingénieur, qui tombe des nues en apprenant l'existence de rochers en polystyrène.

À la dérobée, il regarde Zoo. Il est content qu'elle n'ait pas été blessée, et il a hâte de voir comment elle a réagi face au danger – son coloc lui a promis d'enregistrer tous les épisodes.

Les spéculations cèdent peu à peu le pas à un silence lourd d'ennui. Traqueur revient et s'assied à côté de Zoo, sans dire un mot. Et puis Exorciste émerge du sentier et trotte vers le groupe, qui s'attend à voir apparaître Rancho et Serveuse dans son sillage. Comme ce n'est pas le cas, les spéculations reprennent de plus belle.

Air Force se lève, prêt à passer à l'action. Tous les autres se mettent à parler en même temps. Des questions fusent. Traqueur écoute la cacophonie en contemplant les bois.

Exorciste se régale d'être au centre de l'attention.

— C'était un truc de dingue ! Imaginez cette énorme pierre, qui dégringole de nulle part... Je me suis écarté de son passage de justesse mais elle roulait tellement vite... (Il s'interrompt, secoue la tête ; Biologie pose une main compatissante sur son épaule.) Elle a fauché notre cameraman.

Hoquets dans l'assistance. Et puis :

— Il est gravement blessé ?

C'est Air Force qui pose la question, mais tous veulent savoir.

— C'est moche. Vraiment moche.

L'animateur, intrigué, s'approche.

Le malaise est palpable dans les rangs des candidats.

— Je devrais aller aider, déclare Doc.

— Si vous revenez sur vos pas, vous perdez votre deuxième place, l'avertit l'animateur.

— Cet homme a failli y passer, et toi tu l'as laissé en plan ? s'indigne Charpentière. Et ça, ajoute-t-elle en se retournant vers l'animateur, ce n'est pas disqualifiant ?

L'animateur hausse les épaules.

— Votre classement est fonction du moment où le dernier membre de l'équipe franchit la ligne d'arrivée, et comme cette équipe est de toute façon bonne dernière, je ne vois pas ce que ça change.

Tandis que Charpentière le dévisage, Zoo songe, *Si, ça change quelque chose*. Si Exorciste a pu laisser ses coéquipiers en plan, alors Traqueur aurait pu en faire autant, et maintenant il le sait. Elle évite de le regarder, elle ne veut pas le voir en train de soupeser si terminer à la première place justifiait de supporter pareil boulet. Mais en cet instant, Traqueur ne pense pas à ça : il pense au blessé, et à la cause de l'accident.

En contrebas, le secouriste examine le cameraman. Son coccyx est intact, ou du moins seulement meurtri. Son poignet est foulé, et il souffre de quelques contusions et écorchures sans gravité, qui résultent plus de sa chute que de l'impact du rocher, dont l'élan était déjà largement réduit à l'instant de la collision. Le secouriste décide que ses blessures ne justifient pas une évacuation par hélicoptère, et qu'il va l'aider à redescendre jusqu'au départ du chemin de randonnée. Le cameraman remplaçant s'adresse à Serveuse et Rancho :

— Je ne sais pas comment ils vont traiter cette péripétie. Si tant est qu'ils la conservent au montage. Donc, pour l'instant, vous n'en parlez pas, d'accord ? S'ils décident de garder le passage, on recueillera vos réactions plus tard.

Le soir venu, une décision sera prise en haut lieu et ordre sera donné de faire signer une clause dérogatoire au cameraman. Son image ne peut être utilisée sans son consentement, une concession contractuelle destinée à

prouver que lui et ses collègues n'ont pas été pris en traîtres, et qu'ils étaient dans le secret des coulisses de la production. Le cameraman ne la signera pas. Il ne veut pas qu'on le voie se ridiculiser. Les producteurs pesteront, mais n'auront guère de recours. L'incident n'aura donc jamais existé. Dans la séquence montée, on verra Rancho s'agripper précipitamment aux branches de l'arbuste, le précédent rocher s'immobiliser sur le bord du chemin et, après une page de pub, Rancho et Serveuse rejoindre les autres à peine quelques dizaines de mètres derrière Exorciste.

L'animateur demande aux candidats d'applaudir les perdants, et Exorciste se précipite entre ses coéquipiers qu'il prend par les épaules.

— Je t'ai manqué, pas vrai ? dit-il à Serveuse en lui ébouriffant les cheveux.

Elle se recroqueville.

— Est-ce que je peux changer d'équipe, s'il vous plaît ? demande-t-elle à l'animateur.

— Oui.

Elle le dévisage avec des yeux ronds.

— Oui ?

— Mais d'abord, asseyez-vous.

Serveuse, Rancho et Exorciste vont se serrer à côté des autres candidats. Plusieurs stagiaires et le producteur apparaissent ; les premiers s'agitent dans tous les sens pendant que le dernier discute ou crie des ordres. Un stagiaire tend un miroir à l'animateur. Rancho est assailli de questions, et y répond en toute honnêteté.

— Le coccyx ? s'étonne Air Force. À l'entendre, on aurait cru qu'il était à l'article de la mort, ajoute-t-il en regardant Exorciste.

Serveuse se demande avec qui elle fera équipe quand elle remarque qu'un nouveau détachement de cameramen approche du groupe en multipliant les angles de prises de vue.

— Un autre Défi ? demande-t-elle. On n'a pas droit à un peu de repos ?

— Pas quand on arrive dernier, lui répond l'animateur en inspectant ses dents.

Serveuse s'apprête à protester qu'elle n'est pour rien dans leur retard et ne

devrait pas être pénalisée, mais se retient *in extremis* : si elle n'est pas responsable des blessures de leur cameraman, la piètre performance de son équipe, en revanche, est largement de son fait ; certes, Rancho ou Exorciste auraient pu relever son erreur, mais ce n'est pas le cas, et l'erreur est bien *la sienne*.

Elle ne peut pas compter sur ces deux-là, en conclut-elle, et elle passe en revue les autres candidats. Son regard s'arrête sur Zoo, qui se cure les ongles avec une aiguille de pin. *Ouais*, songe-t-elle.

Zoo remarque ce regard insistant, et capte l'arrière-pensée. Elle scrute intensément ses ongles, en ordonnant mentalement à Serveuse de regarder ailleurs. La dernière chose qu'elle veut, c'est se coltiner ce boulet.

Cette fois, je brise la vitrine avec une pierre. Je me tiens à trois mètres environ, et je la lance de toutes mes forces mais j'ai bien failli la louper.

— Vas-y, entre, dis-je à Brennan.

— Tu ne viens pas ?

Je secoue la tête et il me regarde comme si j'étais déjà en train de l'abandonner.

— C'est à peine une échoppe. Je vois d'ici le mur du fond.

Ce qui est faux, naturellement, mais le flou au-delà de la vitrine ne paraît pas très profond. On se trouve dans une de ces petites villes attrape-touristes, avec des cafés pittoresques et des boutiques remplies de babioles kitsch. Celle-ci – dont je n'ai pas la patience de déchiffrer l'enseigne en cursive tarabiscotée – propose un assortiment de sacs à main et de sacoches. Je me demande combien ils ont payé les commerçants pour mettre à notre disposition les articles dont nous avons justement besoin.

Brennan se glisse à travers la vitrine brisée.

— Aïe !

Je lève les yeux au ciel.

— Mae, je crois que je me suis coupé.

— Tu saignes ?

— Oui.

— Bon, comme ça, tu en es sûr.

J'entends des bruissements ; il est à l'intérieur. J'imagine qu'il se retourne, me tient à l'œil. Qu'il s'assure que je ne m'enfuis pas en courant. Comme si j'avais suffisamment d'énergie pour tenter une échappée aussi spectaculaire.

— Dépêche-toi ! je crie.

Au-dessus de moi, le ciel gris gronde. Je songe à un avion, mais ce n'est que le tonnerre.

— Tu devrais aussi prendre un vêtement de pluie. Un poncho.

Cela semble tout à fait le genre de boutique à vendre des ponchos. Pas des modèles comme le mien, léger et facile à plier, mais des trucs bien épais, aux couleurs de l'arc-en-ciel pour la note d'ironie.

Il ressort une minute plus tard. Sans veste ni poncho, mais avec un sac à dos en toile brillante et rayée comme un pelage de zèbre.

— C'est le seul qu'ils avaient ?

Il s'agenouille et entreprend d'y transvaser ses provisions, sacs en plastique inclus.

— Je l'aime bien, me répond-il.

— Chacun ses goûts.

Peut-être ne devrais-je pas dénigrer un produit de placement mais, franchement, il est hideux. Brennan referme la fermeture Éclair et passe le sac à son épaule. Je me mets en marche.

— Mae, regarde, j'ai aussi trouvé ça.

Je m'arrête pour voir ce qu'il me tend. Des allumettes. Six ou sept pochettes, bleu foncé, ornées du même gribouillis illisible que sur l'enseigne.

— Parfait, nous n'aurons plus besoin de nous arrêter.

Je glisse les allumettes dans ma poche, avec le verre de lunettes.

Quelques pas plus tard :

— Tu aurais des pansements ?

— Les entailles sont profondes ?

Il me montre son bras. La manche est relevée. Je ne distingue pas de sang sur la peau sombre. Il se tient trop loin, la coupure est trop petite. Je retire une bretelle de mon sac et sors la trousse de premiers secours.

— Tiens, dis-je en lui tendant une pommade antiseptique et un sachet de pansements. L'heure tourne.

Cette dernière remarque le pousse à passer à l'action. Le ciel gronde de nouveau, plus fort. Je prédis que Brennan ne tardera pas à regretter de ne pas

avoir pris de vêtement de pluie.

Je ne me suis pas trompée. Quelques heures plus tard, il ruisselle et frissonne sous le déluge.

— Mae, s'il te plaît, on peut dormir à l'intérieur, cette nuit ? me supplie-t-il.

J'ai rentré le bas de mon pantalon dans mes chaussures et relevé la capuche de mon poncho. J'ai les cuisses et les mollets trempés, mais pour le reste, ça va.

— Non.

— Les gens sont partis. Ils s'en fichent.

Je me suçote la lèvre pour m'empêcher de hurler.

— Mae ! Je suis frigorifié.

— Je t'aiderai à construire ton abri. Je te montrerai comment éviter que le vent ne s'engouffre.

Il ne répond pas. Ses baskets font un bruit de succion à chaque pas. Un éclair déchire l'horizon, suivi quelques secondes plus tard du grondement du tonnerre. Je sens le sol trembler. Nous sommes sortis de la ville piège à touristes et traversons un genre de banlieue. Voilà pourquoi ils ont cassé mes lunettes, me dis-je. Afin de pouvoir me faire traverser des zones comme celle-ci, et tout ce qu'il leur en coûte, c'est d'évacuer ces maisons l'espace de quelques heures. Je me demande combien ils payent – deux cents dollars par famille ? Juste pour me faire chier. Et faire de l'audimat, car je dois admettre que si je n'étais pas ici, si je n'étais pas moi-même candidate, je serais scotchée devant ma télé.

Un autre grondement de tonnerre. Avec toutes ces maisons alentour, je ne redoute pas la foudre. Cela dit, il n'y a pas grand-chose dans les parages pour construire des abris, et il est possible qu'on ne puisse pas atteindre la forêt avant le crépuscule. Je vais peut-être devoir faire un compromis. Un auvent, me dis-je. Pas question que je remette un pied dans une maison où m'attendra une de leurs mises en scène macabres, mais je pourrais couper la poire en deux en dormant sous l'auvent d'un garage.

— Pourquoi ne pas attendre simplement que la pluie s'arrête ? pleurniche Brennan. C'est idiot.

C'est toi, l'idiot, me dis-je. Pourquoi n'a-t-il pas pris un poncho quand il

en avait l'occasion ? Son contrat lui interdit sans doute de couvrir son sweat-shirt à cause des caméras cousues à l'intérieur. Auquel cas il est idiot d'avoir signé un truc pareil.

Notez bien que je n'ai pas été plus maligne, en signant le mien.

— Tu m'as suffisamment ralentie comme ça. Je ne vais pas perdre l'après-midi.

— Ralentie ? Mais tu vas où ? demande-t-il, en s'arrêtant. À Pittsburgh ? Il n'y a plus rien, Mae. Rien que des ordures et des rats. Il faut qu'on trouve une ferme, un endroit où on puisse rester.

— C'était ça, ton projet, avant de t'accrocher à moi ? Tu voulais trouver une ferme, traire une vache et voler quelques œufs ?

Il tressaille.

— Peut-être.

— Eh bien, vas-y ! Tu tomberas peut-être sur une petite fermière que ses parents ont abandonnée et qui se sent seule. Et ne t'inquiète pas, si son papa est toujours dans les parages, soit tu l'apprivoiseras, soit il mourra. Mais dégote-toi tout de même un fusil pour te protéger des voleurs. À moins que tu préfères la méthode médiévale, avec un arc et une flèche. Je suis sûre que c'est aussi simple que ça en a l'air. Méfie-toi de quiconque se présente comme le Chef, ou le Gouverneur. Et veille à protéger la petite chérie, parce que les Méchants sont toujours des violeurs en puissance.

Il me dévisage avec des yeux ronds, le visage ruisselant de pluie.

— De quoi tu parles ?

Les intrigues des contes post-apocalyptiques ne sont-elles pas toujours les mêmes ? Je me remets en route. Je veux me tirer d'ici, et vite.

J'entends des clapotis précipités dans mon dos :

— Mae, on n'est pas dans un film.

J'éclate de rire.

Une poussée dans mon dos, énergique. Je bascule en avant et me vautre dans une flaque. Quand je me relève, une brûlure me dévore les paumes. Je me suis râpé la peau sur l'asphalte, je saigne. Je sens des élancements dans le genou droit. Je me retourne face à lui.

— Va te faire foutre. Va. Te. Faire. Foutre.

Je meurs d'envie de lui écrabouiller son museau flou. Je n'ai jamais frappé personne. J'ai besoin de savoir ce que ça fait. J'ai besoin de le voir saigner.

Interdiction de frapper qui que ce soit au visage, ou dans l'entrejambe.

Qu'ils essaient de m'en empêcher.

C'est un gamin.

Pas si gamin que ça.

Il a peur.

Et moi, alors ?

Tu *dois* suivre les règles.

Il recule d'un pas. Il pleure, une fois de plus.

— Mae, pardon, je ne voulais pas, je suis désolé.

Mes poings sont trop serrés.

— S'il te plaît. J'irai où tu veux. Mais ne m'abandonne pas.

Je rouvre mes poings.

— Si tu dis un mot de plus, un seul, c'est ce qui va arriver.

Il ouvre la bouche ; je lève un doigt.

— Un mot de plus, Brennan, et je te plante là. Et si jamais tu me touches de nouveau, je me fiche pas mal de ce qu'ils diront, je te casse la gueule. Compris ?

Il hoche la tête, terrifié.

Bien.

Il ne moufte plus de la journée. Sans le clapotis de ses baskets détrempées et un reniflement de temps à autre, je pourrais presque oublier qu'il est là. Quelque part, je nage dans le bonheur ; mais sans ses jacassements, je suis de nouveau seule.

J'ai froid, maintenant, et mon pantalon mouillé m'irrite la peau. Brennan doit être malheureux comme les pierres. Il fera bientôt nuit, et l'orage ne fait qu'empirer.

Brennan éternue.

Nous croisons un lotissement flambant neuf de grosses maisons prétentieuses, sans âme et serrées en rang d'oignon, annoncé à grand renfort de panneaux publicitaires.

Si jamais il tombe malade, il ne fera que me ralentir davantage. Et peu important mes menaces – je sais qu’ils ne me laisseront jamais fausser compagnie à mon cameraman.

Je m’engage dans le lotissement. Les rues portent des noms d’arbre : ormes, chênes, peupliers. Je bifurque dans la rue des Bouleaux parce que, quand j’étais petite, une année où une tempête hivernale avait revêtu tous les arbres d’un manteau de glace, c’étaient les bouleaux blancs dont les branches ployaient le plus bas, et dont les troncs épousaient les courbes les plus spectaculaires. Quand la glace avait fondu, c’étaient aussi eux qui s’étaient redressés le plus vite – pas complètement, pour la plupart d’entre eux, et encore aujourd’hui certains conservent des déformations, mais leurs branches n’ont pas cassé net, et c’est quelque chose qui m’a toujours fascinée chez eux.

La deuxième maison sur la gauche attire mon regard. Rien ne la distingue des autres sinon cette pancarte bleue, en façade, qui annonce « Visitez notre maison témoin » – et me confirme que je suis bien là où je suis censée être. Je tourne la poignée de la porte d’entrée. Elle est verrouillée.

— Attend ici, dis-je à Brennan et je fais le tour de la maison.

Je tente d’ouvrir une des fenêtres de la cuisine en faisant levier – sans succès. Je vais devoir casser la vitre mais, dans l’arrière-cour, il n’y a rien qui puisse me servir de projectile. Je reviens sur mes pas. Le piquet en bois auquel est suspendue la pancarte *À vendre* penche, prêt à tomber, comme s’il m’attendait. Je sens Brennan qui m’observe tandis que je l’arrache puis m’en retourne briser la vitre. Il pleut si fort que je l’entends à peine éclater. Je dégage les fragments de verre et m’introduis dans une cuisine immaculée. Je traverse le hall d’entrée à plafond cathédrale pour ouvrir à Brennan, puis je tire le verrou derrière lui. Les deux pièces ouvrant sur le hall sont mises en scène avec de grands canapés opulents et des fauteuils profonds. Dans l’un des salons, ils sont disposés autour d’une télévision à écran plat poussiéreux d’au moins soixante pouces ; dans l’autre, autour d’une cheminée. Il y a des bûches Duraflame entassées contre le mur. Un sponsor, sans doute.

Je scrute le plafond et ne vois qu’un détecteur de fumée. Ils n’ont plus besoin d’autant de caméras fixes, maintenant que Brennan est avec moi.

Le mode d’emploi des fausses bûches est imprimé sur le papier d’emballage. Même Brennan peut y arriver ; je lui lance une pochette d’allumettes et pars explorer l’étage. Chaque fois que je pousse une porte, je

retiens mon souffle, mais cette maison n'a rien à voir avec le chalet bleu. Elle est gigantesque, anonyme, déserte. Approvisionnée, mais inhabitée. Dans un cabinet de toilette, je trouve de l'alcool et j'inspecte mes paumes. Les éraflures ne sont pas assez sévères pour nécessiter des pansements. Dans la chambre principale, j'ouvre placards et tiroirs et tombe sur un pantalon d'intérieur en polaire, que j'enfile. Il y a aussi un pyjama écossais, que je lance à Brennan une fois redescendue. J'installe mon pantalon, mes chaussures et mes chaussettes devant le feu.

— Va te changer, et on fera sécher tes vêtements.

— Alors on..., commence-t-il, puis il s'interrompt, l'air épouvanté.

— C'est bon, tu peux parler. Mais pas autant, d'accord ?

Il s'empresse d'opiner.

— On dort ici, alors ?

— Oui.

La cure de silence semble lui avoir fait du bien. Il laisse passer plusieurs secondes, avant d'ajouter :

— Merci, Mae.

— Va te changer.

Dans les placards de la cuisine, il y a des conserves de soupe bio, des boîtes de macaronis au fromage. Je réchauffe une soupe toscane aux haricots et au riz pour moi et je prépare des macaronis au fromage pour Brennan, en remplaçant le lait frais par du lait condensé. Il vide la casserole en moins de deux, puis s'écroule sur un canapé en soupirant. Quelques instants plus tard, il ronfle. Le bruit m'agace moins que les nuits précédentes. En fait, grâce à lui, la maison ne paraît pas si grande.

Je le couvre d'un plaid, et m'enveloppe dans un autre. Les canapés sont trop moelleux. Je m'assieds sur le tapis, face au feu, avec une tasse d'infusion. Je ne suis pas certaine de pouvoir fermer l'œil. Même si j'ai vérifié toutes les chambres et que je ne devrais donc pas avoir de mauvaise surprise. J'espère vraiment ne pas en avoir.

Cela dit, s'il se passe un truc cette nuit, ce sera forcément inédit. Un lâcher de sauterelles dans le conduit de cheminée, un lancer de crotales des bois par la vitre brisée de la cuisine, des chauves-souris télécommandées avec des crocs démesurés. Ou bien peut-être est-ce le moment où mes maraudeurs

vont entrer en scène.

Je sais qu'il est inutile de chercher à deviner leurs turpitudes, mais c'est plus fort que moi. Et puis, ça soulage un peu l'attente, dans cette vaste maison fantomatique. Je sais que quoi qu'ils aient prévu, ils attendront que je dorme pour passer à l'action. C'est ainsi qu'ils procèdent : ils brouillent la frontière entre veille et cauchemars. Ils m'inspirent de mauvais rêves, qu'ils font devenir réalité.

Le pire, c'était le chalet. Ce chalet trop bleu que je n'arrive pas à oublier, quelque effort que je fasse.

J'ai trouvé le chalet deux jours après le départ de Wallaby. Je suivais le dernier Indice qu'on m'avait donné : *Un signe vous attendra passé le prochain torrent*. J'ai bien trouvé un torrent, à quelques heures de marche de mon campement, mais il n'y avait aucun signe en vue, donc j'ai poursuivi ma route, à l'affût. Et au moment où je commençais à craindre de m'être égarée, il m'est apparu : un petit ruisseau babillant, *tu m'as trouvé, tu m'as trouvé*. Et à deux pas de là en aval, un caniveau, un chemin, une allée. Et mon signe, évident quoique surprenant : un bouquet de ballons bleu ciel attaché à une boîte aux lettres, en train de danser dans le vent. L'allée menait à un petit chalet de plain-pied, bleu, avec une cheminée trapue. D'autres ballons étaient attachés à côté de la porte d'entrée. Il y avait un paillason gris posé devant celle-ci. Je me souviens sur son pourtour d'une ronde de poissons de couleurs vives, aux sourires stylisés, encadrant un message que, sur le moment, je n'ai pas calculé : *Home Sweet Home*.

Le chalet était bleu, la porte n'était pas verrouillée – ils ne pouvaient pas faire plus évident que ça. D'autant que j'ai pénétré dans une pièce littéralement inondée de bleu ciel : les ballons qui jonchaient le sol, la pile de cadeaux sur la table de la salle à manger ; il y avait un canapé, bleu, une chaise, bleue. Trois coussins. Tout ce qui avait une couleur était bleu. Absolument tout. Enfin, non, pas le tapis ; je me souviens de l'empreinte noirâtre de ma main sur la surface jaune pâle, après m'être accroupie devant la cheminée pour allumer du feu. Mais tout le reste était bleu, je m'en souviens.

Je suis d'abord restée dans la pièce principale, dans la cuisine et la salle de bains, sans chercher à ouvrir les deux portes qui menaient sans doute aux chambres. L'électricité ne fonctionnait pas mais l'eau n'était pas coupée, et un biberon bleu layette était posé dans l'évier. J'ai supposé que l'eau du

robinet était potable, et j'ai rempli mes gourdes sans la faire préalablement bouillir – une erreur. Dans le placard, j'ai trouvé des barres de muesli et un sachet de fromage râpé, entamé. J'ai mangé à ma faim, ce qui était peut-être une autre erreur, mais je crois que c'est l'eau qui m'a rendu malade. Il y avait aussi des sachets de thé Twinings, du Lady Grey, et j'ai songé que c'était une charmante attention de leur part.

Après avoir bu ma tasse de thé, ou pendant, j'ai commencé à déballer mes cadeaux, sur la table. Je m'attendais à de la nourriture, à une batterie neuve pour mon boîtier récepteur, à un Indice m'indiquant ma prochaine destination. Le premier paquet renfermait plusieurs albums illustrés. Toutes les couvertures s'ornaient d'animaux, une girafe ici, une famille de loutres là ; sur une autre, c'était un ours en peluche qu'un petit garçon serrait contre son cœur. Et quand j'ai arraché le papier du deuxième paquet – petit et mou – j'ai découvert six paires de minuscules chaussettes blanches et bleues.

Je me souviens d'avoir jeté les chaussettes sur la table et d'être allée m'asseoir sur le canapé, en contenant – à grand-peine – une violente envie de crever leurs ballons. Aujourd'hui encore, leur message me fait mal. Certes, c'est moi qui leur ai confié les raisons qui m'ont poussée à participer à ce jeu. Je les ai mentionnées dans mon dossier de candidature, répétées à chaque étape du processus de sélection, je les ai même évoquées lors de mon premier Confessionnal... Je n'aurais pas dû être surprise qu'ils s'en servent.

Je me suis allongée sur le canapé, mais je n'arrivais pas à dormir. Et quand enfin un demi-sommeil commençait à me gagner, j'ai entendu le bruit : un sanglot, un miaulement, plutôt, qui m'a arrachée d'un coup à ma somnolence. Il semblait venir d'une des chambres.

Je me revois m'engager dans le couloir, avec pour seule lumière un clair de lune bleuté et tamisé par les fenêtres, et tâtonner le long du mur, à pas de loup, en chaussettes – ça a été la dernière fois que j'ai retiré mes chaussures pour dormir. Le son, ténu, évoquait la plainte d'un petit animal. Un chaton, ai-je pensé, et j'ai aussitôt compris qu'il m'était destiné. Ils savaient que j'en prendrais soin. Je préfère les chiens mais jamais je n'aurais abandonné à son sort un chaton orphelin. Jamais je n'abandonnerais aucun mammifère orphelin – sauf peut-être un rat.

Lorsque j'ai poussé la porte de la chambre, les miaulements se sont tus, et je me suis figée. À cause des deux fenêtres cintrées qui encadraient un grand lit, la nuit semblait illuminer la pièce et colorait les draps d'un bleu-gris

onirique. Il y avait un ours en peluche sur la commode – une de ces caméras pour surveiller les nounous. Je me souviens que repérer la caméra m’a un peu rassérénée, et insufflé un surcroît de courage.

J’ai tout de même sursauté quand les cris ont repris, quelques secondes plus tard : des sanglots entrecoupés d’une respiration étranglée et hachée qui montaient de sous l’amoncellement de couvertures. Perplexe, je me suis avancée. La forme oblongue que je devinais sous les couvertures me mettait mal à l’aise mais je ne pouvais plus faire demi-tour, ils m’observaient – tout le monde m’observait. J’ai tiré les couvertures.

La seconde qui a suivi m’a paru durer une éternité. Même si je l’ai immédiatement lâchée, la couverture est retombée très lentement. J’ai à peine eu le temps de voir, mais j’ai vu tout de même. Le mannequin – la mère – avait des cheveux blonds, des billes en guise d’yeux ; des traînées noirâtres dégoulaient du visage en latex et imbibaient les draps sous le corps. Dans ses bras à la chair gonflée et marbrée, il y avait un poupon emmaillotté de bleu layette, lèvres pincées et figées, comme s’il attendait le biberon posé dans l’évier.

J’ai honte de l’admettre, mais leur farce a marché : l’espace de cette seconde interminable, j’ai bien cru que les mannequins étaient de vraies personnes. Et puis, la bande-son est revenue au début, les sanglots ont recommencé mais, cette fois, j’ai distingué le discret bourdonnement mécanique. Au même moment, ils ont diffusé l’odeur à travers les bouches d’aération – ou bien c’est à ce moment-là que j’y ai pris garde. C’était la première fois que j’étais confrontée à leur puanteur de pourriture dans un espace clos, et elle m’a pénétrée tout entière. J’étais comme pétrifiée, et même si tout ça n’a duré que quelques secondes, chaque fois que j’y repense, j’ai l’impression d’avoir passé des heures devant ce lit.

Tout en sachant qu’il s’agissait d’une mise en scène, et même si le poupon était trop ridicule pour être crédible, j’ai accusé le choc. Pourquoi, je n’en sais rien. L’épuisement ? Le caractère poignant de ce tableau macabre ? On aurait dit qu’ils m’avaient percée à jour, et que c’était leur façon de me dire, *On sait que tu n’es pas réellement là pour vivre une dernière aventure avant de faire un enfant, mais parce que tu penses ne jamais être prête pour la maternité. Je veux être prête, je veux faire cet enfant, pour lui. J’aimerais en être capable, mais je n’y arrive pas. J’ai posé ma candidature et je suis venue ici afin de retarder non pas l’inévitable maternité, mais le moment d’avouer la vérité à*

mon mari.

Dans cette chambre, je n'ai pas pu m'empêcher de m'imaginer à la place du mannequin, de m'identifier à lui. Le visage du poupon était – est – gravé sur ma rétine, mais mon sentiment de culpabilité s'est emparé de cette image et l'a déformée. J'ai vu le menton, miniaturisé et imberbe, de mon mari, le petit nez en trompette qui s'évase de plus en plus sur les photos de moi grandissant, la veine qui pulsait sous une touffe duveteuse de son crâne.

Quand une quinte de toux a fait son apparition dans la bande-son, comme si le poupon suffoquait, je me souviens que mon estomac s'est noué, par une sorte de réaction viscérale.

J'ai paniqué. J'ai quitté la chambre en courant, sauté dans mes chaussures, attrapé mon sac, et je suis sortie en trombe. Je me suis pris les pieds dans les ficelles des ballons et j'ai dérapé sur le paillason. Une fois remise sur pied, j'ai choisi la voie du moindre effort : l'allée en terre battue, puis la route à l'asphalte craquelée, où mes jambes tremblantes m'ont finalement lâchée. Je me suis effondrée sur le bas-côté, sur un tapis de feuilles mortes décomposées, et je suis restée là, embourbée dans l'épuisement, la haine, encore ivre d'adrénaline. Ils voulaient me pousser à abandonner, ça, au moins, c'était évident, et j'étais tentée de le faire, je voulais en finir, mais je ne pouvais pas leur donner cette satisfaction. Après un long moment, je me suis assise et j'ai retiré mes lunettes. Une tempête faisait rage dans mon estomac, poussait des vagues de fluides âcres jusque dans ma gorge. Je fixais l'endroit d'où ils m'épiaient, je le savais, sans pouvoir les voir et en me répétant en boucle que le mannequin et le poupon n'étaient que des accessoires, en essayant de démêler ce que j'étais censée faire maintenant, où j'étais censée aller. Puis ma vision floue a buté sur une sorte de bulle informe, iridescente et mouvante, qui m'a coupé le souffle avant que je me rende compte qu'il s'agissait du bouquet de ballons fixé à la boîte aux lettres, qui dansait et reflétait le clair de lune.

C'est à cet instant que j'ai compris : l'Indice n'était ni les albums illustrés, ni les ballons, mais le paillason. *Home Sweet Home*. C'était la direction que je devais prendre maintenant. La maison. Ma maison.

Sachant que les créateurs de l'émission feraient leur miel de mon départ paniqué du chalet, j'ai décidé que, dorénavant, j'allais les faire mourir d'ennui. Je me suis cantonnée aux petites routes secondaires et j'ai évité les agglomérations. J'ai d'abord progressé lentement ; j'ai été malade – l'eau,

peut-être la nourriture, mais plus probablement l'eau – et pendant un jour ou deux, trois à la rigueur, j'ai passé mon temps à frissonner à côté d'un feu que j'avais à peine la force d'allumer, même avec l'allume-feu.

Penser à lui me pince le cœur. Ce n'est qu'un objet, mais j'ignore comment j'aurais fait sans lui, comment j'aurais survécu à mon intoxication ; probablement auraient-ils été obligés de me disqualifier, et de venir me chercher au motif que je n'étais plus en sécurité. Vu les circonstances, j'ai été à ça de prononcer la phrase de secours ; et je pense que c'est le fait qu'ils ne soient pas intervenus, justement, qu'ils m'aient crue capable de m'en sortir seule, qui m'a donné la force de ne pas abandonner, qui m'a permis de croire que tout se passerait bien. Et tout s'est bien passé. Je me suis rétablie, et je savais où aller. J'ai repris la route, et quand ensuite j'ai trouvé le beurre de cacahuète, et le mannequin suivant, j'ai su que j'étais sur le bon chemin et toujours dans la course.

À côté de moi, sur son canapé, Brennan lâche un ronflement particulièrement sonore et se tourne sur le flanc. Un bras bascule vers le sol, le poing se crispe brièvement puis se relâche, et les doigts effleurent le tapis. Il paraît détendu, comme s'il avait retrouvé ses marques sur ces coussins moelleux. Il n'a pas encore crié, cette nuit.

Je fixe sa main pendante. La lumière des flammes se reflète sur l'écran de sa montre. La curiosité me pousse à regarder l'heure. 20 h 47. Depuis le temps que je me repère en fonction de la lumière, non de l'heure, j'ai immédiatement l'impression d'avoir brisé un interdit. Une curieuse sensation m'envahit. Et tout en regardant l'affichage électronique égrener les secondes jusqu'à 20 h 48, j'en comprends la raison : je ne m'attendais pas à ce que la montre fonctionne. Ce qui est idiot : pourquoi une montre-caméra n'indiquerait-elle pas également l'heure ?

Je pose ma tasse de thé froid et je me penche vers le poignet de Brennan, le visage pile en face du cadran. *Je sais que vous êtes là*, dis-je du regard, sans ciller, aux producteurs. Je pourrais voler cette montre et la piétiner, mais je ne le ferai pas. Je vais les laisser enregistrer mes moindres faits et gestes. C'est ce à quoi je me suis engagée en signant, après tout. Mais je ne les laisserai pas me briser. Je ne les laisserai pas gagner.

Quoi qu'il arrive, je vais continuer. Je franchirai leur ligne d'arrivée, où qu'elle se trouve, et je laisserai ce mannequin de chair et d'os m'accompagner afin que tout le monde puisse assister à ma victoire.

L'animateur se passe une main dans les cheveux, indifférent au panorama qui encadre son reflet dans le miroir. Un stagiaire dépose un sac à ses pieds ; l'animateur lui rend le miroir et, au signal du producteur, se tourne vers les candidats.

— Hier soir, nous vous avons fourni de la viande, pour la dernière fois. Les gagnants du prochain Défi se verront cependant récompensés par du matériel de cuisine, je vous suggère donc de faire de votre mieux. Prêts ?

Les candidats le regardent fixement. Zoo dresse les pouces, sans grand enthousiasme. Ingénieur réussit à hocher la tête. Charpentière a le front plissé ; Serveuse, le dos rond et les épaules affaissées.

— À la bonne heure, reprend l'animateur. Ici même, il y a peu, se trouvait un ours. Votre mission consiste à le retrouver. C'est un Défi en Solo, mais vous bénéficierez d'avantages en fonction de votre classement au dernier Défi. (Il attrape le sac.) Nos équipes arrivées en première et deuxième positions ont droit à un profil de notre cible.

Il tend à Traqueur, Zoo, Doc et Banquier des sacs congélation à glissière refermant chacun une touffe de poils bruns, une carte plastifiée avec la photo de l'ours, et des reproductions à l'échelle de ses empreintes et de ses excréments.

— Pour l'équipe arrivée en troisième position, ce sera un profil moins complet. (Il tend à Air Force et Biologie un jeu de cartes détaillant succinctement et sous forme de liste le comportement de l'ours brun.) Quant aux deux dernières... (Il lance à chacun des cinq candidats restants un sifflet orange.) Pour lui faire peur – sait-on jamais.

Serveuse rattrape maladroitement son sifflet, qui lui échappe des mains. Il

cliquette contre une pierre et rebondit aux pieds de l'animateur. Qui attend qu'elle vienne le chercher, avant d'ajouter :

— En fait, il y a deux ours. Un groupe traquera le premier en direction du nord, un autre groupe le second en direction du sud. Je demande maintenant aux plus âgés de chaque équipe de venir se placer à ma gauche, aux plus jeunes de se mettre à ma droite.

Certaines équipes sont capables de se départager sans un mot – Traqueur a au moins cinq ans de plus que Zoo, Doc, dix de plus que Banquier, et Rancho est le plus âgé de tous – mais les autres doivent se concerter. Air Force n'est l'aîné de Biologie que de quelques semaines, et tout monde est surpris d'apprendre qu'Ingénieur a deux ans de plus que Charpentière. Serveuse rechigne à dire son âge, mais comme Exorciste – bientôt quarante ans – fait mine de ne pas savoir qui des deux est le plus vieux, elle finit par craquer :

— Bon, d'accord ! J'ai vingt-deux ans.

— Moi aussi ! s'exclame Exorciste.

— Et puis quoi encore, s'impatiente Rancho, qui en a marre de cet énergumène – comme tout le monde, d'ailleurs. Vas-y, dit-il à Serveuse.

— On dirait que je suis de trop, observe Exorciste en se tournant vers l'animateur.

— Non, non, choisissez un groupe, lui répond celui-ci.

Exorciste soupèse ses options. À la gauche de l'animateur, le groupe nord : Traqueur, Doc, Rancho, Biologie et Ingénieur. À sa droite, le groupe sud : Zoo, Banquier, Air Force, Charpentière et Serveuse.

— Sud, annonce Exorciste avec un rictus à l'adresse de cette dernière.

— Parfait, vous irez au nord, tranche l'animateur.

Serveuse sourit pour la première fois de la journée en voyant l'air dépité d'Exorciste, qui obtempère cependant avec un hochement de tête.

— J'aurais dû voir venir le coup, marmonne-t-il.

Dans les rangs du groupe sud, ça discute :

— J'aurais dû mettre du chocolat de côté. (Charpentière)

— Ouais, maintenant, faudra te contenter de viande d'ours. (Banquier)

— Vous pensez que ce sera un vrai ? (Zoo)

— Pourquoi veux-tu qu'il soit faux ? (Charpentière)

— Il vient de dire qu'ils ne nous donneraient plus de viande. Et hier, les traces de biche étaient fabriquées de toutes pièces. (Zoo)

— Celle que tu as mangée n'était pas en toc. (Banquier)

— Certes, mais...

Zoo ne peut pas croire qu'on va les envoyer traquer un ours brun pour les besoins d'une émission de divertissement. L'ours brun fuit le contact de l'homme mais peut s'avérer dangereux si on le provoque. En outre, une heure plus tôt, il n'y avait pas l'ombre d'un ours dans les parages.

— Tout le monde est prêt ? trompette l'animateur.

Zoo, pas plus impressionnée que ça, extrait le descriptif de la bête de sa pochette. Elle estime qu'avoir gagné un Défi qui courait sur deux jours aurait dû lui valoir un prix plus conséquent. Elle espérait une gamelle de camping, ou des barres énergétiques. Elle étale devant elle les éléments d'identification – qu'elle connaît déjà – puis se tourne vers les quatre candidats du groupe sud.

— Si vous trouvez une trace, évitez de la piétiner.

Cinq personnes qui traquent le même animal mais ne font pas équipe, ça ne va jamais marcher, songe-t-elle.

— Partez ! braille l'animateur, et les candidats se dispersent.

Zoo observe la débandade et hésite.

— Ça va être un désastre, dit-elle, puis elle se lance.

Un peu plus tôt, pendant que Traqueur se baladait dans les bois alentour, les producteurs l'ont prié d'éviter un certain périmètre vers lequel, par déduction, il se dirige maintenant. Exorciste lui emboîte le pas. Traqueur repère la trace presque immédiatement : un chemin de feuilles piétinées, ourlé de touffes de poils bruns, et deux superbes empreintes dans la terre. Traqueur sait qu'aucun ours ne laisserait d'empreinte si évidente, mais il sait également qu'ils ne sont pas sur les traces d'un vrai ours. Exorciste lui colle toujours aux basques.

— Je suis pas fou, se justifie-t-il. S'il existe un raccourci, compte sur moi pour le prendre.

La trace s'interrompt devant une petite cavité dans laquelle Traqueur et Exorciste trouvent... Rien, en fait, sinon quelques toiles d'araignées et des lichens. Cette trace était un leurre, spécifiquement conçue à l'intention de

Traqueur pour l'égarer et le retarder. C'est Air Force qui a repéré la bonne trace, bien moins évidente. Elle débutait tout près du point de départ du Défi, et n'a été créée qu'une fois Traqueur ramené vers le groupe.

Les concurrents sont trop fatigués pour se chamailler.

— On aurait dû en faire un autre Défi d'Équipe, chuchote l'animateur au producteur.

— Peu importe, lui répond celui-ci. L'objectif, c'est de les épuiser.

Ce Défi-là, silencieux et pas franchement palpitant, sera considérablement compressé au montage. Les téléspectateurs verront les différents candidats se frayer un chemin dans les broussailles, et chaque séquence sera ponctuée d'un gros plan d'yeux injectés de sang ou de mâchoire relâchée. Au sud, la première empreinte d'ours fait long feu : Banquier la piétine sans s'en rendre compte. Un cameraman capture la scène, ainsi que d'autres images de sa progression maladroite, trébuchante. Les spectateurs verront tous les membres de ce groupe tomber, glisser ou s'assommer contre des branches, tous sauf un : Zoo. On verra la chouchoute du monteur offrir une main secourable à Charpentière après une chute, mais pas foncer bille en tête dans une branche de pin à hauteur de son cou.

Serveuse approche d'un buisson de myrtilles. Elle cueille une baie et la fait rouler dans sa paume ouverte.

— J'ai super envie de la manger mais je ne sais pas si c'est du poison, dit-elle. Bon, ça ressemble à une myrtille mais... mieux vaut m'abstenir. Et chercher l'ours, plutôt.

Elle jette la myrtille et s'enfonce jusqu'à la taille dans les arbustes denses. Après quelques minutes – secondes – elle entend un grognement et se tétanise. Elle est seule avec le cameraman ; Biologie se trouve à une quinzaine de mètres de là.

— C'était lui ? chuchote-t-elle et, soudain, elle le voit.

À moins de trois mètres d'elle, de l'autre côté d'un rondin – une masse de poils noirs d'environ deux mètres sur un.

— Même pas en rêve, marmonne-t-elle en commençant à trembler.

Elle ne remarque pas que l'ours est immobile, qu'il ne regarde pas dans sa direction, qu'il ne mange pas les baies qui se trouvent à quelques centimètres de sa gueule, qu'il ne respire même pas. Dix longues secondes passent, puis

le craquement des pas de Biologie arrivant vers elle l'arrache à sa stupeur. Elle avance, s'extrait du buisson et s'approche de cette montagne – c'est bien un ours, un vrai, mais depuis longtemps passé à trépas et empaillé. Elle examine attentivement le museau, la truffe brune, les yeux en verre, les dents aiguisées, bien mises en valeur dans la gueule ouverte qui semble prête à rugir. Puis elle remarque, à son cou, une de ses griffes pendue à un cordon dissimulé sous la fourrure, et assortie d'un Post-it : *Rapportez la preuve*, indique-t-il.

Au nord, Air Force découvre le deuxième ours et prend la griffe. Mais Serveuse est la première à revenir vers l'animateur, qui échoue lamentablement à masquer son ébahissement. Mais il se ressaisit, assez du moins pour dire :

— Eh bien... félicitations.

— C'est grâce aux myrtilles, expliquera plus tard la candidate au Confessionnal. Je ne suivais pas de traces en particulier. Je me baladais quand j'ai vu les myrtilles, et je me suis dit, les ours, ça aime les myrtilles, non ? Et il était là !

Sitôt Air Force de retour avec sa griffe, les autres candidats sont rappelés à cor et à cri.

— C'est *elle* qui l'a trouvé ? s'exclame Exorciste. Même pas en rêve !

Serveuse lui fait un doigt d'honneur, geste qui sera conservé au montage, mais flouté. Exorciste est apaisé : elle a peut-être gagné le Défi, mais lui n'a rien perdu de sa capacité à la mettre en boule.

— Nos gagnants vont maintenant recevoir ceci, annonce l'animateur en brandissant deux sacs identiques, qu'il distribue à Serveuse et Air Force.

Le soleil est bas sur la ligne d'horizon. Les candidats ont tous l'air au bout du rouleau, et ce n'est pas qu'un air : la journée a été longue. L'animateur les considère d'un regard grave.

— Bonne nuit, dit-il, et il s'éclipse.

Le petit groupe bruisse aussitôt de murmures incrédules.

— On fait quoi, maintenant ? demande Biologie.

Le visage de Banquier est impassible.

— J'imagine qu'on devrait construire un abri, hasarde Zoo.

Elle se tourne vers Traqueur, et c'est un soulagement quand il croise son regard.

Air Force ouvre le sac qu'il vient de recevoir ; du coup, Serveuse l'imité. Un cameraman se rapproche d'elle pour en filmer le contenu. En s'accroupissant à ses côtés, il est secoué par une quinte de toux. On dirait que sa gorge est tapissée de papier de verre.

— Attends..., s'étrangle-t-il. (Il se racle bruyamment la gorge, crache et se met en position assise en respirant avec difficulté.) J'ai attrapé la crève. Excuse-moi, c'est bon, continue.

Mais ses mains tremblent, et cette séquence sera inexploitable ; le monteur devra se rabattre sur les images de l'autre cameraman, penché sur l'épaule d'Air Force. Les téléspectateurs verront alors s'afficher la liste des articles contenus dans le sac au fur et à mesure qu'ils apparaîtront : deux petites gamelles métalliques à poignées rabattables – identiques à celle que Rancho a gagnée à l'issue du premier Défi –, un sachet de bouillon de légumes lyophilisé, un sac de riz complet de deux kilos et demi, du sel et du poivre dans des tubes en plastique assortis, et un moulinet de pêche.

— Il va faire froid au sommet, dit Traqueur à mi-voix. Seuls Zoo, Charpentière et Doc l'entendent. On devrait redescendre un peu.

— On fait un grand abri collectif ? propose Charpentière.

Traqueur opine, puis commence à redescendre vers une zone boisée. Zoo et Charpentière le suivent.

Doc se tourne vers les autres et braille :

— Un seul abri pour cette nuit ! Par ici !

Il attend qu'Air Force referme son sac et se relève, puis ils se dirigent de conserve vers le bois en contrebas. Le campement ne s'organise pas en un clin d'œil, pourtant les téléspectateurs découvriront dans le plan suivant l'abri à moitié construit. Charpentière a pris la direction des opérations, qui sont en bonne voie : l'abri sera un bel appentis en pin, à une vingtaine de mètres en contrebas du sommet, sur un terrain plat et dans un endroit où les pierres sont peu moussues.

— Moins de mousse égale moins d'humidité, explique Traqueur. Et si jamais il pleut, on ne sera pas embourbés dans les ruissellements.

Les téléspectateurs le verront ensuite s'approcher d'Air Force.

— Je ne sais pas combien de temps on va rester ici, mais je ne pourrai pas nourrir tout le monde avec des pièges à assommer, lui dit-il.

— Parce que tu prévois de nourrir tout le monde ?

— C'est ce qui s'impose, non ?

— Je vais t'aider.

Quand la nuit tombe, l'abri est terminé : un toit en pente, bas, de trois mètres cinquante de long, posé sur un rondin de diamètre conséquent, lui-même soutenu par trois branches en forme de Y profondément fichées dans la terre. On a disposé à l'intérieur un épais matelas de feuilles mortes et d'aiguilles de pin, et ces mêmes matériaux, complétés par quelques branches, servent également de couverture sur le toit. Érigé en deux heures et uniquement avec des ressources naturelles, c'est du bel ouvrage, et il donne envie.

À cinq mètres de là, un deuxième abri se résume, lui, à un tas de feuilles rassemblées contre une grosse pierre. Exorciste se souvient d'avoir eu chaud, la nuit précédente, mais aussi de s'être senti un peu à l'étroit. Ce soir, il veut contempler les étoiles. Allongé sur son mince tas d'humus, il fait bande à part et guette le coucher du soleil.

Serveuse est assise entre les deux abris avec son sac de riz maintenant allégé, comme celui d'Air Force, d'un cinquième de son poids. Leur kilo de riz est en train de cuire, réparti dans cinq gamelles. Au début, elle était réticente à partager, mais la générosité spontanée d'Air Force a eu raison de sa réticence ; ce soir, les candidats dîneront d'un porridge de riz parfumé au bouillon de légumes, salé et poivré, et agrémenté de pousses de pissenlit que Biologie, Doc et Ingénieur sont allés cueillir pendant que Zoo allumait le feu et que les autres ramassaient du bois. Tout le monde a mis la main à la pâte, et tous partageront le festin.

Tous sauf Exorciste, qui fait toujours bande à part. Mais quand les autres s'installent autour du feu et commencent à faire circuler les gamelles, il s'extrait de son tapis de feuilles, s'étire et va s'asseoir entre Ingénieur et Serveuse, qui tient à la main une de ses gamelles, ainsi qu'une fourchette en plastique offerte par Rancho.

— Tu fais quoi, là ? lui demande-t-elle.

— J'ai une de ces dalles, répond Exorciste en se tapotant l'estomac. Filem'en un peu.

— Même pas en rêve. Tu nous as plantés pour aller *dormir*, ajoute-t-elle – une phrase que les spectateurs n’entendront pas.

— Ne sois pas ridicule, répond Exorciste.

Rancho, de l’autre côté du feu, s’en mêle :

— Elle n’est pas ridicule. Si tu veux partager avec l’équipe, il te faut d’abord en faire partie.

Si l’animosité de Serveuse ne surprend pas Exorciste, il s’étonne en revanche du soutien de Rancho, puis il voit toutes les têtes opiner autour du feu. Il décoche un regard noir à l’objectif d’une caméra, comme s’il l’accusait d’avoir monté le groupe contre lui. Ce qui est le cas : il pense que les autres jouent la comédie, comme lui en ce moment. La vérité, c’est que, à ce stade, la plupart des candidats ont oublié qu’ils étaient filmés. Ils obéissent simplement à un instinct vieux comme le monde, inspiré moins par la loi de la sélection naturelle que par une certaine réticence à supporter un individu capable mais paresseux. Personne n’aurait rien fait pour priver Exorciste de repas, mais maintenant que Serveuse a exprimé son veto, le groupe fait bloc autour d’elle. Avec un sentiment de culpabilité, dans la plupart des cas, mais qui ne suffit pas à les faire changer d’avis.

— Je vais mourir de faim, proteste Exorciste.

— Le corps peut tenir un mois sans manger, précise Traqueur.

Il est le seul à n’éprouver aucune culpabilité.

— Va te déterrer quelques vers, lui rétorque Serveuse.

Elle enfourne une bouchée de riz, ferme les yeux et commence à fredonner de plaisir, quand Exorciste se jette sur elle et lui arrache des mains la gamelle. Serveuse rouvre les yeux, saisie, et se jette à son tour sur l’assaillant, qui tombe à la renverse tandis que le riz, lui, vole dans les airs. Puis elle frappe, de toute sa puissance de fille menue. Exorciste se couvre le visage et se roule en boule pour résister à cette averse de baffes. Ingénieur se jette dans la mêlée : en pure perte. Une seconde plus tard, Banquier ceinture Serveuse et la soulève dans ses bras.

— Lâche-moi ! hurle-t-elle d’une voix stridente.

Biologie la rejoint, lui frictionne les bras, lui prodigue des paroles apaisantes, dont sera extraite la seule phrase retenue au montage :

— Il n’en vaut pas la peine.

Charpentière elle aussi soutient Serveuse et lance des regards noirs à Exorciste. Zoo, qui observe la scène, songe, *C'est ce qu'on attend de moi, que j'offre du réconfort*. Mais elle refuse de laisser son genre lui dicter sa conduite, et plutôt que de se précipiter pour consoler Serveuse, elle tisonne le feu avec un bâton, et fractionne un gros charbon incandescent en plusieurs pépites de braises.

Exorciste, toujours à terre, fulmine. Il se sent humilié.

— Elle m'a frappé ! hurle-t-il. Il est écrit dans nos contrats qu'on ne pouvait frapper personne !

Un des cameramen a joint par radio le producteur exécutif.

— Putain, quelle journée ! soupire celui-ci. Vivement qu'elle se termine. Eh, dis-moi, tu as tout filmé, au moins ?

Plus tard, au producteur délégué, il dira :

— Au moins, pas besoin d'une foutue décharge pour utiliser ces images.

Autour du feu, Doc se fait l'avocat du diable :

— Nos contrats interdisent seulement de frapper quelqu'un à la tête et dans les parties génitales.

Exorciste se hisse sur ses pieds et lui désigne son visage.

— Et tu appelles ça comment ?

— Il m'a semblé qu'elle ne visait que les genoux et les bras.

— Je confirme, intervient Air Force. Tu as eu le bon réflexe, tu t'es immédiatement mis en position fœtale. On voit que tu maîtrises le sujet.

Zoo éclate de rire et Exorciste lui décoche un regard assassin.

— Quoi qu'il en soit, tu l'as cherché, élude-t-elle.

Le dédain qui perce dans sa voix surprend Ingénieur, qui s'attendait à la voir endosser le rôle du juge de paix. Aucun des cameramen ne capture le regard légèrement déçu qu'il lui jette.

Exorciste lève les mains et se retire sur sa litière.

Le groupe achève le repas en silence. Cette séquence se conclura par une série de brefs passages au Confessionnal.

— Il le méritait. (Charpentière, après force coupes au montage)

— Il faisait la sieste pendant qu'on montait tous le camp. Ça me met un

peu mal à l'aise de dire ça, mais pourquoi devrait-on supporter un poids mort ? Par ailleurs, ce n'était pas à moi de décider. Ce n'est pas moi qui ai gagné le riz. J'étais moi-même reconnaissant de pouvoir en manger.
(Banquier)

— Il me cherche des poux non-stop depuis deux jours et, là, il me vole ma bouffe ? Non mais même pas en rêve ! J'espère qu'il meurt de faim.
(Serveuse)

— Toute société a besoin de parias ; le fait que celle-ci soit un microcosme n'y change rien. (Exorciste)

Il attise le feu et passe une main dans ses cheveux gras. Le deuxième épisode de *Dans le noir* se terminera sur cette image, assortie d'une promesse :

— Ils veulent me coller le rôle du méchant ? Pas de problème. Ils peuvent compter sur moi.

La rue des Bouleaux était un répit dans les cauchemars venus de l'extérieur, à défaut de ceux qu'imagine mon subconscient. Cela signifie seulement que mon prochain Défi ne saurait tarder. Tandis que nous quittons la maison et ce quartier résidentiel, je me demande s'ils attendent un signal de Brennan. Peut-être y a-t-il quelque part un repère que nous sommes censés atteindre.

En milieu de matinée, justement, nous y voilà : une petite ville mise en scène d'une façon à ce jour inédite. Elle n'est pas abandonnée, elle est ravagée : vitres brisées, enseignes à terre. Ce que je prends d'abord pour un rocher, totalement incongru dans cet environnement urbain, s'avère une voiture écrasée contre un mur de briques. Mon épine dorsale se hérisse mais, en la dépassant, je garde les yeux grands ouverts. Ce que j'en distingue me rappelle un souvenir de lycée : le club antidrogue avait demandé aux pompiers de mettre en scène un accident provoqué par une conduite en état d'ivresse en utilisant une voiture déjà accidentée. Les volontaires s'étaient badigeonnés de faux sang et hurlaient à l'intérieur de l'habitable pendant que les pompiers procédaient à la désincarcération. Je revois mon ami David s'extraire en rampant par la portière du conducteur, se hisser sur ses pieds en vacillant, puis tituber vers les pompiers. La passagère, Laura Rankle, était « morte ». Pour une fille populaire, Laura était plus sympa que la moyenne et les cris de David tandis que les pompiers l'extrayaient, inerte, du véhicule étaient très réalistes. Je me répétais en boucle que ce n'était pas vrai, en vain. Je faisais de mon mieux pour cacher mes larmes à mes camarades de classe, avant de remarquer que la plupart pleuraient également. Mon père, qui avait eu vent de la mise en scène, m'avait posé des questions ce soir-là, au dîner. Avant que je puisse lui répondre combien l'expérience m'avait ébranlée, ma mère s'en était mêlée, affirmant que cette initiative sauverait une vie, et que

cette voiture n'avait eu d'accident que dans ce seul but – épargner d'autres vies. Après ce commentaire, je m'étais contentée de hausser les épaules, en marmonnant qu'ils en avaient un peu trop fait.

À quelques blocs de la voiture accidentée, j'aperçois un carambolage. La tache jaune, au centre, est reconnaissable entre toutes ; sans même distinguer précisément sa forme, je sais que c'est un bus de ramassage scolaire. En approchant, je vois un mannequin carbonisé qui pend par la portière d'une berline noircie par les flammes. J'imagine un instant que ce mannequin a le visage de Laura Rankle. Son visage d'adolescente, pas celui, amaigri et défait, qu'elle avait après s'être retrouvée mère célibataire.

— Mae ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Brennan – une question absurde, uniquement destinée à me faire parler.

Je m'apprête à le rabrouer, puis je songe que si je leur donne une bonne histoire, ils me laisseront peut-être tranquille. Si je parle, peut-être que le Défi prendra fin. Donc je lui raconte toute l'histoire, le faux sang, le métal tordu par les pinces hydrauliques, l'horrible amalgame entre une tragédie factice et les vestiges de celle qui avait réellement eu lieu.

— Quand Laura est redescendue de l'ambulance, soutenue par un pompier, elle souriait, elle était ébranlée, mais indemne. C'était hyper impressionnant, lui dis-je tandis que nous contournons un caddie de supermarché renversé. L'effet de réel était si puissant que j'avais un mal fou à me convaincre qu'il s'agissait d'une mise en scène.

Je lui lance un regard oblique.

— C'est chelou.

Pour une fois que je lui raconte une histoire véridique de A à Z, c'est tout ce qu'il trouve à répondre ? Qu'elle est cheloue ? Bien fait pour moi, je suppose. Ça m'apprendra à le traiter comme une vraie personne, quand il n'est qu'un accessoire.

Je ne sais pas si c'est dû à ma mauvaise vue, mais alors même qu'on se rapproche du carambolage, c'est comme s'il demeurait lointain à mes yeux. Je m'aperçois que leur mise en scène me laisse indifférente, que je me moque de ce qu'il y aura à l'intérieur du bus. Parce que ça ne fait pas partie de mon monde. Ce n'est pas réel.

Quand j'étais petite, mes profs et mon conseiller pédagogique parlaient du « monde réel » comme s'il avait une existence distincte, sans lien avec

l'école. C'était pareil à la fac, même si je vivais dans une ville de huit millions d'habitants. Je n'ai jamais compris ça. Qu'est-ce que le monde réel, sinon celui dans lequel chacun de nous existe ? En quoi est-ce que le fait d'être un enfant est moins réel qu'être un adulte ? Je repense à la dernière nuit du camp de groupe. Je revois Amy enfoncer la pointe de son couteau dans l'épaule d'un lapin écorché, et séparer la patte. Je me souviens avec quel soin elle a partagé équitablement la viande dans nos gamelles respectives.

— Je croyais que ce serait *différent*, ici, a-t-elle dit. Je croyais... (J'ai d'abord pensé qu'elle hésitait parce que la lame du couteau butait sur un os.) Mais non, finalement, c'est tout aussi dégueulasse que dans le monde réel.

Sur le moment, sa remarque n'avait rien d'étrange. Ces Défis étaient circonscrits dans le temps : ils avaient un commencement et une fin, qui étaient simples à identifier, puisqu'un homme criait « Partez ! » ou « Stop ! » Ce cadre me manque. Maintenant, on dirait que tout est faux et vrai en même temps. Le monde dans lequel j'évolue est fabriqué de toutes pièces, manipulé, fallacieux mais, en même temps, il y a cet avion dans le ciel, ces arbres, ces écureuils. La pluie. Mes règles qui tardent à arriver. Tous ces éléments qu'ils ne contrôlent pas, parce qu'ils en sont incapables ou qu'ils les jugent trop insignifiants, mais qui participent de leurs mises en scène et les contredisent tout à la fois. Ce monde vidé de ses habitants qu'ils ont fabriqué est rempli de contradictions.

Nous voilà à hauteur du carambolage. J'ai la chair de poule. On dirait que le bus s'est encastré de plein fouet dans l'immeuble ; la tôle jaune semble ne faire plus qu'un avec le mur gris. Je crois qu'il reste cependant assez d'espace pour passer.

— Mae, viens, on va le contourner.

— C'est ce que je fais.

— Non, on va faire le tour du bloc.

J'avais compris la première fois. Je continue à marcher.

— Mae, s'il te plaît, me supplie-t-il. Tu ne les vois pas ?

Il parle des mannequins déversés devant l'issue de secours à l'arrière du bus. J'en dénombre cinq ou six ; il y en a probablement d'autres à l'intérieur. Je les sens également, ils ont la même odeur que les précédents avec en prime, cette fois, un relent de charbon.

Brennan tremble comme une feuille. Il en fait un peu trop. Mes copains du lycée étaient plus convaincants.

— Finissons-en au plus vite, dis-je.

J'enfonce la main dans ma poche, je frictionne mon verre de lunettes et j'avance.

Brennan m'emboîte le pas sans un mot. Ces mannequins-là sont boursouflés, noircis, grimés avec des traces de putréfaction. Des piles de journaux et d'ordures se sont amalgamées comme une congère contre un des pneus. Je piétine un sac en papier et je sens un truc mou s'écraser sous ma semelle, et un autre, mince, long et dur, buter contre ma voûte plantaire.

Ce n'est rien. Ne regarde pas.

— Mae, je peux pas.

J'ai dépassé le bus et je ne veux pas me retourner.

— Mae, je peux pas, répète-t-il d'une voix plus haut perchée.

Je me force à faire volte-face et à focaliser mon regard sur lui : une tache marron et rouge, identifiable, mais tout juste.

— Mae, s'il te plaît.

Il n'est qu'un autre obstacle, un autre Défi.

— Arrête !

— Mais je...

Sa protestation se brise en un sanglot. Je ne distingue pas son visage, mais pour l'avoir déjà vu pleurnicher un peu trop souvent, je sais comment sa bouche se crispe, comment son nez coule.

Laisse-le. Abandonne-le.

Je ne peux pas.

Tu ne veux pas.

Ils m'en empêcheront. Ils veulent qu'il reste avec moi. Il a besoin d'être avec moi.

— Allons, Brennan, tu peux y arriver.

Je m'oblige à mettre de la douceur dans ma voix, et à l'appeler par son prénom parce que, apparemment, les prénoms l'apaisent. Il m'appelle Mae à tout bout de champ, tant et si bien que je commence à avoir l'impression que

c'est mon vrai prénom. Nous y revoilà. *Vrai*. Quand le factice a plus de poids que le réel, où se situe la vérité ? Je ne veux pas le savoir.

— Ils ne peuvent pas te faire de mal. Dépêche-toi, qu'on se tire d'ici.

Je devine un hochement de tête. Je suis sûre qu'il se mordille la lèvre, comme il a tendance à le faire.

— On n'est plus qu'à quelques jours de marche, lui dis-je. Tu verras, ça passera vite.

Quand il me rejoint un instant plus tard, je m'aperçois qu'il est bien en train de pleurer. Et qu'il se pince le nez entre le pouce et l'index.

— Allons-y.

En quelques minutes, nous avons laissé le pire du chaos derrière nous et retrouvé un paysage de simple désolation. Tout ce travail, tout cet argent dépensé, pour un Défi qui se limitait à dépasser un bus accidenté. Non pas que cela ait été facile, mais tant de gaspillage me hérise.

— Mae ? Pourquoi on ne prend pas l'autoroute ?

Sa question se superpose à un reste de malaise. On dirait qu'il essaie de m'amener à briser les règles.

— Interdiction de conduire.

— Ah. (Un silence.) Mais on pourrait marcher. Ce serait plus direct que les petites routes.

Est-ce un indice ? Ont-ils également fermé les autoroutes ? C'est énorme. Trop énorme. Je ne peux y croire.

— Regarde, là, le panneau ! insiste-t-il. Elle est tout près !

— Non.

— Pourquoi ?

Je ne peux pas répondre ; je ne connais pas la réponse.

— Mae ? Pourquoi ?

Je continue à marcher.

— Mae ?

Je suis à deux doigts de perdre patience.

— Mae ?

Je sens sa main qui approche, qui va se poser sur mon bras.

— Qu'est-ce que je t'ai dit ? Ne me touche pas !

Ma voix tremble de toutes les émotions, toutes les questions, que je retiens en moi.

Il retire son bras, bafouille des excuses et, un court instant, je crois qu'il a enfin lâché l'affaire. Et puis :

— Alors, l'autoroute ?

L'exaspération est tout près de céder le pas à la colère.

— Non, Brennan, on ne prend pas l'autoroute.

— Mais pourquoi, Mae ?

— Arrête de m'appeler comme ça.

— Pourquoi ?

— Et arrête de demander pourquoi !

L'agitation me fait presser le pas. Pourquoi me cherche-t-il en permanence comme ça ? Pourquoi n'a-t-il aucun respect pour les règles du jeu ?

Pourquoi ?

Tu sais pourquoi.

J'attrape mon verre de lunettes, je le frotte ; sa tranche accroche contre le cal de mon pouce. Je me souviens parfaitement de tout ce que Brennan a raconté, la quarantaine, la maladie, et aussi de l'affichette, et d'une maison bleue. Mais je me souviens également de l'ours en peluche, en train de m'observer et de tout ce bleu alentour, aussi bleu qu'un ciel d'été.

Si je m'autorise à douter, je suis perdue. Je ne peux pas douter. Je ne doute pas. Tout s'emboîte. Métal et fourrure, un drone dans le ciel. Brennan n'est qu'un rouage, comme tout le reste. Comme moi. Simplement, il obéit à des règles différentes.

Je marche avec distraction, et plus vite que je ne le devrais. Je me tords le pied, sans raison ; je trébuche. Brennan me rattrape, mais je m'écarte.

— Mae

— Ça va.

Je pose mon regard flou sur le sol et me remets en route.

— Mae, c'est quoi, ça ?

Brennan regarde droit devant lui. Je plisse les yeux, en vain – l'horizon

demeure un aplat flou. Je frictionne mon verre de lunettes, plus fort, et le geste génère de la chaleur.

— De quoi tu parles ?

Il me regarde, les yeux écarquillés. Il a l'air terrifié. Je sens ma poitrine se serrer.

Quoi qu'il ait vu, ce n'est pas réel.

Oui mais, en même temps, quelque part, ça l'est, et les contradictions peuvent s'avérer dangereuses. Souviens-toi des petits caractères dans le contrat. Souviens-toi du coyote, des dents, du mécanisme, du sang, de ta terreur ; souviens-toi de la bouche grimaçante du poupon qui réclamait sa maman.

Je sors le verre de lunettes de ma poche et je l'essuie d'un coin de chemise. Je ferme l'œil gauche et approche le verre de l'œil droit.

D'un coup d'un seul, les arbres se parent de feuilles. Des feuilles aux contours nets et précis. La glissière, à ma gauche, est cabossée et piquetée de rouille. La route est bordée de part et d'autre de lignes blanches, décolorées, et il y a une grenouille écrasée à un mètre de moi. Combien de détails ai-je loupés depuis que j'ai cassé mes lunettes ? Combien d'animaux morts sur le bord des routes ?

Je me tourne vers Brennan. Il a des taches de rousseur, et une petite cicatrice sur la joue.

Je détourne le regard. En face de nous, un arbre déraciné bloque la route. Un drapeau blanc est accroché à ses branches, comme une banderole, et je distingue une inscription, mais on est trop loin, je n'arrive pas à la lire, même en collant le verre contre mon œil. Un autre Indice – enfin. Je me remets en route d'un pas décidé.

— Mae, attends.

— Tu peux lire ce qui est écrit ?

— Non, mais...

— Alors viens.

Je rouvre l'œil gauche ; le mélange de flou et de précision est détonant, et je vacille sur mes jambes le temps d'ajuster ma vision. Mais je commence à distinguer des lettres, la forme des mots. Il y a deux lignes. La peinture a bavé par endroits. Quelques pas de plus et je parviens à déchiffrer le premier

mot : *passage*. J'ai l'impression d'avoir marqué un point ; je suis en train de gagner ce Défi.

— Mae...

Je veux déchiffrer le message dans son entier avant d'être trop près, juste pour le plaisir de dire que j'y suis arrivée. Le second mot commence par un I. *Interdit*, je parie.

Je bute sur la seconde ligne, en revanche ; les mots sont trop longs.

Je continue à avancer ; Brennan m'attrape le bras. Il est dans tous ses états.

— Mae, non, attends...

Maintenant, je lis parfaitement le message :

Passage interdit

Tout contrevenant sera éviscéré.

— Éviscéré ? dis-je en écartant le verre de mon œil. Ils n'y vont pas de main morte...

Et pourtant, je sens que mon corps se contracte, qu'il veut courir se cacher. Je me souviens à peine de ce que l'on ressent quand un être aimé vous tient dans ses bras, mais je n'ai aucune difficulté à m'imaginer la sensation d'une lame qui se plante dans mon ventre – l'embrasement de la douleur, le temps qui suspend son vol, mes entrailles tièdes qui jaillissent dans l'air frais, les volutes de vapeur... Ensuite, je m'imagine dans le rôle de l'éventreur.

— Viens, allons-nous-en, me presse Brennan en m'invitant, d'un mouvement de tête, à rebrousser chemin.

La seule façon d'éviter un Défi, c'est de prononcer la phrase, d'abandonner.

— Mae, viens, on va le contourner.

Éviscéré, rien que ça. Le message est si extrême qu'il en devient ridicule, un peu comme l'affichette : destiné plus aux téléspectateurs qu'à moi-même.

Avec cette pensée, une sensation de futilité me submerge. Cette télé réalité ne tourne pas autour de moi. Ni des autres candidats. Son vrai sujet, c'est le monde dans lequel nous avons pénétré. Nous sommes des figurants, dont la mission est non pas d'éclairer les foules, mais de les distraire. Depuis le début, j'envisage toute cette expérience d'une manière erronée – je ne suis pas ici parce que je suis intéressante à leurs yeux ou parce que j'ai peur

d'avoir des enfants ; je suis simplement là pour animer ce monde qu'ils ont créé. Ils se fichent pas mal que je persévère, que j'aïlle jusqu'au bout. Tout ce qui leur importe, c'est que les spectateurs, eux, regardent jusqu'à la fin.

Je range le verre dans ma poche et me dirige à grandes enjambées vers le tronc d'arbre et son message.

— Mae !

C'est le jeu auquel j'ai accepté de participer.

— Arrête ! (Il a attrapé mon bras une fois de plus, mais il ne me tire pas en arrière.) S'il te plaît.

Je parie que Cooper m'attend de l'autre côté de cette banderole. Avec l'un des autres. Et probablement n'est-il pas seul. Les complications vont toujours par trois : le triangle amoureux, la troisième roue du carrosse, la Trinité.

À cette distance, et parce que je sais ce qu'il dit, je peux maintenant lire le message à l'œil nu. Brennan est toujours à mes côtés, donc je ne fais pas fausse route, quoi qu'il en dise. Cooper aura-t-il lui aussi une ombre qui le suit partout ? Une petite Blanche minaudière ? Peut-être le petit geek – comment s'appelait-il, déjà ? – sera-t-il notre fameuse troisième roue du carrosse ; ça rendrait bien, à la télé, un bel exemple de diversité. Ou alors Randy, pour pimenter les choses ? Je doute qu'il y ait une autre fille. C'est impossible que Heather ait tenu aussi longtemps, et Sofia... Bon, Sofia, c'est une possibilité.

Me voilà devant la banderole. Est-ce une ligne de départ, ou d'arrivée ? Je n'en sais rien, mais j'avance une main. Toucher l'arbre va déclencher un truc. Quoi, là encore, je n'en sais rien. Des tambours et trompettes peut-être, des flashes lumineux.

Ma main rencontre une branche.

Le contact ne fait retentir aucune sirène. Aucune fusée lumineuse ne s'élève dans le ciel. La terre ne tremble pas. Les bois alentour demeurent tels qu'en eux-mêmes.

La déception est comme une douche froide. J'étais tellement certaine qu'il s'agissait d'un moment clé ! Mais ce n'est pas la première fois que je fais fausse route.

J'escalade le tronc, puis ressors mon verre de lunettes pour observer la route face à moi. Elle est dégagée. Brennan, d'un bond, me rejoint sur le bas-

côté.

— Tu vois, on a toujours nos entrailles.

— *Chut !* m'intime-t-il en se recroquevillant comme un voleur. J'ai entendu parler de ce genre de choses.

Même si je n'ai pas prêté grande attention aux sornettes qu'il m'a racontées, je suis à peu près certaine qu'il y a une contradiction.

— Je croyais que tu n'avais croisé personne, après avoir quitté ton église, dis-je, en parlant à un volume normal, ce qui me vaut un nouveau rappel à l'ordre. Bon, d'accord, je chuchote.

— Si, au début, j'ai croisé quelques personnes. Elles étaient toutes malades.

Il a du répondant. Et je dois admettre que son inquiétude est contagieuse. Sommes-nous sur le point de rencontrer mes maraudeurs ? J'avance, plus lentement, en gardant mon verre de lunettes dans la main, prête. Brennan me suit, toujours sur le qui-vive.

Quel portrait font-ils de moi, en ce moment ? Je sais quel rôle ils m'ont fait endosser lorsque le tournage a commencé : celui de la fille sérieuse, de l'amie des bêtes, toujours enjouée, toujours partante pour relever un défi. Mais maintenant ? Vont-ils me faire passer pour une cinglée ? Non, probablement pas. Ça, c'est le rôle échu à Randy, avec sa croix autour du cou et ses histoires à dormir debout. Mais quel que soit mon personnage maintenant, je ne suis plus celle que j'étais.

Je ne sais même plus si je peux redevenir cette fille capable de sourire jusqu'à en avoir mal aux mâchoires. C'était épuisant, aussi épuisant que ce trekking interminable.

Voyons, essaie.

Pourquoi pas ?

Je me tourne vers Brennan, je plaque un sourire sur mes lèvres, je me force à prendre ma voix la plus gaie.

— C'est sympa, ce soleil, non ?

Mon estomac se retourne ; la gaieté, ça fait mal.

Brennan me dévisage d'un air interrogateur. Je renonce au sourire douloureux, et détourne les yeux. Et si je ne peux jamais redevenir cette

personne ? Non pas cette version exagérée de moi-même que j'ai adoptée pour l'émission, mais celle que je suis réellement ? Que je suis devenue à force de travail, une fois loin du toit maternel et de ses relents d'amertume. Je détesterais passer le restant de ma vie sous ce masque de morosité. Je trouverai le moyen de me réadapter, c'est sûr. Une fois que tout ça sera terminé. Je n'aurai pas le choix. Et mon mari m'aidera. Dès que je le retrouverai, toute cette misère s'effacera de ma mémoire et cette expérience deviendra ce qu'elle était destinée à être : une ultime aventure. Une bonne histoire à raconter. On adoptera le lévrier fantasque de nos rêves, on balancera nos stocks de préservatifs à la poubelle et on fondera une petite famille. Je vais me jeter à l'eau, même si je ne me sens pas prête, parce qu'on ne peut pas être prête pour tout et parfois, à trop tergiverser, le défi devient impossible à relever. Je ne suis pas ma mère. Bientôt, le souvenir de ces épreuves sera assez lointain pour pouvoir prétendre que je me suis bien amusée. Et peut-être la grossesse sera-t-elle une épreuve si horrible que, en comparaison, cette aventure aura des airs de vacances ? Avant de partir, j'ai lu un bouquin à ce sujet et, croyez-moi, il ne faut pas écarter cette éventualité ; il y était question d'hémorroïdes de la taille d'un grain de raisin et de gingivites à répétition.

Est-ce pour ça que je n'ai toujours pas mes règles ?

Non, je ne suis pas enceinte. Je le sais. Ce retard, c'est mon corps qui réagit au stress physique, à toute cette marche, et combien de temps ai-je jeûné lorsque j'étais malade ?

Oui mais. Et si je me trompais ?

Mes dernières règles remontent à une semaine environ avant mon départ de la maison. Ensuite, on a couché ensemble, mais avec protection – je n'ai jamais pris la pilule ; le sexe sans préservatif est complètement inimaginable pour moi – et peut-être y a-t-il eu un bug. Peut-être qu'après toutes ces années, finalement, mon corps m'a joué un sale tour.

Je me souviens combien j'avais peur d'avoir mes règles pendant le tournage ; combien je redoutais qu'un cameraman puisse filmer des images compromettantes. Comme s'il y avait quelque chose de honteux là-dedans. Comme si on avait le choix. Maintenant, je veux juste qu'elles arrivent, pour être fixée.

Je repense au poupon, dans le chalet. Son visage marbré, ses yeux enfoncés. Ses pleurs de chaton mécanique.

Je ne suis pas enceinte.

Je veux – je dois – penser à autre chose.

— Alors, dis-moi – c’est quoi, l’histoire de l’imprimé zèbre ?

— *Chut !*

J’avais oublié que nous étions censés chuchoter. J’articule des excuses muettes, juste pour le faire parler. Et ça marche. Après un moment, il dit, très doucement :

— Ça me fait penser à Aiden.

Le frère. Je ne me souviens plus s’il est censé être mort ou vivant. Non, attendez, il a dit quelque chose à son propos, qu’il l’avait appelé, mais que les téléphones ne marchaient plus. Donc, il ne sait pas.

— Si tu as survécu, pourquoi pas lui ? L’immunité est peut-être génétique.

— Ma mère n’a pas survécu, elle.

— Et ton père ?

Il hausse les épaules.

— Il était soldat. Il est mort quand j’étais petit.

Je réfléchis à ce que je pourrais répondre à ça quand un claquement, retentissant, interrompt mes pensées. Je pivote en direction du son ; Brennan, d’un bond, s’est réfugié derrière moi. D’une main fébrile je cherche mon verre de lunettes, je le colle contre mon œil, je scrute les bois alentour.

Nous y voilà. Tout est sur le point de changer.

Une tache blanche, un corps brun clair recroquevillé sur des pattes fines comme des échasses, de grands yeux hagards. Un cerf, tétanisé, comme pétrifié. Je fais un pas vers lui, le sortilège se rompt. L’animal enjambe précipitamment un rondin et s’enfuit, sa queue neigeuse dressée.

— C’était quoi ? chevrote Brennan.

— Un cerf.

J’entends de la colère dans ma voix, alors que tout ce que je ressens, c’est de la fatigue.

Rapidement, une allée apparaît à notre droite. Je ressors mon verre de lunettes. C’est une allée en demi-cercle qui dessert une station d’essence, un petit supermarché et un motel. Un pick-up noir est garé à côté des pompes,

les vitrines du supermarché ont été condamnées avec des planches, la porte d'une des chambres du motel est ouverte. À côté d'une autre, il y a un distributeur de boissons.

— Je parie que c'est leur camp de base, souffle Brennan.

Ça tombe sous le sens. Les maraudeurs ont forcément un camp de base. J'anticipe le Défi que me réserve cet endroit abandonné, à l'écart de tout. Mais je n'aperçois rien de bleu.

— Tu crois qu'on devrait aller voir ? demande Brennan, subitement téméraire.

— Tu ne voulais pas franchir l'arbre, mais tu veux entrer là-dedans ?

Il hausse les épaules.

Sans trop savoir pourquoi, je trouve cette porte ouverte bien plus menaçante qu'une banderole tendue sur un arbre à terre.

— On n'a besoin de rien. Il n'y a aucune raison d'aller voir.

— Le distributeur est ouvert, proteste-t-il. Je vais voir ce qu'il reste.

Il s'élance en direction du motel, et je me retiens de le rappeler.

Je garde le verre collé contre mon œil et j'observe Brennan qui trotte vers le distributeur. C'est exact : sa façade bâille. Il la tire pour l'ouvrir entièrement – le grincement du métal m'arrache une grimace – et prend des bouteilles de je ne sais quoi. Ensuite, prudemment, il s'avance vers la porte restée ouverte. Lorsqu'il pénètre dans la chambre, je retiens mon souffle. Je m'attends à des cris, à des coups de feu, au silence ; à tout et rien à la fois. Il se peut que nos chemins se séparent ici. Mais quoi qu'il arrive, pas question que j'aille le chercher là-dedans.

Brennan ressort et galope vers moi.

— J'ai pris de l'eau. Et du Fanta.

— Génial, dis-je d'une voix impassible en rangeant le verre de lunettes dans ma poche. Allons-y.

— Tu ne veux pas savoir ce qu'il y avait dans la chambre ?

— Non.

— Bon, disons juste que...

— Non !

Je n'ai pas besoin qu'il me dise ce qu'il y a dans cette chambre. Je le sais déjà. D'autres mannequins, d'autres petits jeux. Et une récompense, si je parvenais à retenir ma respiration assez longtemps pour traverser la pièce et atteindre un coffre-fort, une valise ou un sac. Mais je n'ai pas vu de bleu. Si c'est un Défi, il est optionnel, et je choisis de ne pas y participer.

Au cours des heures suivantes, nous dépassons plusieurs maisons, apercevons quelques biches. Lorsqu'on s'arrête pour établir notre campement, je remarque combien Brennan est nerveux. Il m'observe à la dérobée, puis s'empresse de détourner le regard. Il veut me dire quelque chose, c'est sûr. À un moment donné, pendant que je construis mon abri, je ne supporte plus son manège.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce morceau de verre, dans ta poche...

— Je porte des lunettes. Je les ai cassées avant de te rencontrer, et ce verre est tout ce que j'ai pu sauver.

— Ah... Je ne savais pas.

Forcément, puisque je ne te l'ai pas dit.

Nos abris terminés, on partage un sachet de fruits secs. Tandis que le soleil se couche, je me sens en proie à une certaine lourdeur, à une certaine anxiété. Je n'allume pas de feu, et Brennan n'en réclame pas. Il sirote un soda tiède ; moi, mon eau, à petites gorgées. Je n'arrête pas de penser au motel, à ce qui se trouvait dans cette chambre. Si c'est ce que je crois, pourquoi Brennan n'est-il pas bouleversé ? Pourquoi ne semble-t-il pas plus inquiet au sujet du message sur la banderole ? Je répugne à le lui demander.

La lune décroît dans un ciel nuageux. Il y a très peu de lumière. Ma vision est un damier de gris, une composition pixélisée d'arbres et de jeune garçon. J'ai besoin de fermer les paupières. Je me retire sous mon abri, je me pelotonne sur le tapis de feuilles et rabats la capuche par-dessus mon bonnet. J'entends des bruissements tandis que Brennan rampe sous son propre abri.

Cette nuit-là, dans mes rêves, je précipite un bébé en pleurs du haut d'une falaise puis je dévale un chemin pour tenter de le rattraper mais j'arrive trop tard, mon mari est là, et j'ai beau m'excuser encore et encore, rien n'y fait.

Quand je me réveille, il fait encore nuit et je frissonne. Je me souviens trop bien de mon rêve, véritable variation sur le même thème. Ma capuche a

glissé, et sans doute me suis-je agitée car je suis partiellement hors de l'abri. Je crois d'abord que c'est le froid qui m'a réveillée – depuis qu'il a plu, on dirait que mère Nature a actionné un interrupteur pour transformer l'été en automne. Tout en rampant sous l'abri, je prends conscience d'un bruit au-dessus de ma tête. Un avion. Je lève les yeux, mais je ne peux pas voir sa lumière à travers la canopée et les nuages. Le bruit est lointain, mais il est là. C'est tout ce qui compte.

Lorsque je rouvre les yeux, il fait jour et, à la position du soleil, je sais que j'ai dormi plus tard que d'habitude. J'ai toujours froid – je ne frissonne plus mais je me sens glacée. Mes doigts sont gourds. Peut-être est-il temps de trouver des vêtements plus chauds. Mais nous devrions atteindre la rivière sinon aujourd'hui, du moins demain. À partir de là, il ne restera plus que deux ou trois jours de marche. Je peux tenir. Ensuite, je pourrai dormir dans mon lit, les couvertures remontées jusque sous le menton, mon mari en guise de bouillotte. J'espère que Brennan ne va pas faire d'histoire parce qu'il a froid. Enfin, si tant est qu'il le sente, ce qui n'est pas sûr s'il est comme moi à son âge. L'hiver de ma première année sur le campus de Columbia, il était rare que je prenne la peine d'enfiler un manteau pour courir d'un bâtiment à l'autre. « Vermont », expliquais-je à mes camarades qui grelottaient, incrédules.

En m'extrayant de l'abri, je regarde vers celui de Brennan. Son sac zèbre est posé contre l'appentis. Je commence à détruire le mien, en me disant que le bruit va le réveiller, mais non, rien n'y fait, même quand je lance au loin la dernière branche de la structure, qui s'écrase sur un tapis de feuilles mortes et heurte une pierre. Ce gamin a un sommeil de plomb.

— Hé ! dis-je en allant m'accroupir devant son abri. C'est l'heure de se lever.

Sous l'abri : personne.

Je me relève d'un bond.

— Brennan ! Brennan ! Bre...

Le cri s'étrangle dans ma gorge. Je suffoque ; je commence à faire les cent pas ; la forêt, soudain, me semble menaçante. Je sais qu'il fait partie du jeu et que j'attends, depuis qu'il est apparu à mes côtés, qu'il s'en aille, mais je ne vais pas y arriver, je n'ai plus assez de forces pour surmonter, seule, la dernière ligne droite.

Et puis, le message me revient, et me glace jusqu'aux os : *Tout contrevenant sera éviscéré.*

Je me retourne vers la route dont nous nous sommes écartés hier soir. Il est là-bas. Je ne le vois pas mais je le sais, avec une terrible certitude. Pendu à un arbre, éventré, ses viscères en train de glisser lentement à terre. Pendant la nuit, un psychopathe est venu emporter mon unique compagnon, il lui a plongé un couteau dans le ventre, il a scié la chair en étouffant d'une main les cris de sa victime. C'est ça qui m'a réveillée, et non le froid ou le grondement d'un avion. Je vois Brennan se débattre à coups de pied, à coups de coude, en pure perte ; je vois le geyser de sang imbiber son sweat-shirt, rouge sur rouge. Il est mort, comme tout le monde, mort en m'attendant, quand moi je suis encore ici – pourquoi ? Je n'ai plus la force d'avancer, sachant ce qui m'attend, en sachant qu'il est parti, c'est trop et je...

— Mae ?

Je fais volte-face.

Je ne comprends d'abord rien à cette apparition qui me dévisage, je ne comprends rien à ce qu'elle dit – qui est Mae ? Puis, il s'avance, je lis l'inquiétude sur son visage, et tout me revient.

— Où étais-tu ?

J'ai du mal à articuler. Le vent est glacé sur mes joues brûlantes.

Il détourne les yeux avec timidité.

— Au petit coin. Ça a pris un moment.

Je me mordille la lèvre, le temps de me recaler. J'ai froid, j'ai des courbatures.

— Désolé si je t'ai fait peur, reprend-il, puis il entreprend de détruire son abri.

Je me sens ridicule. J'ai vraiment cru qu'il était parti. Bon, peu importe, il est toujours là, il va bien, il est encore dans le jeu.

Et moi aussi.

Dans le noir – Quelle idée de s'embarquer dans un truc pareil !

Je viens de regarder le deuxième épisode et une question me brûle les lèvres : pourquoi ces gens se sont-ils inscrits pour participer à ce truc ?

Posté il y a 31 jours par TortueMaousse

Top des commentaires

Classés par : ancienneté

[-] SocialoPasRigolo il y a 31 jours

Un million de dollars pour le gagnant. 250 000 pour le deuxième, et 100 000 pour le troisième. Ça répond à ta question, non ?

[-] Mach1Mama il y a 31 jours

Sans oublier la récompense pour le candidat préféré des téléspectateurs ! 250 000 \$ là aussi. Je vote pour Charpentière. C'est la seule nana qui n'est pas inutile et/ou exaspérante.

[-] Aspirateuràuffins99 il y a 31 jours

Exorciste ! Exorciste ! (Rien qu'à cause des cheveux !)

[-] Mach1Mama il y a 31 jours

Tu plaisantes ? Il mérite juste un bon coup dans les couilles !

[-] TortueMaousse il y a 31 jours

Totalement d'accord. Serveuse a visé trop haut.

[-] BoulrierChinois il y a 31 jours

Gardez un œil sur Albert. On était à la fac ensemble, et il va vous surprendre. Un mec intelligent. Et un brave type.

[-] FStokes il y a 31 jours

Et le pilote ? Ils ne mettent jamais en avant son héroïsme. Cette émission est antipatriotique.

[-] CapitaineInsubmersible il y a 31 jours

T'es pas sur le bon fil. *Les Croisades de l'Oncle Sam*, c'est ici.

[-] BagageEgaré04 il y a 31 jours

Ce sont tous et toutes des exhibitionnistes. C'est la seule raison qui peut pousser quelqu'un à participer à ce genre d'émission.

[-] 501_Miles il y a 31 jours

Peut-être cherchent-ils juste à vivre une aventure, ou à se mettre au défi. Je trouve ça courageux. Vraiment courageux.

[-] BagageEgaré04 il y a 31 jours

Aventure mon cul. Si on veut de l'aventure, on fait du saut à l'élastique. On se pavane pas devant des caméras pour du fric.

[-] Narquois il y a 31 jours

Moi je l'aurais fait ! Juste pour ce rocher ! [Ici, envoyer le thème d'*Indiana Jones*]

[-] NoDisneyPrincess il y a 31 jours

Domage qu'il n'ait érabouillé personne. Ça, ç'aurait été du spectacle.

[-] CharlieHorse II il y a 31 jours

Je suis à peu près sûr que Coop est là que pour montrer combien tous les autres sont nases. Sans déc' vous l'avez vu gonfler ces poumons ?

[-] Bande_Velcro il y a 31 jours

Parce que c'est bien connu que souffler dans un morceau d'œsophage est utile à la survie.

[-] TortueMaousse il y a 31 jours

[Contenu supprimé par le modérateur]

...

Le lendemain matin de la chasse à l'ours, les cameramen ne réapparaissent pas et, quatre jours durant, les candidats se retrouvent plus ou moins livrés à eux-mêmes. L'animateur a disparu lui aussi, tout comme le producteur et les stagiaires. Au cours de ces quelques jours, les candidats apprivoisent progressivement l'art de la survie. Ils n'en maîtrisent pas encore toutes les techniques, mais ils font mieux que survivre – surtout depuis que Traqueur a émergé comme le leader du groupe. Le deuxième jour, une des nombreuses caméras installées autour du camp enregistre la boutade de Doc qui le surnomme le « patriarche du village ».

Au matin du troisième jour, un cameraman réapparaît, silencieux et néanmoins envahissant, tandis qu'il se faufile dans le groupe pour tapoter le bras de Traqueur : celui-ci est attendu au Confessionnal. On l'installe sur un rondin, au soleil, à la vue de tous, mais hors de portée d'oreille. Poils et cheveux ont repoussé sur ses joues et son crâne rasé, et on découvre que son implantation capillaire n'a rien de clairsemé.

— Oui, je pourrais les laisser, vivre ma vie, et ils s'en sortiraient sans doute, dit le candidat. Ils feraient avec. Ils apprendraient à se débrouiller – ils le font déjà, elle... Disons qu'avec moi, ils apprennent juste un peu plus vite. (Il marque une pause, décoche un regard au cameraman, et un autre au groupe qui s'active au loin.) Pourquoi ? Parce que c'est *bien*. Et plus intéressant comme ça. Je reste convaincu qu'aucun d'eux ne peut me battre sur le long terme, mais ça rajoute un élément de défi. Et ça m'empêche de me reposer sur mes lauriers.

Ce Confessionnal sera suivi de plans alternés des candidats, au son d'un beat techno – c'est ringard, mais efficace.

Air Force recouvre de plus en plus d'assurance dans sa démarche sous le

regard attentif de Doc. Serveuse s'escrime à fabriquer un piège à assommoir. Elle a des estafilades et des ampoules sur les mains, les encoches sur les bâtons sont approximatives, et le plus souvent du mauvais côté. Et puis, miracle : ça tient debout. L'assemblage reste précaire, mais supporte néanmoins le poids d'un long tronçon de bois. La candidate en a les larmes aux yeux de joie. Banquier fabrique un collet qui capture un écureuil. Charpentière et Ingénieur entrelacent des branches pour consolider le toit de l'abri. Ingénieur a pris le pli de porter son bandana noué en fichu autour du cou. Presque tous apprennent progressivement à vider et dépecer du petit gibier, et Exorciste, qui donne l'impression d'avoir fait ça toute sa vie, collectionne les queues d'écureuil. Il laisse sécher le moignon, puis la range dans son sac à dos.

Après ces quelques jours, les candidats paraissent déjà plus émaciés, comme endurcis. Mains et visages sont perpétuellement maculés de terre. Biologie a perdu quelques centimètres de tour de poitrine, mais gagné des pommettes mieux dessinées. En moyenne, les épidermes ont foncé d'un ton ; le campement a beau être la majeure partie du temps à l'ombre, les candidats vivent en plein air du matin au soir. Zoo est devenue la préposée au feu, et les escarbilles ont constellé sa veste de microbrûlures. Un plan de cette séquence la montrera en train d'exhiber sa manche trouée devant Traqueur, qui ébauche presque un sourire. Ils tournent le dos au feu ; on voit des flammes de part et d'autre d'eux. Rares sont ceux qui n'ont pas une déchirure au niveau du genou ou un poignet de manche en lambeaux. Ingénieur a fait un accroc sous une poche arrière de son jean et on distingue son caleçon – vert.

Un fil narratif négatif traversera la séquence : Exorciste. Invité à réintégrer le groupe, il a accepté cette amnistie avec une apparente humilité, mais s'ingénie à saper les efforts collectifs. On le voit actionner, du bout de sa botte, le piège à assommoir de Serveuse, puis adresser un clin d'œil à la caméra. Quand vient l'heure de collecter du bois, il disparaît juste le temps qu'il faut, et revient avec un butin si maigre que tous le suspectent de tirer au flanc. Le seul moyen pour eux d'en avoir le cœur net, hélas, serait d'abandonner et de regarder cet épisode installés dans leur canapé. Sa facétie la plus culottée, mais aussi la plus discrète : une nuit, il urine dans l'une des gourdes de Serveuse. Certes, il la vide ensuite pour la remplir d'eau propre mais, le matin venu, Serveuse détecte une légère acidité qu'elle échoue à identifier.

Cette série de mini-portraits débouchera sur un tableau d'ensemble : tous les candidats réunis autour du feu, à l'issue du troisième jour. Pendant que le groupe bavarde et resserre ses liens, Exorciste affûte les extrémités de sa baguette de sourcier, Zoo fait mijoter la prise du jour – un lapin – avec du riz et des pousses de pissenlit, et plaisante avec Charpentière : elles évoquent l'idée de rejoindre une communauté, ou un kibboutz.

— Même si on n'est pas juives, ils feront peut-être une exception, maintenant qu'on sait faire tant de choses.

En face d'elles, Doc s'entraîne à la technique du nœud plat avec son bandana jaune moutarde et celui bleu foncé d'Air Force. Traqueur s'est allongé, les yeux fermés, et tous conviennent qu'il a bien mérité un peu de repos.

Et puis, Exorciste se relève d'un bond et lance sa baguette de sourcier (aux pointes désormais aiguisées) par-dessus la tête de Serveuse.

— J'en ai eu un ! s'écrie-t-il en s'élançant vers les bois à la suite de sa baguette.

Serveuse a sursauté mais en voyant filer Exorciste devant elle, elle se contente de lever les yeux au ciel.

— Il fait encore son intéressant.

Traqueur entrouvre les paupières et inspecte le groupe. Zoo le remarque ; elle lève un pouce – *tout va bien* – et il retourne à son repos.

Les candidats l'ignorent mais, ce soir-là a lieu la diffusion du premier épisode de *Dans le noir*. Les téléspectateurs assistent à l'abandon de Pom Pom Boy, à son échec.

Le lendemain soir, Exorciste pioche deux queues d'écureuil dans sa collection ; avec son bandana, il les maintient en place par-dessus ses oreilles puis il entame une danse endiablée.

— C'est quoi encore, ce cirque ? maugrée Rancho.

— Je les sens ! s'écrie Exorciste en battant des bras et en tournicotant. Je les entends !

Une des queues se détache et vole sur les genoux de Banquier, qui s'en saisit entre deux doigts et songe à la jeter au feu.

— *Qui* entends-tu, exactement ? demande-t-il.

Tout en continuant son numéro de derviche-tourneur, Exorciste se rapproche de lui et récupère son bien.

— Ils veuuulent qu'on abandooonne ! (Il ne parle plus, il chante, maintenant.) Ils nous l'ordooonnent !

Sa voix, si exaspérante lorsqu'il jacasse, est étonnamment apaisante lorsqu'il la met en musique.

— Il devrait parler moins et chanter plus souvent, observe Air Force et Doc opine.

La chorégraphie se poursuit, l'autre queue s'envole et atterrit devant Biologie. Exorciste met un genou à terre, lance ses bras en arrière et hurle à la mort, faisant fuir une chouette de son perchoir. Quand le hurlement s'est éteint dans sa gorge, il bondit sur ses pieds avec agilité.

— Bon, tout va bien, annonce-t-il. L'esprit a dit qu'on pouvait rester.

Personne ne lui accorde ne serait-ce qu'un regard.

Le lendemain, Charpentière et Zoo sont assises sur un tronc d'arbre. La première sculpte une spatule grossière ; la seconde peaufine un piège à assommoir.

— Ils auraient dû le virer à coups de pied dans le derrière, observe Charpentière. Ou au moins lui confisquer sa croix.

— Je sais, répond Zoo, d'un ton qui sous-entend *tu l'as déjà dit*, puis elle relève la tête, perplexe.

Quelqu'un approche du camp, en écrasant bruyamment branches et feuilles sur son passage. Zoo sait que ce n'est pas un candidat – même les plus balourds d'entre eux ont, à l'heure qu'il est, appris à se mouvoir sinon en silence, du moins avec discrétion. Ces pas-là sont arrogants, et destructeurs. Ce sont ceux d'un étranger. Charpentière, elle aussi alertée, lève à son tour les yeux, juste à temps pour voir surgir l'animateur, aussi pimpant et suffisant qu'à son habitude, et accompagné d'une escorte de cameramen.

— Bonjour ! tonne-t-il avec jovialité. Tout le monde est levé ?

Zoo et Charpentière échangent un regard. Contrairement à l'animateur qui était encore au lit deux heures plus tôt, tous les candidats sont debout depuis l'aurore.

— Rassemblez-vous. L'heure de votre prochain Défi a sonné.

Le groupe, amputé de Traqueur et Air Force, partis relever les pièges, s'empresse autour du revenant.

— Ramenez les deux autres, ordonne le producteur par radio.

Un quart d'heure plus tard, si Air Force semble surpris en voyant l'animateur, Traqueur, lui, demeure impassible : quand ce cameraman a surgi de nulle part pour leur demander de regagner le camp, il en a conclu qu'un nouveau Défi les attendait.

— Ce que vous avez tous accompli au cours des derniers jours est très impressionnant, déclare l'animateur. Mais il est temps de tourner la page pour disputer un nouveau Défi d'Équipe. (Il fait signe à Serveuse et Air Force de s'avancer.) En tant que gagnants de notre dernier Défi...

Serveuse tombe des nues, tant sa victoire lui semble loin.

— ... vous pouvez choisir chacun trois coéquipiers. Les candidats restants formeront une troisième équipe.

— *Ad tenebras dedi*, dit alors Charpentière.

Même l'animateur reste un instant interloqué.

— Hein ? fait Zoo.

Certes, hier soir, pendant qu'elles préparaient la tambouille, Charpentière lui a dit qu'elle songeait à abandonner, mais du même ton qu'elle avait évoqué l'idée de rejoindre un kibboutz. Zoo n'a pas mesuré, sur le moment, combien l'impunité dont a joui Exorciste après avoir abandonné son équipe et un homme blessé a hérissé Charpentière.

— Qu'est-ce qui te prend ? proteste Ingénieur.

Il aimait bien construire des abris avec elle : ils se chamaillaient en discutant poulies et leviers, ils partageaient une même culture populaire et geek et se lançaient des vannes, que le monteur passera systématiquement à la trappe parce que truffées de références à des émissions de chaînes concurrentes.

Biologie lui touche le bras. Son instinct de pédagogue devine en Charpentière un individu extrêmement brillant qui se refuse à briller.

— Tu ne peux pas abandonner maintenant !

Quelques autres marmonnent des protestations incohérentes.

— Désolée, répond l'intéressée, mais j'ai mon compte.

C'est tout ce qu'on lui laissera le loisir de dire avant de l'exfiltrer. Quant aux motifs qu'elle invoquera plus tard pour expliquer son départ, ils seront réduits à cette unique déclaration :

— Je savais que je n'allais pas gagner, et je sentais bien que je n'étais pas la préférée des fans, alors je me suis dit, à quoi bon rester ? Ça ne vaut pas le coup.

La vérité est plus nuancée : elle avait, selon elle, une petite chance de terminer, non à la première place, mais peut-être à la deuxième ou à la troisième. Sa décision n'a rien à voir avec la somme d'argent qu'elle aurait pu gagner, ni avec le temps qu'elle aurait pu perdre.

La stupéfaction se lit sur le visage des candidats – à l'exception de celui de Traqueur, décidément imperturbable. À l'issue d'un bref conciliabule avec le producteur, l'animateur annonce un changement de règles : Serveuse et Air Force choisiront chacun deux coéquipiers, et les candidats restants formeront une équipe de quatre.

Il s'avance vers Serveuse, bras tendus, poings fermés.

— Choisissez-en un.

Serveuse tape sur le poing droit, qui s'ouvre sur une paume vide. Le gauche révèle un caillou marbré. L'animateur se tourne vers Air Force.

— À vous l'honneur.

Air Force va choisir son meilleur ami. C'est évident, tellement évident que même Traqueur tombe des nues lorsqu'il entend son nom. Après ce coup de poker, Air Force affiche un air visiblement tendu jusqu'à ce que Serveuse désigne Zoo, ce qui lui permet de compléter son équipe avec Doc, qui lui sourit, compréhensif : il approuve la manœuvre. Serveuse désigne ensuite Rancho, dont la constance l'apaise.

— Et moi, je pue, c'est ça ? ronchonne Exorciste en rejoignant le rang des recalés – Ingénieur, Biologie et Banquier.

La séparation qui se profile, après tout ce temps passé ensemble, en perturbe plus d'un. Les derniers jours les ont bercés d'une illusion de coopération – ce qui, naturellement, était le but recherché.

L'animateur leur délivre d'abord leurs instructions dans leur version télévisuelle :

— Hier, trois amis ont entrepris une randonnée dans ces bois. Aucun

n'était un marcheur aguerri et ils ont présumé de leurs forces. Ils se sont lancés sans eau, sans nourriture, sans carte. À midi, ils sont parvenus au sommet de cette montagne, puis leurs chemins ont divergé et, à l'heure qu'il est, ils sont perdus. À vous de les retrouver – et ce impérativement avant le coucher du soleil.

Hors caméra, il ajoute :

— Lorsque vous trouverez votre randonneur, vous devrez vérifier son identité.

Chaque équipe dispose ensuite de deux heures pour rassembler son maigre barda et ramener le camp à un état plus naturel. Mais pas entièrement non plus : on leur demande, par exemple, de ne pas détruire leur abri. Les producteurs souhaitent lancer un concours sur les réseaux sociaux, qui permettra à un fan de gagner un week-end dans l'abri.

Pour finir – et c'est maintenant le milieu de l'après-midi –, on reconduit les candidats dans la clairière où a débuté leur chasse à l'ours, cinq jours plus tôt, puis chaque équipe est acheminée à l'endroit où son randonneur a été vu pour la dernière fois, et se voit remettre une enveloppe renfermant des informations sur lui.

Le top départ est donné. Chacun de leur côté, Serveuse, Air Force et Ingénieur déchirent l'enveloppe.

— « Timothy Hamm, lit Serveuse. Individu de sexe masculin, de type caucasien, âgé de vingt-six ans. Un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-deux kilos, cheveux châtons, yeux marron. Portait un jean et une polaire rouge au moment de sa disparition. »

Pendant qu'elle lit, les téléspectateurs verront s'afficher une photo d'un acteur correspondant à cette description.

Il en ira de même pour Air Force et Ingénieur :

— « Abbas Farran, individu de sexe masculin, de type caucasien, âgé de vingt-cinq ans. Un mètre soixante-dix-sept, soixante-quinze kilos, cheveux bruns, yeux marron. Portait un jean et un pull jaune au moment de sa disparition. »

— « Eli Schuster, individu de sexe masculin, de type caucasien, âgé de vingt-six ans. Un mètre soixante-douze, soixante-treize kilos, cheveux châtons, yeux noisette. Portait un pantalon de treillis, un tee-shirt bleu et un

gilet blanc au moment de sa disparition. »

Quand apparaîtra à l'écran le portrait d'Abbas, quantité de téléspectateurs lâcheront des mots tels qu'« arabe », « islamiste », « terroriste ». Et le refrain dominant sera : « Impossible que ces types-là soient amis » mais, pour une fois, la télévision déforme la réalité moins honteusement que d'habitude. L'amitié qui lie les deux comédiens juif et musulman existe bel et bien ; c'est même grâce à elle qu'ils ont été castés. Aucun d'eux, en revanche, ne connaissait l'homme qui joue Timothy Hamm avant de signer ce contrat.

Ce Défi est censé marquer l'apogée de la première semaine, mais il commence à une allure d'escargot. Air Force s'en remet à Traqueur, et leur équipe se lance sur les traces d'Abbas, dont le passage à travers un épais fourré est signalé par des branches cassées, des feuilles retournées et, de façon plus évidente, deux fils de son pull jaune accrochés à des épines.

Sur l'insistance de Serveuse, Zoo prend la tête de leur équipe.

— Ça va être amusant, assure-t-elle à ses coéquipiers, qui la regardent l'un et l'autre d'un air dubitatif.

Elle découvre sans tarder les empreintes de chaussures et les fils rouges qui marquent le passage de Timothy.

La troisième équipe galère dès le départ. Exorciste et Banquier se disputent le leadership, pendant qu'Ingénieur et Biologie commencent à chercher des signes d'Eli. Mais ils se laissent égarer par leurs propres empreintes, et il s'est déjà écoulé près de vingt minutes quand Biologie repère enfin un signe parlant : un morceau d'écorce arraché sur un rondin et, derrière celui-ci, des feuilles piétinées et une empreinte de main dans la terre. Les téléspectateurs auront droit à un plan de coupe : un jeune homme, visiblement hors de lui, assène un coup de pied au rondin, avant de l'enjamber, de glisser, et de se rattraper sur un genou et une main.

— Par là ! crie Ingénieur à Exorciste et Banquier qui se lancent des regards mauvais tout en fouillant ostensiblement les environs.

De la part de Banquier, c'est un comportement inhabituel, mais le départ de Charpentière l'a déstabilisé. Il participe à l'émission par goût de l'expérience plus que par appât du gain, et qu'on puisse abandonner à l'orée d'un nouveau Défi, et avec tant de désinvolture, le contrarie. Banquier est sans doute celui sur lequel le piège d'une illusoire camaraderie a le mieux fonctionné. Plus qu'une concurrente, à ses yeux, Charpentière était devenue

une partenaire de choix.

Ingénieur et les autres emboîtent le pas à Biologie qui s'enfonce à travers les arbres. Après quelques minutes, elle s'arrête.

— J'ai perdu la trace, annonce-t-elle.

La caméra zoome sur une paire de fils – un bleu et un blanc – accrochés à une branche à un mètre d'elle. Dix-neuf minutes passeront avant qu'Exorciste ne les repère.

Pendant ce temps, Traqueur conduit son équipe sans temps mort, repérant tant les traces laissées intentionnellement que celles qui ne l'étaient pas. À un moment donné, il arque les sourcils – la journée est décidément pleine de surprises – et s'agenouille devant une pierre tachetée de rouge.

— Qu'y a-t-il ? demande Doc, émerveillé par l'aisance avec laquelle leur coéquipier remonte une trace que lui ne voit même pas.

Traqueur montre du doigt deux creux dans la terre, à quelques dizaines de centimètres de la pierre.

— On dirait qu'il est tombé, ici, explique-t-il. Là, c'est la marque de son genou, et là... (Autre gros plan.)... celle de son coude. Apparemment, il s'est cogné la tête, conclut-il en désignant les taches rouges sur la pierre.

— Cogné la tête ? répète Doc, qui échange un regard inquiet avec Air Force.

— La trace devient plus évidente à partir d'ici, reprend Traqueur en se redressant. On dirait qu'il a du mal à marcher, qu'il titube.

— Une commotion cérébrale ? hasarde Air Force.

— Ça m'en a tout l'air, confirme Doc en se tournant vers le cameraman. Dites, la chute, c'est pour de vrai ?

Le médecin reprend le dessus sur le candidat docile, et comme le cameraman ignore sa question, il marche vers lui et écarte la caméra avec autorité.

— C'est. Pour. De. Vrai ?

Le cameraman, contraint de croiser le regard du candidat, est visiblement désemparé.

— Si vous l'ignorez, insiste Doc, vous devez contacter par radio quelqu'un qui sait lui. Et tout de suite.

Le cameraman détache sa radio de sa ceinture et la montre au candidat.

— Batterie à plat.

— N'importe quoi ! intervient Air Force en s'emparant de l'appareil.

Il appuie sur le bouton marche-arrêt, mais le voyant lumineux ne réagit pas. Il sort la batterie, la replace, essaie de nouveau. Rien. Les producteurs ont anticipé ce genre d'incident et ordonné aux cameramen de mettre des batteries vides dans leur radio pour la durée de ce Défi.

— Je pense qu'à compter de maintenant, on doit partir du présupposé que ce n'est pas de la comédie, décrète Doc.

Et parce qu'il surprend un haussement de sourcil incrédule de Traqueur, il ajoute :

— Juste au cas où.

À un bon kilomètre de là, Zoo s'est mise à quatre pattes.

— Tu fais quoi, là ? lui lance Serveuse.

— Je cherche des changements de couleur, de texture. Une trace qui brille dans une zone terne. Ou inversement. Ce genre de truc.

— Et tu vois quelque chose ? demande Rancho en s'accroupissant à côté d'elle.

— Je ne sais pas. Il est passé par là, c'est évident. Mais après ça...

— Après ça quoi ? s'impatiente Serveuse.

— C'est toute la question.

— Hé, vous avez entendu ?

Les deux filles tendent l'oreille.

— C'est de l'eau ? demande Serveuse.

— Je crois. Moi, si j'étais perdu et que j'entendais de l'eau, c'est la direction dans laquelle j'irais.

— Bonne idée, approuve Zoo.

Quelques minutes plus tard, ils découvrent l'empreinte d'une semelle et Zoo félicite Rancho d'une tape dans le dos.

Les voilà au bord d'un ruisseau. Serveuse leur désigne l'empreinte d'une main, rouge, sur une pierre au milieu du lit.

— C'est du sang, vous croyez ?

Oui, pense Zoo. *Non, du faux sang*, se reprend-elle aussitôt, en se retenant de justesse de le faire à voix haute. Peut-on être disqualifié pour avoir partagé son incrédulité à voix haute ? Dans le doute, elle préfère s'abstenir et répondre :

— Il a dû tomber...

— Ensuite, il est parti dans cette direction. Regardez, dit Rancho, doigt pointé sur une autre pierre, en aval, et une traînée de boue ponctuée de taches rouges.

Loin derrière eux, Exorciste avise enfin les fils censés conduire son équipe jusqu'à leur trace de sang. Mais le quatuor, à trop se chamailler, progresse lentement. Biologie, dans une tentative pour s'imposer comme la voix de la raison, opère une volte-face et tape plusieurs fois dans ses mains – une technique qui a fait ses preuves en face d'élèves dissipés.

— On se concentre ! ordonne-t-elle.

Ses trois coéquipiers la regardent, mais l'un d'eux a visiblement mal ajusté la hauteur de son regard. Elle s'approche de lui d'un pas raide et Exorciste, saisi, la dévisage.

— Voilà qui est mieux, dit-elle.

— Elle a raison, intervient Banquier en s'interposant entre eux avant qu'Exorciste ne puisse répondre. Concentrons-nous pour retrouver Eli.

Par mégarde, son pied vient d'écraser, et d'effacer, leur indice suivant : une rainure dans la terre. D'autres indices, plus subtils, abondent, en pure perte. Traqueur, lui, les aurait repérés ; même Zoo ou Air Force auraient saisi la direction générale de la trace. Mais cette armée mexicaine ne fera, à compter de cet instant, que collectionner les échecs. Les yeux d'Ingénieur se laissent abuser par un leurre : la combinaison d'une érosion naturelle, du passage d'un chevreuil et de son imagination : ses camarades et lui cherchent des traces, et finissent par se convaincre qu'ils en voient. Très vite, les voilà en train de suivre une trace qui n'existe pas à proprement parler, et les entraîne dans la mauvaise direction.

Traqueur et son équipe progressent dans la bonne voie, et rapidement. Et quand il s'avère que leur randonneur a parcouru plus de distance qu'attendu, Traqueur songe que : 1) aucune autre équipe ne trouvera le sien avant le coucher du soleil, et que : 2) cela était peut-être le but recherché.

En réalité, Traqueur progresse plus vite qu'anticipé par la production, et lorsque son équipe n'est plus qu'à quatre cents mètres de sa ligne d'arrivée, c'est le branle-bas de combat. Le comédien qui joue Abbas Farran est sommé de laisser en plan son café et ses SMS pour filer au maquillage et regagner d'urgence l'endroit où se termine sa trace.

C'est là que le trouvent Air Force, Traqueur et Doc, assis sur un rocher, au sommet d'une falaise, à deux doigts du précipice. Il gémit et se tient la tête entre les mains.

— Abbas ! appelle Doc. Abbas ! Ça va ?

L'acteur gémit un peu plus fort et se lève en vacillant.

— Qui est là ?

Il se tourne vers le groupe. Du rouge dégouline de son front et a maculé ses joues et ses mains.

Au vu de l'impassibilité du cameraman, Traqueur sait que ce n'est pas du vrai sang et qu'il n'y a pas de danger. Il a été confronté à de vraies urgences, il a sauvé des randonneurs qui s'étaient réellement perdus et blessés, et cette mascarade ne lui inspire que du dégoût. Il refuse d'y participer. Mais il a besoin de ce fric. Puis il remarque que Doc ne surjoue pas son inquiétude ; c'est son quart d'heure de gloire, songe Traqueur en s'écartant d'un pas.

« Abbas » titube à reculons vers le bord de la falaise.

— Hé ! Attention, mec ! se récrie Air Force.

Doc avance vers le randonneur d'un pas à la fois décidé et circonspect. Air Force suit son ami et empoigne le bras du jeune homme pour le stabiliser.

— Assieds-toi, petit, lui dit Doc.

Le comédien obtempère et Doc s'agenouille devant lui pour examiner ses yeux.

— Tu peux me dire ce qui s'est passé ?

« Abbas » dodeline de la tête, comme en proie au vertige.

— Je... je ne sais pas. Je... merci...

— Bravo ! Bien joué ! trompette alors une voix dans leur dos. Venez tous par là.

C'est le producteur qui a déboulé du bois et, d'un coup d'un seul, Abbas se relève, bon pied bon œil. Il s'essuie le front d'un revers de manche et

s'avance hardiment vers le producteur :

— Pourrais-je avoir une lingette ?

Air Force se raidit ; Doc se relève et regarde son ami.

— Bon, dit celui-ci, j'imagine qu'on a notre réponse.

Nous émergeons des bois en milieu de matinée et contournons une petite agglomération que ses habitants ont désertée moyennant rétribution. De ce que j'en distingue, elle a connu des jours meilleurs. Nous dépassons une grange délabrée puis une station-service à l'abandon depuis des années, dont les pompes ont disparu. C'est typiquement le genre de patelin qui n'a pas les moyens de cracher sur l'argent de la production, et qu'il est facile de transformer pour les besoins de l'émission. Durant toute notre marche, Brennan me bassine avec des histoires d'évacuation et de bioterrorisme, de cancers transmissibles et foudroyants et autres inepties, jusqu'à ce que je lui cloue le bec.

Je suis encore à plusieurs jours de marche de la maison mais, à un moment donné, il me faudra bien traverser la rivière, et nous approchons justement du pont que mon mari et moi empruntons le plus souvent. L'armée y a installé un camp, à proximité, pour entraîner ses jeunes recrues de l'âge de Brennan. Que se passerait-il si je continuais dans la direction du camp au lieu de traverser le pont ? Brennan inventerait à coup sûr quelque prétexte pour m'en empêcher, ou bien un autre bus surgirait en travers de notre route, impossible à contourner celui-là. Ou bien seraient-ils enfin obligés d'intervenir ? Un producteur jaillirait de derrière un arbre pour m'ordonner d'un mouvement de tête de changer de direction.

Je pourrais les provoquer, mais je préfère tout bêtement rentrer chez moi. Je commence à croire que c'est ma vraie destination, et pas seulement une direction, et qu'ils l'ont réellement fait : ils ont ouvert une voie rien que pour moi, jusque chez nous.

— Commençons à chercher un endroit pour passer la nuit, dis-je à Brennan. On traversera la rivière demain matin.

Cette annonce lui insuffle un regain d'énergie et il se met à trotter devant moi. J'en profite pour songer à mon retour imminent. Je m'imagine arrivant devant la maison que nous avons achetée l'été dernier : un étage, trois chambres, une parcelle de deux mille mètres carrés en pente douce. Je gravirai les marches aménagées sur la pelouse – trop haute puisque c'était toujours moi qui la tondais, et ce n'était que justice : mon mari faisait chaque jour deux heures de voiture pour aller travailler, un sacrifice qu'il avait consenti afin que je puisse accepter un poste peu rémunérateur mais passionnant. L'idée était aussi de vivre dans un cadre plus propice à la vie de famille et ces trajets quotidiens n'auraient qu'un temps, jusqu'à l'arrivée des enfants. Il allait mettre de côté le maximum d'argent jusqu'à ce que je tombe enceinte, puis commencerait à chercher du travail plus près de chez nous. J'étais d'accord avec ce projet. J'avais dit *plus tard*, parce que *jamais*, c'était trop dur.

Une fois traversée la pelouse, je m'avancerai sur le paillason tressé. Un cadeau de ma belle-mère. *Home Sweet Home*, c'est l'Indice qui m'a indiqué le chemin de la maison, mais sur notre paillason figure uniquement le patronyme de mon mari. Ma belle-mère n'a jamais digéré que je conserve mon nom de jeune fille. Nous en plaisantions, mon mari et moi, et nous avons écrit mon nom en dessous du sien au marqueur permanent, mais en plus gros. Depuis, ma belle-mère n'est venue nous voir qu'une seule fois, et elle a ri, d'une manière déplaisante.

— J'avais oublié, m'a-t-elle dit. Vous êtes un couple *moderne*.

La porte d'entrée sera fermée, bien sûr. Ce ne serait pas pareil si je n'avais pas à l'ouvrir. Je cligne des yeux, en imaginant la fraîcheur du métal au creux de ma main. Ce bouton de porte en acier a été un de nos premiers achats en tant que nouveaux propriétaires. Ce jour-là, au Home Depot, nous avons rempli un caddie de babioles et de produits d'entretien, y compris un kit de réparation pour l'écran-moustiquaire de la « véranda », comme l'appelait l'agent immobilier, mais qui pour nous est simplement « le porche ». L'écran était troué ; c'est la première chose que nous avons réparée. C'est sous le porche, face au jardin, que je bois mon café le matin en observant les chevreuils et les rongeurs qui grignotent mon potager raté. L'année prochaine, je le clôturerai.

Quand on pousse notre porte, on pénètre dans un mini-hall d'entrée, d'où part un escalier, à gauche ; à droite se trouve le salon. Sur le mur de l'entrée,

j'ai affiché un collage de photos de notre mariage, au-dessus du guéridon où s'entasse le courrier. Je m'avancerai dans le salon et il sera là, à m'attendre, le sourire aux lèvres. Mes parents seront probablement là eux aussi, même si je m'en serais passée. Et peut-être auront-ils en prime rameuté quelques collègues ou copains de fac que j'ai cités comme témoins de moralité dans mon dossier de candidature.

Ils auront accroché une banderole sur le mur du fond, et mon mari sera posté pile au centre, les cheveux en bataille et sans doute trop longs, car il attend toujours trop longtemps entre deux visites chez le coiffeur. Mais peut-être aura-t-il fait une exception pour m'accueillir. Ce qui est sûr, c'est qu'il aura rasé ses joues broussailleuses et arborera une barbe de trois jours bien taillée, sauf à cet endroit, sous la mâchoire, qu'il oublie systématiquement. Le coloris pingouin sera-t-il plus prononcé ? Le blanc aura-t-il gagné du terrain ? Peut-être. Ses poils grisonnent toujours par zones. Il aura l'air fatigué parce que, sachant que je rentrais, il aura à peine fermé l'œil de la nuit.

À ses côtés, mes parents. Ma mère, d'humeur ronchonne parce qu'elle n'est pas autorisée à fumer à l'intérieur, et puis qui sommes-nous pour lui dicter ce qu'elle peut, ou ne peut pas faire ? Mais sitôt qu'elle me verra, le pli sur son front s'effacera car elle sait qu'elle a un rôle à tenir – celui de la mère, de la femme qui m'a mise au monde, élevée et guidée pour faire de moi celle que je suis aujourd'hui. Mon père, à quelques pas d'elle, plus peut-être qu'on ne l'attendrait, sourira – car à défaut d'être un mari comblé, il ne manque rien à son bonheur de père – et je sentirai de là où je serai, sinon en vrai du moins dans ma tête, l'odeur du sirop d'érable qui l'enveloppe.

Je m'attarderai un instant pour contempler ces visages familiers, et celui de l'homme que j'aime, de la personne qui m'a enseigné la générosité authentique, qui m'a appris à donner sans rien attendre en retour, ni nourrir de ressentiment. L'homme équilibré et pragmatique qui m'a aidée à accepter que toujours viser la perfection est le plus sûr chemin vers le malheur ; que quand il s'agit de choisir une maison, une voiture, une télé ou une miché de pain, ce qui est suffisant suffit. L'homme grâce auquel j'ai compris qu'on peut s'agacer des petites manies de quelqu'un sans pour autant cesser de l'aimer – une subtilité qui tombe sous le sens, mais qui m'avait toujours perturbée jusque-là. L'homme qui m'a appris qu'ensemble, c'est mieux que seul, même si c'est parfois plus dur, même s'il m'arrive de l'oublier.

Je ne sais pas s'ils lui auront fait enfiler un costume, ou s'il portera ses

vêtements de tous les jours, un jean, et peut-être le pull camionneur bleu marine que je lui ai offert à Noël dernier. Tout ce qui importe, c'est qu'il sera là. Qu'il fera un pas vers moi, et moi un autre vers lui, et que mon visage retrouvera sa place de prédilection, entre son menton et sa clavicule. Autour de nous, tout le monde poussera des cris de joie et applaudira. Ce sera comme notre baiser de jeunes mariés, la célébration tapageuse d'un lien à la fois concret et symbolique. Au creux de l'oreille, je m'excuserai, en plaisantant, de sentir aussi mauvais, mais il ne comprendra rien à ce que je dirai parce que – qui est-ce que j'essaie de leurrer, ici ? – je pleurerai trop pour articuler le moindre mot.

Ensuite, il y aura une sorte d'annonce solennelle : j'ai gagné ! Ou bien, je suis arrivée deuxième, troisième, ou avant avant-dernière – aucune importance. Je serai de retour, et j'aurai tenu jusqu'au bout. C'est tout ce qui compte.

On fera la fête, avec tous ceux qui se trouvent là. Puis je signerai des paperasses de dernière minute, et les cameramen s'en iront ; Brennan s'en ira, si toutefois il m'a escortée jusque-là. Et, le soir venu, nous serons enfin tous les deux, seuls, ensemble.

Il faudra que je me douche. À un moment donné, je relèverai mes e-mails. En quelques jours, je regarderai de nouveau la télévision, je prendrai le volant de ma voiture, j'irai au supermarché. Je réglerai des factures, j'utiliserai de l'argent, je me mêlerai à la foule. Je me soulagerai dans des toilettes dont la chasse se remplira automatiquement après utilisation. Penser que jamais plus je ne devrai utiliser des feuilles mortes en guise de papier toilette est un pur bonheur. Mais retourner travailler ? M'asseoir à un bureau, répondre à des e-mails, préparer une visite scolaire ? Je sais que je ferai tout ça, mais j'ai du mal à me représenter ces scènes.

J'ai particulièrement du mal avec l'idée de retourner travailler. Avant mon départ, avec mes collègues, nous plaisantions sur les récits que je pourrais écrire dans notre newsletter trimestrielle, afin de solliciter des dons, par exemple. Cela paraît impensable, maintenant, mais peut-être qu'après avoir pris un peu de distance, je trouverai le bon angle pour mettre mes expériences au service de l'amélioration du centre. Une campagne de sensibilisation contre la rage, peut-être. Les images qu'ils doivent avoir de moi terrorisée face à cette gueule écumante – ce serait idéal pour illustrer la couverture d'une plaquette, c'est sûr.

Je me demande si ce Défi a déjà été diffusé. Je sais que la production fonctionne en flux tendu, mais tendu à quel point, je l'ignore. Ce qui est sûr, c'est que cet automate couvert de fausse fourrure, qui avance son museau en plastique sous mon abri et lâche un grognement enregistré quand quelqu'un appuie sur un bouton : toute la scène doit être d'un ridicule achevé. Et quand je repense à ma réaction, à mon désarroi implorant face à une supercherie aussi grossière, j'en ai la nausée.

Mais bon, je n'ai pas abandonné. Ils m'ont fait une peur bleue, mais ça s'est arrêté là.

Voyant Brennan rebrousser chemin au trot, je m'oblige à étouffer la colère qui continue à m'envahir sitôt que je pense à leur coyote.

— Mae ! Il y a un supermarché, un peu plus loin. C'est tout barricadé, mais j'ai trouvé une fenêtre.

De loin, le supermarché en question, au fond d'un parking désert, offre une image de désolation : un parallélépipède uniformément gris, sans doute parce qu'ils ont baissé les rideaux métalliques.

— Je me demande quelles sont les promos du jour, dis-je pour plaisanter tandis que nous traversons le parking.

Brennan éclate de rire, et s'élance en éclaireur. C'est un vrai chien fou aujourd'hui, il se conduit comme un gamin. Il est heureux. Moi aussi je me comportais comme ça, autrefois, mais pas forcément quand j'étais gamine. Ce n'est qu'après avoir trouvé le bonheur que j'ai pu me détendre. Et j'étais déjà adulte.

Avant de contourner le bâtiment, Brennan me fait signe de presser le pas, puis il disparaît. Lorsque je le rejoins, il est perché sur un caddie retourné, et regarde à travers une petite fenêtre en hauteur.

— C'est un bureau.

— Tu vas réussir à passer ?

— Je crois. Tu m'aides à casser la vitre ?

À deux pas de là, une benne à ordures, couvercle ouvert, répand des exhalaisons pestilentielles et parmi d'autres déchets entassés contre ses flancs, je trouve un bout de tuyau rouillé, que je tends à Brennan. Pendant qu'il fait voler la vitre en éclats, j'essuie mes paumes maculées de résidus poisseux et orange.

— Retire bien tous les bris de verre, lui dis-je.

— Je sais. (Il les extrait un à un puis se faufile à l'intérieur.) Viens, Mae.

Je grimpe sur le caddie, qui me hisse à hauteur de la fenêtre. Je vois Brennan, à l'intérieur, dans un bureau exigü. Il me tend la main, mais la fenêtre et la pièce sont si petites qu'en voulant m'aider, il ne fait qu'encombrer le passage.

— Pousse-toi, lui dis-je, en réussissant enfin à me faufiler.

La porte se déverrouille de l'intérieur et ouvre sur un couloir bordé d'autres bureaux, avant de déboucher sur de larges portes battantes. Un jour, quand j'étais gamine, j'ai poussé des portes exactement comme celles-ci parce que j'étais en quête de toilettes et j'étais restée sidérée en me retrouvant nez à nez avec des murs de béton nu. Mais il y avait une autre porte sur un côté, d'où avait émergé une jeune femme, poursuivie par un courant d'air froid, un carton de crèmes glacées dans les bras. Elle m'avait reconduite sans me gronder dans le magasin et je me souviens que, malgré sa gentillesse, j'avais été contrariée qu'elle ne m'offre pas une glace. J'avais le sentiment de l'avoir gagnée, puisque j'avais découvert cet endroit secret.

Brennan pousse un des battants d'un coup de pied puis se rue pour le bloquer. Une dépense d'énergie absurde. Nous sommes au rayon boucherie. Les linéaires, qui devraient être réfrigérés mais ne le sont pas, sont scandés par des intercalaires sur lesquels je devine, sans pouvoir les lire, qu'il est écrit bœuf, porc, poulet, casher, et entre lesquels il reste quelques barquettes plastifiées, purulentes et boursouflées par des gaz de décomposition. J'ai senti bien pire dans ma vie, mais je tire tout de même un pan de ma chemise sur mon nez. Perpendiculaires à la boucherie, il y a des linéaires à n'en plus finir de produits non périssables, dans lesquels il reste encore beaucoup de choses.

— Qu'en penses-tu ? Une soupe ?

— Quoi ? fait Brennan.

Je répète ma question en articulant bien à travers ma chemise.

— Non ! Je veux des Lucky Charms !

Sous mon masque en tissu, je m'autorise un sourire tout en le suivant vers le rayon des céréales. Le supermarché est plongé dans la pénombre, mais on y voit mieux que je ne m'y attendais. De la lumière filtre par les aérations et

par la verrière qui sert de plafond au rayon primeurs. Par terre, le carrelage est mat de poussière, mais traversé de traces sinueuses et brillantes ponctuées de minuscules billes brunes. Certaines des boîtes de Rice-A-Roni qui occupent une tête de gondole ont été grignotées, et leur contenu s'est déversé au sol, où il s'est mêlé à d'autres déjections de rongeurs.

J'entends des sons de plastique, de carton qu'on déchire. Sans doute Brennan a-t-il trouvé les céréales à la guimauve qu'il convoitait. Quand je le rejoins, il est en train de les mastiquer poignée après poignée, le visage fendu d'un sourire béat.

— On peut sûrement trouver du lait en poudre, si tu veux te préparer un bol.

Pendant qu'il hoche la tête, les yeux écarquillés et les joues bien rebondies, je choisis une boîte de müesli et pars en quête de lait en poudre.

Au moment de verser le lait dans ma petite gamelle, je songe, eh zut ! Pourquoi ne pas utiliser de la vaisselle jetable ? Nous rejoignons le salon de jardin exposé au rayon loisirs et plein air. J'allume deux bougies et nous dînons sous un parasol, cernés par des empilements de glacières, des cascades de filets remplis de jouets de plage et des affiches qui clament *Soldes Soldes Soldes* ! Les céréales que j'ai choisies sont plus sucrées que dans mon souvenir.

— C'est bien, ici, pour passer la nuit, non ? observe Brennan, une fois englouti son troisième bol de Lucky Charms.

Il est évident qu'il quête mon approbation.

— Tout à fait, dis-je, avant d'ajouter – pourquoi ? je n'en sais rien – : ça sent sacrément mauvais, et je m'inquiète des crottes de souris, mais à part ça, c'est bien.

Garce, me dis-je en regardant le visage de Brennan se décomposer. Je veux m'excuser, mais de quoi au juste ? C'est un cameraman – pas mon ami, et il n'est pas aussi jeune qu'il y paraît. M'excuser, non, je ne peux pas. Pas directement.

— Et si on explorait un peu mieux les lieux ? On va voir ce qu'on peut emporter pour notre dernier coup de collier.

— Notre dernier coup de collier ?

— On n'est plus très loin. C'est l'affaire de deux ou trois jours.

— Et quand on y sera, il se passera quoi ?

Il le sait probablement mieux que moi. Mon humeur se gâte. J'imagine bien qu'un ultime Défi m'attend quelque part, une épreuve plus intense que cette marche interminable. Un exploit que le public, les caméras trouveront irrésistible. À ce propos... Je sors mon verre de lunettes, et scrute le plafond. Les caméras sont aisées à repérer, mais de là à pouvoir différencier celles du système de surveillance des modèles plus sophistiqués installés par la production... Je remarque simplement que l'une d'elles est braquée sur nous, et une autre vers les caisses. Parce qu'il se passera quelque chose là-bas ? Je me prépare à cette éventualité. Ce supermarché, grâce au sentiment de sécurité qu'il procure, est le cadre idéal pour un Défi, après tout.

On commence à passer les rayons au peigne fin. Au début, je ne pense même pas à inspecter celui des fruits et légumes, quasiment réduits à l'état de compost, jusqu'à ce qu'un étal de pommes de terre attire mon regard. Les tubercules se conservent une éternité. Habitée d'un timide espoir, je m'approche des bacs mais sans lunettes, même de près, j'ai du mal à juger de leur état. Je tends la main, en me préparant à toucher de la pourriture, mais non, je sens une chair ferme sous mes doigts. La sensation est si inattendue que je presse la patate doucement, puis plus fort.

Elle n'est pas pourrie.

Un cadeau pareil, c'est impossible. J'ai dû faire un truc bien, un truc qui leur a plu, pour mériter une telle récompense. La banderole, me dis-je. C'est ma récompense pour avoir enjambé l'arbre à terre et dépassé le motel. Pour avoir fait preuve à la fois de courage et de prudence.

Je pousse jusqu'à l'entrée du magasin pour prendre un panier. Brennan m'appelle, mais je ne lui réponds pas, trop occupée que je suis à choisir les pommes de terre, à sélectionner les meilleures en vertu de critères que je serais bien en peine de décrire. Sur un étal voisin, je trouve des oignons, de l'ail, du gingembre. En dépit de l'odeur de décomposition fabriquée de toutes pièces autour de moi, le seul parfum que je perçois est celui des aromates. Je passe la demi-heure suivante à explorer, dans mon brouillard, les rayons pour collecter mes ingrédients : lentilles, quinoa, conserves de carottes, de petits pois, de pois chiche, de tomates. De l'huile d'olive. Puis je m'attaque au rayon épices : poivre noir, thym, romarin, cumin, curcuma, persil sec, piments rouges. Ces saveurs se marient mal. Je le sais, et pourtant je les veux toutes.

Je trouve, entassés à côté de l'entrée, des petits sacs de bûches. Et au rayon plein air, il y a des barbecues de camping. J'allume un feu dans l'un d'eux.

— Ça ne risque pas de déclencher les gicleurs ? s'inquiète Brennan.

— L'électricité est coupée.

Je ne sais pas si les systèmes anti-incendie ont besoin d'électricité pour fonctionner, mais ils ont désactivé tout le reste, dans ce monde à l'abandon. Je vais veiller à faire un petit feu, juste au cas où. Je pose le gril sur les flammes et mets une gamelle de lentilles à bouillir.

Puis je pose une pomme de terre sur une planche à découper et lève mon couteau, je relâche ma respiration et tranche la peau bourgeonnante. La chair est luisante, humide. Je m'installe sur une chaise en plastique et, en contemplant ces deux moitiés de pomme de terre sur cette planche en plastique, sous ce parasol en toile plastifiée, je ressens une émotion qui ressemble à de la joie. Je me rends compte du ridicule de la situation ; ce n'est jamais qu'une patate. Mais je reste saisie par la beauté extraordinaire de cette réalité organique au milieu d'une telle débauche de plastique et d'aliments industriels.

Aussi agréable soit-elle, cette émotion me stresse. Je me sens telle une tortue qui pointe la tête vers la lumière alors que des prédateurs continuent à cogner contre sa carapace. C'est un réflexe idiot qui me met en danger. Néanmoins, j'ai besoin de ressentir cette émotion, de savoir que je reste capable d'éprouver de la joie. Je caresse la chair de la pomme de terre, je souris jusqu'aux oreilles et je me laisse aller, je commence à siffloter, pas un air à proprement parler, plutôt des trilles, que je reprends en boucle. Ce n'est pas une chanson, mais une effusion. N'étant pas franchement mélomane, c'est le mieux que je puisse faire. Je découpe deux pommes de terre en dés et juste avant de les jeter dans la gamelle avec les lentilles, je me ravise. Non, des patates sautées. Je file au rayon cuisine chercher une poêle et une manique. Je fais chauffer un filet d'huile d'olive, dans lequel je verse un oignon et quatre grosses gousses d'ail émincés, une belle pincée de poivre noir et quelques flocons de piments. Je mélange le tout d'un tour de poignet. Ce grésillement, ces arômes ! J'éclate de rire et je couvre la poêle pour laisser les pommes de terre cuire à l'étouffée. J'émince d'autres oignons, de l'ail, un peu de gingembre, juste pour le plaisir de humer son parfum, j'ajoute le tout aux lentilles, j'incorpore ensuite les carottes, les haricots, les pois, les tomates au jus ; une bonne cuillerée à soupe de thym, encore un peu de poivre, rose et

noir, une pincée de romarin, puis une autre et tiens, pourquoi pas une belle feuille de laurier...

Brennan se matérialise à mes côtés, et je suis contente de le voir.

— Ça sent super bon.

— Il y a peut-être du poulet en conserve, quelque part...

— Je vais voir ! annonce-t-il en détalant.

Le supermarché s'est assombri. L'endroit où je cuisine est bien éclairé grâce au feu, mais seuls quelques éclats de lune pénètrent maintenant par la verrière. Je suis incapable d'estimer le temps qui a passé depuis que nous sommes entrés ici. J'ai l'impression qu'il se compte simultanément en minutes et en heures.

Brennan réapparaît et lâche une demi-douzaine de conserves de blancs de poulet sur la table. J'en vide deux dans le ragoût de lentilles, qui a épaissi, bouillonne et s'est couvert d'écume.

— Ce sera prêt dans un quart d'heure environ, dis-je en vidant un demi-sachet de quinoa dans la gamelle.

— Et ça ? demande Brennan avec un mouvement de menton.

Je remue la poêlée de pommes de terre et pique un dé avec une fourchette en plastique.

— Presque cuit, dis-je en les laissant dorer à découvert.

— Je me disais qu'on pourrait rembourrer les chaises longues avec des torchons, pour dormir. Qu'est-ce que t'en penses ?

Une ou deux heures plus tôt, j'aurais balayé l'idée, j'aurais jugé que c'était un confort superflu, mais maintenant elle me titille. J'approuve et Brennan entreprend de collecter des brassées entières d'essuie-mains. Il défait les emballages et les étale sur une paire de transats.

— Il y a peut-être des serviettes de plage quelque part, dis-je. On ira voir après dîner.

Il acquiesce et s'assied en face de moi. Je lui sers une généreuse portion de pommes de terre sur une assiette en carton. Détail remarquable, il attend que je me sois servie pour commencer à manger. Cela fait, il se transforme en aspirateur, alors que moi, je prends mon temps, je savoure le fumet.

— Elles sont comment ?

Sa réponse est inintelligible mais je crois qu'il a dit « fantastiques ».

Je pique un dé avec un morceau d'oignon et je laisse cette première bouchée fondre sur ma langue. Le moelleux de la chair sous la croûte brunie, la saveur piquante de l'ail légèrement grillé, le goût sucré de l'oignon caramélisé. J'ai mangé des pommes de terre sautées un nombre incalculable de fois depuis l'enfance et, pourtant, jamais je ne les ai appréciées comme ce soir. C'est somptueux. La seule chose qui lui manque...

— Une seconde, dis-je en posant ma fourchette, et je file dans la pénombre.

Je ne peux pas lire les pancartes à l'entrée des rayons, mais j'avise une tête de gondole avec des pâtes à pancakes, et je trouve rapidement ce que je cherche : un petit flacon de « Véritable sirop d'érable du Vermont ». C'est ainsi que mon père mange toujours les frites, arrosées de sirop d'érable. Chose que je n'ai plus faite depuis que j'ai quitté le domicile familial, et que, devenue adulte, j'ai décidé de manger moins sucré.

À mon retour, Brennan a son assiette vide et je le vois reluquer les pommes de terre qui restent dans la poêle.

— Sers-toi, lui dis-je en ouvrant le flacon de sirop.

J'en verse un filet sur ma portion, et la bouchée suivante devient un pur moment de régression, un amalgame de chaque moment positif de mon enfance. Mes parents sont des réservoirs d'amour, tout dans ma vie n'est que jeux, soleil, et sirop d'érable. C'est la sensation d'un souvenir plus que le souvenir lui-même. Je sais que mon enfance n'a jamais été un éden, mais je m'autorise un instant à faire comme si.

Brennan, qui est en train de se resservir, me regarde d'un air ébahi lorsque je verse d'autorité quelques gouttes de sirop sur ses pommes de terre. J'ignore ce qui, de mon humeur partageuse ou du sirop lui-même, l'étonne le plus.

— Crois-moi, tu ne le regretteras pas, lui dis-je, et il me vient une pensée : du chocolat chaud.

Je veux un chocolat chaud.

Je vérifie la cuisson du ragoût ; le quinoa n'a pas encore éclaté. Je retourne dans les rayons et reviens avec du chocolat en poudre, une bouilloire, et un bidon d'eau. Je remplis la bouilloire et la pose sur le gril. J'ai oublié les

tasses. Je repars les chercher.

Bang !

Le bruit, violent, métallique, provient de la façade du supermarché. Je me retourne, stressée, vers les caisses, mais je ne vois rien, c'est trop loin, il fait trop sombre. Un autre *bang*, comme un coup de tonnerre, et je me tétanise. Brennan surgit à côté de moi. Ce n'est que lorsque le bruit se répète une troisième fois que j'élucide le mystère de son origine. Quelque chose – quelqu'un – dehors, est en train de donner de grands coups contre le rideau métallique.

L'équipe de Zoo longe le ruisseau dans le sens du courant, sans pouvoir repérer l'endroit où leur randonneur s'est éloigné de la berge.

— Tu crois qu'on l'a loupé ? s'inquiète Rancho au bout de huit cents mètres.

— Probablement. Pourquoi aurait-il marché aussi longtemps dans l'eau ?

— Combien de temps nous reste-t-il ? demande Serveuse.

Zoo lève les yeux au ciel. Elle a entendu dire qu'on peut estimer l'heure en fonction de la position du soleil, mais elle n'en sait pas plus.

— Une heure ? hasarde-t-elle.

Il leur reste exactement soixante-seize minutes pour retrouver Timothy, et encore trois kilomètres à parcourir.

Ils décident de rebrousser chemin. En l'approchant par un autre angle, Rancho voit l'indice : une branche cassée, avec une traînée rouge, à l'endroit où Timothy s'est hissé sur la berge, légèrement surélevée à cet endroit, avant de se renfoncer dans les bois. Zoo et Serveuse, qui marchaient sur la berge opposée, le rejoignent en cherchant leur équilibre sur les pierres d'un gué. Rancho aide Zoo à franchir d'un saut les derniers mètres, puis tend la main à Serveuse qui, avant de pouvoir s'en saisir, glisse et pose un pied dans l'eau, jusqu'à la cheville.

— Merde !

Sitôt sur la terre ferme, elle secoue son pied mouillé et s'assied sur un gros caillou pour dénouer son lacet.

— Tu fais quoi, là ? demande Zoo.

— Je ne peux pas marcher comme ça, répond Serveuse en se déchaussant.

Elle retire sa chaussette détrempée, plus jaune que blanche, et remue les orteils ; son vernis à ongles vert scintille au soleil.

— On a le temps de la laisser sécher ? demande-t-elle en essorant sa chaussette.

Zoo et Rancho échangent un regard.

— Bon, d'accord. J'imagine que ça veut dire non.

Serveuse renfile donc chaussette et basket en grimaçant et, lorsqu'elle se relève, le froncement de sourcils s'accroît.

— Il n'y a rien de pire qu'avoir les pieds mouillés.

— On n'est sans doute plus très loin, tu n'auras pas à le supporter bien longtemps, l'encourage Zoo gentiment, mais elle a hâte de se remettre en route, et elle s'aperçoit que sourire à Serveuse commence à lui demander un effort.

— Je parie que le groupe de Cooper a trouvé son bonhomme depuis des heures, observe cette dernière en suivant ses coéquipiers dans les bois.

— Emery a dit que l'ordre d'arrivée ne comptait pas, lui rappelle Rancho par-dessus son épaule. Il faut juste le retrouver avant le coucher du soleil.

— Ouais, fait Zoo qui marche en tête. Je pense que...

— Bordel de merde !

Zoo et Rancho se retournent et voient Serveuse qui sautille sur son pied mouillé en marmonnant une nouvelle bordée de jurons. Le cameraman capture une expression de dédain sur le visage de Zoo, mais le monteur n'utilisera pas cette séquence.

— Qu'est-ce qu'il y a, encore ?

— Je crois que je me suis cassé le gros orteil.

Assise par terre, les larmes aux yeux, Serveuse berce son pied sec en se mordillant la lèvre supérieure.

— Sur quoi tu as trébuché ?

Zoo voit des brindilles, des petits cailloux, mais rien d'assez dur ou contondant pour justifier cette douleur à écorcher les oreilles.

— Je sais pas, mais ça fait mal. (La caméra, elle, l'a vue : une racine a jailli de terre, dissimulée sous quelques feuilles.) Je ne peux plus marcher.

Rancho s'agenouille devant elle.

— Montre. Enlève ta chaussure.

Un coin de l'ongle du gros orteil s'est déchiré et rebique, et du sang coule de la blessure, mais Serveuse le remue sans problème.

— Bah, c'est pas si grave. Un sparadrap et il n'y paraîtra plus.

Serveuse pleure maintenant, sans bruit, mais sans retenue. Elle farfouille dans son sac et sort sa trousse de premiers secours. Rancho appuie une compresse de gaze sur l'ongle jusqu'à ce que le saignement cesse puis il étale avec adresse une noisette de pommade antibiotique et couvre le tout d'un sparadrap. S'occuper de Serveuse, la mater comme il le ferait avec sa fille, le détend.

Zoo observe la scène, les gestes attentifs de Rancho, les yeux humides de Serveuse.

— Ça craint, compatit-elle, histoire de dire quelque chose car son empathie s'évapore sitôt l'éclopée rechaussée et remise sur pieds.

Si seulement Serveuse n'endurait que cette douleur à l'orteil ! Mais il y a aussi ses muscles qui crient grâce, son organisme qui réclame à cor et à cri de la caféine et du sucre, et son pied gauche qui patauge dans une chaussette humide. C'est comme si son moral avait bu la tasse. Maintenant qu'elle a commencé à pleurer, elle n'arrive plus à s'arrêter.

— Pardon, renifle-t-elle. Laissez-moi juste une minute.

La plupart des téléspectateurs ne comprendront pas pourquoi c'est Rancho, et non Zoo, qui la réconforte. Que Zoo soit demeurée en retrait après son algarade avec Exorciste était excusable (les deux autres filles étaient déjà en train de la réconforter) mais là ? Zoo n'est-elle pas, biologiquement, la mère nourricière ? Pourquoi n'est-ce pas elle qui tient la main tremblante de Serveuse ?

La plupart des spectateurs invoqueront un préjugé aussi éculé que le prétendu instinct maternel : la jalousie féminine. Serveuse est plus jeune, plus mince, et plus jolie, après tout. Or Zoo se contrefiche de tout ça. Tout ce qu'elle voit, c'est que Serveuse retarde leur équipe. Elle aurait été tout aussi agacée s'il s'était agi d'un homme.

Car l'heure tourne, pendant que Serveuse bataille pour endiguer ses larmes. Elle bataille vraiment, mais son corps défie sa volonté, et la main

paternelle de Rancho n'arrange rien. Elle voudrait bien que son coéquipier la laisse tranquille, afin qu'elle puisse se ressaisir.

Entre l'instant où Serveuse s'est cogné l'orteil et celui où elle est enfin prête à repartir, il s'est écoulé treize minutes, que le monteur résumera en une minute, mais avec des plans de coupe de soleil couchant pour donner l'impression que la jeune femme est restée assise à pleurer pendant des heures.

À partir de là, la piste est évidente et le trio émerge bientôt des bois peu ou prou au même endroit que le groupe de Traqueur un peu plus tôt. Devant l'horizon incandescent, un homme en polaire rouge se tient au bord de la falaise, face au précipice, une main posée sur son front.

— C'est lui, dit Zoo. On a réussi.

— Timothy ! appelle Rancho.

L'homme se retourne. Du rouge dégouline de son visage. Puis son corps oscille, vacille, et tombe à la renverse – dans le vide.

Serveuse hurle, Rancho se précipite, Zoo regarde la scène, muette. Elle voit la corde, elle l'a vue se tendre quand l'homme a basculé. Cette chute, c'est du cinéma, elle le sait, comme elle sait que son équipe vient de perdre. Sa mâchoire en tremble de frustration.

Pendant un assez long moment, on n'entend plus que les reniflements de Serveuse, ponctués par un mouvement du poignet quand elle s'essuie le nez.

— On... on doit aller vérifier que c'est bien lui ? demande finalement Rancho.

Serveuse et Zoo le dévisagent.

— Oui, confirme cette dernière.

Rancho ouvre la marche le long d'un petit sentier en lacets. Le prétendu Timothy Hamm a eu tout le temps de mettre les voiles et, au pied de la paroi rocheuse, dans une flaque écarlate, gît un pantin attifé comme le comédien, face contre terre, membres emmêlés dans une parodie macabre. Une gelée rose suinte d'une déchirure dans la perruque et l'enveloppe en latex s'orne de blessures grossières ; il y a même un os en plâtre qui dépasse d'un genou.

Serveuse, qui contient ses larmes depuis tout à l'heure, éclate en sanglots sous l'effet de la panique. Zoo lève les yeux : même si l'homme était tombé pour de vrai, la chute n'aurait pas causé autant de dégâts, estime-t-elle.

Rancho se détourne de ses coéquipières et du pantin ensanglanté, il retire son chapeau et s'accroupit, mains sur les genoux.

— Seigneur, entends notre prière...

Zoo, visage fermé, lèvres imperceptiblement tremblantes, s'approche du pantin, puisque ses deux coéquipiers ont apparemment démissionné. Elle se prépare du mieux qu'elle peut à ce qui va suivre, en se répétant que la mise en scène n'est pas crédible, que c'est du cinéma.

— Ce n'est qu'un mannequin, se chuchote-t-elle en se rapprochant du faux cadavre, mais lorsqu'elle tend la main pour explorer les poches de la polaire, elle tremble comme une feuille.

Elles sont vides. En revanche, il y a une protubérance de forme rectangulaire sur une fesse du mannequin. Elle s'efforce de ne pas poser le pied dans la flaque rouge, mais comme son bras n'est pas assez long, elle n'a pas le choix. Dès qu'elle tient le portefeuille, elle recule. Serveuse est toujours en train de pleurer. Dans le portefeuille, Zoo trouve un permis de conduire, au nom de Timothy Hamm.

— Comment as-tu fait ? demande Serveuse et Zoo ne comprend pas tout de suite que la question lui est adressée.

— Pardon ?

— Comment as-tu trouvé la force d'approcher ?

Dans cette voix où l'admiration s'est embourbée dans la peur, Zoo croit déceler autre chose. Une déception. Une accusation ?

— Tout ça, c'est à cause de toi, riposte-t-elle d'une voix tendue, hargneuse, mais au volume contenu. De toi et de ton orteil, de tes jérémiades, et du temps que tu nous as fait perdre !

Cette volée de bois vert choque tout le monde : Serveuse mais aussi Rancho, le cameraman, les producteurs et le monteur, qui travaillera dur pour la justifier. Il y aura cependant au moins un spectateur que cette réaction ne choquera pas : le mari de Zoo. Il connaît ces facettes de sa personnalité : un esprit de compétition larvé, un seuil de tolérance bas face à l'auto-apitoiement et aux atermoiements. Il sait également que la peur peut la rendre méchante.

Serveuse, elle, ne sait qu'une chose : Zoo vient de l'agresser.

— Tu es folle. Je me suis arrêtée genre, une minute. Je ne suis pour rien

dans tout ça.

— Une minute ? (Zoo est furax, mais elle ne crie pas). Donc, selon toi, on crapahute dans ces bois depuis... quoi ? Une heure ? Si ça c'était une minute, j'abandonne tout de suite. Mais c'est *toi* qui devrais abandonner. Tu ne gagneras jamais. Tu es juste un caillou dans notre chaussure qui nous retarde. Espèce de bimbo !

Elle toise Serveuse, dans l'attente d'une riposte, et comme celle-ci ne vient pas, elle pivote sur ses talons et s'enfonce dans les bois. Ses deux coéquipiers la regardent s'éloigner, les yeux comme des soucoupes. Le cameraman, lui, a le visage fendu d'un large sourire. Il est tellement content de ses images qu'il en oublie les douleurs intestinales qui l'incommodent depuis ce matin. Et quand Zoo revient sur ses pas quelques minutes plus tard, il espère bien qu'elle va remettre ça.

— Je te demande pardon, dit-elle. Je ne voulais pas...

Serveuse refusera de croiser son regard.

Mais dans la soirée, pendant que sera diffusé le deuxième épisode de *Dans le noir* et que les téléspectateurs étoufferont des hoquets ou exploseront de rire en la voyant tacler Exorciste pour un bol de riz, Serveuse, au Confessionnal, donnera à Zoo le coup de pied de l'âne :

— Il faut avoir une sacrée case en moins pour jouer à la nana toujours gentille, souriante et serviable, puis partir en live comme ça, sans raison. Ce qu'elle a dit, ça m'est plus ou moins égal, j'ai entendu bien pire, mais à partir de maintenant, je ne lui fais plus confiance. Randy, c'est un connard et un taré de première mais, au moins, il ne s'en cache pas. On sait à quoi s'attendre. Et je préfère ça aux faux derches.

Zoo a les yeux injectés derrière ses lunettes ; au-dessus de sa tête, le ciel est noir d'encre.

— Que dire ? demande-t-elle à la caméra. Vous m'avez mis les nerfs à fleur de peau avec votre mise en scène, et quand j'ai craqué, c'est tombé sur elle. Oui, je persiste à penser que c'est à cause d'elle qu'on a perdu, mais je n'aurais jamais dû... C'est clair. (Elle contemple les étoiles et soupire.) On est là depuis... un peu plus d'une semaine ? Si ce Défi laisse présager de la tournure que prend l'aventure, je... Bon, ça me stresse. (Elle reporte son regard sur la caméra.) Vous savez quoi ? Tout ça, c'est du cinéma. Je sais que je ne suis pas censée le dire et que vous allez me censurer au montage, mais

ce type qui bascule dans le vide, puis ce mannequin barbouillé de rouge ? Ça fait partie du jeu, rien de plus, et tant que je garderai ça en tête, tout ira bien, même si vos mises en scène deviennent de plus en plus tordues. Et si vos téléspectateurs tombent des nues en découvrant que je peux parfois me comporter comme une vraie conne, pas de souci, je peux gérer.

Elle se lève. La dernière image du troisième épisode montrera Zoo en train de retourner auprès d'un feu que les spectateurs ne l'auront pas vue allumer.

Ce Confessionnal est le dernier de Zoo.

— C'est qui ? chuchote Brennan.

— Comment je le saurais ?

La peur me rend hargneuse. J'aurais dû savoir qu'il me fallait rester sur mes gardes ; je le *savais*. Maintenant, je m'apprête à leur servir sur un plateau une autre séquence d'anthologie. Mais le pire, c'est que je suis totalement désemparée.

Qu'attendent-ils de moi ? Que je réponde à celui (ou ceux) qui toque au rideau de fer – car ce n'est jamais que ça après tout, quelqu'un qui toque.

— Tu crois qu'on devrait s'en aller ? demande Brennan.

— Non, il fait nuit, et s'ils cognent à l'entrée, c'est qu'ils n'ont pas découvert la fenêtre à l'arrière.

Je n'ai pas achevé ma phrase que je me maudis : je leur souffle même des idées de montage. Après cette remarque, ils n'auront qu'à enchaîner sur un plan montrant quelqu'un posté sous la fenêtre du bureau, en train de regarder à l'intérieur.

— Comment savent-ils qu'on est là, Mae ?

— J'en sais rien. On faisait du bruit. De la fumée s'est échappée des bouches d'aération...

Non. Quelqu'un les a informés. Et ils jouaient à la belote dans leur camionnette en attendant la nuit et le moment de passer à l'action.

— On fait quoi ? demande Brennan, qui ne sait que poser des questions.

— On remballé nos affaires. Sans faire de bruit. On attend qu'ils se tirent, et on bouge.

Il opine et nous retournons près du feu ranger nos sacs à dos. Je suis en

train de fourrer des pommes de terre et des oignons dans le mien lorsque le fracas contre le rideau de fer reprend. Cette fois, il me semble aussi entendre une voix. Je me dirige vers les caisses, et aussitôt un chuchotement alarmé fuse dans mon dos.

— Mae !

— Chut ! Je veux entendre ce qu'ils disent.

C'est drôle, je m'obstine à dire et à penser « ils ». Cela me semble évident, tant le bruit est assourdissant, intrusif.

Je me faufile dans le couloir entre deux caisses et, pile au moment où j'approche des portes, un autre *bang* ébranle le rideau métallique. J'entends une voix – masculine, mais les mots sont inintelligibles. Le seul que j'ai discerné avec certitude, c'est *Ouvrez*.

Mais peut-être que je me trompe. Peut-être l'homme est-il seul, derrière ce rideau de fer. Et peut-être que je le connais. Cooper, excédé pour je ne sais quelle raison ? Julio, en mal de compagnie après une éternité à errer seul dans les bois ? Le petit ingénieur, endurci par l'expérience ?

Bang.

— Ouvrez !

Cette fois, je reconnais la voix. C'est celle d'un histrion, retentissant de bravade. *Randy*. Les bras m'en tombent. Chercher des poux à son prochain est son oxygène ; comment a-t-il survécu à son Solo ?

— Je sais que vous êtes là ! *Bang*. Laissez-nous entrer ! *Bang bang*.

— Désolée, Randy, je chuchote.

Je regrette qu'il n'y ait pas un œilleton dans le rideau de fer, pour voir à quoi il ressemble après ces dernières semaines. Je me le représente en train de brandir une torche qui éclaire sa tignasse hirsute et fait scintiller sa grosse chaîne clinquante. À l'heure qu'il est, il doit être vêtu de queues d'écureuil de pied en cap.

Hé... Il a dit *nous*. J'avais raison. Randy n'est pas seul.

Une seconde voix, plus posée, plus grave :

— Ça ne va pas marcher.

Cette voix-là aussi, je la connais. Emery a dit que nous comprendrions par nous-mêmes à quel moment le Solo prenait fin. C'est maintenant. *Tu peux le*

faire : ce sont les derniers mots que Cooper m'ait adressés, bien qu'il ne les ait pas prononcés à voix haute, et j'ai pensé, *oui, je pourrais le faire*. Sauf que, non, en réalité je ne peux pas, et maintenant, je vais pouvoir lui dire, *merci*, et *je suis mariée*. Parce que j'ignore ce qu'il a ressenti – et même s'il a ressenti quelque chose – mais je sais ce qui s'est passé en moi à ce moment-là, et j'aurais dû le lui dire, sur l'instant. Au lieu de quoi j'ai pensé, bien malgré moi, parce que je me sentais perdue et que je croyais entrevoir la personne que j'aurais pu être : *nous sommes différents*. Moi, je n'avais jamais choisi de faire cavalier seul, avant de venir ici, et c'est la plus grosse erreur de ma vie. Je ne veux pas être Cooper, je veux être *moi*, je veux être le *nous* que j'ai laissé derrière moi, ce *nous* que j'ai choisi. Et je peux l'être, je *vais* l'être, parce que le Solo est terminé.

Je me jette sur les portes automatiques. Je pousse, je tire, je martèle le verre avec mes paumes, en pure perte.

— Mae, qu'est-ce que tu fais ? souffle Brennan dans mon dos.

— On doit les laisser entrer. Aide-moi.

— Mae, non, c'est...

— Qui est là ? demande la voix à l'extérieur.

— Cooper, c'est moi ! Je n'arrive pas à ouvrir les portes.

Un silence. Puis :

— Il y a une sortie de secours, à l'autre bout.

— D'accord !

Je fonce le long de la vitrine tout en cherchant mon verre de lunettes, mais entre ma main qui tremble et le fait que je suis en train de courir, il me glisse des doigts. Brennan me rattrape par le bras.

— Mae ! Arrête !

— Ce sont mes amis, lui dis-je en le repoussant.

— De quoi tu parles ?

Son incrédulité me coupe dans mon élan.

— Bon, Cooper est mon ami. Randy... il... mais il a tenu jusque-là, et si Cooper fait équipe avec lui, c'est que...

— On est là ! braille Randy.

— Qui « On » ? demande Brennan.

— Des amis.

Je tends le bras vers la barre d'ouverture de la porte.

— Comment vous vous appelez ? reprend Brennan.

— Cooper, répond la voix de Randy.

Je suis aspirée dans un précipice, et le poids de la peur qui m'envahit d'un coup accélère ma chute. Ce n'est pas la présence de ces deux inconnus qui m'effraie, mais d'avoir cru que je les connaissais. De découvrir que ma perception puisse être à ce point faussée.

Brennan se tourne vers moi, l'air victorieux. Pour la première fois, il se sent supérieur – à raison.

Puis la peur reflue, si soudainement que je me sens vidée, lessivée, frigorifiée.

Je ne peux plus continuer.

À jouer le jeu. À expliquer. À faire semblant.

Je repars m'asseoir à côté du feu et je remue les lentilles.

— Mae !

Brennan me rejoint, les yeux exorbités par l'angoisse. Dehors, les deux types continuent à vociférer.

— Quoi ? S'ils entrent, ils entrent. Ça ne dépend pas de nous.

— Bon, je vais ranger nos affaires, annonce Brennan qui ne tient pas en place.

Au bout de quelques minutes, les deux hommes se calment. On n'entend plus que les bouillonnements du ragoût, et le bruit de la fermeture Éclair quand Brennan referme son sac à dos.

Nous terminons notre dîner. Les pommes sautées, les lentilles, plus rien n'a de goût. Brennan est une boule de nerfs. Il redemande à partir. Je ne réponds pas et, comme les deux hommes dehors, il finit par renoncer. Il reste plus de lentilles que nous ne pouvons en manger.

— Pour le petit-déjeuner, dis-je en posant un couvercle sur la gamelle. Je repense au premier éclat de rire de Cooper, quand il s'est éloigné avec ce seau. C'était comme un cadeau, j'avais la sensation d'être quelqu'un à part.

— Si on dort ici, tu crois vraiment qu'on sera en sécurité ? demande Brennan.

Je hausse les épaules et m'allonge sur une des chaises matelassées d'essuie-mains. Ils font des bosses sous mon dos, c'est inconfortable. Je me lève et, d'un revers de bras, les balaie tous par terre. Je me rallonge. Notre feu n'est plus qu'un tas de braises.

— Mae ?

Je ferme les paupières, en grimaçant. Je suis épuisée.

— Demain matin, on cherchera une voiture pour faire le reste de la route.

— Non.

— Pourquoi ?

— Tu sais très bien pourquoi.

— Ah...

— Couche-toi et dors.

Je rouvre les yeux. Les braises ne sont plus qu'un discret halo orangé.

Ad tenebras dedi. Je pourrais prononcer cette phrase. Je devrais le faire. Je roule sur le dos, face au plafond. Les caméras sont là, quelque part, en train de m'observer. Si je disais ces mots, l'électricité se rallumerait-elle ? Les portes du supermarché coulisseraient-elles ? Emery entrerait-il d'un pas guilleret pour me taper sur l'épaule, me féliciter de mes valeureux efforts et me réclamer le bandana bleu pouilleux noué autour de ma gourde ? Peut-être y aurait-il une voiture qui viendrait m'attendre dehors.

Ou bien peut-être ne se passerait-il rien du tout.

La tentation est là, qui titille ma volonté. Non, je ne peux pas abandonner. Je ne peux pas échouer. Je suis à bout, physiquement et nerveusement, mais je dois continuer. Je ne me suis pas laissé d'autre choix.

Je me retourne vers le feu mourant, et je le fixe jusqu'à ce que mes paupières s'affaissent. Des souris font la sarabande dans un rayon et leurs trottements feutrés me bercent.

C'est le contact d'une main sur mon épaule qui me réveille. Plus tard. Le feu s'est éteint. Il fait encore nuit.

— Mae. (Un chuchotement au creux de mon oreille.) Je crois qu'ils sont entrés.

— Qui ça ?

— J'ai entendu du bruit, derrière. Écoute.

Je n'entends d'abord rien, sinon le souffle de Brennan. Puis je distingue le bruit d'une porte qui s'entrouvre.

— Prend ton sac, dis-je, résignée.

On marche vers les portes d'entrée, on longe les caisses jusqu'au rayon fruits et légumes, que nous traversons à pas de loup, étal après étal, pour nous enfoncer vers l'arrière du bâtiment. Brennan, derrière moi, respire sans la moindre discrétion.

À l'abri derrière un angle de la travée, j'entends la voix qui n'est pas celle de Randy demander :

— Ils sont où ?

— Montrez-vous !

Je devine que les deux hommes se trouvent devant les portes battantes. Nous ne sommes qu'à quelques mètres d'eux, dos collés aux linéaires d'assaisonnements pour salade. C'est le sprint final, me dis-je. La dernière ligne droite d'une course qui n'a que trop duré.

Je distingue des pas, un froissement. Ils viennent dans notre direction, lentement. Je rabats mon bras à l'horizontale pour empêcher Brennan de bouger et je sens sa respiration saccadée.

Ils dépassent l'allée où nous nous trouvons, sans nous voir, parviennent à hauteur des bacs de pommes de terre. Au bruit de pas qui s'amenuise, je comprends qu'ils se dirigent vers les caisses et projettent probablement une fouille méthodique, allée après allée. Je fais signe à Brennan de me suivre, et me dirige vers les portes battantes sur la pointe des pieds.

Crac. Pile sous ma semelle. Je me fige, et Brennan avec moi. À l'autre bout du magasin, les bruits de pas s'interrompent aussi, puis c'est une cavalcade, droit sur nous.

La peur et la fuite : des instincts plus forts que la raison. Je hurle :

— Avance ! en poussant Brennan devant moi contre les portes battantes.

On court jusqu'au bureau, dont je claque la porte. Je tremble, je cherche le verrou, ne le trouve pas. Brennan déplace la table jusque sous la fenêtre.

Un soudain assaut contre la porte me fait reculer. Je résiste, et elle se referme en claquant. Puis Brennan arrive à la rescousse.

— Tire le verrou !

— Tu crois qu’il va tenir ? demande-t-il en s’exécutant.

Nous sommes tous les deux arc-boutés contre la porte qui branle au rythme des charges répétées.

— J’en sais rien.

Je regarde la fenêtre. Je doute que nous puissions grimper et nous échapper avant que le verrou ne saute.

Subitement, les coups s’arrêtent, mais nous ne bougeons pas.

— On veut juste parler, crie l’homme qui n’est pas Randy.

— Ouais, c’est ça ! lui crie Brennan en retour.

— Arrête, dis-je.

Je vois par la fenêtre que le ciel s’éclaircit. L’aube ne devrait plus tarder. J’ignore ce que ces hommes sont venus faire, mais je sais que je dois leur résister. Je ne pense pas qu’ils nous feront du mal, mais ils pourraient nous voler nos provisions, nous attacher et nous enfermer dans la chambre froide. Ils pourraient nous retarder de centaines de façons et ça, c’est hors de question.

— Écoutez, on n’a rien qui puisse vous intéresser, je leur crie. Cet endroit regorge de nourriture. Laissez-nous tranquilles.

— La nourriture, on s’en fout, il y en a partout, me rétorque l’homme qui n’est pas Randy.

— Qu’est-ce que vous voulez, alors ? demande Brennan.

— Je vous l’ai dit : parler. Mon frère et moi, on est seuls depuis que toute cette merde a commencé. On habite plus bas, sur la route.

— Qu’est-ce qu’on fait ? me chuchote Brennan.

La seule idée qui me vient, c’est de continuer à faire parler cet homme tout en nous extirpant d’ici. J’inspecte la pièce qui n’est qu’une tache floue et grise.

Le fauteuil. Dans les films, ils bloquent toujours les poignées de porte avec une chaise pour donner au héros le temps de filer. Je fais signe à Brennan de se taire et de patienter.

— D’où venez-vous ? demande l’homme. Vous êtes du coin ?

Du plus silencieusement que je peux, je m’écarte de la porte. Le fauteuil est couché par terre. Je le redresse en retenant mon souffle. Il frotte un peu

sur le carrelage, mais comme l'homme est en train de parler, sa voix masque le bruit.

— Vous êtes combien ? demande-t-il. Vous êtes de la même famille, comme nous ?

Je coince délicatement le dossier du fauteuil sous la poignée, en espérant qu'il restera en place.

— Vous avez été malades ? Mon frère l'a été, mais il va mieux. Moi, je ne l'ai jamais attrapée, cette saloperie. Ils ont essayé de nous évacuer avec les autres, mais il n'en était pas question. C'est chez nous, ici, vous comprenez. Oui, vous comprenez forcément, puisque vous êtes encore là. On n'est plus très nombreux.

D'un mouvement de tête, j'indique à Brennan la fenêtre et je lui fais signe de passer en premier. Pendant qu'il grimpe sur le bureau métallique, l'homme qui n'est pas Randy continue à parler.

— À un moment donné, il y avait cette bande, plus loin sur la route. Je connaissais un des trois, il a insisté pour qu'on se joigne à eux, mais on ne l'a pas fait. C'étaient de vrais tarés, ils pensaient qu'à zigouiller tous les inconnus qui se présenteraient. Mais eux, mon frère et moi, je pense qu'on est les seuls survivants de tout le comté.

Brennan se hisse et se faufile par la fenêtre, les pieds devant. Je le regarde disparaître.

— Ils sont plus là, ils sont morts, ou partis ailleurs, allez savoir. Et depuis, on...

Dehors, devant la fenêtre, j'entends des bruits de lutte, de raclée, puis la voix étouffée de Brennan :

— Mae !

— Cliff ! crie une voix plus grave que celle de mon interlocuteur.

Fils de pute, me dis-je. Voilà pourquoi le faux Randy refusait de se taire, afin que son complice puisse contourner discrètement le bâtiment.

La porte s'ouvre à la volée, avec fracas, et le fauteuil va valdinguer contre le mur. Je me retrouve en sandwich entre le bureau et un homme massif, barbu, blanc. Dehors, son complice bataille bruyamment pour contenir Brennan.

— Elle est toute seule ! gueule le faux Randy – Cliff, donc.

Il s'avance. Il me dépasse d'une bonne tête. Il est assez près maintenant pour que je distingue ses traits : épais et quelconques. Sa barbe tire sur le roux.

Dehors, le silence revient.

— Harry ? appelle Cliff.

— Ça va. C'était juste un gamin.

Cliff me touche le bras.

— Ne vous inquiétez pas. On va veiller sur vous, maintenant.

Cette suffisance, la médiocrité de celui qui a écrit ses répliques, tout cela me met en rage. Mais que puis-je faire ? Ce type en fait deux comme moi, il bloque la porte, et son prétendu frère se trouve pile sous la fenêtre.

Je réponds ce que le script exige.

— Je n'ai besoin de personne.

— Tout va bien, maintenant, insiste Cliff, dont la main s'est posée sur mon épaule.

Dégager son bras d'un coup de poing ne servirait qu'à énerver le bonhomme, et je connais les règles. Je ne peux porter aucun coup de nature à le neutraliser.

— Là où on est, vous ne risquerez rien, ajoute-t-il.

Son haleine est aussi pestilentielle que leurs mannequins.

J'emmerde les règles.

Ce sera un crochet dans la mâchoire, de toutes les forces que je peux mobiliser ; j'ai derrière moi des années de kickboxing. Je contracte mes abdominaux, je décolle un talon du sol et je lui enfonce le poing sous son menton. La douleur explose dans mon poignet tandis que le type chancelle et titube de côté.

Je ne lui laisse pas l'opportunité de riposter. Je m'élance dans le couloir, pousse les portes battantes et cours me planquer dans une allée. Je trébuche, tombe à quatre pattes, me relève. Cliff est lancé à mes trousses, je l'entends éructer des jurons, puis j'entends les portes se rabattre d'un coup sec dans son dos.

Je fonce vers la sortie de secours. Il me pourchasse, mais je vais y arriver. J'écrase une épaule sur la barre, je pousse, je suis libre, je suis dehors, je...

Son acolyte se dresse devant moi, souriant dans la lumière de l'aube. Il est moins costaud que Cliff, mais plus grand que moi. Et il tient une machette.

Il se jette sur moi, la machette le long de la jambe. J'esquive le coup en reculant, et je trébuche une fois de plus, je m'affale sur un flanc, entraînée par le poids du sac à dos. L'instant d'après, Cliff m'empoigne et me hisse sur mes pieds avec une telle violence que ma tête part en arrière, craque et me déclenche une douleur au niveau du nerf optique.

La fureur me donne un sursaut d'énergie. Je me débats, je donne des coups de pied, je griffe, je mords. Je vais tuer ce type. J'entends des cris perçants, et je comprends vaguement qu'ils émanent de moi, puis Cliff recule en chancelant. J'ai un goût de cuivre dans la bouche, son sang, le mien, je n'en sais rien. Une douleur pulse dans ma main droite et je n'arrive pas à desserrer le poing.

Cliff est plié en deux, le nez ensanglanté. Je sais, sans avoir besoin de les voir, que ses yeux sont incendiés de haine. Le faux-Cooper observe la scène, en balançant paresseusement sa machette le long de sa jambe.

— Putain, Harry, tu sers à quoi ? lui lance Cliff.

— Elle est tarée. Compte pas sur moi pour m'en approcher.

Je ne vois pas de sang sur la lame de sa machette, mais cela ne veut rien dire. Je dois rejoindre Brennan, m'assurer qu'il est indemne. Il est à deux pas, derrière l'angle du bâtiment. Mais entre nous, il y a Cliff et Harry.

— Que lui avez-vous fait ? je demande, pour gagner du temps.

— Le gamin va bien, répond Harry, sans cesser de balancer sa machette.

Cliff se redresse et porte une main à son nez ensanglanté. Sa main, elle aussi, saigne. Les implications de ce goût métallique dans ma bouche me donnent un haut-le-cœur : je suis disqualifiée. Comment pourrait-il en être autrement ? Non seulement j'ai frappé cet homme, mais je l'ai *mordu*, jusqu'au sang.

Il s'avance vers moi.

— Écoutez, je comprends. Vous en avez bavé. On en a tous bavé.

Pourquoi ils ne sifflent pas la fin de la partie ?

Cliff fait un pas de plus dans ma direction ; je reste accroupie et sur mes gardes. Je viens de comprendre que ce sang, dans ma bouche, coule d'une entaille à l'intérieur de ma lèvre, que je sens enfler et pulser.

Néanmoins, j'ai enfreint une règle, et il ne s'est rien passé.

Peut-être font-ils une exception ? En vertu d'une circonstance exceptionnelle : comme quand Heather a frappé Randy et qu'il n'y a eu aucune répercussion ? Il l'avait provoquée, et on la pardonnait. Moi aussi, on me pardonne. Parce que tout conflit offre de bonnes images, et que, pour eux, c'est tout ce qui compte.

Le conflit, et les coups de théâtre.

— D'accord, je vais venir avec vous, dis-je.

Cliff regarde Harry. Il est évident qu'il ne croit pas un mot de ce soudain revirement. Et ils ont bien raison, mais j'ai besoin qu'ils jouent le jeu.

— Je crois que je me suis cassé le poignet, dis-je en m'autorisant enfin à sentir la douleur.

Je laisse toute ma frustration crever la surface et me mets à trembler. Je pense à mon mari. Au fait que je dois coûte que coûte rentrer à la maison. Je pense au chemin que j'ai parcouru, à tout ce que j'ai vu, et fait. Je recours à la seule arme dont je dispose : les larmes. Je les sens ruisseler sur mes joues ; je sens leur sel sur mes lèvres.

Cliff se détend immédiatement et lève les mains devant lui, en signe d'apaisement.

— Je veux voir mon ami, dis-je.

— Par là, répond Harry avant de se diriger vers l'arrière du bâtiment, la machette se balançant négligemment le long de sa jambe.

Cliff me prend le bras. Je vois l'entaille sur sa mâchoire, la chair qui se boursoufle déjà à la commissure des lèvres, le sang qui coule dans sa paume et le long du poignet. Il me tient près de lui, mais d'une poigne légère, comme si je n'étais plus une menace. J'ai l'habitude d'être considérée comme inoffensive mais c'est parce que, normalement, je ne fais de mal à personne. Cliff s'imaginerait-il que, en le rouant de coups, j'ai évacué une ultime bouffée de fureur féministe, et que la harpie est maintenant redevenue docile ? Est-ce ce qu'il a besoin de le croire ?

Je peux en tirer parti.

J'essuie mon visage d'un revers de manche et je me laisse conduire derrière le bâtiment.

Brennan est allongé à plat ventre, affalé sur son sac à dos qui dépasse de

sous une épaule. Je distingue son visage, de profil, et ne vois pas de sang *a priori*. Mais entre sa peau sombre, son sweat-shirt rouge et ma mauvaise vue, ça ne veut rien dire. Je me dégage de mon escorte pour aller m'accroupir devant lui. Je pose la main sur sa poitrine, je sens qu'il respire : forcément, il joue la comédie. Je sais par avance comment va se dérouler la scène, il ouvrira les yeux au moment le plus dramatique. Tout ce que j'ai à faire, c'est créer ce moment.

J'aperçois sous la fenêtre, presque à portée de main, un reflet cuivré.

Harry pousse du pied la jambe de Brennan.

— Il était déchaîné, je ne savais plus comment le faire tenir tranquille, s'excuse-t-il.

— Je ne vais nulle part sans lui, préviens-je.

Cliff adresse un signe de tête à Harry, qui coince sa machette sous sa ceinture, soulève Brennan et le hisse, tel un sac, sur une épaule.

— Il n'est pas épais, mais il pèse un âne mort, ce fils de pute.

C'est le moment. Je me redresse, m'empare du morceau de tuyau et, avant que l'un ou l'autre des hommes ne puisse réagir, je fauche Harry aux genoux. Je m'attends à moitié à ce que le tuyau se déforme comme une frite en mousse mais non, l'impact est intense et je sens des vibrations se propager le long de mes bras. Harry hurle et s'effondre en laissant tomber Brennan qui, contre toute attente, ne fait rien pour amortir sa chute et s'écrase de tout son poids. Merde alors...

Harry dégage sa machette, que j'envoie aussitôt valdinguer d'un coup de tuyau. La lame cliquette sur l'asphalte. Il me semble entendre Brennan gémir, mais je n'en suis pas sûre. Cliff est en train de foncer sur moi. Je m'écarte d'un bond, mais trop tard. Il a le temps de me ceinturer et de me tirer au sol. Je lâche le tuyau ; l'arrière de mon crâne cogne sur l'asphalte, j'entends mes dents claquer, je vois des étoiles, j'ai la tête qui tourne mais je sens encore qu'on me traîne, je sens la bosse de mon sac sous mes omoplates. Cliff m'immobilise les bras, les jambes et son avant-bras, écrasé sur ma poitrine, ma gorge, me maintient à terre. Son visage danse au-dessus de moi, l'air mauvais.

J'aurais pu courir et m'enfuir. Sans Brennan. J'aurais dû. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ?

Cliff grogne des menaces sans queue ni tête, me promet qu'il va me faire ci, et ça. L'humiliation, en sus de la douleur. Ses lèvres bougent avec une lenteur fascinante au milieu de sa barbe ensanglantée. Tout le reste s'est passé très vite, mais ce moment-là prend son temps. Je comprends soudain qu'il veut ma peau. Tout le monde a un point de rupture, et j'ai trouvé celui de cet homme. Je le vois à ses yeux trop rapprochés. Noisette. Une couleur, et un prénom, *Hazel*, que j'ai entouré dans un livre, il y a une éternité de ça, en plaisantant que ça ferait un super déguisement pour le premier Halloween d'une petite fille – ma petite fille. Je veux lutter mais mes muscles ne répondent plus. Comme quand on s'éveille au milieu d'un rêve, j'ai conscience de ce qui m'entourne, je vois, je comprends, mais je ne peux pas bouger. Peut-être la chute m'a-t-elle paralysée. Peut-être que le mieux à faire, c'est d'en finir, ici, maintenant.

Je détourne mon regard. Je ne veux pas que cet inconnu ivre de rage soit ma dernière vision. Je fixe quelques arbres rabougris, derrière la benne à ordures. Myope comme je suis, c'est facile de prétendre que la vue est belle. Je cligne des paupières, lentement, elles sont si lourdes. Puis je fais un vœu : que le producteur, Cooper, ou même Emery ou Wallaby, surgisse de derrière ces arbres et accoure vers nous. N'importe qui fera l'affaire. Tel est mon vœu, et comme tous ceux qui en valent la peine, je sais qu'il ne se réalisera pas.

On n'est plus en train de jouer.

Rien de tout ça ne fait partie du jeu.

Depuis un long moment.

Quelque chose en moi se détend, se dénoue et c'est une sensation presque agréable ; je n'ai plus de compte à rendre, désormais. J'ai lutté, vaillamment, du mieux que j'ai pu, sans rien céder – en pure perte. Et c'est apaisant, de savoir que j'ai échoué sans me mettre en faute.

Au moins, je n'ai pas abandonné.

Un son moite, suivi d'un grognement. Mes yeux reviennent à contrecœur vers Cliff et plongent dans ces abysses jumeaux qui me fixent. Son corps pèse toujours sur le mien, mais différemment, seule la force de la gravité est à l'œuvre, maintenant. Je vois ses lèvres qui bougent, comme s'il haletait. Puis il s'effondre, et son menton vient cogner contre mon front. Sa barbe ensanglantée m'aveugle. Je devrais probablement crier, mais je suis trop

abasourdie pour ça. Je ne comprends pas pourquoi c'est lui qui est mort – et pas moi.

C'est une ruse, forcément. Tout ça fait partie du jeu...

Cette douleur, ce flou dans le regard de Cliff, c'est impossible à feindre.

Mais j'ai cassé mes lunettes et je...

Tu as vu.

Je ferme les yeux. Je sens le poil dru qui chatouille mes paupières, et le poids du corps qui m'écrase. Je revois Brennan dégringoler au sol, mou et inerte. Je me souviens de la sensation quand le tuyau a broyé le genou de Harry. Un étau se resserre sur mon cœur et ma gorge, je crispe les paupières plus fort, parce que c'est tout ce que je peux faire, même si ça ne suffit pas, si rien ne suffira jamais.

Je suis vivante et le monde alentour est exactement tel qu'il semble.

Je ne peux plus respirer. Je ne veux plus. Mais je dois.

Depuis *quand* ? Quand tout a-t-il basculé ?

Au-dessus de moi, Brennan grogne en se démenant pour déplacer Cliff et me dégager, il m'appelle par le prénom qu'il croit être le mien. Le menton du mort glisse et s'écrase bruyamment contre l'asphalte.

Un accessoire, me dis-je aussitôt, dans mon désespoir, mais je suis piégée sous une réalité bien plus lourde que ce corps qui m'étouffe.

— Mae ! Mae ! Ça va ?

Le rocher était en polystyrène.

Le sang était artificiel.

Le chalet était bleu.

Vraiment ?

Oui, *il était bleu*. Tout ce bleu : les ballons, les couvertures, le papier cadeau. Même la *lumière* était bleue.

Il me semble voir des étincelles sous mes paupières. Et un halo rouge sur les bords.

Les rideaux étaient rouges.

Et sur la table, il y avait une coupe orange.

Je n'arrive pas à fermer assez hermétiquement les paupières. Je vois de la

peinture marron, une bordure rouge.

Je l'ai tué.

Un bébé qui toussait et pleurait, emprisonné dans les bras du cadavre de sa mère. Une maison qui n'était pas aussi bleue que je veux bien m'en souvenir. Je l'ai vu, j'ai paniqué. Je suis partie en courant. Je l'ai laissé mourir.

— Mae...

Je ne savais pas. Comment aurais-je pu ?

— Mae, ça va ?

Les joues roses et marbrées, les croûtes sur les yeux, la veine qui battait sous la touffe duveteuse de son crâne. Ce n'était pas de l'électricité statique que j'entendais grésiller dans ses pleurs, mais *un appel à l'aide*. J'ai lâché la couverture en me disant que tout ça n'était qu'une mise en scène, un mensonge, mais le seul mensonge, c'était le mien. Je savais.

— Mae !

J'ouvre les yeux. Le visage de Brennan est à quelques centimètres du mien, je sens sa main qui effleure mon épaule. Derrière lui, je vois la machette fichée dans les reins de Cliff. Je gis dans une mare de sang.

— Je l'ai tué.

J'entends un sanglot dans ma voix, mais je ne pleure pas. J'ai la bouche sèche, il y a un martèlement dans mon front. Je sens la pression tiède de la main de Brennan. Je regarde son visage. Il est émacié, mais nullement allongé. Les joues ne demandent qu'à être rebondies. Et pas l'ombre d'une promesse de duvet sur la lèvre. Ce n'est même pas un visage d'adolescent, mais celui d'un enfant. C'est un gosse. Un gosse qui vient de me sauver la vie en plantant une lame de trente centimètres dans les reins d'un homme.

— Tu peux bouger ? demande-t-il.

Comment ai-je pu ne pas voir qu'il était aussi jeune ?

— Mae ? Tu vas pouvoir marcher ?

J'ai la nausée, je me noie dans un chagrin sans fond, mes muscles sont raides et peu coopératifs, mais je pense pouvoir les contrôler. Je hoche la tête. Brennan m'aide à me remettre sur pieds. Mes vêtements sont poisseux de sang. Je sens son odeur – l'odeur de la mort fraîche.

C'est en percevant un cri à peine audible, un gémissement pitoyable que je

remarque que les doigts de Cliff remuent encore. L'homme a une machette fichée dans les reins, mais il n'est pas mort. Un relent de merde pénètre brièvement dans mes narines. Ce n'est pas la *mort* que je sens, mais *l'agonie*.

Brennan a posé la main sur mon bras. Il tremble ; nous tremblons tous les deux, je pense.

Quelque chose gratte par terre, derrière nous. Je me retourne tant bien que mal.

Harry est en train de ramper vers nous, en traînant sa patte folle. Je trébuche, mais Brennan est là et je retrouve mon équilibre.

— Mae, dit-il doucement. Faut s'en aller d'ici.

La voix de Harry est un grondement qui ne charrie que menaces et souffrances, et le gémissement de Cliff, étendu à nos pieds, gagne en puissance. Il remue la tête, qui roule d'avant en arrière. C'est un chien sauvage, estropié par un piège qui lui a sauté à la gueule.

Harry crie et pleure son frère tout à la fois. Il se rapproche progressivement de nous ; c'est une tache floue et mouvante, aux contours accidentés.

Brennan glisse un bras autour de ma taille et je ne proteste pas parce que je me sens affreusement instable.

— Stop ! hurle Harry, et nous obéissons à ce mot qui autrefois avait un sens et était suivi d'effet, et j'espère encore que Harry va se relever avec un grand sourire, tendre la main à Cliff, et que les deux complices vont se fendre d'un salut devant leur public – *On vous a bien eus, hein ?*

Mais aucun des deux n'est en état de se relever et Harry nous dévisage, ne sachant visiblement pas quoi ajouter à son injonction ; peut-être pensait-il l'avoir lancée en vain. L'idée qu'il joue la comédie continue à me hanter, même si je sais que ce n'est qu'une illusion, et que l'écho de pleurs de bébé résonne dans mon crâne.

Harry nous fixe – ou bien est-ce son frère qu'il regarde ? Je ne distingue pas ses pupilles et j'entends la respiration effilochée de Cliff qui lutte, en dépit de la douleur, de l'issue inéluctable, pour grappiller quelques secondes d'existence. C'est typique du corps humain, de s'accrocher coûte que coûte à une vie devenue inutile.

Et en écoutant cette respiration rauque, la clairvoyance s'abat sur moi telle une lame plongée dans mon cœur.

Mon mari.

Si. Alors.

Le syllogisme et sa conclusion inexorable.

Harry a réussi à se dresser sur son genou valide et s'accroche à un caddie pour se hisser sur ses pieds. Ce mouvement, la lumière qui s'intensifie à l'arrière-plan – tout cela semble mis en scène. Il faut que ce soit le cas. Le ciel n'a-t-il pas une couleur trop vive ? Je le scrute, à la recherche d'un drone. Puis la clairvoyance réaffirme ses droits, brutalement, et Brennan tire sur ma manche avec urgence. Mais je résiste : peut-être que je me trompe, une fois de plus ? Que je m'induis moi-même en erreur ? À quels souvenirs puis-je me fier ? J'en cherche un qui soit tangible, et je le trouve : un ragoût de lentilles, que j'ai préparé, je le *sais*, et qui est resté là-dedans, dans ce supermarché. L'espace d'un instant, l'existence de ce plat de lentilles est, de tous mes souvenirs récents, le seul que je sais être authentique.

Et, chose absurde, je me surprends à vouloir l'offrir à Cliff et Harry, comme si partager avec eux l'unique fragment de vérité que je possède avait le pouvoir d'effacer l'ardoise et de me téléporter à la maison. Je serais chez moi, avec mon mari, il serait vivant, je redeviendrais celle que j'étais et le mois qui vient de s'écouler ne serait plus qu'un mauvais rêve, moins qu'un rêve même, moins qu'une pensée – il n'aurait jamais eu lieu.

Mais Cliff pousse un cri, et c'est un cri liquide, un flot de sang, ou de bile, par-dessus un râle. Harry fait un autre pas vers nous, avant de s'effondrer à côté de son frère. Ma gorge est paralysée, je n'ai rien à offrir et Brennan a pris les opérations en main. Nous tournons le dos aux deux frères estropiés et boitons de conserve vers la route, dans la seule direction que je connaisse.

Dans le noir – Alors, cette première semaine ?

Pourquoi l'ont-ils obligée à récupérer le portefeuille ? C'était vicieux. C'est vrai que ça a commencé lentement, mais c'est officiel : je suis accro !

Posté il y a 29 jours par CapitaineInsubmersible

Commentaires sélectionnés

Classés par : ancienneté.

[-] TortueMaousse il y a 29 jours

Il se passe quelques trucs intéressants, je ne peux pas dire le contraire. Mais j'aimerais qu'ils se focalisent un peu plus sur la prof de bio, la semaine prochaine. À mon avis, elle cache bien son jeu.

[-] DannyJoliJoli il y a 29 jours

Entièrement d'accord. Je parie qu'elle finira dans les trois premiers. Le prédicateur ne tiendra pas sur la longueur.

[-] Mach1Mama il y a 29 jours

Ils tuent des animaux à tour de bras et on les laisse faire ? Je m'étonne que la SPA n'ait pas encore fait une descente sur le tournage.

[-] ChameauDégarni il y a 29 jours

Je suis sûr qu'ils ont toutes les autorisations nécessaires.

[-] ForceDeCoriolis il y a 29 jours.

Peut-être. Et puis, ils nous montrent pas tout. J'envoie des messages à mon pote, sur le tournage, et sa seule réponse c'est : « Clause de confidentialité ». Pitoyable.

[-] Coriandre522

Pour un vendredi soir à la maison avec un début de crève, ça passait. Mais je ne sais pas si je vais continuer à regarder une fois rétabli.

...

Exorciste, Biologie, Ingénieur et Banquier arrivent au campement à la queue leu leu, bien après la tombée de la nuit, exténués de fatigue. Le dernier Défi s'est soldé pour eux par un échec retentissant : une camionnette a dû aller les récupérer. Ce retour motorisé ne figurera pas dans le montage. Si le quatrième épisode de *Dans le noir* avait été diffusé, il aurait débuté avec un plan d'« Eli Schuster » en train de boitiller dans les bois, un chiffon ensanglanté noué autour du front.

Tous les candidats restants sont rassemblés autour d'un feu.

— Je me demande ce qui lui est arrivé, dit Biologie.

— Le nôtre a dégringolé d'une falaise, indique Zoo en jetant une brindille dans les flammes.

— Non ! s'exclame Biologie en ouvrant des yeux ronds.

La réponse de Zoo ne laisse aucune place à l'ambiguïté : un regard qui dit, *non, bien sûr que non, souviens-toi où nous sommes*. Un regard qui ne peut pas être (et ne sera pas) montré, même si le monteur adore cette réaction, adore Zoo malgré l'épuisement qui l'envahit tandis qu'il visionne les rushes.

Exorciste enroule une queue d'écureuil en bracelet.

— On le trouvera, affirme-t-il en tirant avec ses dents sur l'extrémité de la queue pour serrer le nœud. Sinon dans ce monde, du moins dans le suivant, ajoute-t-il, la bouche pleine de poils.

— Ta gueule, lui lance Serveuse, mais le cœur n'y est pas.

Exorciste n'étant pas plus vaillant, il feint de ne pas entendre.

Une silhouette se découpe loin du feu, telle une ombre : Traqueur fait bande à part, et quand Serveuse commence à se plaindre d'avoir mal au pied,

Zoo se lève pour aller le rejoindre. Elle s'assied à côté de lui, si près que leurs genoux se touchent.

— Ça va ?

Traqueur couvre son micro d'une main avant de répondre.

— Non.

Cette nuit-là, les candidats s'entassaient comme des sardines sous un abri construit à la va-vite, et le matin, quand ils se rassemblent devant l'animateur qui attend à côté du piquet orné d'un bandana rose, on les sent sur leurs gardes.

L'animateur sort de sa poche un bandana jaune fluo, qu'il accroche à côté de celui de Pom Pom Boy. Il leur rappelle que l'abandon de Charpentière ne date que de la veille. Banquier regarde l'hideux ramassis de branches sous lequel ils ont dormi en songeant avec nostalgie au bel abri robuste de leur dernier campement.

— Hier, nous avons tous eu une rude journée, déclare l'animateur.

Nous ? articule silencieusement Zoo.

— Tu en sais quoi, *toi ?* grommelle Serveuse à mi-voix.

— Et comme vous le savez, une de vos camarades a préféré abandonner sans même tenter de relever ce Défi. (Il longe la brochette de candidats, avec le sac à dos de Charpentière dont il extrait une gourde.) Aujourd'hui, je n'ai qu'un article à distribuer.

S'il lui en avait été laissé l'occasion, le monteur aurait inséré ici un plan montrant Charpentière à l'arrière d'une voiture aux vitres teintées :

— Il n'y a qu'une seule autre nana capable de gagner, alors donnez-lui ma gourde, déclare-t-elle. Allez les filles, etc., etc.

L'animateur tend la gourde à Zoo, qui le remercie.

Elle n'est pas particulièrement surprise. Selon elle, elle avait cinquante pour cent de chances de récupérer la gourde, contre cinquante pour cent pour Ingénieur. Qui pensait exactement pareil, quoiqu'en donnant un avantage à Zoo – soixante/quarante, selon lui.

L'animateur revient se placer face aux candidats, au centre.

— Aujourd'hui promet d'être encore plus éprouvant qu'hier.

Un cameraman ponctue cette promesse d'une quinte de toux sèche. Tous

les regards se tournent vers lui. C'est lui, déjà, qui a interrompu une scène, hier. Zoo en secret, a donné un petit nom à chacun des cameramen. Lui, c'est Crampon.

— Pardon, désolé, bafouille Crampon d'une voix étranglée, puis il recommence à tousser.

Il est plié en deux, cette fois, et il tousse, il tousse. Le producteur s'approche de lui, et une conversation à voix basse s'engage entre deux accès de toux. L'animateur garde ses distances, visiblement dégoûté. Finalement, le cameraman s'en va avec le producteur, qui fait signe à l'animateur de poursuivre.

— Vive la redondance, observe Ingénieur.

Il désigne à Zoo les cinq ou six autres cameramen déployés autour d'eux – à savoir dans son jargon : Marathon Man, Ficelle, Wallaby, le Plombier, Face de Bouc et Café Froid. Une fraction de l'équipe.

L'animateur toussote, uniquement pour attirer l'attention des candidats.

— La journée d'aujourd'hui promet d'être encore plus éprouvante que celle d'hier, répète-t-il. Suivez-moi.

— On n'a pas eu de récompense, pour avoir trouvé notre randonneur, observe Air Force.

— Oui, c'est vrai. Bizarre.

Ta récompense, songe Zoo qui a entendu la remarque adressée à Doc, c'est d'avoir été dispensé de récupérer un portefeuille dans une poche ensanglantée. Dispensé de regarder un homme sauter dans le vide. Traqueur, qui chemine à côté d'elle, songe pour sa part combien c'est délirant et indécent de recevoir des récompenses pour participer à une farce.

Quand ils débouchent sur le plateau en haut de la montagne, l'Expert est là, vêtu de la même chemise en flanelle que lors de sa première apparition. Autour de lui, dix postes, chacun marqué du code couleur d'un candidat. Il accueille le groupe d'un hochement de tête bourru tandis que l'animateur va se placer à ses côtés :

— Jusque-là, pour allumer un feu, vous avez disposé de moyens modernes. À compter de maintenant, si vous voulez vous réchauffer ou cuisiner, vous devrez procéder comme autrefois, avant les allumettes, *avant les allume-feu*, ajoute-t-il avec un regard appuyé en direction de Zoo. Avec un archet et une

drille.

— Et je suis ici pour vous montrer comment ça marche, enchaîne l'Expert. Approchez, et regardez bien.

Il s'agenouille devant les différents éléments de son kit : un archet miniature composé d'un tendon de cervidé, une fine planchette en bois, un solide bâton de l'épaisseur d'un pouce (la drille), un gros caillou qui tient au creux de la paume, un fagot d'herbes séchées et des filaments d'écorce. L'Expert coince la drille dans une boucle du tendon, et la cale à la verticale sur la planchette qu'il maintient en place sous sa semelle. Il écrase le caillou niché dans sa paume sur l'extrémité de la drille, et fait tourner l'archet, de plus en plus vite. Un mince filet de fumée s'élève. Pour les non-initiés, c'est de la magie à l'état pur. Serveuse pousse un oh ! émerveillé. Même Traqueur est impressionné, il n'aurait pas fait mieux.

L'Expert écarte la drille de la planchette, révélant une indentation brunie et recouverte de poussière noire. De la pointe du couteau, il creuse la brûlure et découpe un cercle de la taille d'une petite pièce de monnaie.

— L'objectif, c'est d'obtenir un tison, explique-t-il.

Il place un morceau d'écorce sous la planche, rassemble son kit, et recommence à faire tourner l'archet. De la fumée apparaît ; il continue à tourner, la fumée s'intensifie, et sitôt qu'apparaît un petit tison, il dépose celui-ci dans le fagot de brindilles, qu'il prend au creux de ses mains. Il souffle. Un éclat orangé frissonne. Il souffle encore une fois, et des flammes jaillissent.

— La suite, vous savez faire, conclut-il. (Il lâche le tison par terre et le piétine.) Bonne chance.

L'animateur revient sur le devant de la scène.

— Le premier à enflammer son fagot gagne le Défi, annonce-t-il. Partez !

Les candidats se dirigent vers leurs postes respectifs – à l'exception d'Exorciste, qui fonce non pas vers son repère vert acidulé, mais vers le rouge : il s'empare du kit de Traqueur, et le jette par-dessus la falaise.

— Comme ça, les autres pourront...

— Qu'est-ce qui te prend ? s'indigne Air Force en lui attrapant le bras.

Qu'il lui tord derrière le dos. Exorciste pousse un cri de douleur.

— Je rebats juste les cartes, l'ami, répond-il en se tortillant pour alléger la

pression.

Traqueur s'avance sur le bord de la falaise et regarde en contrebas. Il regrette de n'avoir pas rejoint son poste au pas de course. Il n'imaginait pas avoir besoin de se dépêcher pour gagner ce Défi.

Doc touche le bras d'Air Force.

— Hé, vas-y mollo.

Air Force se tend, puis se détend.

— Pardon, dit-il en lâchant le bras d'Exorciste, qui lui décoche aussitôt un coup de poing dans l'estomac.

Air Force recule d'un bond, plus de peur que de mal.

— J'ai frappé ni au visage ni dans l'entrejambe ! se dédouane Exorciste, avant de lui lancer une queue d'écureuil qu'il avait dans la poche.

Le petit panache retombe mollement aux pieds d'Air Force.

— Voyons un peu comment tu maîtrises la position fœtale, gueule maintenant Exorciste en lançant une autre queue.

Celle-là heurte le genou d'Air Force, qui dévisage son agresseur, perplexe.

— Hé, hé, hé, fait Doc en venant s'interposer.

Une queue d'écureuil le percute en pleine poitrine.

Traqueur s'éloigne du groupe ; il réglera ses comptes sans l'aide de personne.

Exorciste se déleste de son sac à dos, s'accroupit, l'ouvre, et pioche une pleine poignée de munitions.

Doc se tourne vers l'animateur.

— Je suis sûr que vous pouvez régler ça tout seul, répond celui-ci, au moment où une queue frôle en sifflant l'oreille du candidat.

— Tu n'as qu'à prendre son kit, à la place, suggère Biologie à Traqueur.

Celui-ci a ramassé un morceau de bois sec et sorti son couteau.

— Il se fabrique un nouveau bidule ! s'indigne Exorciste en lançant une queue dans sa direction, qui s'écrase cinq bons mètres avant sa cible.

— Vous sentez pas une odeur de fumée ? interroge alors Air Force.

Tous les acteurs du conflit se retournent : Ingénieur s'applique à faire tourner son archet et une épaisse volute monte de sa planche à rayures marron

et bordeaux. Le garçon est doué de ses mains, et il a une belle longueur d'avance sur les autres candidats qui ont préféré se lancer dans le Défi plutôt que prendre part au psychodrame d'Exorciste. Zoo n'a même pas réussi à imprimer la moindre rotation à sa drille, qui s'échappe sans cesse de la boucle du tendon. Celle de Serveuse refuse de tenir à la verticale : elle a oublié de la fixer à son archet. Biologie n'arrive pas à faire tourner le sien. Contrairement à Banquier, mais au lieu de produire de la fumée, sa drille émet un crissement strident.

Exorciste pique un sprint jusqu'à son poste ; Air Force et Doc se dirigent vers les leurs, respectivement bleu marine et jaune moutarde. Ce faisant, le pied de Doc butte contre une petite pierre. Il trébuche, perd l'équilibre, et en se rattrapant lourdement sur sa main droite, entend le claquement, discret, d'un ligament qui se déchire. Il tombe à genoux en se tenant le poignet contre la poitrine. Poignet qui enfle déjà, tandis qu'un bel hématome apparaît à la surface.

Air Force a accouru.

— Doc ? Ça va ?

— Vous avez besoin d'un infirmier ? s'informe l'animateur.

— Oui, ça va, répond-il à son ami, puis il croise le regard de l'animateur et hoche la tête. Oui, s'il vous plaît.

Un stagiaire vient le chercher et Air Force regarde son ami disparaître derrière le rideau d'arbres avant de retourner à son poste. Le cœur n'y est plus. Il sait qu'il a perdu beaucoup trop de temps pour avoir la moindre chance de gagner ce Défi.

Traqueur a presque achevé sa nouvelle planchette, mais il est trop tard ; lorsqu'il commence à tourner son archet, Ingénieur a déjà son tison. Le suspense est à son comble lorsqu'il le dépose sur le fagot de brindilles et souffle. Le fagot s'enflamme.

— Nous avons un gagnant ! s'écrit l'animateur.

Ingénieur dépose son fagot ardent délicatement par terre. Il sourit, avec timidité, mais fierté.

— Je l'éteins ? demande-t-il.

Traqueur lâche son matériel, se lève et marche droit sur Exorciste, assis en tailleur, son bâton dans une main, son archet dans l'autre.

— Hé, si j'ai bien compris...

Drille et archet volent dans l'herbe : Traqueur a empoigné Exorciste par sa veste et l'a hissé sur ses pieds. Leurs visages se touchent presque.

— Tu crois nous faire peur, dit Traqueur d'une voix calme mais glaciale, les yeux aussi étrécis que ceux d'Exorciste sont écarquillés. Mais tu te fourres le doigt dans l'œil. Tu refais un coup pareil, et je te promets que tu envieras ces écureuils dont tu profanes les peaux. Pigé ?

— Purée, murmure Serveuse, avec une expression où se mêlent le choc et la jubilation.

Exorciste est en train de hocher la tête, frénétiquement. Tous les regards sont braqués sur lui. L'animateur s'avance, hésitant : Traqueur s'étant toujours montré d'humeur égale, il ne s'attendait pas à une véritable confrontation. Pas plus qu'Exorciste d'ailleurs, même lorsqu'il a vu Traqueur venir droit sur lui. La seule qui comprend qu'Exorciste n'est qu'un bouc-émissaire, c'est Zoo. Elle a envie de prendre Traqueur par le bras, de l'entraîner à l'écart, de lui dire que tout va bien, que ce n'est qu'un jeu. De lui rappeler pourquoi il est là. Mais de quoi ça aurait l'air, si elle s'en mêlait ? Elle préfère ne pas intervenir.

Traqueur lâche Exorciste, mais le fixe d'un regard implacable jusqu'à ce qu'il baisse les yeux et recule en trébuchant. Quand il commence à bafouiller des excuses à mi-voix, Traqueur a déjà tourné les talons et regagné son poste, salué par un silence à la fois craintif et admiratif.

L'animateur tente de reprendre le contrôle de la situation. Il tapote le dos d'Ingénieur, dont le fagot n'est plus qu'un tas de cendres

— Et maintenant, votre récompense !

Les candidats viennent s'aligner devant lui. Exorciste se présente en dernier et reste en bout de rangée, loin de Traqueur.

Pendant ce temps, hors de vue du groupe, Doc dit à l'infirmier :

— Je me suis fait une déchirure. Je l'ai senti.

Ils échangent un regard entendu, puis Doc regarde la caméra et dit, avec juste un soupçon d'amertume :

— *Ad tenebras dedi.*

L'animateur s'adresse à Ingénieur :

— Pour commencer, vous pouvez faire bénéficier un autre candidat de votre récompense. Choisissez.

Ingénieur nomme Zoo, d'un ton catégorique et sans hésitation. Zoo sort du rang. L'animateur, qui a fait apparaître deux paquets de *penne* de cinq cents grammes, lui en tend un.

Zoo a décidé de se comporter comme si de rien n'était, de se conformer au rôle qu'on lui a assigné, et de se racheter du mieux qu'elle peut d'avoir craqué la veille.

— Des pâtes ! s'exclame-t-elle avec un sourire forcé qui met ses mâchoires au supplice. Merci !

Ingénieur est tout autant comblé par cette réaction que par sa récompense.

— Et..., reprend l'animateur, chacun de vous peut maintenant s'approprier un article d'un autre candidat.

Serveuse ravale un hoquet, Biologie grimace ; Air Force s'en fiche : il s'inquiète pour Doc.

— Mais auparavant, sachez que la phase suivante de cette compétition sera un Défi en Solo sur le long terme, précise l'animateur. À compter de ce soir, chacun de vous sera entièrement livré à lui-même.

Il était temps, songe Zoo. Traqueur fixe le sol, en pensant la même chose. La plupart des autres ronchonnent.

Ingénieur choisit la couverture de survie de Traqueur.

— Désolé, mec, dit-il.

Ingénieur est un garçon frileux ; il a froid même en ce moment, alors que le fond de l'air est très doux.

— À vous, dit l'animateur en se tournant vers Zoo.

Zoo se demande dans quoi elle fera cuire ses *penne* : au contact du feu, ses gourdes en plastique fondront, et même si elle se lançait dans des cuissons à la pierre chaude, cela les endommagerait probablement.

— Je vais prendre une de tes gamelles, annonce-t-elle à Serveuse.

Elle n'a aucun remords, elle ne s'excuse pas ; Serveuse en a deux, après tout.

Un stagiaire surgit des bois avec, à la main, un sac à dos et le piquet sur lequel sont plantés les bandanas rose et jaune. Il l'enfonce à côté de

l'animateur et lui chuchote quelques mots à l'oreille.

— Que s'est-il passé ? s'alarme Air Force en se retournant vers les bois. Où est Doc ?

— Le bon docteur a abandonné, répond l'animateur.

Il ne sait rien de plus, mais son ton sous-entend le contraire. Et quand il épingle le bandana jaune moutarde au piquet, Air Force lui mettrait volontiers son poing dans la figure.

— Que s'est-il passé ? redemande-t-il.

L'animateur ignore sa question et s'en va faire des messes basses avec le producteur. À son retour, il reprend, comme s'il n'était jamais parti :

— Compte tenu des circonstances de votre prochain Défi, nous allons distribuer les affaires de votre camarade maintenant.

Il extrait du sac à dos deux gourdes et les pastilles de purification.

— Personne ne s'étonnera d'apprendre à qui revient ceci... (Il tend une gourde et les pastilles à Air Force.)... et cela (Il tend la seconde gourde à Banquier, qui s'est montré prévenant quand Doc s'est blessé la main.) Mais nous avons une surprise.

Avec un geste théâtral, l'animateur brandit le sac poubelle chiffonné que le Docteur avait hérité de Pom Pom Boy.

— Et ceci revient à... (Il dévisage les candidats, puis braque son regard sur Zoo.) Vous.

— Hein ? fait-elle.

Elle a bavardé deux ou trois fois avec Doc, mais rien de mémorable. Ce cadeau, si modeste soit-il, demeure un mystère pour elle.

Si cet épisode devait être monté un jour, les téléspectateurs découvriraient à cet instant un plan de Doc, assis sur un rondin, le bras en écharpe.

— J'espère qu'Ethan va gagner. Donnez-lui les pastilles et une gourde. Et donnez l'autre à Elliot. Le sac poubelle ? Donnez-le à cette fille, la blonde aux yeux verts, qui en veut tellement. Elle est là pour de bonnes raisons.

Un urgentiste l'aide à se relever et l'escorte le long du sentier.

Dès que le cameraman fait demi-tour, l'urgentiste lâche le bras de Doc.

L'animateur distribue à chaque candidat une carte d'orientation avec des repères.

— Ceci vous conduira chacun à votre point d'étape pour la nuit. Vous recevrez de nouvelles instructions demain matin. Tout au long de ce défi en Solo, des provisions seront mises à votre disposition, mais elles ne vous sauteront pas forcément aux yeux. Alors souvenez-vous bien de votre couleur, et soyez à l'affût... ou mourez de faim.

— Combien de temps va-t-il durer, ce Défi ? demande Rancho.

— Quand il se terminera, vous le saurez, n'ayez crainte.

— Et on est censé manger quoi ? lance Serveuse, en dardant un regard accusateur sur Air Force ; son sac de riz est presque vide.

— Comme je viens de le dire, soyez à l'affût... ou mourez de faim.

L'animateur aime bien cette phrase. Ce soir, il dormira à l'hôtel, et tout en se préparant à aller au lit, il la répétera en modulant intonation et gestuelle.

— Bonne chance, conclut-il, avant de reculer hors-champ.

Traqueur oriente sa carte et son compas, puis se tourne vers le groupe. Il intercepte le regard de Zoo, il articule silencieusement, *Tu peux y arriver*, puis il se met en route. Direction le premier repère indiqué sur sa carte, un petit lac, à moins de deux kilomètres de là, au nord. La perte de sa couverture de survie ne lui fait ni chaud ni froid ; il ne l'a pas utilisée une seule fois.

Pendant qu'Ingénieur et Zoo rangent leurs nouvelles possessions, Rancho, Air Force, Biologie et Banquier prennent chacun un chemin différent. Serveuse regarde sa carte et se mordille la lèvre – inconsciemment. Elle est terrifiée. Exorciste, lui-même encore un peu secoué, le remarque et, pour la première fois, s'adresse à elle avec gentillesse.

— Tu vas t'en sortir.

— Je sais, aboie-t-elle.

La colère d'Exorciste enfle d'un coup.

— Ou pas, corrige-t-il. Peut-être que tu vas crever de faim. Ou tomber dans un trou. Dans un cas comme dans l'autre, ce ne sera pas une grande perte.

Il lâche un dernier ricanement et commence à rebrousser chemin vers l'endroit où le groupe a passé la nuit.

Avant de lui emboîter le pas, Ingénieur s'arrête à côté de Serveuse.

— Bonne chance, lui dit-il, et Serveuse lui retourne son sourire sincère.

Chacun à leur rythme, les candidats parviendront à leur point d'étape – signalé, dans une clairière ou un pré, par la présence d'un archet et d'une drille à leur(s) couleur(s) – et monteront leur camp, avec plus ou moins de confort. Zoo met le kit archet-drille de côté et utilise son allume-feu pour préparer son dîner : des pâtes à l'eau.

— C'est agréable d'être seule, dit-elle.

Ingénieur, qui a réussi à obtenir un autre tison avec son kit, mange également un repas chaud – mais le sien a cuit dans un trou creusé dans la terre et tapissé de feuilles.

— Tant que ça marche, dit-il en s'enveloppant dans la couverture de survie, mais rien n'y fait, il continue de frissonner.

Serveuse construit un appentis et tente de faire abstraction de sa peur en se concentrant sur la nausée qui enfle dans son estomac vide.

— Je meurs de faim, dit-elle, tout en sachant que ce n'est pas le cas.

Exorciste ramasse quelques vers sous un rondin en voie de putréfaction et les avale avec un sens consommé de la mise en scène. Biologie mâchonne quelques feuilles de menthe qu'elle a cueillies près de son camp en pensant à sa moitié, à la maison. Rancho retire ses bottes et donne une chiquenaude à un éperon tout en étirant ses orteils. Banquier passe une main dans ses cheveux collés par la transpiration puis allume un petit feu.

— Plus que neuf allumettes, annonce-t-il.

Deux des campements se distinguent des autres. Sur place, Air Force a découvert une tente bleu marine, Traqueur, une rouge. Aucun des deux ne comprend que c'est leur récompense pour avoir retrouvé dans les temps leur randonneur égaré. Ils supposent que les autres sont aussi bien lotis. Traqueur disparaît sous sa tente sans commentaire, s'étale de tout son long et ferme les yeux. Air Force s'attarde un moment devant l'entrée de la sienne pour ressasser sa colère. Il veut rebrousser chemin, aller chercher Doc. Mais il n'est pas dans un théâtre d'opérations, ni même dans un camp d'entraînement, et abandonner des hommes derrière soi participe de l'essence de toute compétition.

— Que dirais-tu de..., commence son cameraman, mais Air Force n'est pas d'humeur.

— Non, le remballe-t-il.

À quelques centaines de mètres de là, un stagiaire démonte une tente jaune moutarde.

Il est vivant. Il doit l'être. Je suis vivante, Brennan aussi. Ces deux frères dont les cris nous poursuivent ont bien survécu, alors pourquoi pas d'autres ? Pourquoi pas mon mari ? *Pourquoi pas.*

— Mae ? murmure Brennan, tandis que nous boitillons le long de la route, en avançant à la fois trop vite, et pas assez. Je n'avais pas le choix, hein ?

Je vois les larmes qui ruissellent sur ses joues. Je repense à la machette, en saillie dans le dos de Cliff.

— Non, tu n'avais pas le choix.

Mais moi, je l'avais. Rien ne m'obligeait à me porter candidate, à partir de chez moi. Rien de tout ça n'était nécessaire.

— Brennan ? Quel âge as-tu ?

Je sens des élancements dans ma mâchoire. C'est douloureux de parler, de penser, de respirer, d'être.

— Treize ans.

Le monde tangué. Fort.

— Pardon.

Je le serre dans mes bras, et je ne peux dire que ça, pardon – pardon à ce gosse, à mon mari, à ce bébé que j'ai laissé mourir dans le chalet. Il y avait du bleu, je le sais. Pas que du bleu, mais il y en avait.

Les joues roses. Les bras marbrés.

— Tout ce que tu m'as raconté sur cette maladie, c'était vrai ?

Brennan, dans mes bras, hoche la tête et renifle. Ses cheveux frottent contre l'entaille ensanglantée que je sens pulser sur mon menton.

Je ferme les yeux et je pense à mon mari, qui a dû traverser ça tout seul. Dévoré d'inquiétude, d'incertitudes. Puis, une irritation dans la gorge, ou un gargouillis dans l'estomac, une sensation de léthargie, les membres en plomb. Pardon, je répète, dans ma tête mais de tout mon cœur. Pardon d'avoir insinué que vivre avec toi ne me suffisait pas. Pardon de n'avoir pas été prête. Pardon d'être partie. Même si... Même si ça n'aurait rien empêché, nous aurions au moins été ensemble.

Si les histoires que Brennan a racontées sont vraies, les chances de survivre à cette maladie étaient infinitésimales. Qu'à la fois mon mari et moi ayons été immunisés est statistiquement improbable. Je sais ce qui m'attend à la maison, et pourtant, je suis là à supplier, avec des *s'il vous plaît* et des *peut-être*. Des peut-être auxquels je ne crois pas, mais je sais que tant que je n'en aurai pas le cœur net, aussi longtemps que je continuerai d'exister sur cette terre monstrueuse et dévastée, je me poserais des questions.

Une pensée m'assaille : celle d'une publicité pour un produit ménager qui se targue de tuer 99,99 pour cent des bactéries, images du microscope avant/après à l'appui. Le 0,01 pour cent récalcitrant, c'est nous : Brennan et moi. Des résidus. Les gens qui étaient avec lui dans l'église, une centaine au moins, a-t-il dit, sont morts en quelques jours – sauf lui. Si on extrapole à partir de cet échantillon, les victimes se comptent en millions. Quand cela a-t-il commencé ? Pile quand nous nous sommes séparés pour le Solo ? Ou plus tard, entre ce moment et celui où j'ai trouvé le chalet, quatre ou cinq jours plus tard ? Une fenêtre tellement étroite.

Je repense au cameraman, trop malade pour poursuivre, qui a quitté le tournage après le Défi du randonneur, et je comprends soudain pourquoi Wallaby n'a jamais reparu. Et moi qui étais soulagée. Reconnaisante !

Le cameraman qui toussait et qu'on n'a plus revu, je l'avais surnommé Crampon. Je me dégoûte, tout d'un coup.

Quelqu'un du groupe a-t-il seulement survécu ? Cooper ? Heather ou Julio ? Randy, Ethan, Sofia ou Elliot ? Le petit ingénieur si gentil dont le prénom m'échappe systématiquement ?

Brennan tremble entre mes bras, et un étonnement mêlé de chagrin frissonne en moi. Je croyais qu'il était le cameraman. Je croyais...

— Je suis désolée pour ta maman.

L'entaille sur mon menton se remet à saigner lorsque Brennan s'écarte.

— Pourquoi tu faisais comme si c'était pas vrai ?

Treize ans. Je veux lui dire la vérité, je veux tout lui raconter, la télé réalité, le chalet, l'amour que j'ai abandonné pour vivre une aventure, mais c'est trop douloureux. Cependant, comme je ne veux plus mentir, je demande à mon tour :

— Qui m'en voudrait ?

Il lâche un rire qui ressemble à un reniflement. Quel gamin extraordinaire.

Nous reprenons la route, ralentis par nos blessures et nos douleurs respectives. Ma main droite, enflée, n'est plus bonne à rien ; je ne peux remuer ni le poignet ni les doigts. J'ai peur que Brennan n'ait une commotion cérébrale, mais son équilibre ne paraît pas affecté et je n'ai rien observé de suspect dans ses pupilles, c'est que ça doit aller. À moins que certains signes ne m'échappent.

— Mae ? reprend-il après un moment. Tu as déjà tué quelqu'un ?

Que répondre à ça, sans mentir, ni entrer dans les détails ? Je pense que la réponse est : oui, sans le vouloir. Mais il y a certaines choses que je ne suis pas en mesure de verbaliser. Cependant, il a besoin d'une réponse, parce qu'il a treize ans, et qu'il vient de poignarder un homme à mort. Un homme qui allait me tuer, et lui aussi, sans doute – mais il n'empêche. Je repense au coyote enragé. Je me souviens d'avoir vu des mécanismes, mais aussi de la chair, comme s'il existait deux versions de cet épisode, l'une et l'autre également vraies. Bon, pourquoi pas ? Peut-être le coyote était-il encore un élément de l'émission. Peut-être n'est-ce que plus tard que tout est devenu réel – mais cette dernière hypothèse a un goût amer, je sais qu'elle est tirée par les cheveux.

Brennan m'observe avec son regard de chiot. Il attend une réponse.

— Pas comme ça. Mais il y a quelqu'un que j'aurais pu aider, je crois, et je ne l'ai pas fait.

Ma gorge se noue et la fin de ma phrase est à peine audible.

— Pourquoi ?

Dans mon souvenir, le mannequin de la mère a des yeux verts, mais j'ignore si c'est un vrai souvenir, je ne sais plus si ses yeux étaient ouverts, ou fermés.

Ce n'était pas un mannequin.

— Je ne sais pas, dis-je d'une voix éraillée, mais c'est faux. C'était un bébé, et j'ai pensé...

Pensé ? Je n'ai rien pensé du tout : j'ai paniqué, et pris mes jambes à mon cou. Comment expliquer quelque chose dont je ne suis pas certaine de me souvenir ?

— J'étais déstabilisée, j'ai fait une erreur.

Ce n'est pas une excuse, je le sais.

— Moi, je ne regrette pas, dit Brennan. Je sais bien que je devrais avoir des remords, mais j'en ai aucun. Il allait te tuer.

À la naissance de ma gorge, là où Cliff a écrasé son bras, je devine un hématome. Pourquoi m'a-t-il attaquée ? S'il n'était pas un maraudeur à la solde de la production, pourquoi deux personnes qui se rencontrent, d'instinct, choisissent-elles l'agression ? Pourquoi...

Une image me revient : sa main, sur mon épaule. Je me souviens de son haleine. Mais c'est tout : un relent fétide.

Le premier coup, c'est *moi* qui l'ai porté ?

— Mae ?

Se défendait-il parce que *moi* je l'avais agressé ?

Oui, il m'a touchée, mais pas frappée. Et il me parlait. J'essaie de serrer le poing ; je ressens aussitôt une déflagration de douleur, mais mes doigts n'obéissent pas. La culpabilité de Brennan, ça aussi c'est de ma faute. Mais il ne savait pas, et il ne peut pas savoir que je l'avais bien cherché. Que rien ne l'obligeait à voler à mon secours.

— Tu n'as rien à regretter, lui dis-je.

Mais moi je regrette tout. Absolument tout. Leur sang, leurs cris, leur mort – rien de tout ça n'avait de sens.

Ce constat lui-même en est dénué. Les *pourquoi* et les *parce que* n'ont pas lieu d'être. *C'est*, point. Collision de systèmes et anéantissement général, sauf pour moi, exception malheureuse. C'est la fin des mondes, et j'en suis le témoin.

— Merci de m'avoir sauvé la vie.

Je ne le pense pas, mais il l'a fait ; il n'aurait pas dû, mais il l'a fait. Lui aussi est un laissé-pour-compte mais, au moins, il n'est pas condamné à

porter seul son fardeau, je peux le faire pour lui, c'est la moindre des choses.

Pardon.

Assez rapidement, nous atteignons le pont. Nous nous faufile sous la barrière du péage et pénétrons par effraction dans une cabine pour y passer la nuit. Sachant quels rêves se préparent, je ne dors pas. Régulièrement, je secoue Brennan pour le réveiller, parce que je crois que c'est ce que je suis censée faire. Il semble plus agacé que reconnaissant, et je prends ça comme un signe positif.

À un moment donné, je sors discrètement de la cabine et je m'assieds contre le mur. Il me semble que le poids du sang qui a séché sur mes vêtements me cloue au sol.

— Tu me manques, je murmure.

Notre enfant serait né avec des yeux bleus. Seraient-ils devenus verts, ou marron, ou bien nous auraient-ils surpris en restant bleus ? Aurait-il eu les cheveux bruns, châains ou blonds, ou même de cette superbe nuance auburn, comme ta mère sur les photos de ton enfance ? Impossible de le savoir. Faites un enfant et croisez les doigts pour avoir gagné à la loterie génétique. Et si. Qui sait. Dans ce monde qui a lâchement changé de visage, les questions sont devenues des affirmations. Notre enfant ne sera jamais. Mais cette perte n'est rien comparée à la tienne.

La porte de la cabine s'entrouvre. Je ressens des picotements dans les yeux, un poids m'écrase la poitrine. Je tremble comme une feuille. Je sais, et mon corps réagit.

Brennan s'assied à mes côtés et se penche contre moi sans un mot. Lui aussi tremble.

Les deux jours suivants traînent douloureusement en longueur, sans événement notable. Tout en marchant, je surveille Brennan comme le lait sur le feu, j'essaie d'identifier les chants d'oiseaux, je me distrais comme je peux pour m'empêcher de penser à mon mari car, dès que je pense à lui, je me sens sur le point de m'évanouir. Mais c'est son imitation d'une oie du Canada que j'entends dans le ciel, et lorsque ce mouvement que je devinais au-dessus de nos têtes se révèle être un vol de mésanges, c'est encore l'image de mon mari qui s'impose à moi, en train de remplir les mangeoires dans le jardin. Dans mes rêves, je marche, sans cesse, et toujours seule. Quand je suis éveillée,

Brennan marche à mes côtés, et la désolation qui nous entoure ne me surprend même plus, pas même lorsque nous arrivons dans des rues que je connais. Je laisse le verre de lunettes dans ma poche. Je ne veux pas voir ce qu'il est advenu de ma ville.

Nous sommes à moins de cinq kilomètres de chez moi lorsque le soleil se couche. Mon corps est raide, j'ai mal partout et l'état de ma main ne s'améliore pas. Brennan brise la vitre d'une petite maison, puis me fait entrer. En franchissant le seuil, je murmure des excuses. J'ignore qui habitait ici, cet inconnu est peut-être mort, mais il ou elle était mon voisin.

Entre la douleur physique et la proximité de notre maison, je n'arrive pas à dormir. Je m'étends sur un tapis, je contemple l'aplat bleu gris, flou et moucheté auquel ma vue défaillante a réduit le plafond. Brennan, lui, ronfle toute la nuit. Je pensais que ses terreurs nocturnes pourraient revenir, après le supermarché, mais il semble aller bien. Ou mieux que je ne m'y attendais. Mieux que moi, mais peut-être n'est-ce qu'une apparence, après tout, je n'entends que mes propres pensées, ne rêve que mes propres rêves. Je berce notre bébé aux yeux bleus, je l'abrite des assauts d'une foule, puis une lame brandie par une main que je ne vois jamais me transperce le dos et nous embroche l'un et l'autre.

Le matin venu, je tiens à peine debout, mes muscles ne se détendent qu'après une heure de marche, quand nous sommes tout près. On a dépassé ce qui était autrefois mon café préféré, et la boutique de curiosités aux horaires d'ouverture imprévisibles. Une vieille voisine m'a raconté un jour qu'elle n'en était pas revenue de trouver, une année, la boutique ouverte le jour de Noël : elle y avait déniché un tête-à-tête en porcelaine identique à celui qu'elle avait perdu dans un incendie, et qui appartenait à sa mère. « Cinq dollars. Un miracle de Noël », m'avait-elle dit. Qui l'emplissait d'une joie indescriptible car sa mère lui avait toujours interdit de boire dans ces tasses. Je lui avais demandé si, pour rattraper le temps perdu, elle s'en servait désormais tous les jours, et elle m'avait regardée comme si j'étais le diable incarné. « Je ne m'en sers pas ! » s'était-elle indignée.

En passant devant la vitrine, je m'arrête pour voir ce qui y est exposé : de vieux livres de cuisine et des objets rétro, un mixeur, un porte-ustensiles décoré de marguerites auquel on a suspendu une spatule en plastique, une marmite bleue en fonte émaillée – le tout recouvert d'un voile de poussière.

Une heure plus tard, nous arrivons dans ma rue. Des ordures soufflées par

le vent volettent sur l'asphalte. Je m'arrête. Brennan progresse encore de quelque pas avant de le remarquer. Il se retourne.

— Mae ?

Quatre allées plus bas sur la gauche : ma boîte aux lettres. Je ne peux pas encore discerner la maison à cause d'une hideuse construction à colombages noirs qui obstrue ma vue. Et abrite un tête-à-tête qui ne sert jamais.

Je me remets en marche. Mes muscles se contractent, opposent de la résistance à chaque pas. On dépasse la vilaine maison à colombages, et la mienne apparaît, juchée sur la petite pelouse en pente. Des flancs jaune pâle, une porte d'entrée encadrée de buissons feuillus. La gouttière qui avait du jeu à mon départ pendouille maintenant sans complexe du toit. La pelouse est haute, jaunie et parsemée de fleurs de trèfle.

— On est où ? demande Brennan.

Je tremble, en grim pant les marches en pierre. Un journal dans son enveloppe en plastique gît dans l'allée et l'herbe a poussé autour de lui comme d'une pierre. Je l'enjambe et tends l'oreille, mais n'entends aucun bruit venant de l'intérieur. Je n'entends rien d'autre que mon souffle, mes pas, le sang qui bat dans mes tempes, Brennan qui marche derrière moi, et la brise d'automne qui fait bruisser l'herbe. Peut-être que je distingue également un lointain carillon. Peut-être.

Le soleil se réfléchit sur le bouton de porte, et je reste un long moment sans bouger avant de trouver le courage de refermer ma main dessus. Il est froid, ainsi que je me l'étais représenté, mais la porte est également verrouillée. Une bouffée de rage m'envahit. Après tout ce que j'ai traversé, ils vont m'obliger à entrer par effraction dans ma propre maison.

Mais il n'y a pas, il n'y a plus de *ils*.

Je recule. Quelque chose ne cadre pas. Un détail. Je regarde autour de moi, et je comprends : le paillason a disparu. Le nom de mon mari et le mien joyeusement entrelacés – volatilisés.

Ce n'est pas ma maison.

Je n'arrive plus à respirer. Je halète, je cherche mon souffle.

— Mae, qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ferme les yeux, je me plie en deux, mains écrasées sur les genoux.

Si, c'est ma maison.

Je relève la tête. Cet éclat de peinture sur l'encadrement de la porte, je le reconnais. Les rideaux à rayures, à peine visibles derrière les fenêtres du salon, je les reconnais. C'est ma maison. Le paillason n'est plus là, mais c'est un détail. Un problème juridique. Ils ne voulaient pas que son nom apparaisse dans le plan.

Si seulement ce *ils* existait encore.

Je fais taire d'un geste les jappements d'inquiétude de Brennan, j'attends que ma respiration se régule. Je refuse de fracturer ma porte d'entrée et fais donc le tour par-derrière. Mon potager dépérit à côté de parterres de fleurs montées en graines, et le voilà, à cheval sur le banc : le paillason. Un tuyau d'arrosage est déroulé près de lui, à l'extérieur.

Le loquet de la porte moustiquaire du porche n'est pas accroché. J'entre, je dépasse la figurine de grenouille méditative – un dollar, dans la boutique de curiosités. J'entends que Brennan me suit. Il y a une bougie à la citronnelle posée sur la table. La porte de la cuisine elle aussi est fermée à clé, mais elle a des carreaux, neuf imposants carreaux rectangulaires. J'arrache la grenouille de ciment à sa méditation, elle est compacte, lourde, et je brise le panneau de verre le plus proche de la poignée. La première chose que je remarque en entrant dans la cuisine, c'est l'odeur de renfermé, de moisi. J'avance lentement, en plissant les yeux. Il y a de la vaisselle dans l'évier, quelques bols, un verre. Je crois voir dépasser une paille. Mon pied heurte quelque chose, j'entends un cliquètement métallique et je recule d'un bond.

C'est une gamelle pour chien. Il me faut un moment pour comprendre ce qu'elle fait là : il a dû préparer mon retour. Un animal de compagnie à la place d'un enfant. Un compromis absurde – rien d'étonnant à ce qu'on se soit toujours refusés à le voir comme tel. Du bout du pied, j'écarte la gamelle contre le réfrigérateur.

En me dirigeant vers le salon, mon regard s'arrête sur le collage de nos photos de mariage, au pied de l'escalier. Huit instantanés qui nous promettent de vivre heureux jusqu'à la fin des temps. Ma préférée, c'est celle où il m'attend, en costume gris clair et cravate vert mousse, devant l'autel dressé sur un tapis de trèfle, entouré d'amis, d'arbres et de fleurs. Il a l'air grave. Il n'est pas là pour rigoler. Mais la commissure de ses lèvres est creusée, comme pour réprimer un sourire.

Je me tourne vers l'ouverture cintrée qui mène au salon. Il pourrait encore y avoir une banderole de bienvenue. Il pourrait encore être là, en train de

m'attendre.

Le soir de notre premier vrai rendez-vous, il avait comparé mes yeux à une bouteille de San Pellegrino. Pleine, avait-il précisé, parce qu'ils pétillaient. J'avais éclaté de rire et je l'avais taquiné pour cette comparaison que je trouvais tarte et craquante à la fois.

J'entre dans le salon. Il n'est pas là. Il n'y a pas de banderole. Juste une pièce déserte, et un léger désordre. Mais il y a des signes de lui : quelques boîtiers de jeux vidéo par terre, à côté de la console, son ordinateur portable, sur la table basse. Un tas de linge propre sur le canapé, attendant d'être plié. Je m'assieds. Je reconnais un caleçon rouge décoré de différentes sortes de nœuds. Le tee-shirt bleu d'un semi-marathon que nous avons couru ensemble.

À côté de l'ordinateur, il y a plusieurs télécommandes, un boîtier de PlayStation et le livre de prénoms que nous avons acheté avant mon départ. Je le soulève. Mes articulations et mes doigts ensanglantés laissent des traces luisantes sur la couverture poussiéreuse. Je feuillette les pages cornées, avec un goût aigre dans la bouche. Il a marqué de nouvelles pages. Sur l'une d'elles est souligné Abigail. Sur une autre, Emmitt.

La première fois que nous avons passé la nuit ensemble, quand je me suis retournée vers lui, le matin, il me scrutait de ses grands yeux cacao.

— C'est un peu tôt pour manger du chocolat, ai-je dit, mais si tu insistes, d'accord, je veux bien en croquer un bout.

J'avais collé mon visage au sien et fait semblant de grignoter ses cils. Je l'avais senti se tendre, et m'en étais aussitôt voulu, j'étais allée trop loin, j'avais tout gâché. Mais il avait éclaté de rire – un rire comme un big bang, le début de tout, le début de nous.

Brennan apparaît dans mon champ de vision, au pied de l'escalier. Il regarde le collage. Je me demande s'il peut me reconnaître, sur les photos, avec ces boucles, ce maquillage, cette robe bustier propre et parsemée de cristaux Swarovski. Je cherche la page des B : Brennan. C'est un nom d'origine irlandaise, comme je le pensais, mais sa signification est inattendue : le chagrin, indique la notice. La tristesse. La déchirure.

Un rire, douloureux, éclate dans ma poitrine. Brennan se tourne vers moi ; je referme le livre.

J'inspecte le salon dans l'espoir d'y découvrir un Indice, mais je ne vois

rien d'autre que notre vie, à l'abandon. Je vais ranger le bouquin dans la bibliothèque ; je le glisse entre *La Cuisine pour Deux* et *1984*. Lorsque nous avons emménagé, on a commencé par déballer nos cartons de livres, qu'on a rangés au hasard, en nous promettant de les classer une fois qu'on serait réellement installés. Un mois plus tard, on était venu à bout de tous nos cartons, mais entre-temps, on s'était habitué au jeu de piste chaque fois qu'on cherchait un livre, et on faisait croire qu'il était intentionnel.

— Je monte à l'étage, dis-je et Brennan s'écarte du passage.

La troisième marche avant le palier va craquer.

La troisième marche avant le palier craque.

À l'étage, le couloir est long, étroit, flanqué de deux portes de chaque côté. À droite, une salle de bains et notre chambre. À gauche, une chambre d'amis et notre salle de gym, qu'il était prévu de transformer en chambre d'enfant. Nous avons décidé que nous descendrions en temps voulu le tapis de course, les tapis de yoga et les haltères dépareillés que nous n'utilisions jamais au sous-sol – une cave humide, mais que nous aurions aménagée. C'est ce que nous avons dit.

La porte de la salle de bains est ouverte ; je passe la tête. Le rideau de douche est rabattu d'un côté de la baignoire mais je sais que notre petite colonie de pingouins de l'Antarctique est là : je vois Fran, celui qui se dandine ; Horatio et Elvis se prélassent sur leur iceberg, dans les replis.

La porte de la chambre d'amis, en face, est fermée. Celle de la salle de gym qui ne deviendra jamais une chambre d'enfant aussi.

Mais celle de notre chambre est ouverte. Je le sais, je l'ai vu immédiatement, et maintenant que je suis à moins d'un mètre, j'aperçois une partie de la pièce – notre commode double, et l'entrée du dressing – mais pas le lit, caché par le mur ; et puis tout devient douloureusement flou.

Je ne devrais pas être là.

Mais je n'ai nulle part où aller.

Je devine la présence de Brennan dans mon dos. Je pose une main sur le mur pour me soutenir, doigts bien écartés par-dessus l'affreux papier peint à fleurs – encore un truc que nous avons prévu de changer, et que nous ne ferons jamais. Qu'on me comprenne bien. L'espoir est toujours là. Faites qu'il soit là, en train de m'attendre avec un bouquet composé. Il achète

toujours des compositions parce qu'il oublie d'une fois sur l'autre à quoi ressemblent les lys, mes fleurs préférées, et déteste demander. Dans un bouquet composé, comme il y a toujours un lys, l'affaire est réglée. Je pense au parfum sucré que dégagera ce bouquet. À moins qu'il n'ait demandé au fleuriste de lui faire un bouquet uniquement de lys. Des lys aux étamines orange, superbes, mais qui auront un parfum horrible, et dont le pollen me tachera les doigts.

Est-ce ça que j'ai senti depuis la cage d'escalier ? Peut-être la chambre est-elle remplie de lys, peut-être est-ce l'odeur de leur pollen en décomposition qui m'a prise à la gorge.

— Des lys, dis-je à voix haute. C'est des lys.

Sauf que le pollen de lys n'a pas du tout cette odeur.

— Mae ?

— Je ne peux pas.

Je ne peux pas reculer, ni avancer. Je ne peux pas rester là éternellement non plus.

— J'y vais, décide Brennan.

Je tends ma main enflée pour l'en empêcher, mais il n'a pas bougé d'un pouce. Je dois mobiliser toutes mes forces pour soulever un pied.

Le lit est en désordre, notre édredon couleur or et bordeaux est rassemblé en tas d'un côté – mon côté. Une tache noire et floue près de la tête de lit.

La pression augmente derrière mes yeux. Ceci est ma punition. Pour la falaise, pour le chalet. Pour être partie.

Je ne peux pas regarder. Je ne peux pas te voir comme ça.

Un bébé. Notre bébé. Un petit garçon aux yeux bleus délavés. Je l'ai abandonné en train de pleurer et d'appeler à l'aide avec ses petits doigts potelés. Je savais, je savais forcément. Et je n'ai rien fait, et toi tu es là, mort, je ne sais même pas depuis quand, parce que j'étais ailleurs, en train de jouer à un autre jeu.

Nous nous sommes rencontrés en jouant à *Quitte ou Double*, et dans le dernier round, tu as misé ton va-tout sur ma réponse. 1866. Au lieu de 1865. Tu as tout perdu, et moi aussi. Trois ans plus tard, dans son discours à notre mariage, ton témoin nous a fait rire aux larmes en racontant que nos pertes respectives avaient été le prélude à un gain mutuel. Combien de mariages au

monde ont eu un assassinat¹ pour prélude ?

Mon regard dérive vers la fenêtre. Le soleil m'aveugle. Il devrait pleuvoir.

Je me sens heurter le plancher sans avoir senti la chute, ni mes genoux se dérober.

Tu es parti. Tu es là, devant moi, mais absent.

Brennan s'avance vers le lit. Je ne peux pas le regarder ; je ne peux pas non plus ne pas regarder. Si je cligne des paupières, ma peau va se déchirer. Je fixe le pied de lit le plus proche de moi. En bois d'acajou, acheté sur Internet à un inconnu. On a fait baisser le prix de cinquante dollars à cause d'une rayure que la cire a effacée. Brennan avance la main vers la couette, il fait ce dont je suis incapable parce que je l'ai déjà fait, et que j'ai déjà vu ce qui se trouve en-dessous, et je m'agenouille en ordonnant à mon cœur d'arrêter de battre – *s'il te plaît*. Au pied du lit, une paire de pantoufles marron, taille 45. C'est moi qui te les ai offertes pour ton anniversaire. Le cadeau utile, pas rigolo ; on s'était promis qu'il y en aurait toujours au moins un dans l'année. Elles sont de travers, et je te vois te déchausser d'un mouvement de chevilles avant de te glisser sous la couette. De mon côté.

Une tache dorée et bordeaux se soulève dans ma vision périphérique. Je déteste le garçon de faire ça. Il ne devrait pas te voir comme ça. Personne ne le devrait. Tu ne devrais pas exister comme ça. Mes mains sont inertes sur mes genoux, l'une monstrueusement enflée et couverte d'hématomes, l'autre lacérée. Mais je ne sens rien. Rien d'autre que le martèlement de mon cœur, grotesque dans son obstination. La couette ne glisse pas, elle est retombée sur le lit. Tu es couvert, maintenant. Mes oreilles sifflent. Le garçon me regarde ; mon front heurte le plancher que nous pensions être du bois massif mais dont le placage s'écaille.

Ce n'est pas ce que je voulais. Ce n'est pas ça que je cherchais.

Une pression : les mains du garçon sur mes épaules. Le plancher recule ; je n'ai plus de résistance. Il me parle – un fracas de vagues qui se brisent, le sifflement dans mes oreilles – et je songe : tout ce qui me reste, c'est *toi*. Une flambée de haine, alimentée par la peur. Ce n'était pas ainsi que ça devait finir, que *nous* devions finir. Le visage du garçon tout près du mien, implorant, suppliant, insistant. Une phrase pénètre dans ma conscience.

— Tout va bien.

Tout va bien, tout va bien, il répète ces mots en boucle. Il ne sait pas ce

qu'il raconte. Comment ça pourrait aller, alors que j'ai décidé de partir, d'écouter mes peurs, de mentir, de croire que je serais incapable d'élever un enfant ? Pardon. Pardon. Je ne pourrai rien effacer, mais je suis revenue.

Ça ne veut peut-être plus rien dire, mais je suis revenue.

Je suis là.

1. 1865 : assassinat du président Lincoln.

À l'issue de la première journée du Défi en Solo, les rushes sont envoyés au studio, mais le monteur ne les verra jamais. Il ne travaillera jamais sur ces images, n'ajustera jamais la teinte des arbres ou la saturation dans les yeux de Zoo. Les candidats vont chercher, crapahuter et gratter des piqûres de moustiques en temps réel, à jamais. Ce même soir, la première semaine de *Dans le noir* se clôt avec la diffusion du troisième épisode. Il fait un carton d'audience, mais peu s'en souviendront. Les rushes de la deuxième journée du Solo ne parviendront même pas au studio. Un drone atterrit, pour ne jamais repartir.

Le troisième jour, au réveil, Exorciste trouve son cameraman gisant devant l'entrée de son abri ; du mucus rouge lui coule du nez. Il utilise la radio de l'homme pour demander de l'aide. La voix qui lui répond est manifestement en proie à la panique, mais lui promet que les secours sont en route. Des heures durant, Exorciste tient la tête poissée de transpiration et de sang du malade sur ses genoux, il lui raconte des histoires, verse un filet d'eau dans sa bouche. Les secours n'arrivent pas, et le cœur du cameraman cesse finalement de battre. Exorciste se dit qu'il ne peut pas abandonner le mort dans les bois. Il le hisse sur une épaule mais s'effondre au bout de quelques centaines de mètres, à bout de forces. Il marmonne une ultime bénédiction, joint sur la poitrine les mains qui déjà se raidissent, et il abandonne le cameraman sous un bouleau noir. Peu après, il confond une soif intense combinée à une nausée provoquée par des agents pathogènes avec la sensation de faim, et il décide de chasser. Pendant qu'il erre et trébuche dans les bois, le délire l'enveloppe comme une brume. Voyant une branche osciller sous le poids d'un écureuil, il lance sa baguette de sourcier. Elle file dans les airs, heurte un tronc mais pas celui de l'arbre visé, rebondit et s'enfonce dans un lit de feuilles mortes. Exorciste cherche sa baguette jusqu'à la tombée de

la nuit. Dans le noir, il commence à transpirer, puis son estomac se soulève. Il se met à tousser, sans pouvoir s'arrêter. Il sent qu'il a de la fièvre. Il essuie son nez qui coule d'un revers de manche, et découvre une traînée rouge. Il se met à pleurer à chaudes larmes, il revoit l'œil ensanglanté de son ex-femme. Son monstre n'est rien comparé à cette possession – si rapide, si douloureuse, si totale. Dans un éclair de semi-lucidité, il se demande pourquoi il n'a pas essayé d'exorciser la maladie du cameraman. Puis le démon empoigne ses organes dans ses serres et lui déchire les entrailles.

Les secours retrouvent quatre candidats. Air Force, Biologie, Ingénieur et Banquier sont rapatriés au camp de la production par leurs cameramen encore en bonne santé. Et lorsque celui de Traqueur ne se montre pas le matin du troisième jour, le candidat revient sur ses pas, refait le chemin qu'il a parcouru la veille au soir et découvre l'homme roulé en boule dans son sac de couchage, fiévreux. Il l'aide à regagner le camp de la production. Ces cinq candidats sont évacués et, avec ce qu'il reste de l'équipe, envoyés en quarantaine, où ils sont isolés dans des box en plastique individuels : au milieu des cris et des pleurs d'inconnus à l'agonie, l'enregistrement se poursuit. Traqueur est le premier frappé, sans préambule, par l'agent pathogène qui mute rapidement et demeure non identifié. Il transpire, gémit et rêve, mais il ne saigne pas, et il ne meurt pas. Ses gènes, et ces années passées à mettre à rude épreuve son système immunitaire, lui vaudront d'être épargné. Il vivra vieux, et racontera cette histoire à quelques proches, mais jamais publiquement, en se demandant toujours s'il aurait dû se donner plus de mal pour la retrouver.

Banquier passe sa quarantaine à mourir tantôt de peur, tantôt d'ennui, mais il se tire d'affaire avec un gros rhume. Plus tard, une fois déplacé dans un camp de réfugiés en Californie, il racontera son histoire à quiconque sera disposé à l'écouter.

Air Force se trouve depuis deux jours en quarantaine quand ses yeux et son nez commencent à saigner et à tacher son visage de guerrier. Il a toujours pensé que, s'il devait mourir jeune, ce serait dans un accident singulier et mémorable. Son dernier souffle évoque le cri d'un faucon qui a raté sa proie. Biologie s'éclipse assez paisiblement, en rêvant à sa compagne, insensible à la douleur parce qu'inconsciente. Ingénieur, lui, reste conscient jusqu'à la fin. En indécrottable optimiste, à la seconde qui précède sa mort, il songera, *Je vais me rétablir.*

Rancho est au nombre des laissés-pour-compte dans le sauve-qui-peut de l'évacuation. Quand il trouve le campement de la production, après plusieurs jours d'errance, il n'y a plus là que l'Expert, qui a insisté pour rester et chercher les candidats manquant à l'appel, et n'est plus guère reconnaissable qu'à sa chemise en flanelle. Les mouches festoient sur les épanchements de sang séché. Rancho continue à chercher les autres ; au bout d'une semaine, il est terrassé non par l'épidémie, mais par des microbes contenus dans une eau stagnante choisie à mauvais escient. Il meurt en proie au délire, déshydraté, baignant dans ses excréments. Mais avec le sourire, en contemplant ses trois enfants jouer au loin. Ses fils et sa fille ne connaîtront jamais les détails de son trépas. Ils grandiront en déplorant ce mystère et la décision de leur père. Si seulement il était resté à la maison, diront-ils.

Serveuse n'a pas tiré les bons numéros à la loterie génétique. Au troisième matin du Défi en Solo, elle se réveille fiévreuse, la gorge en feu, clouée à l'horizontale. Son cameraman, debout à ses côtés, écoute sur sa radio les appels paniqués « Ramenez-les ! Ramenez-les tous ! » et remarque le filet de sang qui s'échappe d'une des narines de la jeune femme. Il lâche sa caméra et prend ses jambes à son cou. Serveuse le voit se sauver ; sa fièvre lui dit qu'il s'agit d'une erreur. Elle approche des lèvres le sifflet qu'on lui a donné pour la chasse à l'ours, mais elle n'a plus assez de souffle pour produire le moindre son. Le cameraman mentira et assurera qu'il n'a pas réussi à la trouver. Il mourra trop rapidement, et dans de trop grandes douleurs, pour éprouver un quelconque remords.

Ce troisième matin, au réveil, Zoo ne ressent que quelques courbatures. Elle attend son cameraman, qui ne se montre pas. Elle l'ignore, mais il gît à moins de cent mètres de là, sur les premières feuilles mortes de cette fin d'été ; il sanglote dans sa radio, bêtement, inutilement. Lui aussi mourra en quelques minutes. Une poignée d'heures plus tard, les urubus à tête rouge le trouveront. En l'espace de quelques jours, ses restes seront dispersés par les coyotes.

Si Zoo partait en quête de son cameraman maintenant, elle pourrait le trouver. Mais elle se contente d'attendre. Elle se repose et lave, sans résultat probant, un peu de linge dans le ruisseau qu'elle a traversé la veille, avant de monter son campement et de recevoir son dernier Indice. Tandis qu'elle frotte énergiquement ses chaussettes raides de transpiration, son corps se prépare à livrer un combat dont son esprit ignore l'imminence. Le lendemain matin,

puisque le cameraman ne réapparaît pas, elle en conclut qu'elle doit sans doute aller de l'avant et suivre l'Indice : *Vous êtes sur la bonne voie ; cherchez le signe une fois franchi le prochain ruisseau.* Pendant que les urubus tournent dans le ciel puis se posent hors de sa vue, Zoo démantèle son abri, attache une gourde à sa ceinture et hisse son sac sur ses épaules.

— Bon, j'imagine que je ferais mieux de trouver ce ruisseau, dit-elle en s'adressant à la caméra fixée dans un arbre.

Elle s'époussette les fesses et commence à marcher, vers l'est puisque c'est la dernière direction dans laquelle ils l'ont envoyée et que l'Indice dit qu'elle est sur la bonne voie. Elle traverse le lit asséché d'un torrent où un stagiaire, pour cause d'évacuation, ne déposera jamais de boîte et poursuit le long d'une route où les allées privatives poussent comme les innombrables vrilles d'une seule racine.

À l'entrée de l'une de ces allées, une jeune maman noue un bouquet de ballons à sa boîte aux lettres. Elle est épuisée mais heureuse, et si elle ne se sent pas tout à fait dans son assiette, sans doute est-ce dû à quelque obscur bouleversement post-partum. Son nouveau-né gazouille dans le porte-bébé contre sa poitrine tandis qu'elle noue ses ballons bleus, en vue d'une fête qui n'aura jamais lieu dans sa maisonnette aux murs bruns et au toit ourlé de rouge ; une maison décorée de quelques élégantes touches de bleu. Ni trop ni trop peu, juge la jeune maman. Juste ce qu'il faut.

Tout a changé ; rien n'a changé. Brennan et moi marchons. Pour aller où, je n'en sais rien. Je ne peux rien avaler de solide mais, plusieurs fois par jour, Brennan me tend une bouteille d'eau et je bois. Toute la journée, je marche, et j'attends la nuit, en pensant à toi.

Je te vois maintenant endormi, je vois tes cheveux poivre et sel, ton front que ne barre plus aucun pli d'inquiétude, tes paupières pâles et veinées refermées sur tes yeux inquisiteurs, tes yeux cacao. Le corps froid et sans vie, tu es allongé seul dans le lit où, tant de nuits durant, tu as cherché le sommeil pendant que moi, nez quasi collé au tien, je t'observais, j'attendais que tu souries et ouvres les yeux. Parfois, pour donner plus d'intensité à mon regard, je te poussais doucement du doigt, parce que je n'étais jamais rassasiée de tout l'amour que tu avais pour moi, et je t'offrais un moyen facile de me le prouver. Parfois – souvent –, tu rouspétais, mais ça ne t'empêchait pas de sourire. Toi aussi tu te sentais chanceux.

J'aurais au moins pu t'enterrer. Ou t'incinérer, et transporter les cendres sur ma hanche. J'aurais pu te disperser dans le jardin.

J'aurais aussi pu brûler la maison. J'aurais dû.

Je n'ai même pas emporté de photo. Ni mon alliance. Je me souviens à peine d'être partie, et la seule chose que j'ai emportée de nous, c'est moi.

Je n'ai même pas pu te regarder. Je ne pouvais pas te voir autrement que vivant.

Pardon.

— Mae ?

Un étranger. Voilà tout ce qui reste.

— Tu étais mariée ?

Il fait ça une ou deux fois par jour, il essaie de parler de ma maison, comme si le fait d'y avoir mis les pieds valait pour expérience commune. Comme s'il savait quelque chose. Je secoue la tête, et l'effort résonne avec la force du tonnerre. Je ne peux pas parler de toi – je n'en parlerai pas.

Nous sommes assis à côté d'un feu qu'il a mis presque toute la soirée à allumer et il réchauffe une soupe, des haricots – une conserve. Deux jours ont passé depuis qu'il m'a aidée à quitter la chambre, descendre les escaliers, franchir la porte de la cuisine. Comment ai-je réussi à marcher, je n'en sais toujours rien.

Brennan me lance un coup d'œil, puis regarde par terre.

— Mon frère aimait bien les zèbres, quand il était petit. (Il parle beaucoup de son frère ; je le laisse faire – c'est un bruit blanc.) Moi, j'étais bébé, donc je ne m'en souviens pas, mais maman racontait toujours cette histoire, aux anniversaires. Tout le monde jouait avec des cow-boys, des extraterrestres, des robots, mais Aiden peignait des rayures sur un petit cheval qu'il avait trouvé dans le parc.

Il s'interrompt pour remuer notre dîner. L'odeur est atroce. Toutes les odeurs sont atroces : la sève, les pins, la fumée, la mort, interchangeables.

— C'était son histoire préférée mais moi, je la détestais, elle nous faisait passer pour des pauvres, comme si elle n'avait pas les moyens de lui acheter un jouet. On n'était pas pauvres. Pas riches, mais pas pauvres non plus. Maman était assistante juridique. Aiden allait entrer en faculté de droit. Elle lui disait que les avocats avaient toujours l'air fatigué et qu'il devrait plutôt penser à devenir médecin. Ça me faisait beaucoup rire.

Il commence à peler l'écorce du bâton avec lequel il remue sa tambouille.

— Si je n'ai pas été malade, peut-être qu'il ne l'a pas été lui non plus. Cela dit, comme maman... En même temps, ces deux types... Même s'il n'a pas été malade, il a pu se passer tellement d'autres choses. Mais bon, s'il était vivant, quelque part ?

Un souvenir se réveille : j'ai été malade. Après mon passage au chalet. J'ai incriminé l'eau, mais je me trompais, c'était ça – quoi que ce soit.

Je n'ai pas abandonné parce qu'ils ne sont pas venus me chercher. Dans mon délire, je me disais que mon état était forcément moins critique qu'il n'y paraissait puisqu'ils me fichaient la paix. Si je courais un vrai danger, me disais-je, ils viendraient à mon secours. Au final, personne n'est venu parce

qu'ils étaient tous morts, ou mourants, comme moi – sauf que moi, j'ai survécu, pas eux.

Ni toi.

Je me cache le visage derrière les mains, pour faire barrage au monde, un monde qui s'obstine à montrer qu'il existe.

Si j'ai bonne mémoire, c'est quand ma grand-mère est morte que mon père a évoqué le Paradis pour la première fois. Une stratégie d'adaptation. J'ai vu comment cette subite expression d'une croyance l'aidait à dissiper son chagrin. Moi, j'avais le pendentif, une opale oblongue qui chatoyait dans ma paume et me rappelait la sagesse de ma grand-mère. Je n'ai pas souvenir de ce qu'elle a pu me dire, ni de pourquoi je la trouvais sage. Je n'ai plus aucun souvenir d'elle, aujourd'hui, même si je me souviens de l'amour que je lui portais.

— C'est terrible, dit Brennan. C'est terrible ne pas savoir si Aiden est vivant ou pas.

Ma grand-mère n'est pas au Paradis, et toi non plus. L'énergie qui circulait dans ton cerveau, qui faisait que tu étais toi, est maintenant dissipée comme le chagrin de mon père. Les cellules qui abritaient cette énergie sont mortes ; en se décomposant, elles libéreront les atomes qui composaient ton corps, qui pompaient ton sang, qui étaient ton sang. J'ai lu, un jour, que les atomes voyagent dans le temps et que tout être vivant, aujourd'hui, a des chances d'être constitué d'au moins un atome de feu Shakespeare. Ainsi, nos ancêtres ne forment qu'un et, un jour, tes atomes composeront tout un chacun. Au final, les atomes qui composent ma peau, mes os, ma moelle, mes cheveux, mes entrailles et mon sang se mélangeront de nouveau avec les tiens. Je serai à ce moment-là comme toi, inexistante et omniprésente.

Nul besoin du Paradis pour que cela soit vrai. Nul besoin de Dieu pour être réunis.

Mais je le déplore. J'aimerais pouvoir prier, trouver du réconfort. Pouvoir croire que tu es encore toi, non pas seulement des atomes, et que tu m' observes de là-haut. Mais j'en ai terminé avec les faux-semblants, les mensonges et les vœux pieux. Ce qui me laisse avec cette vérité : tu n'es plus. Je ferme les yeux, je te vois dans le lit, mais tu n'es plus. Si je traverse la brume qui m'enveloppe, je te vois, inerte, ton corps encore intact, mais tu n'es plus. Je vois ton visage tel que je me le rappelle, mais cette vision de toi

n'existe que dans mon imagination. J'en ai vu assez pour savoir. Les gaz, la pourriture, la puanteur. C'est cela que tu es devenu, et même si des images, par flashes, s'imposent à moi, je ne supporte pas de penser à toi ainsi. Je vais m'autoriser cet ultime mensonge : tu es une sculpture sous les couvertures ; je te fixe jusqu'à ce que tu souries, puis je dépose un baiser sur ton front pour te souhaiter bonne nuit, et je m'en vais pour te laisser dormir.

Dans le noir – Alors, cette première semaine ? Réactions ?

...

[+] posté il y a 29 jours par CapitaineInsubmersible

301 commentaires

Commentaires sélectionnés

Classés par : les plus récents.

[-] ForcèdeCoriolis il y a 28 jours

Mon copain cameraman est mort. Ce truc qui est en train de se passer, quoi que ce soit, l'a eu. Tous ceux qui participaient au jeu sont foutus. On est tous foutus...

Quand je me représente le chalet, des images alternatives semblent pareillement vraies. C'est une maison bleue ; c'est une maison marron. Il y a des ballons partout ; il y a quelques ballons, disséminés. Des piles et des piles de boîtes bleues ; trois petits paquets cadeaux. Je cherche un juste milieu, ne serait-ce que pour cesser de gamberger, mais les souvenirs ne devraient pas être un compromis.

Le bébé serait mort de toute façon.

C'est ce que je me dis, mais cela ne m'aide en rien, et je sais que ce n'est pas vrai. Pas nécessairement. J'aurais pu le sauver, peut-être.

Et après ? Je marcherais maintenant le long de cette voie rapide avec un bébé ficelé devant la poitrine ? Un bébé sans aucun lien de parenté avec moi. Ce n'est pas de la survie, c'est de l'altruisme, et la seule personne à laquelle j'aie jamais voulu donner la meilleure moitié de tout, c'était toi.

Que faisait le paillason dans l'arrière-cour ? Nous ne l'avons jamais lavé. Pourquoi l'aurais-tu fait ?

Pourquoi est-ce que j'attache de l'importance à ce détail ?

Je n'en attache aucune. Simple distraction. Je ne veux pas me distraire de toi, mais j'y suis obligée ; j'ai la bouche sèche, l'estomac vide. Tu me dirais d'aller de l'avant. N'est-ce pas ce que je fais ? Je marche, j'avance. Mais en traînant des pieds ; penser à toi môte la force de les soulever. Puis je vois les efforts que fait Brennan, et je me dis : je ne peux pas le laisser tomber.

Je suis revenue, Miles. Je suis là mais toi tu es parti, et je dois avancer, même si je ne le veux pas, parce que mon corps n'est capable de rien d'autre.

D'un battement de paupières, j'efface de ma rétine l'image du ruban d'asphalte et je lève les yeux pour ne voir que les feuilles jaune-brun, parmi

lesquelles se détachent quelques aplats persistants de vert. Autrefois, je trouvais l'automne beau.

Je t'aimais, et tu n'es plus.

— *Ad tenebras dedi.*

Lorsque je baisse mon regard embué, Brennan est en train de me dévisager, pouces coincés sous les bretelles de son sac zébré.

— Mae ?

Je sens les larmes qui couvent, leur pression derrière mes yeux. Je songe à son frère, à sa mère, à tout ce qu'il a perdu. Il aurait sauvé le bébé. Il m'a bien sauvée, alors que je me suis montrée tellement cruelle avec lui.

— Où allons-nous ? je demande.

Il continue à me dévisager pendant un long moment avant de répondre.

— Je ne sais pas.

— Tu n'as pas de plan ?

J'adopte un ton circonspect, nullement accusateur. Puisque je peux encore nuancer ma voix, je dois choisir un registre, et je m'adresse à un *enfant*.

— Mon plan, c'est juste de t'emmener loin d'ici.

Il déplace le poids de son sac à dos.

— On devrait aller où, d'après toi ?

Il en appelle à mon jugement, mais je ne me sens pas à même de prendre la moindre décision. Cependant, j'ai une idée, qui en prime pourrait lui plaire.

— C'est loin, et ce n'est pas une ferme, le préviens-je. Mais il y a des terres, un puits, avec une pompe à bras, une petite serre, un bosquet d'érables. Il y avait aussi des poules. Peut-être qu'elles y sont toujours.

C'est un espoir insensé, mais la logique me souffle qu'il n'est peut-être pas si extravagant. S'il entre une part de génétique dans la résistance au virus, elle vient de quelque part – de mon père ou de ma mère. Rien n'exclut cependant qu'il s'agisse d'un gène récessif.

— C'est où ? demande Brennan.

— Dans le Vermont.

— Allons-y.

Pas plus compliqué que ça : *allons-y*. En dépit de tout ce que j'ai fait, et

pas fait, il a confiance en moi. Il s'acharne encore à vouloir me sauver.

Je ne peux pas le laisser tomber.

Cinq jours. Je remange, deux repas par jour, en serrant ma fourchette-cuillère dans le poing, comme un enfant le fait d'un crayon de couleur. Les mâchoires restent douloureuses et tout a un goût de pourriture. Je sens des élancements dans ma main et mon poignet enflés ; je me demande s'ils guériront un jour.

Nous longeons un centre commercial, me semble-t-il. Béton et désolation, des restaurants de chaînes, des magasins de fournitures de bureau. Des logos omniprésents que je reconnais sans les voir, et qui ne signifieront rien pour la prochaine génération – si prochaine génération il y a.

Quel gâchis, ce paysage. Cette succession de commerces, tous ces téléphones qui ne seront jamais chargés, ces jeux auxquels personne ne jouera jamais, ces tiroirs qui ne seront jamais ouverts, ces lunettes qui...

— Brennan, attends.

— Attends quoi ? demande-t-il en pivotant vers moi.

— Est-ce que c'est un opticien, là-bas ?

Il regarde dans la direction que je lui pointe du doigt, de l'autre côté de la route.

— Ouais, dit-il.

Je suis déjà en train de traverser la route, plus besoin de regarder de chaque côté à présent.

— Tu crois qu'ils auront les lunettes dont tu as besoin ? demande-t-il en me rattrapant.

— Non, mais ils auront des lentilles.

Il brise le verre de la porte et, sitôt entrés, je fonce vers l'arrière-boutique. Il y a un mur entier de boîtes d'échantillons. Je parcours la sélection et prends toutes les boîtes jusqu'à un quart de dioptrie de ma correction. Journalières, hebdomadaires, peu importe, j'enfourne tout dans mon sac. J'ai de quoi tenir au moins un an, je pense. Dans la poche média du sac, je sens une bosse. Le boîtier émetteur-récepteur. De la taille d'une boîte d'allumettes, mais inutile. Je m'en débarrasse, range d'autres provisions de lentilles à la place, puis vais

me récurer les mains au savon et à l'eau minérale dans le lavabo de la salle d'examen. L'eau en bouteille n'est pas une denrée rare, ces temps-ci : je peux me laver les mains avec. Les flacons de solution de purification que j'ai également pris en rayon, je préfère les garder, on ne sait pas ce qui nous attend.

Je songe à Tyler, qui m'a offert le sac poubelle. Pourquoi moi, je ne le saurai jamais. Est-il encore vivant ? Et les autres ? Je ne le saurai probablement jamais non plus. Si quelqu'un s'en est sorti, c'est bien le docteur, mais je parie que Heather est la seule à avoir survécu. Avec moi : les deux les plus inutiles de la troupe. Cooper a probablement été le premier à partir.

Dans le miroir au-dessus du lavabo un visage vide d'expression et ravagé me fixe. Une croûte sur le menton ; une tache marbrée et jaunâtre sur le cou – reste d'un hématome. Inutile, mais toujours là. J'ouvre un paquet de lentilles. Je n'ai jamais essayé d'en mettre de la main gauche. Sortir la première de l'emballage et la positionner sur l'index s'avère déjà problématique, puis elle s'agrippe dans mes cils et quand je réussis enfin à la mettre en contact avec l'œil, elle retombe sur ma joue. Il me faut deux autres tentatives avant de parvenir à mes fins. Pour la seconde, ça va un peu plus vite mais, une fois en place, elle se froisse, et je manque de me transpercer la cornée en voulant l'attraper. J'ai l'impression d'être de retour en 6^e, de batailler avec ma première paire de lentilles avant de courir, les yeux larmoyants à force de les avoir triturés, pour attraper le bus de ramassage...

Le bus.

Les écoliers, ce n'étaient pas des mannequins.

Mais de vrais enfants, et je suis passée sans les voir, aveugle.

Sur quoi ai-je marché, sur qui ?

Je m'assieds sur la chaise d'examen et me prends la tête dans les mains. Il me semble que le restant de ma vie ne peut être qu'une litanie sans fin d'excuses, qu'à chaque nouveau pas, je dois supplier qu'on me pardonne le précédent.

Je me repose jusqu'à me sentir prête à réessayer, à me concentrer sur une tâche aussi triviale et concrète que mettre une lentille de contact. Quand elle entre en contact avec ma pupille, je cligne des paupières pour la mettre en place et, soudain, le monde redevient d'une netteté saisissante.

Lorsque je retrouve Brennan à l'avant de la boutique, occupé à essayer des lunettes de soleil, je vois le sweat-shirt rouge criblé de trous, le poignet gauche effiloché, ses cheveux en bataille, la verticalité intacte de son corps. Je vois quelqu'un qui n'aura pas à vivre le restant de ses jours dans le regret. Il choisit une paire jaune vif avec de grands verres ; un modèle pour femme, selon moi, mais quelle importance ? Je vois le sang séché sous ses ongles, et je pense aux mains ensanglantées de Cooper. Une chaleur se répand dans ma poitrine, comme une bouffée de rage. Il chausse ses nouvelles lunettes.

— Elles te vont bien.

J'essaie, du mieux que je peux.

— Merci, dit-il en les remontant sur sa tête.

Nous reprenons la route, en direction du nord. Le paysage, alentour, n'est qu'une vastitude désolée, morne, immobile, habitée d'ordures en voie de putréfaction, dont l'immensité m'accable. Dois-je me féliciter d'avoir cassé mes lunettes, ou en éprouver du ressentiment ? Qui sait ? Peut-être me serais-je cramponnée au mensonge, même si j'avais pu voir. Le cerveau est un organe merveilleux et terrifiant, prêt à tout pour survivre. Je doute de pouvoir un jour véritablement comprendre ces quelques semaines où tout n'était que confusion. Je ferais mieux de les oublier.

En dépit de tous les véhicules abandonnés que nous croisons, Brennan et moi continuons à marcher. Le monde est devenu trop silencieux pour les voitures. C'est une décision tacite et pour ce que j'en sais, je suis la dernière personne sur Terre à savoir conduire.

Quand la nuit tombe, mes yeux sont fatigués, ils me démangent, ils n'ont plus l'habitude d'être sollicités, d'être contraints et forcés à voir. Ces lentilles jetables sont à usage quotidien ; je les balance au feu.

— Elles font une grande différence ? demande Brennan, redevenu une tache floue.

Je hoche la tête, ferme les yeux, frictionne mes tempes. Le feu crépite.

— Brennan... je suis désolée. Je ne savais pas que c'était aussi grave. Je ne veux pas parler... d'avant. Mais je suis désolée.

— C'était parce que tu ne pouvais pas voir ?

Une fois de plus, j'opine. Ce n'est pas un mensonge.

— Tu y vois si mal que ça ?

J'entends des bruissements ; il alimente le feu. Je patiente. Je sais ce qui va suivre : une histoire. Sur sa mère, peut-être, mais plus probablement sur son frère. Ces derniers jours, Aiden marche avec nous.

— Ça n'avait pas l'air si grave et je pensais que c'était comme... Aiden avait besoin de lunettes pour conduire. Le reste du temps, il ne les mettait jamais.

Aiden a-t-il un jour oublié de chausser ses lunettes et embouti un agent de la circulation ? A-t-il pris une rue à contresens ?

— Mae... chez toi.

— Non.

Un refus instinctif. Je ne peux pas. Il m'a prise à l'improviste, et mon poil se hérisse.

— Mais...

— Non ! Je ne veux pas en parler.

Même ça, c'est déjà trop. J'ai beau fermer les yeux de toutes mes forces, mes paupières ne parviennent pas à bloquer le souvenir. Une crinière de cheveux sombres, un édredon qui glisse. La menace de le planter là bouillonne dans ma gorge, je la sens. Et je la préférerai, s'il ne m'en laisse pas le choix : mensonge ou pas.

Je devine qu'il me dévisage.

— Brennan, s'il te plaît...

Un long moment passe, puis il dit :

— OK.

Dans le noir – À la recherche de ma femme

Allô ? Il y a quelqu'un ? Si quelqu'un lit ceci : ma femme était une des candidates du jeu, et je suis à sa recherche depuis le mois d'août. J'ai essayé tous les contacts d'urgence donnés par la production, sans réussir à joindre qui que ce soit. Je sais que quelqu'un sur ce forum connaissait un cameraman, alors s'il peut m'aider, si n'importe qui peut m'aider, s'il vous plaît, je vous en prie...

[...] posté à l'instant par 501_Miles

0 commentaire

Le lendemain après-midi, tandis que nous marchons le long de la route, je vois un parachute empêtré dans les arbres. Brennan fonce voir de quoi il retourne – *en éclaireur* ; c'est la troisième fois, aujourd'hui, qu'il se désigne par ce terme. Je le vois marquer un arrêt à la démarcation nette du bosquet.

— C'est quoi ?

— Une boîte ! Super grosse !

Lorsque je le rejoins, il est en train d'inspecter sous toutes ses coutures une énorme caisse en plastique, vide, presque aussi haute que lui.

— C'est quoi, à ton avis ? demande-il.

— Une super grosse boîte.

Il rit et continue à décrire des cercles autour d'elle, tel un chiot qui renifle une piste.

— Elle vient d'où ?

La caisse n'est plus reliée au parachute, énorme lui aussi, bien plus imposant que je ne l'aurais deviné depuis la route, et qui pend au-dessus de nos têtes tel un gigantesque ciel vert. Les cordes ont claqué, ou ont été sectionnées. *Tu ne dois pas regarder, mais scanner*. Mais ces traces sont les moins évidentes qu'il m'a été donné de voir jusque-là.

— Elle a été larguée d'un avion, dis-je en me souvenant d'un bruit dans la nuit et d'une traînée dans le ciel.

— Oui, mais elle est vide, annonce Brennan, nerveux – ou plutôt excité, je crois. Ça veut dire que quelqu'un l'a vidée, pas vrai ? Qu'il y a d'autres gens dans le coin.

Je m'avance pour caresser une paroi en plastique. C'est frais, lisse,

inorganique. J'imagine un énorme avion, avec plein d'autres caisses en lieu et place des passagers.

— Ça veut dire aussi que des gens, quelque part, sont assez organisés pour mettre en œuvre un plan Marshall.

— C'est quoi, un plan Marshall ?

C'est dur, vraiment trop dur. La conversation. Est-ce ce que Cooper ressentait au début, en me parlant ?

— Tu n'as pas encore étudié la Seconde Guerre mondiale, à l'école ?

— Si. Les nazis, me rétorque-t-il.

Il est entré dans la caisse et il y a un léger écho dans sa voix.

— Touché¹.

Ça m'a échappé et je m'en veux. *Touché*, disions-nous, plus souvent que *je t'aime*. Une plaisanterie, suivie d'un baiser.

Peu importe, cela dit – je doute que la référence soit pertinente ici. Le plan Marshall et le pont aérien de Berlin, ce sont deux choses distinctes, non ? Et même si j'ai toujours supposé que, dans un pont aérien, les vivres étaient largués du ciel suspendus à des parachutes, peut-être en réalité les avions atterrissaient-ils. Ici en tout cas, il est plutôt question d'un parachutage.

Reste-t-il suffisamment de gens sur Terre pour justifier de pinailler sur l'exactitude de termes historiques ?

C'est ce que semblerait suggérer cette caisse, et je ne sais trop quel sentiment cela m'inspire, d'espérer qu'ils soient suffisamment nombreux, tout en sachant que ceux que j'aime ne seront pas de ceux-là. C'est un autre réajustement, et j'ignore combien je vais encore pouvoir en faire.

— Tu crois qu'on devrait chercher à les retrouver ? demande Brennan en sortant la tête de la caisse.

Mon œil intercepte un mouvement, à la périphérie, et soudain je les vois : trois inconnus, entre les arbres, qui nous observent. Un vieil homme noir à la chevelure neigeuse et étincelante, une femme, blanche, plutôt jeune, et un autre homme, jeune lui aussi, brun, qui pourrait être Latino, mais peut-être est-il seulement bronzé.

— Mae ?

— Je crois que ce sera inutile.

— Pourquoi ? demande Brennan en sortant de la caisse. Tu... (Il remarque la direction de mon regard, il suit mon mouvement de tête.) Ah...

— Nom ? demande le vieil homme – un autre, blanc et barbu celui-là.

Cette ferme appartient à sa famille depuis des générations – telle sera la légende, du moins. À peine plus d'un mois après la peste – c'est ainsi qu'ils l'appellent, ici – ce sanctuaire paumé au fin fond du Massachusetts a déjà ses légendes.

C'est la première question qu'il nous a posée, mais il a déjà pris quantité de notes dans son registre à reliure de cuir. Race et sexe, j'imagine. Des impressions générales. L'énergie et l'entrain de Brennan, mon air renfrogné.

— Brennan Michaels, annonce mon compagnon, raide comme l'as de pique sur sa chaise, pendant que sa jambe droite semble activer la pédale d'une machine à coudre invisible.

— Immunisé ou guéri ? reprend l'homme.

— Quoi ?

— Tu étais immunisé contre la peste, ou bien tu l'as attrapée et tu as guéri ?

— Ah. Immunisé.

Le vieil homme en prend note.

— Tu as des compétences ou des dons dont tu souhaiterais nous parler ? Et des tâches pour lesquelles tu serais particulièrement adapté ?

— Je, euh...

— Il a treize ans, j'interviens.

Le barbu se retourne vers moi, sourcils haussés. Je ne l'aime pas.

— Et toi, quelles sont tes compétences ?

— Je ne meurs pas. Même quand tout le monde meurt.

Les sourcils s'abaissent.

— Nous avons trois cent quatorze âmes ici qui peuvent en dire autant. Des compétences particulières ?

Je l'aime un peu mieux.

— Elle sait allumer des feux ! bafouille Brennan. Et faire des abris avec

des branches et des feuilles. Elle est vraiment bonne pour...

Je lui décoche un regard pour le faire taire. Nous n'avons pas vu grand-chose de la ferme, en arrivant avec notre escorte, mais c'est immense, il y a du monde, et plusieurs corps de bâtiment. Il y avait des tracteurs en activité, du bruit. La survie, ici, va bien au-delà des abris en branchages.

— Je ne suis ni médecin ni ingénieur, dis-je. Je ne peux pas traquer une biche et je ne sais pas construire un toit, mais je ferai tout ce qui doit être fait. Que vous m'appreniez à le faire, ou que vous me laissiez trouver par moi-même, ce sera fait.

L'homme prend quelques notes supplémentaires.

— Bon, apparemment, tu n'es pas feignante. Et du moment que tu es volontaire, tu peux nous être utile. Et tu es immunisée ou guérie ?

— Guérie, je pense.

— Comment t'appelles-tu ?

— Mae.

Peut-être aurais-je dû hésiter, donner mon vrai prénom, mais celle qui est arrivée jusque-là s'appelle Mae.

— Mae comment ?

Cette fois, j'hésite bel et bien, puis je donne la seule réponse qui semble sensée :

— Woods².

Dans le noir – À la recherche de ma femme

...

[+] posté il y a un jour par 501_Miles

18 commentaires

Commentaires sélectionnés

Classés par : popularité

[-] CapitaineInsubmersible il y a 1 jour

Un ami d'ami d'ami a croisé le Banquier du jeu dans un camp à la périphérie de Fresno.

Il a été évacué en même temps que quelques autres. Il dit qu'il a cru que tout était scénarisé au début, et qu'il lui a fallu un certain temps pour comprendre que la crise et l'urgence étaient bien réelles. Je vais me renseigner, voir si je peux obtenir un moyen de le contacter.

[-] 501_Miles il y a 1 jour

Merci. C'est la première piste que j'ai – merci.

[-] CapitaineInsubmersible il y a 4 heures

J'ai un contact. Message privé à suivre.

[-] Trina_ABC il y a 1 heure

@501_Miles : Je travaille pour une filiale d'ABC dans la banlieue de San Francisco. Nous avons entendu dire que vous recherchez votre femme, et nous aimerions en discuter avec vous. Si vous êtes d'accord pour nous raconter votre histoire, merci de me contacter par message privé. Peut-être puis-je vous aider.

...

-
- [1.](#) En français dans le texte.
 - [2.](#) Les bois.

— C'est chouette ici, tu ne trouves pas, Mae ?

Brennan, assis sur son lit de camp en face du mien, défait ses lacets. On nous a installés dans une grange convertie en dortoir, qui abrite une vingtaine de personnes. Ce coin est le nôtre. Ils ont été sympas de nous octroyer un angle.

— Ça pourrait être pire...

Je commence à prendre le coup, pour mettre mes lentilles de la main gauche, mais ça reste difficile, surtout sans miroir.

— Et le Vermont ?

— On est mieux ici.

Il relève la tête, le regard plein d'espoir.

— Tu penses qu'on devrait rester ici ?

J'écarte la main et je bats des paupières, rapidement. Cela picote pendant une seconde puis la lentille se met en place.

— Oui, je pense, lui dis-je, parce que son avenir est plus important que mon passé.

Cela fait quatre jours que nous sommes ici. C'est difficile d'être entourée après être restée seule, ou presque, si longtemps. Mais cela se passe mieux que je ne m'y attendais. Ici, tout le monde a un rôle, et semble s'en acquitter sans trop se plaindre.

— La plupart d'entre nous en ont bavé, avant d'arriver ici, m'a dit la doctoresse lorsqu'elle est venue examiner ma main. On sait que ça peut partir en vrille, si on se laisse aller. Alors on ne se laisse pas aller.

Il existe une autre légende concernant cette communauté : au tout début, il

y a eu une tentative de viol. Ils ont laissé à la victime le choix du châtiment, et elle a choisi le pardon. Parce que, a-t-elle expliqué, il y a assez de souffrances comme ça dans le monde sans en rajouter ou un argument dans ce goût-là. Qui est cette femme ? Ce n'est pas très clair, ceux qui racontent l'histoire ne la nomment jamais, mais si ce monde est réellement un nouveau monde, quelqu'un va ériger sous peu une statue à sa gloire. Ou une église. Et il ne faudra pas attendre longtemps avant qu'elle devienne la sainte patronne du pardon tous azimuts.

Il n'y a plus personne pour me pardonner.

J'ai questionné la doctoresse quant à mon retard de règles ; presque toutes les femmes ici ont sauté un cycle, m'a-t-elle dit. À cause du stress, comme je le pensais. Elle m'a fait monter sur une de ces balances à bascule d'un autre temps qui mesurent également la taille. Quarante-sept kilos ; soit treize de moins que mon poids habituel. Tout devrait progressivement rentrer dans l'ordre, maintenant que je suis en sécurité, m'a-t-elle rassurée. « Ordre », « sécurité » : ce sont les mots qu'elle a employés. Je pense que c'est ça qui m'a poussée à lui parler du coyote. Elle est restée scotchée. Il s'avère que j'en sais plus qu'elle sur la rage. Si je tiens toujours debout dans un mois, je serai tirée d'affaire.

Je n'en ai pas parlé à Brennan. Mieux vaut ne pas l'alarmer inutilement. Il s'est fait des copains de son âge, mais rapplique vers moi matin et soir, pour chaque repas, chaque « Réunion communautaire ». Je lui en suis reconnaissante.

— Mae, commence-t-il alors que je m'attaque à l'œil droit. Quand on était chez toi...

Un autre monde, une autre vie, un autre moi.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas en parler.

— Mais c'est plus pareil, maintenant...

— Non, dis-je avec fermeté.

Je cligne des paupières et ma lentille droite se met en place.

— Mais...

Il a l'air coupable, peut-être un peu effrayé. A-t-il volé quelque chose, ou « récupéré », dans l'idiome de notre nouvelle réalité ?

— Si tu as quelque chose à te faire pardonner, sache que tu as mon pardon,

dis-je, mais cela ne semble pas dissiper son malaise, et j'ai besoin de lui offrir quelque chose. Raconte-moi plutôt ce qu'il y avait dans cette chambre, au motel.

Jusque-là, je n'ai pas été capable de l'interroger à ce sujet, mais maintenant, j'ai besoin de savoir, afin de pouvoir oublier.

Il a terminé de nouer ses lacets. Il frotte la pointe d'une basket sur le sol en terre battue jonchée de paille et dessine un ovale

— C'était bête. La pièce était remplie de matériel électronique. Des télévisions, des ordinateurs portables, des Xbox, ce genre de trucs.

— Pas de cadavres ?

— Non. (Un second ovale, légèrement incliné, qui croise le premier et dessine un X.) Tout était recouvert de poussière, comme si c'était là depuis un moment.

— Donc, celui qui les avait mis là était probablement mort.

— Probablement.

Un troisième ovale. Je balaie la grange des yeux. Les gens s'activent autour de nous, se préparent à attaquer leur journée. Depuis notre arrivée, j'ai entendu une bonne dizaine de théories expliquant cette épidémie de « peste » ; la majorité mettent en cause la fracturation hydraulique : le procédé aurait, soit exhumé et libéré un agent pathogène préhistorique, soit permis la propagation d'une toxine fabriquée par l'homme. L'une des plus fervents défenseurs de la première hypothèse est la vieille Indienne qui se tient en ce moment même devant la porte de la grange. Elle nous fait signe, sourire aux lèvres, puis prend la main d'une fillette blanche de quatre ou cinq ans, que je n'ai jamais vue ailleurs que dans ses jupes. Imaginer que cette épidémie ait quoi que ce soit à voir avec la fracturation hydraulique n'a aucun sens et, selon moi, cette femme le sait. Elle a juste besoin de croire à quelque chose – elle, et tous les autres.

— Peut-être que celui qui a entassé tous ces trucs dans la chambre est ici ?

— Mae !

Le regard qu'il me décoche fait mal.

— Pourquoi pas ? On pourrait aussi voir arriver des hommes comme ceux du supermarché.

S'ils n'avaient pas croisé ma route, peut-être Cliff et Harry seraient-ils ici,

eux aussi, et auraient-ils un rôle à assumer dans cette communauté.

— C'est bien, ici. Mais ce n'est pas parce qu'ils ont tenu jusque-là que tous ces gens sont de bonnes personnes. Alors, ne baisse jamais la garde. (Il se tortille, mal à l'aise.) Brennan ? Promets-le-moi.

Je ne peux pas le perdre lui aussi.

— Je te promets, Mae.

— Merci. Bon, je dois y aller, je suis de corvée de petit-déjeuner.

— Tu as de la chance. Moi, je vais couper du bois toute la matinée.

La tristesse qui s'entend dans sa voix m'arrache un sourire : couper du bois semble un fardeau accablant. Je suis impressionnée par tant de résilience.

— C'est mieux que de battre des œufs pour trois cents inconnus, lui dis-je. Et dès que ma main commencera à aller mieux, on travaillera ensemble en extérieur.

— Mae ? Combien de temps on va rester ici ?

— Je ne sais pas. Un jour, ou toujours.

Dans le noir – À la recherche de ma femme

...

[+] Posté il y a 5 jours par 501_Miles

109 commentaires

Commentaires sélectionnés

Classés par : popularité

[-] CapitaineInsubmersible

Elliot a-t-il pu t'aider ?

[-] 501_Miles il y a 34 minutes

Il a dit qu'elle n'avait pas été évacuée en même temps que lui. Que quelques-uns sont restés dans les bois, dont elle. Il ne sait rien de plus.

[-] BandeVelcro il y a 29 minutes

Tu sais combien de corps sont en train de pourrir à l'est du Mississippi en ce moment ? Des millions. Ta femme est parmi eux. Fais-toi une raison, et tourne la page.

[-] CapitaineInsubmersible il y a 28 minutes

Ne l'écoute pas, Miles. Des gens ont survécu. Des contacts radio ont été établis avec des petites colonies et il est question d'y envoyer des secours dès que la situation sera stabilisée. Dès que possible.

[-] 501_Miles à l'instant

Je sais. Merci. Si quelqu'un a pu s'en sortir, c'est bien ma Sam.

...

Une fourmilière de visages a envahi l'objectif de la caméra. Plus calmes qu'attendus, plus propres, aussi, et plus émaciés qu'ils ne l'étaient autrefois. Tous ou presque sourient, et beaucoup pleurent. L'un après l'autre, ces gens prennent les brochures et les bouteilles d'eau que leur tendent les hommes et les femmes revêtus de gilets orange, ils remercient d'un hochement de tête, puis on voit ces mêmes têtes de dos tandis qu'ils repartent en écrasant le givre sous leurs bottes, leurs chaussures, leurs pantoufles, parfois. Toute soudée que soit la communauté qui se bâtissait ici, presque tous veulent être secourus.

À près de cinq mille kilomètres de là, un homme regarde la scène sur un vieil écran plat. Il a de la chance, ils ne sont que trois dans cette chambre – qu'il partage avec des compatriotes de la côte est, qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam avant d'arriver. L'homme a une barbe de quatre mois, qui était autrefois plus noire que grise. Menton dans la main, il se ronge l'ongle du pouce en scrutant ces visages lointains. Une alerte à laquelle il ne répondra pas surgit sur l'écran de son iPhone, posé à côté de lui sur sa couchette. Le réseau est rétabli depuis deux mois pour les communications locales, mais il ne reçoit aucun message – aucun d'elle en tout cas. Sa belle-mère en a laissé un, en août, depuis sa ligne fixe. Elle ne semblait pas très en forme, et quand il a essayé de rappeler, personne n'a répondu. Ce camp est le troisième dans lequel il suit l'arrivée des secours. Les images des deux précédents étaient dures, mais là, c'est encore pire. C'est le regroupement de survivants le plus important connu à ce jour, plus de trois cents personnes. Il n'aura pas de meilleure chance.

Une présentatrice – le cheveu soyeux, l'apparence soignée, le maquillage étudié pour la HD qui souligne la symétrie de son visage – apparaît à l'écran,

un micro à la main. Ce n'est pas celle qui aide l'homme dans ses recherches ; celle-là n'a jamais entendu parler de lui.

À voir son sourire mutin, personne ne pourrait se douter qu'une mystérieuse infection microbienne dont les autorités commencent seulement à remonter la trace a récemment décimé un tiers de la population de son pays, et divisé celle du monde presque de moitié. Un bandeau au bas de l'écran indique : LES RÉFUGIÉS DE LA CÔTE EST SECOURUS.

Cette légende est un mensonge. Le réfugié, c'est lui : cet homme qui scrute l'écran et cherche le visage de sa femme. Réfugié, c'est ce qu'il est devenu à la seconde où il est monté dans ce bus pour gagner un centre de quarantaine au lieu de rentrer chez lui avec le dernier train. Ses camarades de chambrée sont des réfugiés eux aussi, comme ces milliers de déplacés qui attendent de rentrer à la maison. En revanche, ces gens dans les communautés ne sont pas des réfugiés, mais des survivants. Chacun d'eux peut raconter au terme de quelle odyssée il est parvenu jusque dans cette communauté bien organisée du Massachusetts. Ce petit bonhomme qui vient d'accepter une bouteille d'eau, par exemple, était chauffeur de taxi à Washington. Il a été malade, sa femme et ses enfants aussi. Il est le seul à s'en être sorti. Quand il a repris connaissance, il était déshydraté et entouré des corps de sa famille. Sa volonté de vivre a été plus forte que son chagrin, mais à peine. Cette vieille dame indienne, dans un coin de l'écran, a perdu sa fille et son petit-fils plusieurs jours avant de sauver la vie de cette fillette blanche qu'elle porte maintenant sur les épaules ; elle l'a extirpée *in extremis* de la Mini Cooper que son père, délirant de fièvre, venait de précipiter dans la rivière. Heureusement, la vitre était baissée. Ce gamin noir avec un sweat-shirt rouge a tenu la tête de sa mère sur ses genoux tandis qu'elle passait de vie à trépas sur un banc d'église. Seul, il a pris la route, à pied, avec l'idée de partir dans le Sud ; s'il a finalement bifurqué vers l'est, c'est uniquement à cause d'une rencontre fortuite, et de l'entêtement de cette femme. Il souffrait trop de la solitude pour se permettre de passer son chemin. L'histoire de cette femme, criblée de supercherie et de mystifications, est la plus étrange de toutes. Même le propriétaire légal de cette ferme où quantité de personnes commencent à se sentir chez elles a une histoire, même si celle-là s'est jouée sur place : c'est l'histoire de portes qui s'ouvrent, la décision de donner, après avoir tant perdu.

Avec le temps, nombre de ces histoires seront glorifiées, mais pour

l'instant, on en est encore à compter les pertes. Pour l'instant, la seule nouvelle qui importe, c'est que ces gens soient vivants. La présentatrice n'a qu'une question à la bouche :

— Comment vous sentez-vous ?

— Je suis bouleversé !

— Épuisée !

— Bénie !

Il n'y a là aucun contenu, rien d'inattendu. Juste des larmes et des banalités. L'homme qui regarde la scène à la télé n'écoute même pas. Un labrador chocolat traverse l'image et son cœur se serre. Il ne sait pas ce qu'il est advenu de la levrette qu'il a adoptée une semaine tout juste avant que le monde qu'il connaissait n'implose. La chienne était une surprise destinée à sa femme. Adorable, avec une robe mouchetée, exactement comme elle en rêvait, et elle aurait adoré son nom : Pincée de Poivre-du-Moulin. Il la laissait dormir dans leur lit, même le soir où elle a été fouiller dans la poubelle, puis a vomi une étrange écume pendant leur promenade du soir.

La présentatrice aperçoit le gamin noir au sweat-shirt rouge. Son inconnue, une femme avec une polaire verte constellée de taches et un bonnet bleu, marche à côté de lui, une main posée avec légèreté sur son dos. Si le garçon a l'air bouleversé et ravi, la femme, elle, a le visage dur et fermé. La présentatrice adore le contraste, et la force du lien qu'on sent entre ces deux-là. Elle remercie une veuve éplorée de lui avoir consacré quelques minutes de son temps et elle fonce vers eux.

Les yeux de l'homme se mettent à pétiller, ses épaules se redressent. Il hésite, pourtant ; il croit que son espoir et son imagination lui jouent des tours. Après tout ce temps passé dans le noir, il n'est plus sûr de rien. Elle est maigrissime et les quelques cheveux qui dépassent du bonnet sont plus clairs, plus courts, mais...

— Comment vous sentez-vous ? demande la présentatrice.

Avec tout ce chahut alentour, l'adolescent ne trouve pas ses mots. La présentatrice l'encourage d'un sourire, elle pense qu'il est timide, elle se tourne vers la femme au visage fermé, et répète sa question.

La certitude a la violence d'une déflagration. L'homme bondit sur ses pieds en poussant un cri. Il regarde autour de lui, mais il est seul dans la

chambre, il n'y a personne avec qui partager la nouvelle. Depuis des mois qu'il la cherche, en redoutant le pire ; maintenant, il rit aux éclats et boxe l'air.

La caméra adopte subitement un angle oblique ; la femme au visage fermé essaie d'éviter l'objectif.

— Mademoiselle ? tente la présentatrice en se penchant vers elle.

La femme lui décoche un coup d'œil, puis regarde l'objectif, bien loin d'imaginer que des yeux, à des milliers de kilomètres de là, la contemplent avec une indicible joie. Comment le pourrait-elle ? Elle interdit à son compagnon d'évoquer ce qu'il a vu, dans le lit, sous l'édredon. Lui ne comprend pas trop la raison de cet entêtement. Sans doute parce qu'il est loin d'imaginer, pour sa part, qu'elle n'a rien vu – qu'elle ne pouvait rien voir.

La femme balaie des yeux la foule, la bousculade, les sauveteurs, les bouteilles d'eau, les gilets orange. Elle ne se sent pas bénie. C'est fini, et pourtant ça ne fait que commencer. Elle continuera d'exister. Le cameraman se rapproche et la présentatrice incline le micro vers elle. Mais la femme n'a rien à dire, rien à confesser, et ces obstructions, ces appareils qui aspirent son souffle, son image – tout ça, ce sont des choses désormais privées de réalité. Son regard vert et dur ignore l'objectif et se pose sur l'homme qui se trouve derrière.

— Braquez votre caméra ailleurs, ordonne-t-elle. Immédiatement.

Remerciements

J'ai quantité de gens à remercier et le premier de tous est l'homme le plus intelligent que je connaisse, qui est cependant juste assez cinglé pour s'être lié à moi légalement et pour la vie. Andrew, merci de m'avoir offert une seconde chance lors de notre premier rendez-vous, merci de m'avoir soutenue avec ton amour et ta logique pendant l'écriture de ce roman, tout ce qu'il y a eu entre, et tout ce qui reste à venir – tout particulièrement les rires.

Dans la foulée, un tir nourri de remerciements à l'adresse de ma famille : merci à mon père d'avoir compris ma pulsion créatrice et de m'avoir encouragée dans cette voie si incertaine. Merci à ma mère de m'avoir donné une éducation décalée – celle que je suis aujourd'hui sait maintenant tout ce qu'elle lui doit. Merci à Jon d'avoir répondu à mes questions sur l'armée de l'air et d'être un grand frère génial. Merci à Yvette pour sa bonté et sa compréhension infaillibles. Merci à Helen d'avoir supporté mon ambivalence d'adolescente et de m'avoir gardé son amitié.

Un petit coucou à mes copines du neuvième étage : Purva, Katie, Xining, Shelly, Lynn, Emily et Aditi. Votre soutien et votre camaraderie durant toutes ces longues, et parfois même très longues années, m'ont été infiniment précieux et vos témoignages de joie désintéressée lorsque tout a commencé à s'enclencher pour moi sont la définition même de l'amitié. Merci également au Dr He pour avoir répondu à mes questions d'ordre médical avec tant de diligence et de gentillesse, à Lynn pour la séance photos, et aux Galipeau pour les dîners, les verres et l'excellente compagnie quand le monde branlait sous mes pieds.

Alex et Libby : merci de vos retours, de votre amitié, et merci de n'avoir pas laissé les années ou les kilomètres entamer la complicité de notre petit groupe d'écriture. Vous m'avez poussée à m'améliorer, et montré l'exemple

à suivre. J'espère vous avoir aidées à mon tour dans votre travail.

À l'incroyable équipe de BOSS : merci pour cette aventure unique dans une vie. Sérieusement, je ne sais pas si je la retenterai à nouveau. Merci tout particulièrement à Cat, Jess et Heath ; je ne pense pas que j'aurais pu avoir meilleurs guides pour traverser ces deux semaines aussi éprouvantes qu'extraordinaires. Je remercie également l'équipe (et les pensionnaires) du zoo de Prospect Park qui m'ont offert asile et inspiration dans le remue-ménage qui a précédé mon départ pour le Nord-Ouest.

Merci à Shelley Jackson pour ce petit coup de pouce vers le bizarre, à Lee Martin pour ses suggestions, même si au final je ne les ai pas toutes retenues, à Julia Glass pour sa gentillesse dans un aéroport à un moment où j'étais bouleversée.

Merci à la Catto Shaw Foundation d'avoir mis à ma disposition un lieu tranquille pour les dernières relectures. Merci à la communauté bienveillante d'Aspen Words pour leur soutien, et pour m'avoir dirigée vers Lucy.

Lucy Carson : « agente de rêve » serait un doux euphémisme, car jamais je n'avais osé rêver que j'aurais un jour le privilège de travailler avec quelqu'un animé d'une telle passion. Elle m'a donné de l'espoir, et de la confiance en moi. La savoir derrière moi a fait toute la différence. Merci également à Nichole LeFebvre, pour sa gestion pointilleuse et sa gentillesse.

Merci à Jessica Leeke pour cette matinée qui fut peut-être la plus excitante et la plus surréaliste de ma vie, et pour son indéfectible enthousiasme depuis.

Merci à Gina Centrello et tous ceux qui, chez Ballantine, ont mis la main à la pâte pour que ce livre existe : Libby McGuire, Kara Welsh, Kim Hovey, Jennifer Hershey, Susan Corcoran, Melanie deNardo, Quinne Rogers, Kelly Chian, Betsy Wilson, Kara Cesare et – naturellement, et tout particulièrement – Mark Tavani : jamais ce livre n'aurait pu devenir ce qu'il est aujourd'hui sans ses questions pertinentes, ses remarques clairvoyantes, ses suggestions *ad hoc*, ses encouragements et sa bonne humeur.

Enfin, merci encore à Andrew, qui a demandé à être le premier *et* le dernier de cette liste. Il plaisantait, peut-être, mais peu importe : il le mérite.

Titre de l'édition originale : *The Last One*
publiée par Ballantine Books, un département de Penguin
Random House LLC
© Alexandra Oliva, 2016

© Éditions Kero, 2017, pour la traduction française

ISBN : 978-2-36658-277-2

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Chapitre 0](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Remerciements](#)

[Page de copyright](#)